



Paraît le 15 de chaque mois

ABONNEMENTS :

ÉTRANGER	4 fr.	Six Mois	2 50
DÉPARTEMENTS "un an"	3 fr.	LE NUMÉRO	0 25

L'Ajionc se trouve dans les principales Librairies de Bretagne

On s'abonne au siège de la Revue :

RENNES, 15, rue Saint-Melaine

5^e ANNÉE — N° 1

15 JANVIER 1908

SERVICES DU SILLON RENNAIS

Secrétariat général	{	E. BECDELIEVRE.
Correspondance militaire		
Propagande		E. GERMAIN.
6. Rédaction		C. PICOUX.
Revue 3. Administration		M. COQUETIN.

Siege social : 45, rue Saint-Melaine, Rennes.

Permanence tous les soirs de 6 h. 1/2 à 7 h. 1/2, sauf le dimanche.

Lorsqu'une même lettre concernera plusieurs services, ce qui aura rapport à des services différents, devra être établi sur des feuilles détachées avec l'indication du service qu'elles regardent.

Prière à ceux qui envoient des communications à la Rédaction, de n'écrire que sur un côté de la feuille.

Tous les mandats devront être mis au nom de « Monsieur l'Administrateur de l'Ajonc ».

Nous prions tous ceux de nos camarades qui nous écrivent de vouloir bien mettre dans leur lettre un timbre pour la réponse : on ne se doute pas en effet des frais qu'entraîne pour le *Sillon rennais* cette seule question de la correspondance.

Que ceux dont l'abonnement est terminé depuis Décembre repaigent les frais d'une traite en envoyant au plus tôt le montant de leur abonnement en un mandat au nom de « l'Administrateur de l'Ajonc ».

Ceux de nos abonnés qui ne recevraient pas régulièrement l'Ajonc sont priés de nous en informer aussitôt, afin que nous puissions faire diligence auprès de l'Administration des Postes.

CONVOCAATION

CONGRÈS à LOUDEAC

Le Dimanche 9 Février 1908

PROGRAMME

- 8 heures du matin. — Messe de communion.
9 heures. — PREMIERE SEANCE DE TRAVAIL : Rapport sur la *Propagande*, par Le Marec.
Midi. — Banquet démocratique à 2 francs.
2 heures. — DEUXIEME SEANCE DE TRAVAIL : Rapport sur l'*Emigration*, considérée comme plaie sociale et anti-démocratique, par E. BÉREST, de Saint-Malo.
3 heures et demie. — Conférence publique par HENRI TEITGEN, Docteur en droit.
5 heures et demie. — Salut solennel.
8 heures. — Soirée artistique, émaillée de chansons et poésies du *Sillon*.
Les carnets de congressistes sont adressés contre 2 fr. 30. Envoyer au plus tôt, les adhésions au camarade LE MAREC, principal clerc d'avoué, à Loudéac.

L'AJONC

ORGANE DU " SILLON " EN BRETAGNE

Au début de l'année nouvelle

L'année qui vient de se terminer a vu le *Sillon* prendre un nouvel essor, quoiqu'ayant été partout combattu avec la dernière violence, même par ceux-là de qui nous avions cru pouvoir espérer aide et réconfort. Remercions le bon Dieu de toutes ces attaques, car la lutte nous a aguerris et nous a rendus plus forts, et si, à l'heure actuelle, il semble se passer un moment d'accalmie, profitons-en pour continuer notre tâche avec plus d'ardeur, et jetons-nous tout entiers dans la bataille.

On a coutume, au début d'une année, après avoir repassé, en un instant, les étapes parcourues, de jeter un regard sur l'avenir et de prévoir ce qu'il pourrait être. Or, nous, sillonnistes, qui savons que l'avenir sera ce que nous le ferons, prenons de fortes résolutions pour travailler inlassablement dans notre *Sillon*, pour nous dévouer entièrement, sans crainte aucune. Que toute appréhension et toute timidité soient bannies, car la Cause réclame des hommes forts et elle ne saurait que faire des hésitants ; donnons-nous tout entiers, soyons des hommes d'audace et d'initiative, sachons briser avec le monde et ses conventions, ayons constamment les yeux fixés sur notre Christ qui nous donnera la victoire ; ne voyons que le but à atteindre, qui est de faire régner le Christ sur toutes les âmes ; sachons nous sacrifier, sachons souffrir pour Jésus, et que les obstacles ne réussissent qu'à nous stimuler ; mais procédons toujours avec méthode et ténacité, et, à ce propos, les conseils de l'article suivant, nous

seront d'une très grande utilité, car très pratiques pour notre action. En effet, sans ténacité, nous pourrions peut-être créer un peu d'agitation, mais nous ne ferons jamais rien de durable ; au contraire, avec de la ténacité, nous serons sûrs de la réussite. Soyons donc tenaces.

CÉLESTIN PICOUX.

TÉNACITÉ

A Soisy, l'été dernier, Marc Sangnier nommait la ténacité comme une des qualités morales essentielles au Silloniste. Avait-il raison de parler ainsi ? Oui sans doute et pour le constater, il nous suffit de nous analyser nous-mêmes et d'avoir les yeux ouverts sur ce qui se passe autour de nous.

En effet que voulons-nous au *Sillon* ? Deux choses principalement. En premier lieu, nous donner à nous-mêmes une forte culture intellectuelle et morale, développer dans la mesure du possible notre personnalité. En second lieu, propager autour de nous les idées que nous aurons élaborées par un long travail de réflexion intérieure, les aspirations que l'amour du Christ aura inspirées à notre cœur.

Or, chacune de ces œuvres exige de longs efforts. Il ne suffit pas de répéter trois ou quatre fois par an, le soir des Congrès, qu'on donne son âme à la « Cause ». Non, quand, dans le calme et la réflexion, on a vu que l'œuvre est bonne, il faut se donner tout entier, pour ne plus se reprendre jamais. Camarade du *Sillon*, tu dois prendre à cœur d'orner ton intelligence et de discipliner ta volonté. Le moyen d'arriver au but ? La ténacité. Inutile de te dire dans un moment d'enthousiasme : « Je vais travailler les questions sociales » et de prendre fiévreusement un livre que tu déposeras peut-être dans un quart d'heure, et que tu laisseras dormir dans la poussière pendant six mois. Les feux de paille ne durent point. N'espère pas devenir en quelques minutes aussi fort que Gemahling dans les questions syndicales, aussi habile que G. Hoog pour pénétrer la grande portée des événements du jour, ou le sens profond d'un mot, saisi au vol dans le cours d'un entretien familial. Ton ambition, dans ce cas, serait bientôt suivie de déceptions. Au contraire, procède numériquement, d'une manière progressive et méthodique et tu verras tes efforts couronnés de succès. Lis assidûment et avec attention l'*Eveil* tous les Dimanches, le *Sillon* deux fois par mois. Le soir, lorsque ton travail de l'atelier ou du bureau est fini, prends le « Catéchisme Social » du P. Cousin, la tête dans les mains, lis-le soigneusement, de manière à t'en assimiler la substance, à te la convertir en chair

et en sang. Tu feras ainsi un travail véritablement utile. Tu pourras répondre d'une manière intelligente aux objections que tu entendras formuler contre le *Sillon*. Quand le besoin s'en fera sentir, tu sauras indiquer l'opportunité de notre mouvement.

Passons maintenant à la formation de la volonté. Et tout d'abord camarade, il est bien entendu, n'est-ce pas, que tu dois être non un être impulsif, mais un jeune homme plein de décision et d'énergie ? Malheureusement, par nature nous ne sommes guère des hommes résolus et décidés. Nous obéissons volontiers à la loi du moindre effort. Au lieu de prendre nous-mêmes une initiative, souvent nous préférons marcher après un chef de file, sans nous inquiéter de savoir si la direction est bonne. Nous aimons à suivre nos caprices. Aujourd'hui nous marchons à droite, demain nous irons à gauche, et en définitive nous nous contentons de piétiner sur place. Cette agitation désordonnée vaut à peu près autant que l'inaction complète. Elle vaut même peut-être moins, car elle nous donne l'illusion d'une certaine activité, et, en nous empêchant de voir clair en nous-mêmes, nous interdit par là même de songer à une féconde réforme intérieure. Il faut que nous tâchions de conquérir peu à peu la pleine maîtrise de nous-mêmes. Camarade, ne sois pas présomptueux. Tu n'arriveras à te dominer toi-même qu'au prix de longs efforts. Que de sacrifices il te faudra faire, que d'actes héroïques il te faudra exécuter dans l'obscurité ! Cependant ne te décourage pas ! Tu arriveras peu à peu par l'accomplissement ponctuel du devoir de chaque jour. Pour te forger une volonté forte comme l'acier, entretiens en toi des idées et des sentiments conformes aux actes que tu regardes comme ton devoir. Fais les lectures qui ne te servent à rien de ce point de vue. Nourris-toi des « Lectures sillonistes », des ouvrages de l'abbé Beaupin, de l'abbé Guibert. Ne crains même pas de recourir à des moyens matériels qui au premier abord peuvent paraître ridicules, mais qui se justifient largement par les résultats qu'ils produisent. Voici une chose excellente : le matin en se levant, après avoir donné à Dieu sa première pensée, se mettre à genoux et répéter : « Je veux » jusqu'à ce que l'on sente bien enracinée en soi la résolution d'accomplir intégralement son devoir. Cela te semble peut-être puéril. Rappelle-toi Ollé-Laprunne, célèbre professeur de l'Ecole normale et philosophe illustre, qui ne craignait point de descendre dans ces détails. Cependant il ne suffit point pour toi de travailler à ta formation personnelle. Souviens-toi que, membre du *Sillon*, tu dois être un foyer d'énergie. Ton influence doit rayonner dans une certaine sphère. Mais pour cela il faut une action continuelle. Le *Sillon* ne peut se faire connaître que par ses publications et la voix de ses orateurs. Tu vendras donc l'*Eveil Démocratique*. Ah ! sans doute, cela n'est guère amusant. On préférerait rester dans sa chambre assis dans un fauteuil, les mains dans les poches et le cigare aux lèvres. La « Cause » nous réclame. Sacrifions nos petites commodités. Si nous avons le bagage de connaissances nécessaires et une facilité de parole plus ou moins

grande, ne craignons pas de défendre notre idéal démocratique dans les réunions publiques. Les premières fois nous réussirons sans doute assez peu ou peut-être même pas du tout. Mais, si nous savons imposer silence à notre amour-propre, nous recommencerons avec entraînement et nos efforts désintéressés seront bientôt récompensés.

Camarade du Sillon, je t'ai dit assez pour te montrer combien l'esprit de suite t'est nécessaire. Ne te laisse pas emporter au gré du vent. Au lieu de te laisser trainer à la remorque, fais ton possible pour imposer aux événements de ta vie, le cachet de ta personnalité. Rien n'inspire l'admiration comme la force du caractère. Si donc tu veux conquérir le respect de tous ceux qui te connaissent, travaille de ton mieux à sculpter la « statue intérieure », comme disait Ruskin.

L. J.

P.-S. — La Rédaction recommande aux Sillonistes de lire chaque mois cet article pour se donner du courage. C'est une excellente méditation.

DEUX JOURS A PASSER ENTRE SILLONISTES à l'Abbaye de Léhon, près Dinan C.-d.-N.

Les journées sillonistes de Léhon sont fixées aux 7 et 8 mars 1908. On espère la présence de l'abbé Davot, de Louis Meyer et d'Henri Colas. Nous insistons pour que les camarades Bretons ayant le plus de responsabilités dans leur région fassent tout leur possible pour y assister. Il n'y a qu'un jour de permission à demander : le samedi 7. L'horaire sera envoyé dans le courant de janvier aux C.-E. et paraîtra dans l'*Ajonc* de février.

Adresser les demandes de renseignements au camarade E. Bérest, 11 bis, rue de Dinan, Saint-Malo.

La religion au Sillon

Dans la nuit de Noël, un de nos camarades de Rennes, a eu le bonheur d'être admis dans la Jeune Garde, et à cette occasion, les Jeunes Gardes rennais ont reçu la lettre suivante :

Chers Camarades,

Dans quelques jours, c'est Noël, jour de joie et de bonheur pour nous autres, chrétiens ! C'est Jésus, descendant dans la crèche de Bethléem, pour sauver le monde perverti. C'est Jésus, Celui auquel nous avons consacré ce qu'il y a de meilleur en nous, l'Ami, le Frère, qui va descendre dans nos cœurs de jeunes gens, que nous avons voulu garder purs, pour lui. Notre corps sera le Temple de l'Esprit-Saint, le sanctuaire de l'Eternel !... C'est partout la joie et la délivrance des liens mauvais !...

Mais, pour nous, Jeunes Gardes du Sillon Rennais, ce jour va être doublement cher, puisque l'un d'entre nous doit se consacrer « pour toujours » à la Cause que nous chérissons. Donc, pendant cette nuit, que nos cœurs s'élèvent plus près du Maître, et là, dans l'intimité du cœur à cœur, du don complet, que nos âmes s'épanchent avec effusion et amour dans le cœur de Celui qui a donné sa vie pour nous et auquel nous ne nous donnerons jamais assez. Tous, nous renouvellerons le don que nous avons fait à la Cause et si la distance me sépare de vous, soyez certains que mon âme se trouvera unie aux vôtres.

Et toi, mon cher ami, songes bien en cette soirée qui précédera ta réception, à ce qu'est le « don complet », : se donner tout entier, coûte que coûte, malgré les haines, les contradictions et les ennuis qui seront semés sur la route. J'aurais désiré être à tes côtés, en cette nuit de Veillée d'Armes, sentir ton cœur battre à l'unisson du mien, te parler dans l'intimité, de cette Cause que nous aimons et surtout de Celui auquel tu vas te consacrer !...

Qu'il aurait été doux, après les jours de séparation passés, de se retrouver côte à côte dans le même Sillon, pour s'aider à élever nos âmes vers le Christ Rédempteur ! Communier au même idéal, dans un même rêve de sacrifice et d'amour, être Jeune Garde toujours !... Ah ! que de douleurs et d'ennuis se seraient évanouis dans l'union si profonde de nos cœurs, comme il me semble que j'aurais, plus que jamais, aimé à vous parler du Christ, sans faiblesse, sans timidité ! Je trouve, en effet que j'ai quelque peu changé et que j'ai compris plus que jamais, combien la véritable amitié reconforte les cœurs, combien il faut s'aimer pour se comprendre davantage, pour s'aider à se rapprocher de la Justice et de la Vérité. Depuis que le soutien

permanent de cœurs sentant comme moi, me manque, j'ai mieux compris le prix de l'Amour et de l'Amitié. Oh ! je vous en prie, mes chers Jeunes Gardes, aimez-vous les uns les autres, soyez ensemble des frères de combat, que vos cœurs s'ouvrent au souffle de l'Idéal divin et surtout, que jamais la crainte des « on dit » ne vous arrête dans votre chemin. Soyez des centres de vie, répandez autour de vous les vertus de vos âmes purifiées. Il faut que vous gagniez à la Cause, les âmes de nos camarades du Sillon qui ne se sont pas donnés tout entiers, c'est là votre rôle ; il faut que vous restiez le ciment qui unit. Il faut qu'on puisse dire de vous comme autrefois on disait des premiers chrétiens : « Voyez comme ils s'aiment ! » Non pas de cet amour, qui en ferait quelque chose d'extérieur, qui ne durerait qu'un instant, mais de cet amour profond qui a pour lien le cœur du Christ que nous aimons. Lorsque des âmes possèdent le même idéal, lorsqu'elles ont soif de la Vérité et de la Justice, elles se fondent dans un commun amour et sont si étroitement unies que jamais les difficultés, les séparations qui brisent les âmes et déchirent les cœurs ne pourront les désunir et briser cette union contractée dans le sacrifice et l'amour..

Soyez des sacrifiés ! Songez que Celui auquel vous vous êtes donnés s'est donné tout entier et que son amour a eu pour suprême sommet, la Croix !... Le sacrifice se trouve sur la route de l'Amour, et pour se donner à la Cause, il faut se sacrifier. Le monde mauvais veut écraser nos efforts, habituons-nous donc à le sentir toujours contre nous, à être, à certaines heures, des isolés au milieu de ce monde qui nous hait ; peut-être serons-nous brisés par l'égoïsme et la haine, peut-être ne verrons-nous pas fleurir la moisson ; le sillon que nous creusons, nous l'arroserons de nos sueurs et peut-être de notre sang et il nous semblera ingrat, mais, si nous sommes rejetés par une partie du monde qui ne nous comprend pas, songeons qu'il nous restera toujours quelque chose : « Notre Union avec Lui ». Le martyre le plus douloureux n'est pas toujours celui du sang, de la mort corporelle mais, plus souvent, celui de la vie. Il est parfois plus dur de donner sa vie, goutte à goutte, d'en donner tous les instants, à Dieu, dans le sacrifice quotidien, que de répandre son sang, en une heure de dévouement. Et, pendant cette Veillée d'Armes, vous penserez à tout cela, vous penserez à ceux qui ont souffert, qui souffrent, et qui luttent pour la Cause... vous penserez aussi, à moi, n'est-ce pas ? Et, lorsque tu seras au pied de l'autel, mon cher ami, pour faire le sacrifice complet à la Jeune Garde, sois certain que mes prières t'y accompagneront.

Soyez forts, restez toujours fidèles à la Jeune Garde et au Sillon, et la promesse de l'Evangile s'accomplira en nous et nous régnerons. Plus que jamais, la Cause a besoin de nous, et ce ne sont pas les défections qui brisent en ensanglantant, qui doivent nous arrêter dans notre élan. Ceux-là n'ont jamais compris, ou, du moins, ils ont regardé en arrière, après avoir suivi, ils ont oublié toutes les joies et le bonheur d'autrefois pour critiquer et combattre ceux à qui ils doivent une partie de leur vie d'apôtre, d'après leur propre aveu. Mais,

confiance, mes bien chers camarades, soyez fidèles : « On est Jeune Garde toujours, par delà la mort même » et les yeux fixés au ciel, comme le divin laboureur d'Assises, creusons notre sillon, fiers de notre foi et de notre amour pour le Christ.

PIERRE BECELIÈRE
Jeune Garde.

Notre Enquête sur " Le Sillon & la Politique "

Réponse du " Sillon Brestois "

Nos amis croient que c'est une nécessité impérieuse de débarrasser le terrain électoral des partis qui, soit par bêtise ou lâcheté, ont conduit à la politique actuelle, et le Sillon devra travailler à cette œuvre en entrant dans la politique militante.

Peut-être, en 1910, certains groupes qui auront assez rayonné, possédant une grande influence, pourront, avec chances de succès, engager la bataille électorale ; mais il faudra qu'il y ait chances de succès, car ce serait un rude coup porté à notre propagande, si, après avoir engagé la lutte, nous ne parvenions pas à faire élire quelques-uns de nos candidats.

Le Sillon compte un bon nombre d'hommes capables de représenter dignement notre mouvement au Parlement, et le parti politique que formerait le Sillon pourrait se composer du Sillon intime et du plus grand Sillon. Bien organisé sur tout le territoire et ayant comme pivot le groupe du Sillon, ce parti ne présenterait que des candidats offrant assez de garanties et connus par leur passé. Nous croyons que l'organisation de ce parti s'impose, car la présence des sillonnistes à la Chambre présente beaucoup d'avantages. La conquête des libertés religieuses et des réformes sociales serait ardemment menée par eux ; leur conduite à la Chambre, le souci qu'ils auront de rechercher avant tout la Vérité et la Justice, de ne marcher dans aucune des compromissions louches, habituelles aux milieux parlementaires, de se donner entièrement à la Cause du peuple, feront tomber les préventions que le peuple a encore contre nous ; enfin les discours de nos camarades à l'« Officiel » et dans les comptes-rendus parlementaires nous feront définitivement connaître, au grand jour.

Si donc, nous croyons à l'urgence de notre pénétration dans la politique, puisque nous répondons mieux que n'importe quel parti aux aspirations de nos contemporains, lançons-nous davantage dans

l'action, afin de nous faire mieux connaître, pour que l'opinion publique, plaçant en nous ses espérances, désire que nous la représentions. Si, en 1910, nous ne pouvons engager une action d'ensemble, que 1914 nous trouve prêts, ayant fait une bonne trouée dans l'opinion publique. Partout où pour le Christ et le Peuple, il y a de la besogne à accomplir, mettons-nous au travail et tâchons de vaincre les difficultés.

François LIRZIN, de Brest.

Réponse du camarade Marzin, de Morlaix

Le *Sillon* doit-il faire de la politique ? Je crois que pour tous les sillonnistes la question théorique est bien résolue, et que personne ne songe plus que le terrain politique soit le seul qui nous demeure toujours inaccessible.

Sans doute, jusqu'ici, nous envisagions de préférence notre tâche sous son aspect social. Nous former, développer autour de nous les vertus démocratiques, le goût de l'initiative et des responsabilités, organiser les œuvres qui nous paraissaient exiger ces qualités et qui tendaient à les porter au maximum, ce devait être notre œuvre principale, celle qui réclamait en premier lieu nos efforts. Car c'est le fondement même de la nation qu'il s'agit de transformer, la politique n'étant, à mon avis, qu'une résultante du travail élaboré dans ces profondeurs et la consécration de l'influence acquise dans la gestion des petites œuvres collectives de coopération et de défense sociale. Entendu de cette façon, il est vrai de dire que nous n'allons pas à la politique, elle vient plutôt à nous.

Au *Sillon* d'ailleurs, nous avons toujours songé à cette répercussion plus ou moins directe et lointaine, de notre action sur la politique du pays. La Démocratie, en effet, n'existe pas seulement que dans le domaine économique ; elle existe aussi dans le domaine politique, que logiquement nous devons aborder quand nous serons assez forts. Même en 1906, lorsque nous déclarions ne pas vouloir entrer dans la politique électorale, parce qu'aucun parti ne correspondait à nos aspirations, nous laissions cependant, par là même, entendre que nous ferions de la politique, le jour où un parti correspondrait à nos aspirations. Mais quand et comment l'aborderons-nous ? Ceci est plus difficile à résoudre. Pour ma part, je crois malheureusement que le *Sillon* est plus éloigné qu'on ne pense d'aborder ce terrain de la politique militante. Et la raison, c'est que tout ce travail préalable que je décris plus haut est loin d'être terminé, si même il est sérieusement commencé en plusieurs endroits. Il faut distinguer, ce me semble, entre l'influence générale des idées du *Sillon*, assez grande je veux bien le croire, et celle des sillonnistes dans leurs contrées respectives. Ceux-ci ne sont pas encore, dans cette contrée du moins, sauf de rares exceptions, l'élite dirigeante, acceptée « parce que

sillonniste ». Sans doute bien de nos amis occupent dans leur localité une situation prépondérante, mais elle tient le plus souvent à leur position personnelle ou encore à leurs convictions religieuses. Aussi une candidature sillonniste risquerait d'être incomprise et de n'avoir pas la portée que nous voulons au *Sillon* lui attribuer. Elle ne serait nullement rénovatrice ; notre candidat passerait à cause du patronage de ses amis, ou bien à cause de sa qualité de catholique, mais nullement pour ses idées démocratiques. Il passerait « quoique » sillonniste, alors qu'il faudrait qu'il soit élu « parce que » sillonniste.

Maintenant, ces conditions se réaliseront-elles à la fois dans tout le pays ? C'est peu probable. Il y aura toujours des régions plus avancées au point de vue démocratique les unes que les autres. De même qu'actuellement, il n'existe que certaines contrées, où nos amis ont commencé à organiser la démocratie économique, de même il arrivera que certaines contrées seront préparées avant d'autres, pour aborder avec succès l'organisation de la démocratie politique. Et ainsi, très vraisemblablement, un seul de nos amis pénétrera d'abord sur le terrain politique, pendant qu'ailleurs les groupes continueront leur propagande d'éducation démocratique.

Il est bien évident que la politique que nous ferons n'aura de commun que le nom avec la politique actuelle. Nous serons autant désintéressés que les politiciens du jour sont intéressés ; nous nous soucierons seulement de l'intérêt général du pays, nous serons honnêtes et nous éviterons toutes les compromissions possibles, nous nous garderons de l'influence amollissante du pouvoir... et des arrivistes, nous resterons révolutionnaires, quoique arrivés, enfin nous serons toujours passionnés d'idéal.

Une telle politique est désirable, et c'est le devoir des bons citoyens de travailler à la rendre possible.

Jean MARZIN.

A propos du *Sillon Rural*

Nous avons reçu une très intéressante lettre d'un rural, à laquelle j'aurais voulu répondre dans ce numéro de l'Ajonc, mais l'abondance des matières m'oblige à reporter cette réponse au numéro du 15 février.

L. L.

La Vie du Sillon en Bretagne

ILLE-ET-VILAINE

Rennes

Le 15 décembre, se tenaient à Rennes le Congrès de la Représentation proportionnelle et celui de la Ligue nationale contre l'alcoolisme. Les réunions de ces Congrès étant très intéressantes, bon nombre de nos amis y assistèrent, et c'est ce qui explique le peu d'affluence au local du *Sillon* rennais, pour entendre le camarade Jadé parler de l'abbé Desgranges et du *Sillon* ; aussi la discussion fut-elle peu retentissante ; néanmoins on ne s'embêta pas trop, car nous avions la bonne fortune de posséder Bérest, qui raconta les petites histoires récentes de la cité malouine, qui, vraiment, possèdent un côté bien distrayant.

Afin d'intéresser de plus en plus le public de nos réunions, il fut demandé à ce que lui-même fixât les questions à traiter dans les prochaines conférences.

* *

L'Union Républicaine des Etudiants rennais ayant demandé au camarade Poulhazan une série de conférences sur le *Sillon*, ce dernier débuta le mercredi 18 décembre, devant 150 étudiants, venus pour entendre exposer les idées du *Sillon*.

La discussion fut très chaude, mais aussi très courtoise ; aussi ce premier entretien permit à nos adversaires de comprendre que le *Sillon* n'était pas seulement un vague groupement de bons petits jeunes gens, mais était plutôt un corps de doctrines bien établi.

Le camarade Poulhazan continuera prochainement cette série de conférences, qui, certainement, dans ce milieu intellectuel, arrivera à accréditer le *Sillon*, en lui gagnant de nombreuses sympathies.

* *

La saison rigoureuse commence à faire sentir ses premiers froids, et j'ai bien peur qu'elle ne gèle les camelots de Rennes, ou les clients, ne sachant trop lesquels sont les plus froids, par le temps qui court ; toujours est-il que ce qui ne fait aucun doute, c'est que la vente subit en ce moment une légère crise de décroissance. Ordinairement, quand on sent venir le froid, on se procure de quoi se réchauffer, ou on se remue afin de ne pas trop s'engourdir ; aussi, il serait bon que les Rennais ne se laissent pas gagner par le sommeil, mais se mettent en devoir de faire circuler le sang qui se coagule dans leurs veines. Je ne sache pas, en effet, que le *Sillon* soit un lieu de repos

pour intellectuels : aussi, je crois que les plus intellectuels du *Sillon* rennais, étudiants, jeunes avocats et autres, pourraient bien faire voir qu'ils sont là : le temps libre ne leur manque pas, tous les jours, pour s'occuper de placer quelques journaux à domicile, pour faire de la propagande près de leurs camarades, qui ne connaissent pas encore le *Sillon*, pour faire quelques conférences ; faites un peu de tam-tam, quoi ! on ne sait pas que le *Sillon* vit, comment voulez-vous qu'on s'y intéresse ? Vous ne pouvez nier que vous avez du temps libre. Donc, si vous êtes sillonnistes, comme vous le clamez si souvent, pensez au *Sillon* un peu plus, fatiguez-vous moins les méninges pour les sports, délaissez un peu les promenades sentimentales, et regardez plutôt de chaque côté des rues où vous passez, à quel étage vous laisserez l'*Eveil* accroché. Donnez-vous la peine de monter un peu les escaliers, et, sans fausse honte, faites un peu de réclame pour le canard ; ce n'est pas public, cette propagande, cela ne pourra donc vous gêner et vous verrez que ce sera beaucoup plus intéressant que vos paroles perdues qui fatiguent le larynx et les pas inutiles qui usent vos souliers, sans espoir de récompense, et lorsque vous rentrerez, le soir, après une journée bien remplie, vous vous sentirez joyeux de ne plus avoir de reproches sur la conscience et vous vous reposerez en paix, heureux d'avoir été utiles au *Sillon* et d'avoir ainsi bien travaillé pour Jésus-Christ.

Bain-de-Bretagne

Il fut un temps où Bain possédait des jeunes gens sillonnistes, pleins d'une ardeur qui, depuis, a certainement dû faiblir.

Un brave type de cet endroit qui, l'an dernier, accomplissait son service militaire à Rennes, ne me paraissait, à ce moment, que feu et flamme ; il formait même des projets merveilleux, des rêves éblouissants pour le *Sillon*, à sa rentrée au pays. Hélas ! la rentrée a eu lieu, mais la flamme a dû diminuer d'intensité, et je ne sais si le feu couve encore sous la cendre, car Bain sommeille toujours et ne paraît pas se douter que le jour a lui.

Toutefois, ledit camarade m'informe qu'il existe encore par là des amis du *Sillon*, avec qui il reste en rapport ; j'en suis heureux, mais il ne m'a pas l'air de beaucoup les emballer, car jamais nous n'en entendons parler, et l'*Eveil* n'est même pas vendu à Bain. Cependant, il y a un mois, je recevais avis qu'un de ces dévoués amis allait m'écrire relativement à la vente de l'*Eveil* et que, s'il ne pouvait vendre lui-même, il se mettrait tout au moins en relation avec moi, pour voir s'il n'y aurait pas moyen d'y faire un peu de propagande ; mais, depuis ce moment, j'interroge anxieusement l'horizon et, comme sœur Anne, je ne vois rien venir. Il est vrai qu'on vient de passer un moment critique pour la correspondance, c'est celui du nouvel an ; mais alors, notre bon ami de Bain serait bien aimable de me dire si sa lettre a été perdue, afin que j'adresse une réclamation au Directeur des Postes. Si, par le plus grand des hasards, la lettre

n'était pas encore partie, il serait bien aimable d'en presser le départ, car, par la température sibérienne que nous subissons, un sommeil trop prolongé pourrait quelquefois occasionner la mort.

Donc, courage ! J'attends l'heureuse missive.

Saint-Malo

Les Bretons se souviennent du succès que remportait J. Rodel contre les radicaux de Saint-Malo le 31 août dernier. Longtemps, d'accord en cela avec les journaux réactionnaires, nos adversaires de gauche gardèrent le silence sur le *Sillon*. Cependant il y a un mois, dans une nouvelle feuille républicaine (?) radicale, un rédacteur, M. P. Frangeul, tenta d'entamer avec le *Sillon* une mauvaise polémique. Nos amis ne s'y laissèrent pas prendre et quelques méchants articles ne parvinrent qu'à augmenter la vente de l'*Eveil* et à attirer au *Sillon malouin* de nouvelles sympathies. Furieux, le citoyen Frangeul annonça à grand fracas une conférence sur le *Sillon*. Il devait y étudier à fond notre mouvement !!

Enchantés de ce nouveau genre de publicité, nos amis lui firent savoir que le *Sillon* serait là pour lui répondre et dans une vigoureuse affiche invitèrent amis et adversaires à assister à la réunion.

Cette affiche produisit un curieux effet sur le citoyen Frangeul. Il appela à son aide le Docteur Boyer, de Saint-Brieuc : celui-ci n'acceptait qu'avec difficulté, Frangeul n'étant pas socialiste assez pur. De samedi en samedi, celui-ci reculait sa conférence et, craignant sans doute d'organiser un nouveau succès pour le *Sillon*, il renonce maintenant à l'attaque et son journal continue le prudent silence.

Cette petite histoire a tout au moins servi à augmenter et à rendre plus fructueuse le travail de nos amis. La vente de l'*Eveil* devient plus régulière et une première réunion de famille organisée le 5 janvier au *Sillon malouin* a obtenu un plein succès. La salle du local était presque trop petite. A la suite d'une causerie de Berest, la discussion donna lieu à un intéressant échange de vues sur le travail que pouvaient faire pour la Cause les amis du *Sillon* ne fréquentant pas les C. E. On étudia l'organisation d'une vente à domicile que les Malouins et Servannais sont confus de n'avoir pas encore tentée. Nos amies des C. E. féminins décidèrent de diriger leur travail de pénétration du côté des ateliers de jeunes filles. A l'exemple de Rennes, chaque mois les Malouins organiseront une de ces réunions du « Plus grand Sillon ». Le succès de la première est de bon augure et promet pour 1908 une vie bien remplie pour les groupes sillonnistes malouins et servannais.

Loudéac

A Loudéac, comme ailleurs, hélas ! la vente progresse en sens inverse de l'activité des camelots. Les commandes, qui étaient autrefois de 350 et 400 numéros, sont dégringolées à 100. Et encore !.. Il

COTES-DU-NORD

est à craindre qu'elles ne soient, de nouveau, rognées... C'est dégoûtant ! La vente dans la rue et à la porte des églises étant, pour ainsi dire, nulle, nos amis ont essayé d'étendre leur clientèle par des visites à domicile.

Un congrès doit avoir lieu à Loudéac, le dimanche 9 février. Espérons que cette manifestation va réveiller certaines énergies et donner à la vente de l'*Eveil* une nouvelle impulsion ; du reste, à cette occasion, sera organisé, dans la paisible cité, un camelotage à outrance.

Saint-Nicolas-du-Pelem écrit :

« Pour ce qui est de la vente de l'*Eveil*, elle baisse un peu, faute de camelots : nous n'avons, comme toujours, que le petit Merrien et sa sœur ; ils parviennent cependant à vendre assez régulièrement de 30 à 35 numéros, et notre commande se maintient à 50 par dimanche, dont 10 sont expédiés à Lanrivain. Nous irons, un de ces dimanches, pérer à Lanrivain, et nous pensons pouvoir augmenter la vente de ce patelin ; c'est du reste l'avis de Le Provost, qui s'en occupe, que la vente augmentera, lorsque nous aurons expliqué un peu le *Sillon* à sa clientèle. »

Guingamp

Nous recevons de Guingamp la lettre suivante :

Nous ne possédons toujours qu'un seul camelot : malgré cela nous avons réveillé Plouha et Pommerit qui avaient cessé de commander l'*Eveil*. Aujourd'hui, notre vente d'*Eveils* se répartit ainsi : Plouha, 20 ; Pommerit-le-Vicomte, 10 ; Bourbriac, 20 ; Le Merzer, 10, et Guingamp, 75.

« Nous avons organisé des réunions mensuelles qui donnent de très bons résultats.

« Le 15 décembre, nous avons eu une réunion au Merzer, à laquelle assistaient des camarades de Pommerit, Plouagat, Plouha et Guingamp. Le Clech, du Merzer, nous a lu un rapport sur la pénétration du *Sillon* dans les milieux ruraux. Remarquons, en passant, que Le Clech est pour ainsi dire toujours seul et qu'à l'exemple des camarades de Pontrioux et Liffé, il s'est formé seul.

« Notre prochaine réunion mensuelle aura lieu à Pommerit-le-Vicomte, sur le domaine de l'auguste maire, M. de la Motte-Rouge. Le Goff nous fera un rapport sur son travail.

« Nos camarades de Plouha vont aussi organiser des réunions mensuelles ; la première doit avoir lieu le dimanche 12 janvier, avec le concours des camarades d'Etables. »

Espérons que de ces réunions jailliront de nouvelles activités pour la propagande.

FINISTERE

Concarneau

Les camarades de Concarneau sont devenus assez compromettants pour que, de tous côtés, on les attaque avec un ensemble vraiment touchant. Ils vendent l'*Eveil*. Plusieurs dimanches, ils ont écoulé jusqu'à 75 numéros ; mais, sans trop savoir pourquoi, depuis quelques semaines, les ventes baissent, et le chiffre, qui était descendu à 50, semble encore baisser. Le temps pluvieux leur interdit la campagne, et les trois camelots qui assurent le service en ville ne sont pas très débrouillards ; aussi, si quelque camarade avait l'occasion d'aller à Concarneau, pourrait-il les stimuler un peu.

Heureusement qu'ils s'occupent de la vente à domicile, qui sera peut-être le meilleur moyen de remonter le chiffre d'affaires ; enfin, reconnaissons leur entière bonne volonté qui, certainement, arrivera à faire augmenter la diffusion de l'*Eveil Démocratique*, et espérons que le mois prochain pourra signaler une augmentation de vente.

Le Sillon Concarnois informe les camarades que, n'ayant pas encore établi de permanence, ceux qui voudraient s'y adresser pourront écrire au camarade Louis Carriou, 13 bis, rue Duguesclin, Concarneau.

MORBIHAN

Vannes

Le camarade Chardon nous informe d'une bonne nouvelle, oh ! oui, très bonne. Preuve réitérée que le *Sillon* aime la religion, l'aime de tout son cœur. L'aime tant que la série de ses membres qui entrent en religion ou se préparent au sacerdoce s'allonge de plus en plus. La Bretagne sillonniste s'en réjouit bien fort.

« Nous vous apprenons donc avec plaisir le départ du camarade Félix Gravrand. Il nous a quittés pour entrer dans le silence et la solitude du cloître. Sa vocation, à lui, n'était pas de rester dans le monde et il est parti pour se faire capucin au monastère de Spi, en Belgique, et pour aller plus tard évangéliser les peuplades non civilisées. »

Va, cher camarade, rends-toi digne de l'appel divin. Les âmes ont soif de ta vertu, de la doctrine de Jésus, de ton dévouement, peut-être de ton sang. Sois un autre Christ. Nos prières et nos vœux t'accompagnent. Car, pour nous, il n'y a pas de distance, il n'y a pas de séparation réelle. Tu l'as dit : « Quoique ayant passé la frontière, ce n'est pas l'éloignement qui te fera oublier tes anciens camarades du *Sillon*. Cela ne t'empêchera pas d'aimer et de prier pour le *Sillon*. de demander au Christ de nous accorder les forces nécessaires pour triompher des obstacles que nous rencontrons sur notre route ». Tu as raison, nos âmes restent unies à jamais.

« Réjouissons-nous donc, camarades, car nous avons un ami de plus dans le cloître, « pour être apôtre ».

Le *Sillon* favorise l'éclosion des vocations religieuses et sacerdotales.

C. PICOUX.

A TRAVERS

LES REVUES SILLONNISTES DE PROVINCE

J'aime à vous raconter, chers lecteurs, ce qui se passe dans les centres provinciaux du *Sillon*. Ça fait du bien et c'est pour vous stimuler à l'action sillonniste. Mais je voudrais si bien vous dire un tas d'excellentes choses, certaines, sûrement certaines qui concernent le *Sillon* en général : hélas ! il faut encore le narrer sous le manteau de la cheminée. Je l'ai fait déjà bien des fois, et j'étais heureux de voir les Sillonnistes heureux de ces bonnes nouvelles. Quoi donc ?...

— Vous êtes encore tout endoloris par la crise aiguë du « *Sillon* et du Clergé » ; vous avez bien souffert ; vos âmes de catholiques, au lieu de récriminer et de se révolter, ont patienté et espéré ; elles ont gardé confiance. L'Eglise est une mère... Croyez-le, aimez-la ; elle vous sera bonne toujours. De fait, la sympathie et la bienveillance grandissent maintenant. Les évêques de France reconnaissent notre liberté de citoyens démocrates et républicains. Ils savent bien que nous ne sommes pas des « modernistes », malgré les accusations malveillantes et réitérées de journalistes ignares ou de politiciens inconscients. Ils savent que nous n'avons rien désiré plus vivement que de recevoir la doctrine chrétienne des prêtres du bon Dieu les plus orthodoxes et les plus pieux. Ils sont bons, ils sont pasteurs, et leur mission n'est pas principalement, comme certains semblent le souhaiter et le provoquer, d'écarter du troupeau, mais surtout de paître les brebis et de ramener au bercail celles qui s'égèreraient. Et quand la brebis craint avant tout de s'en éloigner, avec quelle joie reconnaissante elle est informée et elle jouit du bon pâturage !

Nous voulons croire que les prêtres de Jésus viendront nous enseigner aux cercles d'études : ils nous donneront les vertus fortes et l'amour des durs sacrifices. Les convictions nous soutiendront, l'amitié sacerdotale nous encouragera. Car, en vérité, les défiances et les suspensions semblent tomber. Sera-ce donc un mot d'ordre en 1908 ? « Je vous annonce cette nouvelle qui sera pour tous une grande joie. » Si vous étiez sous le manteau de la cheminée, chers lecteurs, je vous nommerais des noms, et je vous raconterais des faits qui illustreraient cette douce et consolante attitude. Espérance et bon travail !

* *

Chronique sociale de l'Est. — Elle annonce laconiquement le Congrès d'Epinal. — « Il est fixé au dimanche, 15 mars. Le programme demeure arrêté tel qu'il l'avait été en vue de la date du 10 novembre. Nos amis mettront tout leur zèle et toute leur activité à en faire une imposante manifestation. » Ce sera un succès.

Et dans sa « Boîte aux lettres », j'ai trouvé des réflexions et des expériences intéressantes. Je veux vous faire part de quelques-unes. Vous jugerez vous-mêmes, ou bien vous en ferez votre profit.

« La propagande de l'*Eveil* rencontre chez nous, dit M. Durand, de grandes difficultés. Les gens ne s'y intéressent pas. Plusieurs, parmi nos clients, le prennent par politesse pour moi. Pourquoi cela ? Voici le résultat de mes observations.... Le plus souvent, on reproche à l'*Eveil* une rédaction trop savante. Ce n'est pas mon avis.... D'autres disent : ce sont les sujets qui ne nous intéressent pas. Cela, c'est une bonne blague... Pour moi, dit Durand, la difficulté est tout entière dans la solution que nous proposons sur chacun de ces sujets. Elle est dans nos idées elles-mêmes. Le lecteur n'est jamais si content que lorsqu'il trouve écrites dans son journal les idées qu'il a dans la tête, mais dont il ne s'était jamais rendu compte. Or, sur un tas de choses, nous nous insurgons contre les manières de voir courantes. Tapons ferme sur les patrons : les socialistes nous comprendront ; tapons ferme sur les curés : les anticléricaux nous comprendront ; tapons ferme sur les juifs : les catholiques s'arracheront notre canard. L'éducation du sentiment public est à faire ; notre journal se propose d'y travailler ; mais, pour cela, il faut qu'il contrecarre les idées de beaucoup de ses lecteurs. Voilà la vraie difficulté. Mais elle n'est pas particulière à l'*Eveil* : c'est tout le *Sillon* qui est en jeu ».

Bretons, que pensez-vous de ces explications ? Soyez observateurs de l'état d'esprit de chacune de vos localités et nous verrons si vous avez le même jugement que Durand.

... « A Remiremont, la lutte syndicale se réduit à la veulerie générale. Le dévouement est rare. On se méfie les uns des autres. C'est la suspicion mutuelle. Je t'assure qu'il y a loin du salariat à la coopération ! La conscience on n'en veut pas, c'est trop gênant. Et ma foi, le coup d'Etat réussirait merveilleusement s'il faisait augmenter les salaires de cinq sous par jour. »

Est-ce que cette constatation va devenir générale ? Le matérialisme de la C. G. T. n'aboutira-t-il qu'à cette triste faiblesse ? L'intérêt ne sera-t-il que le mobile des ouvriers syndiqués ? Il serait bon de connaître ce qu'il en est à Rennes, à Brest, à Saint-Malo, Hennebont, Lorient, Saint-Brieuc...

... « A Châlons-sur-Saône, avec d'autres personnes appartenant à tous les milieux politiques, nous lançons une *Ligue sociale d'Acheteurs*.

« Il y a, quelque temps, avec les conservateurs, les protestants et les socialistes, nous avons organisé une *Ligue de la moralité publique*. Le bureau d'honneur comprend deux curés de Châlons, le pasteur, le ministre israélite, des membres de l'enseignement et l'ancien maire de Châlons. Le bureau effectif se compose d'un conservateur, un catholique républicain, deux protestants, un sillonniste et un socialiste. »

Bravo ! c'est de l'union vraie, cela, sur un terrain solide et pour un but noble. On nous a crié dessus longtemps : mais nous finirons par avoir raison et être imités. L'important est que ce ne soit pas des créations ni des comités « sur le papier ».

Au reste, le *Nouvelliste des Vosges*, organe royaliste, mène campagne contre le *Sillon*. « C'est son droit, et il nous rend service ; rien ne serait plus

compromettant pour nous que sa sympathie ».

Renseignement. — Si quelque cercle d'étude tenait à avoir un plan de travail bien fait sur le *Sillon* et le mouvement social catholique en France au XIX^e siècle, il n'a qu'à demander la *Chronique sociale de l'Est* du 15 décembre 1907. En quatorze pages, il trouvera tous les renseignements suffisants, pour un travail méthodique et aussi pour des conférences intéressantes.



La Bonne Terre. — Elle fait une enquête sur la crise du Syndicalisme agricole. Avis aux Sillonnistes ruraux. Qu'ils relisent d'abord l'article de l'*Eveil* du 25 août 1907 : « Marchands d'engrais contre syndicats agricoles ». Qu'ils s'enquèrent ensuite des faits existant en Bretagne. Il paraît, en effet, que le fait qui a le plus contribué à provoquer cette crise est la guerre entreprise contre les syndicats par les fabricants et marchands d'engrais. En est-il de même chez nous ? Constatez-le, et étudiez, en vous plaçant au point de vue sillonniste, quel parti nous pouvons tirer de cette situation pour la propagande de nos idées et quelle doit être l'attitude de nos amis, soit pour la formation de nouveaux syndicats, soit vis-à-vis de ceux déjà existants. Nous serions heureux si les ruraux qui liront ces lignes, nous envoyaient leur avis sur cette question.

CH. BÉRAULT, Sacy, par Vermenton (Yonne)

La Bonne Terre n'a pas encore ouvert sa *Chronique rurale du Sillon*. Cette *Chronique* relatera aussi fidèlement que possible tout ce qui intéresse la vie du *Sillon* à la campagne. C'est pour 1908.

— Les Sillonnistes se trouvent très réconfortés par des témoignages précieux de prêtres et par des dévouements simples et vaillants de jeunes gardes. Je cite quelques exemples originaux.

AUX SILLONNISTES

Le Pape a dit : « *Viam sequuntur damnosam* ».
Et l'on fait sur ces mots tout un bruit de tam-tam
Qui choque le bon sens, la paix et la grammaire...
Oui, le Pape a dit vrai : l'Eglise est une mère,
Elle tremble pour vous, ô frères ignorés
Qui creusez vos sillons aux champs inexplorés...
Oui, c'est vrai, « *vous suivez des chemins dangereux !* »
Mais vous n'êtes pas seuls ; tous les cœurs généreux,
Les initiateurs, les allumeurs d'idées,
Les fortes volontés, les âmes décidées
A ne pas s'engourdir dans l'égoïsme vil,
Ont affronté la lutte, et la haine, et l'exil,
Et quelquefois la mort !.....
.....
— Qu'importe les vaincus, allez sous le ciel bleu,
Portés par votre espoir immense et grandiose !...

C'est dangereux, sans doute, à tout homme qui l'ose,
De sortir de l'ornière et du vieux chemin creux
Pour gravir les sommets abrupts et lumineux !
Oui, c'est très dangereux d'aller à la bataille
Au premier rang, d'offrir son corps à la mitraille !
Oui, c'est très dangereux de se jeter à l'eau
Pour sauver le mourant ballotté par le flot !
C'est dangereux aussi, pour le missionnaire,
D'aller se perdre au loin sur la terre étrangère !
C'est dangereux, en ce siècle matériel,
De nous parler d'amour, de justice et de ciel,
De vouloir éduquer l'hydre démocratique
Jusqu'à présent nourrie au venin satanique,
De délivrer Jésus, d'enfermer Barabbas,
Et d'enlever à fond les fanges d'Augias !...
C'est dangereux !.....
Mais vous savez trouver le divin cordial
Qui réchauffe les cœurs et vous ouvre des ailes.
— Vous buvez au torrent des sources éternelles,
Et vous allez, levant le front, bien fièrement...
Pardonnez donc à tous ceux qui, dans ce moment,
Vous critiquent, sans vous avoir connu peut-être
Et qui vous aimeraient, s'ils pouvaient vous connaître.
.... Et puis marchez sans peur.....
Marchez, les regards pleins de rêves d'avenir.
Au ciel, Dieu vous regarde et voudra vous bénir !...

G. G., Prêtre.

Cependant, un jeune garde raconte comment un de ses camarades et lui ont été insultés en vendant l'*Eveil*, « traités par les anticléricaux de toutes sortes d'injures », et finalement « roués de coups ».

« A ces injures et à ces coups, nous n'avons rien répondu et nous ne répondrons rien, nous avons pardonné de bon cœur, nous souvenant « de quel esprit nous sommes ». Notre Jésus ne nous a-t-il pas dit d'aimer nos ennemis, de faire du bien à ceux qui nous font du mal ; n'a-t-il pas dit aussi : « Bienheureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre... » ?

« Eh bien ! Voilà, nous les aimerons davantage ; nous leur montrerons ce qu'est un vrai Silloniste, animé de l'esprit chrétien, sans lequel les citoyens d'une Démocratie ne pourront jamais acquérir les vertus qui leur sont indispensables. Ce sera le meilleur moyen de les ramener à nous.

« Vois-tu, mon vieux, nous ne nous plaignons pas, nous ne poserons pas aux martyrs, nous remercierons bien simplement le bon Dieu de tout cela, car c'est encore une victoire pour le *Sillon* ».

Cela, c'est bien « la bonne et féconde souffrance du *Sillon* ».

A la Voile. — Le *Sillon du Nord* constate que certains de nos camarades contribuent, sans le savoir, à enrayer l'activité des autres. Ce sont les découragés, passant constamment par des alternatives de confiance et d'abattement, et qu'il faut remonter à chacune de leurs crises. Ce sont d'autres aussi qui, moins malheureux que ceux-là, se plaignent pourtant davantage et goûtent un certain plaisir à s'abandonner à un *demi-découragement*, pour pouvoir ensuite faire appel aux consolations d'un ami...

Or, notre *Sillon* doit être une école de rude et virile énergie, et non un hôpital d'âmes sensibles et gémissantes, toujours en quête de consolations.

Et ce ne sont pas les hésitants ni les « remorqués » qui feront la démocratie, mais ceux qui, dans l'âpre labeur et les souffrances quotidiennes, auront appris à devenir — même avant l'âge — des *hommes*.

— Victor Diligent osa faire une conférence contradictoire, à Bailleul, sorte de fief réservé, où s'exercent à leur aise de curieuses pressions qui menacent parfois nos camarades dans leur pain quotidien. Le commissaire de police dit n'avoir jamais vu la réunion aussi nombreuse. L'effet produit fut énorme. Les journaux ne purent se taire. Et parmi nos adversaires de droite, plusieurs eurent la loyauté, se souvenant qu'ils sont catholiques avant tout, de dire avec l'un d'eux : « Le discours de M. Diligent a fait autant de bien en une soirée que les catholiques en vingt ans ; il a réhabilité la religion ». — Les radicaux sont encore tout bouleversés de notre sincérité ; l'un d'eux disait après la conférence : « C'est magnifique, ce *Sillon* ! Quel démenti au cléricisme, et dire que j'étais sorti de l'Eglise à cause du cléricisme de certains !... »

Quant aux socialistes, ils sont encore honteux de l'obstruction systématique organisée par les plus jeunes des leurs, et cherchent à en esquiver la responsabilité.

— De son côté, Fonlupt à Lille, comme Poulhazan à Rennes, prenait contact avec « l'Association des étudiants socialistes ». Devant une salle composée en grande partie d'incroyants, notre ami put évoquer, sans une seule interruption discordante, le puissant travail que nous voulons réaliser en nous à l'aide des forces morales du catholicisme qui, certes, n'a pas fait faillite (Gamblin l'avait soutenu), mais qui n'a pas rendu tous les fruits merveilleux qu'il eût pu donner, parce que seulement les énergies humaines se sont refusées toujours aux divines épousailles de l'idéal... Mais nous croyons que, sous l'effort commun de tous les hommes de bonne volonté, parmi lesquels ont leur place certains socialistes inconsciemment pétris d'idéalisme, se préparent les lendemains réparateurs.

Et lorsque Gamblin eût dit que peu lui importait l'étiquette — socialiste ou silloniste — pourvu que la cause soit juste et bonne ; qu'il eût parlé, à propos du « plus grand Sillon », d'un « impérialisme silloniste », et que Jacques Fonlupt lui répondit que nous ne cherchions pas le triomphe de notre Justice, mais celui de la Justice, tout court, et que nous voulions ouvrir, sans préoccupations de partis nos bras et nos cœurs à tous ceux qui aiment les mêmes espérances et portent en eux les mêmes rêves, ce furent d'unanimes et enthousiastes applaudissements.

Ils redoublèrent encore quand le camarade Tollier, de « l'association des Etudiants Socialistes » affirma, comme notre ami, qu'il n'y avait vraiment pas deux jeunesses dressées l'une contre l'autre, mais des camarades également heureux de ce loyal débat, également désireux de voir clair et de faire triompher ce qu'ils croient être la vérité.

Bonne réunion ! C'est un plaisir de la lire. Ce qui rend plus content encore, c'est de voir en même temps le Silloniste du Nord, chargé d'une idée fixe, placer des *Eveils* à domicile et développer ce mode de propagande d'une façon intense. De même pour les *Almanachs* du Sillon et les *Journées de Soisy*.

Je ne puis citer les résultats, ni les villes et villages travaillés. L'effort est constant et, quand il n'est pas récompensé, le Silloniste semble chanter et se réjouir quand même.

Il y a bien une ombre au tableau. L'Aisne fléchit, excepté Saint-Quentin. A Boulogne-sur-Mer, « il y a eu un cercle, des cercles nombreux, bien unis, bien vivants, un embryon de Jeune Garde, un supplément à l'« *Eveil* » qui a vécu deux ans, des jardins ouvriers, etc... Que reste-t-il de tout cela ? Le Portel n'est plus, les cercles sont dispersés, la Jeune Garde est morte et le supplément a disparu. Et la raison ? Les camarades n'avaient de silloniste que l'étiquette, il leur manquait la vie, la seule chose nécessaire...

« Grâce pourtant à un petit nombre d'amis qui sont restés fidèles à leur idéal d'antan, un travail lent, mais profond et sûr, se dessine ; tout est repris par la base, c'est une éducation nouvelle qui se fait... »

N'est-ce pas dans la souffrance et la douleur que s'élaborent les grands mouvements, ceux qui bouleversent les sociétés ? Et la vie silloniste ne consiste pas tant dans une propagande tout extérieure que dans une vie morale intense.

P. CONSTANT,
du Sillon Rennais.

P. S. — La Guerre Sociale s'occupe un peu de nous. Elle écrit : « L'*Eveil démocratique* rend compte de façon dithyrambique de la conversion touchante et du baptême dans la crypte des Carmes, de deux jeunes gens que vient de toucher la grâce chrétienne.

« On se croirait revenu aux temps primitifs du christianisme. Tout semble fait, dans ce morceau, pour donner l'impression que Marc Sangnier est un nouvel apôtre officiant dans les catacombes malgré la persécution.

« Si éloignés que nous soyons des Sillonistes, nous les aimons cependant mieux, lorsqu'ils discutent de questions sociales que lorsqu'ils s'occupent de singeries d'une autre époque. »

Comme c'est bien dit ! A part les singeries cependant !!!

Cette revue est composée par des ouvriers syndiqués

Imp. Bretonne,
38 rue, du Pré-Botté, Rennes

Le Gérant : M. LEBRETON.

FEDERATION DU LIVRE
8^e Section
MARQUE SYNDICALE

Epatant, documenté, sage,

blen écrit, c'est à lire

De Léon XIII au « Sillon »

par E. DESGRÉES DU LOU

DIRECTEUR DE L'« OUEST-ECLAIR »

Achetez, répandez : C'est pas cher : 1 fr. 15 franco.

« L'ACTION POPULAIRE »

48, Rue de Venise, 48, REIMS

165. — Professions et métiers : Le Jeune Boucher à Paris. Georges Mény.

166. — Œuvres agricoles, abbé Thouvenin.

167. — Les Amicales de l'Enseignement catholique libre. E. Fougère.

Informez-vous du Programme du Congrès national du Sillon en 1908. Il est suggestif. — La date du Congrès est du 1^{er} au 5 avril 1908. Il aura lieu à Paris. Faites des économies pour vous y rendre nombreux.

Renouvelez vos abonnements de janvier à la Revue de l'*Ayone*.

Mettez vos mandats au nom de : « M. l'Administrateur de l'*Ayone* ». C'est très important et cela ne vous coûtera pas.

Les Brochures et les tracts du Sillon sont en vente au Sillon Rennais. Adressez-vous à GERMAIN.

OFFREZ à tous vos amis pour leurs étrennes

ALMANACH DU SILLON 1908

VIENNENT DE PARAÎTRE

EN FORGEANT

« CHANSONS D'ATELIERS » et « POÉSIES SOCIALES »

par André LAMANDÉ

Nos amis connaissent déjà le beau talent d'André Lamandé, le poète forgeron ; ils liront avec joie, dans le premier volume de vers que publie notre camarade, des œuvres d'une inspiration très haute, d'une facture simple et forte, jaillies spontanément d'une vie de travail et d'action.

Une élégante brochure. — Prix : 4 fr. 50 ; franco : 1 fr. 60

Album musical des Chansons du Sillon

par Henri COLAS

Ce recueil, de plus grand format que le précédent, contient plusieurs chansons inédites et, pour toutes, d'excellents accompagnements de piano.

Un élégant album grand format, couverture illustrée

Prix : 4 fr. ; franco : 4 fr. 25

LES AFFICHES DU SILLON

Quel sillonniste ne voudrait garder dans sa bibliothèque ce précieux recueil, où se trouve reproduit le texte des principales affiches du Sillon, affiches historiques pour nous, provoquées souvent par des événements qui passionneront l'opinion publique : les églises envahies par les « apaches », — l'expulsion de l'abbé Delsor, — l'affaire Thalamas, — les inventaires, — les violences exercées en Allemagne contre les petits Polonais...

Ce recueil a été édité avec un soin tout particulier (papier de luxe, tirage en deux couleurs) ; en dépit de la modicité de son prix, c'est une édition artistique que nous offrons à nos amis.

Brochure in-18 de 130 pages. Prix : 2 fr. ; franco : 2 fr. 15

5^e Année

N° 2

Février 1908.

L'AJONC

ORGANE DU " SILLON " EN BRETAGNE

M^{gr} Dubillard & le " Sillon "

M^{gr} Dubillard, ancien évêque de Quimper, aujourd'hui archevêque de Chambéry, n'aime pas le Sillon. Et il paraît ne jamais hésiter à le dire et à le répéter très haut.

Tout d'abord émus et quelque peu troublés par cette hostilité, apparemment inexplicable, de l'un des membres les plus en vue de l'épiscopat français, nos amis, maintes fois, se sont préoccupés de connaître les raisons de l'antipathie que M^{gr} de Quimper portait ouvertement à leur œuvre démocratique et républicaine. Ils s'affirmaient en même temps bien résolus, si l'on pouvait leur signaler que leur attitude intellectuelle ou pratique, à l'égard des problèmes sociaux contemporains, heurtait en quelque façon la doctrine ou la discipline catholiques, à modifier leurs jugements ou à rectifier leur position.

S'il n'y avait rien à censurer en eux — ainsi qu'ils en étaient convaincus, d'ailleurs — ils se flattaient de dissiper les craintes de M^{gr} de Quimper, d'éclairer sa bonne foi et de l'amener, sinon sans doute à aimer la République démocratique, du moins à reconnaître que leur œuvre était absolument légitime : ce que le Pape Pie X et le cardinal Merry del Val n'ont, pour leur part, jamais manqué de reconnaître.

Mais s'il leur était arrivé, au contraire, d'errer quelquefois en marge de la pure orthodoxie, n'est-il pas vrai que c'était un précieux service à leur rendre que de les instruire et de les aider à regagner le droit chemin ?

Hélas ! il ne leur fut jamais donné, ni aux uns ni aux autres, d'obtenir une réponse à leurs pressantes questions. Et beaucoup désespéreraient sans doute de jamais connaître les griefs que M^{gr} Dubillard

pût faire publiquement au Sillon, lorsque, quelques heures avant de quitter Quimper pour rejoindre son nouveau siège de Chambéry, le prélat a confié, sous forme d'interview, à un rédacteur local du Figaro quelques notes touchant ses rapports avec les sillonnistes. C'est une bonne fortune trop rare qui nous est ainsi offerte, pour que, saisissant enfin assez nettement les reproches que Mgr Dubillard croit pouvoir formuler, nous n'essayions pas de nous justifier immédiatement.

Cette justification — est-il besoin de le dire ? — jaillit d'elle-même de tout ce que nous avons écrit ou dit depuis longtemps, depuis toujours. Cependant, nous avons eu la coquetterie d'emprunter presque tous les textes que nous nous contenterons d'épingler au bas des appréciations erronées de Mgr de Quimper, à une seule petite brochure, Le Sillon — Esprit et Méthodes, tirée à quelque 10.000 exemplaires et qui parut, il y aura bientôt trois ans, au mois d'avril 1905 exactement. Cette brochure, l'une des plus justement appréciées par tous, est l'œuvre de Marc Sangnier, président du Sillon.

Nous reproduisons ici, de l'article publié dans Le Figaro du 26 janvier 1908, sous ce titre : « Conversation avec Mgr Dubillard », toute la partie — la plus considérable — qui concerne le Sillon.

(Après avoir dit que la situation, très florissante au point de vue religieux, du diocèse de Quimper, le console de quitter « cette chère Bretagne... qu'il aimait tant », Mgr Dubillard ajoute :)

« Cela ne m'a pas empêché, au plus fort de la bataille, d'être attaqué par des catholiques... (1)

— Vous voulez parler sans doute, Monseigneur, des polémiques du Sillon ? Est-ce qu'un journal régional, fort attaché aux idées de ce dernier, ne vous a pas reproché d'avoir interdit à vos prêtres d'assister aux réunions du Sillon, parce qu'on y faisait de la politique, et de leur avoir permis de prendre part, dans le même temps, à celles de l'Action française, organisation nettement royaliste ?

(1) Si, comme le laisse entendre nettement la suite de l'interview, ces catholiques, par qui Mgr Dubillard se plaint d'avoir été « attaqué », sont bien les sillonnistes, comment ceux-ci ne se sentiraient-ils pas atteints douloureusement et au plus intime de leur cœur par cette parole de Mgr Dubillard ? Tous nos amis en effet — et ceux du diocèse de Quimper plus encore, s'il est possible — ont toujours eu, vis-à-vis du prélat, l'attitude de la plus absolue et de la plus filiale soumission sur le terrain religieux. Et les articles même de l'Ouest-Eclair, où notre ami Desgrées du Loû s'étonnait de voir des prêtres assister aux réunions royalistes de l'Action française, alors qu'il leur était interdit de prendre part aux diverses manifestations de la vie silloniste, n'étaient-ils pas imprégnés de l'esprit du plus religieux respect ?

— C'est tout à fait cela, nous répond, en souriant Mgr Dubillard. Seulement, j'aurais quelques rectifications — oh ! bien légères ! — à faire à cet exposé.

« J'ai, en effet, interdit à mes prêtres d'assister aux réunions du Sillon, c'est à dire de prendre part, de quelque façon que ce soit, à la propagande de cette œuvre, et cela pour plusieurs raisons. C'est d'abord qu'au Sillon on traite des questions religieuses sans compétence aucune (2) et avec grand danger pour les âmes : « *Viam sequuntur damnosam*, a dit S. S. Pie X (3).

(2) « Ceux qui ont fondé et qui dirigent le Sillon étant des catholiques, acceptent évidemment pleinement l'autorité et la discipline de l'Eglise. Mais l'œuvre qu'ils ont entreprise, c'est dans leur pleine indépendance civique qu'ils l'ont conçue. Ils n'ont pas mission d'enseigner la religion comme ayant autorité, ce qui est le rôle propre des prêtres. Les groupements du Sillon ne sont donc pas comme les patronages paroissiaux, des sociétés de jeunes gens dirigées par le clergé ou des laïques délégués par lui, des œuvres diocésaines, des organes annexes de la paroisse ou du diocèse, des instruments dont l'Eglise officielle se sert en vue d'exercer son magistère spirituel. Le Sillon, qui n'est pas une institution officielle de l'Eglise, mais une société temporelle animée de l'esprit catholique, est donc, vis-à-vis de l'Eglise, exactement dans la situation où se trouvait, vis-à-vis d'elle, l'Etat français lorsqu'il y avait une religion d'Etat. » *Le Sillon*. — *Esprit et Méthodes*, p. 25).

Le Sillon, dans les discours de ses orateurs ou les articles de ses rédacteurs, ne parle donc jamais au nom du catholicisme, « comme ayant autorité ». — Notons toutefois, en passant, que Marc Sangnier a reçu l'autorisation de l'archevêché de Paris — autorisation dont on ne pourra pas lui reprocher d'abuser — de traiter, en controverse publique, de questions proprement religieuses. — Lorsque les sillonnistes veulent recevoir un enseignement religieux, ils vont le demander aux prêtres qui ont reçu mission spéciale de le donner. A cet effet, ils fréquentent les catéchismes paroissiaux, et quelquefois même, des ecclésiastiques consentent, avec la permission de l'Ordinaire — ainsi que cela s'est fait à Paris où M. l'abbé Désers, curé de Saint-Vincent de Paul, a fait, au Sillon même, à deux reprises différentes, une série de conférences religieuses — à leur porter cet enseignement juste dans leurs groupements.

Veut-on dire maintenant que, souvent, dans les réunions publiques — ni plus ni moins, d'ailleurs, que dans leurs ateliers ou leurs bureaux — les sillonnistes sont amenés à proclamer courageusement en public le catholicisme et la force sociale incomparable du christianisme ? C'est vrai, nous n'en disconvenons pas. Mais qui songerait à le leur reprocher ?

(3) Faisons observer simplement, en ce qui concerne cette fameuse parole dont on a tant abusé, que, plus d'un mois après que Mgr Gieure, qui l'a rapportée, eût été à Rome, Marc Sangnier s'entretenait longuement avec

En second lieu, le *Sillon* est une ligue politique. Or les prêtres n'ont pas à prendre place dans un parti politique. La religion est du domaine spirituel. « Mon royaume n'est pas de ce monde », a dit N. S. Jésus-Christ. Et la politique est du domaine temporel. On fait courir les plus grands dangers à la première en la confondant avec la seconde. Et le *Sillon* ne fait pas autre chose (4).

— Il s'en défend cependant vivement, Monseigneur.

— C'est possible. Mais il le fait tout de même. Quand les sillonnistes demandent à l'Evangile de légitimer la transformation sociale qu'ils rêvent et qui a pour base la disparition de la propriété individuelle (5) et du patronat, ils mettent la religion au service d'un parti politique, et c'est cela que je trouve, pour ma part, très condamnable. Cela peut d'ailleurs mener très loin. Il est permis, en effet, d'être catholique très orthodoxe et de ne pas partager l'idéal du *Sillon*. Or il semblerait, si on écoutait la façon dont les sillonnistes interprètent l'Evangile, que ceux qui ne sont pas démocrates à leur façon

S. S. le pape Pie X et avec S. E. le cardinal Merry del Val et soumettaient à leur approbation les quatre propositions que nous reproduisons plus loin.

(4) Voir les notes 6 et 10.

(5) Le *Sillon* a toujours affirmé, au contraire, la légitimité de la propriété individuelle — qui est de droit naturel — et son incontestable portée sociale au point de vue même du progrès démocratique.

En face des socialistes surtout, en face de Jules Guesde, en particulier, lors de la controverse de Roubaix qui eut tant de retentissement, Marc Sangnier insistait énergiquement sur ce point. Or, c'est en ces termes qu'il rappelait, dans sa brochure *Le Sillon*. — *Esprit et Méthodes*, son intervention en faveur de la propriété individuelle qui avait été âprement combattue par le leader collectiviste :

« ... Nous n'avons nullement nié la légitimité de la propriété individuelle, dont nous réclamions même la durée pour servir comme de défense matérielle à la liberté morale des individus, pour protéger la famille et aussi pour permettre à de hardis pionniers de trouver les ressources nécessaires à un travail d'invention et de conquête dont pourraient plus tard bénéficier les collectivités, toujours plus timides et moins aventureuses.

« Mais ce que nous ne pouvions évidemment affirmer c'est que, pas plus que l'esclavage, pas plus que le servage n'étaient appelés à durer toujours, le salariat actuel est une organisation sociale intangible et éternelle. Et cette constatation, évidemment nécessaire, suffisait à nous valoir beaucoup de récriminations et d'hostilité » (*Le Sillon*. — *Esprit et Méthodes*, p. 57).

Ceci n'empêchait pas les adversaires du *Sillon* de proclamer le lendemain que Marc Sangnier s'était livré à la plus honteuse des surenchères socialistes.

ne comprennent pas la religion de Jésus-Christ et sont, par conséquent, de mauvais catholiques (6).

« On m'a accusé, je le sais bien, comme vous me le rappeliez tout à l'heure, d'avoir autorisé mes prêtres à prendre part aux réunions de l'*Action française*. Une réunion publique, organisée par cette Ligue, ayant eu lieu à Landerneau, deux prêtres y furent en effet remarqués.

« Mais j'ignorais la tenue de cette réunion, et je l'ignorerais sans doute encore, si le *Sillon* ne m'avait dénoncé à cette occasion. Je fis une enquête et j'appris que deux prêtres avaient bien pris part à la réunion de l'*Action française*, mais qu'ils étaient étrangers au diocèse de Quimper et de Léon. Je n'avais donc

(6) Ici les textes abondent. Il nous suffira d'en citer simplement deux, découpés au hasard.

Et, tout d'abord, notons cette phrase remarquablement nette et précise de l'adresse lue au Pape Pie X par Marc Sangnier, lors du pèlerinage du *Sillon* à Rome, le 11 septembre 1904 :

« Nous n'avons nullement la prétention injustifiée de solliciter de Votre Sainteté une préférence exclusive pour les méthodes propres du *Sillon* ni une confirmation formelle de notre confiance en l'avenir de la démocratie en France ». (*Le Sillon*. — *Esprit et Méthodes*, p. 183).

Enfin, dans le discours de clôture du V^e Congrès national du *Sillon* que Marc Sangnier prononça à Paris, le 18 février 1906, devant un immense auditoire de 7.000 personnes environ, il fut amené à faire ces déclarations d'une précision presque brutale et que l'on pourrait relever dans presque tous ses discours :

« Nous, catholiques de France, que nous soyons royalistes ou républicains, peu importe en l'espèce, nous avons le devoir d'affirmer nettement que le catholicisme est une religion divine qui domine tous les partis, et qu'on n'a pas le droit de se servir du catholicisme, en aucune manière, pour imposer des convictions sociales et politiques à des hommes qui doivent tous se trouver unis sur le terrain religieux et sous l'autorité des pasteurs légitimes.

« On m'accuse de mêler la politique à la religion, parce que j'ai dit que nos camarades se serviraient de la force qu'ils puisent dans le christianisme pour faire une bonne république démocratique !... Nous aimons la République non pas parce qu'elle nous est imposée par notre foi, car je le répète pour la centième fois, on peut être un très bon catholique et préférer la monarchie, mais on peut être un très bon catholique et préférer la République... Nous ne disons pas que le catholicisme nous impose la démocratie républicaine, mais que le catholicisme nous rendant meilleurs, plus désintéressés — je ne reproduis pas cette théorie exposée maintes et maintes fois — il nous permet de sacrifier notre intérêt particulier à l'intérêt général. » (*Compte-rendu du V^e Congrès national du Sillon*, p. 73, 94 et 95.)

aucun droit sur eux. Mais en aurais-je eu, qu'il m'eût été difficile de leur interdire d'assister à une réunion dont j'ignorais l'existence (7).

(7) A ce propos, notre ami Desgrées du Lou a envoyé au directeur du *Figaro* la lettre suivante qui a été publiée dans le numéro du 31 janvier 1908:

« Rennes, le 27 janvier 1908.

« Monsieur le Directeur,

« Mes convictions de catholique font que j'éprouve la plus grande vénération pour l'éminente dignité dont est revêtue la personne de Mgr Dubillard, aujourd'hui archevêque de Chambéry, et hier évêque de Quimper. Je ne crois pas cependant que ce sentiment doive m'interdire de compléter sur un point — oh ! un tout petit point, mais qui, psychologiquement a son importance — les renseignements que Mgr Dubillard a fournis à votre correspondant de Quimper, au sujet d'un incident dont on ne parlait plus guère en Bretagne et dont il ne tenait qu'au distingué prélat, à la veille de son départ, de laisser s'effacer le souvenir.

« Il est parfaitement exact que, dans l'*Ouest-Eclair* — c'est le journal régional auquel votre correspondant fait allusion — je manifestai quelque étonnement quand, à la suite d'une réunion de l'*Action française* qui avait eu lieu à Landerneau, l'un des honorables organisateurs de cette manifestation me fit savoir que « beaucoup d'évêques » étaient favorables au parti royaliste et que Mgr Dubillard, en particulier, ne considérait pas qu'il dût défendre à son clergé de participer à une politique qui a pour objet le renversement des institutions républicaines.

« Il me semble qu'au point de vue de l'interprétation des mémorables directions de Léon XIII, il y a là une question d'autant plus intéressante et qu'il convenait d'autant plus d'élucider, que l'éminent évêque de Quimper, si rigoureux pour les jeunes républicains du *Sillon*, risquait d'être accusé, si ces messieurs de l'*Action française* ne se méprenaient point, d'accorder aux adversaires du régime républicain un véritable traitement de faveur.

« En conséquence, j'interrogeai respectueusement, mais en termes aussi précis que possible, Mgr de Quimper. Sa réponse m'arriva quelques jours plus tard, par la voie de la *Semaine religieuse*, sous forme d'un « communiqué ». Mais ce communiqué, vous l'allez voir, n'avait pas tout à fait le même sens que l'explication donnée au correspondant du *Figaro*.

« A celui-ci, Mgr Dubillard déclare en substance : « Je ne pouvais interdire à mes prêtres d'assister à une réunion dont j'ignorais l'existence. »

« Et dans son communiqué, il disait textuellement : « Nous n'avions pas à intervenir auprès des organisateurs de cette réunion qui était purement politique ; et d'autre part, Nous n'avions pas à en interdire l'entrée à Nos prêtres, sachant parfaitement que si la curiosité y en attirait quelques-uns, la réunion ne conserverait pas moins son caractère de réunion politique et exclusivement laïque. »

— C'est évident. Mais le *Sillon* vous répondra que, quand vous le condamnez, vous êtes en désaccord avec le Pape.

M. Marc Sangnier est, en effet, allé à Rome, et il a soumis au Souverain Pontife, qui les a approuvées, les propositions du *Sillon* qui avaient paru à certains catholiques entachées de ce modernisme si sévèrement condamné ! »

Mgr Dubillard sourit et nous répond :

— C'est bientôt dit. Quand j'ai parlé du *Sillon* au Saint Père, il m'a répondu : « Les malheureux ! ils marchent sur le bord des abîmes ; puissent-ils tomber du bon côté ! » (8) Il fut plus sévère encore dans son allocution du 16 décembre, au Consistoire secret où furent nommés les nouveaux cardinaux et les nouveaux évêques. (9)

« Ainsi, au mois de janvier 1908, l'éminent archevêque de Chambéry affirme qu'il « ignorait » l'existence d'une réunion dont, au mois d'octobre 1907, l'évêque de Quimper « savait parfaitement » qu'elle conserverait un caractère politique et exclusivement laïque. Comme cet évêque et cet archevêque sont la même personne, j'avoue que ma bonne volonté, qui est très grande, a quelque peine à voir clair dans un tel imbroglio...

« Ce que l'on aurait voulu définitivement savoir, c'est si, oui ou non, Mgr Dubillard, qui pose en principe — et ici il témoigne du plus admirable bon sens — la non-intervention du prêtre dans les luttes politiques, inflige à ce principe une exception en faveur de « l'Action française ».

« Après quoi, il sera toujours temps pour mes jeunes amis du *Sillon* de démontrer qu'ils sont au moins aussi orthodoxes que les directeurs de conscience du parti réactionnaire.

« Veuillez agréer...

« E. DESGRÉES DU LOU,
« Directeur de l'*Ouest-Eclair*. »

(8) Lire, à ce sujet, le très suggestif article inséré dans ce même numéro de l'*Ajonc* sous ce titre : « Ne renoncez pas à votre tactique ! »

(9) Cette allocution a été prononcée par le Pape au consistoire secret du 16 décembre 1907 : Mgr Dubillard en a déjà cité quelques lignes, parmi les plus sévères, dans sa lettre pastorale d'adieu (en date du 31 décembre 1907) indiquant nettement qu'elles atteignent les sillonnistes. Cet argument produit par Mgr Dubillard nous a péniblement impressionnés, car il ne peut pas ne pas apparaître évidemment à tous ceux qui la liront sans parti-pris, que la dite allocution ne saurait concerner le *Sillon* en aucune sorte ni dans aucune de ses parties : c'est dire que non seulement le *Sillon* n'y est pas nommé, mais qu'il n'est même pas fait la moindre allusion à notre mouvement dans cet acte pontifical. Elle vise uniquement les modernistes contre lesquels, dit Pie X, « Nous avons édicté récemment le décret *Lamentabili* et bientôt après les lettres encycliques *Pascendi Dominici gregis* ».

Mais il y a mieux. Une haute personnalité ecclésiastique avec laquelle je m'entretenais à Rome de cette question, m'a déclaré ceci : « Oui, le Saint-Père a reconnu que les propositions qui lui étaient soumises par M. Sangnier étaient orthodoxes. Mais il y en a d'autres, que le *Sillon* développe tous les jours et qui ne seraient pas approuvées (10). Enfin, si M. Sangnier a exactement rapporté la première partie de la réponse du Saint Père, il a, disons... omis d'en rapporter la seconde. Je vous laisse à penser, dans ces conditions, ce qu'elle était. »

Mgr Dubillard fera son entrée solennelle lundi à Chambéry.
MARINVILLE.

(10) Voici les propositions qui ont, en effet, été lues au Vatican par Marc Sangnier, lequel a tenu ainsi à bien s'assurer de leur exactitude :

« 1° Le *Sillon*, mouvement laïque, se propose de réaliser en France une République démocratique honnête, juste et fraternelle. Sa situation est parfaitement légitime. Il use d'un droit que nul ne saurait songer à lui contester.

« 2° Le *Sillon* veut puiser dans le christianisme une force et des vertus sociales autant qu'individuelles. Les prêtres se doivent aux *sillonnistes* comme à tous ceux qui recourent à leur ministère. Ils ne peuvent que souhaiter voir, grâce au *Sillon*, le peuple se rapprocher de l'Eglise, et que se féliciter de l'utile influence religieuse du *Sillon* partout où ils la constatent.

« 3° Si, comme citoyens, les prêtres peuvent avoir des opinions et des préférences politiques et sociales particulières, comme prêtres ils sont à tous, et, par conséquent, leur place n'est pas, d'une façon générale, parmi les propagandistes publics, ni les membres militants du *Sillon*.

« 4° Dans des cas particuliers, ils peuvent se départir de cette réserve et prendre part à la propagande extérieure du *Sillon* ; mais alors il faut évidemment que leur évêque y consente. »

Il est bien sûr que toutes les idées du *Sillon* ne tiennent pas dans ces quelques vingt lignes. Cette note ne touche que les points les plus délicats concernant les rapports du *Sillon* avec l'autorité ecclésiastique : ceux, en particulier, autour desquels les polémiques s'étaient engagées avec le plus de passion, il y a quelques mois.

Il est donc bien évident que nous professons, par ailleurs, des opinions très nettes et très raisonnées en matière économique ou politique, — opinions qu'il appartient à l'Eglise, non de nous imposer, mais de contrôler. Ces idées constituent le fond habituel de nos articles ou de nos discours : elles peuvent être connues fort aisément de quiconque s'y intéresse, pour quelque raison que ce soit. Si donc, l'une de ces opinions était erronée et froissait le moins du monde la doctrine catholique — la doctrine et non certaines personnalités catholiques — nous serions très reconnaissants qu'on nous le signalât. Jusqu'ici on ne l'a jamais fait : ni ceux qui considèrent avec sympathie nos incessants progrès, ni ceux qui nous combattent avec le plus d'acharnement. C'est tout ce qu'il nous plaît de constater pour l'instant.

G. H.

Journées Sillonnistes des 14 et 15 Mars 1908

à l'Abbaye de LÉHON, près DINAN (C.-d.-N.)

PROGRAMME

VENDREDI 13 MARS

8 heures soir (Local du Sillon Dinannais). — Réunion préparatoire.

SAMEDI 14 MARS

A L'ABBAYE DE LÉHON

8 heures matin. — Messe et allocution.

10 heures à midi. — Séance de travail : *Action du Sillon en Bretagne ; L'Ajonc, organe de propagande ; Les publications du Sillon*. — Rapporteur : C. HUET, du « Sillon Rennais ».

Midi. — Déjeuner.

2 heures à 4 heures. — Séance de travail : *Les Œuvres Sociales et le Sillon*. — A. GALLON, du « Sillon Fougereais ».

4 h. 1/2 à 5 h. 1/2. — Lecture en commun.

6 heures. — Salut et allocution.

7 heures. — Dîner.

8 heures. — Chapelet et Prière.

DIMANCHE 15 MARS

7 h. 3/4. — Messe de Communion.

9 heures à 10 heures. — Séance de travail : *Les qualités morales du Silloniste*. — Abbé DAVOR, de l'Yonne.

10 heures. — Grand'Messe.

Midi. — Déjeuner.

1 h. 1/2 à 3 h. 1/2. — Séance de travail : *Le plus grand Sillon*. — E. BEREST, du « Sillon Malouin ».

3 h. 1/2. — Vêpres, allocution, Salut.

5 heures. — Séance de clôture : *Discours de H. COLAS*.

6 h. 1/2. — Dîner.

Frais...	Le Vendredi soir.....			1 »
	Samedi {	Petit Déjeuner.....	0.50	3 »
		Déjeuner.....	1.50	
		Dîner.....	1 »	
	Lit, Samedi soir.....			1 »
	Dimanche, 3 repas.....			3 »
	Frais généraux.....			1 »
	TOTAL.....			9 »

Les camarades sont instamment priés d'envoyer leurs adhésions aussitôt que possible afin de faciliter la besogne des organisateurs.

Etablir les mandats ou bons de poste au nom du camarade Rollet, à Léhon, par Dinan (C.-d.-N.).

Vivons notre idéal

Aujourd'hui, les vendeurs de l'*Eveil démocratique* reçoivent, en général, un meilleur accueil du public, qu'aux premiers temps de ce journal.

Ceux qui, naguère, avaient le scandale si facile, qui ne trouvaient pas de mots assez forts pour flétrir l'exécrable audace des impudents qui ne redoutaient pas de crier un journal démocrate, semblent froidement se résigner à l'immodifiable fatalité des choses. Les anticléricaux de carrefour ont à peu près renoncé à leurs épaisses plaisanteries, les belles dames se font moins revêches, et très rarement les triviales comparaisons d'antan résonnent à nos oreilles.

« Non, merci », « oui, donnez », ce sont de ces laconiques réponses qui vous reçoivent invariablement aujourd'hui. Plus d'invectives, plus d'exclamations théâtrales, plus même de renseignements sur la nuance et la mentalité du journal. La vente de l'*Eveil démocratique* a cessé d'être un scandale révolutionnaire pour devenir quelque chose de normal et d'indissolublement constitutif à la vie contemporaine. Brutalement, nous avons brisé des conformismes qui paraissaient intangibles, nous avons heurté les préjugés de notre milieu social, les plus tenaces, en apparence, et voilà qu'un persévérant entêtement a forcé ce milieu de s'adapter à nous.

Semblables victoires sont de celles qui réconfortent et que, dans l'ardeur de la lutte, on enregistre avec quelque fierté. Que celle-là soit pour nous l'escarmouche qui donne confiance, non point le dernier triomphe qui émascule et affadit les enthousiasmes ; car, si l'ivresse d'un premier succès, devenant trop captivante, parvenait à retarder notre marche en avant, nous aussi, nous aurions remporté une « victoire qui tue ». Les conquêtes résolues sont trop vastes, et nous sommes à peine sortis vainqueurs d'une journée de bataille, qu'il faut aussitôt se remettre à fourbir ses armes, et se préparer à de nouveaux combats.

L'*Eveil démocratique*, avec son esprit original, ses moyens nouveaux de propagande et de vie, est parvenu définitivement à entrer dans les mœurs. Peut-être est-ce moins encore un succès véritable qu'une étape franchie, qui nous rapproche d'autant de la place qu'il faut prendre et des rudes assauts qu'il va falloir livrer. Aussi bien, ne saurions-nous jamais trop nous en souvenir ; c'est dans la mesure où nous avons été un scandale que notre mouvement a paru intéressant, et c'est dans la mesure où nous continuerons de l'être que nous captiverons l'opinion publique sur laquelle nous entendons agir. Or, déjà, n'avez-vous pas remarqué, vous, qui depuis deux ans vous redites toujours avec une constance merveilleuse : « La vente de l'*Eveil* doit être le point de convergence de tous nos efforts combinés » ; ne vous êtes-vous pas aperçus, si toutefois vous n'avez pas su renouveler sans cesse vos moyens de propagande, que les acheteurs se faisaient plus rares et qu'ils menaçaient de se réduire bientôt à ceux-là qui, définitivement séduits par l'opportunité de notre mouvement, ont désormais résolu d'apporter aussi leur collaboration à la propagande de nos idées. Oh ! je sais que ces troublantes appréhensions, vous les avez connues ; que plus d'un soir de vente mauvaise, effrayés par l'incertitude plus immédiate de cette obsédante réalité, vous avez résolu de l'envisager bien en face pour tâcher d'en démêler les causes et pour lui trouver des remèdes ! L'*Eveil démocratique* a perdu son attrait du fait-divers original, voilà la grande cause et je viens de la tirer au jour. Quant aux remèdes, il n'y en a aucun, et de vous dépend de le rendre efficace : « Vivez votre idéal ». Alors, vous reverrez affluer les clients, car vous ne vous bornerez plus, entre quatre murs, à discuter longuement de trop savants projets, votre vie débordante frémira de se dépenser et de se communiquer au dehors, et vous ne vous laisserez plus effrayer par l'austère âpreté de la tâche qui vous incombe : « être un scandale perpétuel dans la société d'aujourd'hui ».

JEAN POULHAZAN.

A toutes les Sillonnistes Bretonnes

Plusieurs de nos amies ont souvent exprimé le désir que nous nous retrouvions toutes ensemble dans le recueillement et l'intimité d'une retraite de quelques jours.

Au congrès du 12 janvier, à Morlaix, toutes furent d'avis qu'il fallait le réaliser au plus tôt.

Nous voudrions savoir ce que vous pensez de ce projet ?

Quelle ville, croyez-vous, serait le point le plus central ?

Quelle époque la plus favorable ?

— Les dimanche, lundi et mardi de Pâques seraient tout indiqués sans doute, si le congrès de Quimper (qui n'est pas encore fixé) n'est pas à ce moment.

— Ou encore, croyez-vous pratique que nous ayons cette retraite à Quimper, les jours suivant le congrès régional ?

— Quels sujets croyez-vous le plus utile que nous y étudions ensemble ?

Répondre au plus tôt à Jeanne Gallouédec. 1, place Souvestre, Morlaix.

NE RENONCEZ PAS A VOTRE TACTIQUE

Mon cher ami,

Tu l'étonnes... Mgr Dubillard aurait dit d'après la Croix et d'après la Semaine Religieuse de Rennes : « Mais le Sillon, que faut-il en penser, Très Saint-Père ? — Les malheureux, à répondu le Pape, en parlant de ceux qui appartiennent à cette association, ils marchent sur les bords d'un précipice : plaie à Dieu qu'ils tombent du bon côté ! »

Pour rien au monde, je ne voudrais supposer, et le Sillon a assez de loyauté pour croire à la sincérité de ses adversaires, que Mgr l'archevêque de Chambéry ait dit autre chose que la pensée même du Pape (1). Le Sillon suit une voie périlleuse. Mais Marc Sangnier, mais les Sillonnistes influents de chaque région le savent très bien ; ils le savent si bien qu'ils veulent de la part de leurs plus jeunes camarades un contact permanent entre eux et le ministre de Dieu. Ils veulent bien plus : que tu connaisses, que tu approfondisses notre sainte religion et, la connaissant, que tu la pratiques avec fidélité, avec constance, en sentant le besoin, en recherchant sa force dans l'humilité et la confiance. Que de fois, dans l'intimité, dans une journée silloniste, dans

(1) Il nous revient cependant du Finistère (et de personnes autorisées), une interprétation différente de ces mêmes paroles. Mgr Dubillard aurait dit : « Eh ! Très Saint Père, que pensez-vous du Sillon ? Ne trouvez-vous pas qu'il marche sur les bords d'un précipice ? — Oui, oui, aurait répondu Pie X avec un sourire paternel, plaise à Dieu qu'il tombe du bon côté ! »... Quoi qu'il en soit, nous avons tout lieu d'être rassurés sur l'esprit de Rome par l'attitude récente de Mgr l'archevêque de Sens. (Voir Revues provinciales).

une conversation particulière, ils l'ont dit les uns ou les autres : « Oh ! aime bien le bon Dieu — trouve un excellent prêtre à qui tu confies tes inquiétudes — va à confesse souvent — lis avec ton cœur le saint Evangile — efforce-toi de faire de ferventes communions... car il faut que tu sois fort... le monde est si méchant... ton atelier est si mauvais... la nature porte si lourdement le poids du péché originel. — Et puis tu veux faire une œuvre si grande — pas seulement te préserver, mais conquérir des âmes à Dieu — pas seulement avoir les vertus naturelles, mais les susciter chez autrui par ton exemple, ton amitié, ta parole. Tu as même la prétention d'améliorer la société par ton action silloniste et, tu le sais, pour y réussir, il faut que tu te sacrifies, que tu donnes la vie goutte à goutte, que tu meures peut-être avec la génération, comme le Christ mourut, sans paraître avoir réussi. Certes pour réaliser cet idéal, tu es bien faible et tu es audacieux. Seul, tu ne peux rien faire, à coup sûr ; mais n'oublie pas la parole de saint Paul, tu peux tout en Celui qui te fortifie. ».

— Et ce langage, mon cher ami, te redonnait du courage, n'est-ce pas ? De fait, la Sainte Eucharistie, la prière, le travail, la pensée de Dieu, la grandeur de la vertu conquise, ton ardeur de propagandiste, une causerie dérobée avec un prêtre timide l'incitaient au bien. Aussi, que de fois tu t'es relevé fort dans ce commerce avec Dieu et son prêtre, n'ayant point la crainte du danger et prêt à la bataille !

Au reste, tu le sais bien, et tu me l'as dit maintes fois, quelle est l'affirmation du Sillon susceptible d'être condamnée ? Qu'on précise ! Nous ne demandons qu'à être éclairés. — C'est la réflexion que faisait un de nos amis à Mgr Dubillard :

« En fait, vous êtes modernistes. Seulement vous ne voulez pas le dire.

— Monseigneur, cette accusation est bien grave. Dites-moi où et quand nous avons émis des propositions modernistes ?

— Mais partout.

— Monseigneur, c'est trop vague cela. Citez-moi une proposition du Sillon qui soit moderniste.

— Mais je ne peux pas saisir les doctrines du Sillon. Mettez-moi donc vos doctrines en quarante ou quarante-cinq propositions, sans phrases, et vous verrez si je ne vous condamnerai pas.

— Mais, Monseigneur, c'est déjà fait. Voici mes références, un article de l'Eveil sur le Pape, un article intitulé « Est-ce clair ? », un article intitulé « Christianisme et Démocratie »... Y avez-vous trouvé quelque trace de modernisme ?

— Je ne les connais pas, ces articles.

— Monseigneur, je puis vous les procurer immédiatement.

— Je n'en veux pas. »

Agir ainsi avec nous serait vraiment le moyen de nous laisser dans l'erreur, si nous y étions et d'être condamnés sans raison. Pourquoi donc veut-on de parti-pris et aveuglé par la politique, ne pas croire à notre soumission filiale à tous les enseignements de l'Eglise ? Pourquoi nous refuse-t-on l'enseignement catholique ? Pourquoi nous dit-on : « Vous serez condamnés, vous êtes condamnés ? » Nos brochures, nos tracts, nos livres sont vendus

et distribués par milliers d'exemplaires. Nos conférences sont publiques. Notre attitude et notre conviction sont profondément catholiques. Qu'on se renseigne ! Et si nous sommes faux, « encore une fois, comme disait récemment un silloniste à un Chanoine, doyen de Chapitre, nous ne demandons qu'à être éclairés. Et toutes les fois, monsieur le Doyen, que vous trouverez dans mes conférences ou dans mes écrits quelque chose de répréhensible au point de vue de la doctrine, écrivez-moi, et soyez sûr que vos observations seront accueillies avec le plus grand respect. »

Ceci est la vérité. Nous voulons être de loyaux serviteurs de l'Eglise, au grand jour, devant le grand public. Pourquoi les procès de tendances ? Pourquoi les accusations mensongères ?...

Mais, mon cher ami, j'aime mieux m'arrêter dans mes questions. Je crains de m'emballer, je ferais des personnalités. Or, la douceur et la tolérance sont vertus chrétiennes. cela ne veut pas dire pratiquées par tous les catholiques, mais elles sont vertus chrétiennes. Pratiquons-les.

Laisse-moi seulement, en terminant, te transcrire un court passage d'une conférence faite par un prêtre de mérite. Elle vient de paraître, et son auteur est présenté à l'auditoire par ces quelques mots : « M. l'abbé Alleaume, supérieur de l'Ecole Fénelon à Elbeuf, a l'autorité d'un prêtre qui suit depuis longtemps la marche des idées dans tous les ordres de l'esprit, qui partage, non sans les avoir contrôlées d'abord, les aspirations de son temps, qui a moins peur d'avancer trop que de rester stationnaire parce que là où il n'y a pas de mouvement il n'y a pas de vie, et qui enfin, tout en discutant avec liberté les problèmes sociaux, ne conclut jamais — parce qu'au fond de toute question sociale il y a une question morale — sans avoir tourné les yeux vers le magistère suprême de la sainte Eglise. »

Or ce prêtre, si estimé au pays de Rouen, a cru devoir dire (2) aux sillonistes ces fortes paroles :

« Jeunes Gens du Sillon, ce poste à l'avant-garde de l'évolution sociale, que nous invitons tous les catholiques à occuper sans retard, il y a beaux jours que vous l'avez choisi, par générosité d'âme, par amour du danger, des risques à courir, et aussi, peut-être un peu par cet esprit d'aventure, sans lequel on ne concevrait pas la jeunesse. Ce n'est pas moi qui vous persuaderai de l'abandonner. Si vous n'étiez pas là, à cette extrême pointe des militants catholiques, pour explorer l'avenir, opérer des reconnaissances, parfois, qui sait ? faire des faux pas ; être toujours prêts à collectionner les blessures, à accepter la mort comme un honneur et comme votre suprême récompense, le gros de l'armée catholique, que vous entendez souvent murmurer par derrière contre les entraîneurs terribles que vous êtes, avancerait plus lentement sur ce terrain social où foisonnent les broussailles et les fondrières.

Ne renoncez pas à votre tactique, mais ne sachez mauvais gré à aucun de ceux qui n'osent encore la suivre... »

(2) Lire le tract : *Les catholiques et la société française* par Ch. Alleaume. 0 fr. 20 au Sillon Rennais.

Eh ! mon cher, voilà un conseil qui fait du bien. N'oublions point cependant d'entendre la prière de ceux qui craignent pour nous : « Ils marchent sur les bords d'un précipice : plaise à Dieu qu'ils tombent du bon côté ! »

C'est aussi notre vœu et une des raisons de désirer vivement d'être encouragés par de saints prêtres qui nous instruisent et qui nous donnent les forces surnaturelles abondamment et surabondamment.

Voilà, mon cher ami, ce que je voulais t'écrire après le petit mot bien peu bienveillant de la Croix et de la Semaine religieuse de Rennes. Esto vir !

JOSEPH HARDY,
du Sillon Rennais.

P. S. — Tu as peut-être vu dans la bibliographie de la Semaine Religieuse de Rennes comment celle-ci recommande le nouveau livre de l'abbé Barbier : la Décadence du Sillon. « Très curieux et instructif, dit-elle, le nouveau volume dans lequel M. l'abbé Barbier, avec son impitoyable méthode documentaire, raconte la Décadence du Sillon. Ce volume est revêtu de l'imprimatur de Mgr Turinaz, évêque de Nancy. » C'est court, mais c'est bien. Il paraît que l'abbé Barbier était aussi impitoyablement documenté dans son Cas de conscience contre Léon XIII qu'il a traîné dans la boue ! On dit aussi que sa passion politique le fait volontiers absoudre tous les duels des de Cassagnac ! Mais il ne pardonne rien quand il s'agit de démocrates, fusent-ils en décadence.

Notre Enquête sur "Le Sillon & la Politique"

Réponse du Cercle de Châteaulin

Les camarades de Châteaulin estiment que le moment n'est pas venu de faire de la politique.

Ils considèrent, en effet, qu'elles n'existent pas, les circonscriptions capables « d'oublier aisément les petits profits d'une élection faite selon les méthodes actuelles pour la satisfaction d'introduire au Parlement la force troublante et rénovatrice de l'idéal du Sillon. » Un candidat qui se présenterait maintenant avec un programme nettement silloniste, serait, croyons-nous, battu d'avance, l'opinion n'étant pas encore suffisamment préparée.

Mais, dira-t-on, les socialistes ont de bonne heure affronté la bataille électorale, sans attendre que le pays eût été conquis à leurs idées. Ainsi, ils sont arrivés, peu à peu, à « prendre place dans le catalogue des partis et dans les préoccupations de l'opinion. » Que le Sillon agisse de même...

Nous ne pensons pas que le *Sillon* puisse suivre la même tactique que le socialisme, car nous savons ce qui a contribué aux progrès du socialisme ; nul ne l'ignore, il a connu des victoires, mais ce sont des victoires qui tuent, si bien qu'aujourd'hui, « il semble vieilli et terriblement usé ».

Le *Sillon* qui veut — et avec raison d'ailleurs — aborder la politique d'une façon « scandaleuse » doit donc patienter : que les camarades travaillent à répandre le plus activement possible les idées qui leur sont chères ; qu'ils fassent des conférences, qu'ils multiplient la diffusion de l'« *Eveil* » et des tracts.

Et qu'on ne prétende pas qu'en croyant à l'efficacité d'une telle méthode nous cédon à la tentation de nous « arrêter à des formes d'action et de propagande ».

Non, nous n'oublions pas que le *Sillon* est avant tout mouvement et vie et que par suite il devra aborder, un jour, le terrain de la politique.

Certes, il nous est difficile de fixer exactement ce jour. Mais, s'il ne nous paraît aussi rapproché qu'au camarade Bérest, nous le croyons assez près pour que nous puissions le voir luire.

En effet, comme l'écrit Marc Sangnier, « qu'ils le veuillent ou non, ceux qui occupent aujourd'hui la scène disparaîtront bientôt. » Ils feront place à une génération de jeunes — sillonnistes ou non — qui tous, après avoir assisté à la faillite du radicalisme bourgeois et du socialisme conservateur, sentiront le besoin d'une politique nouvelle.

Dès lors le *Sillon* se trouvera amené à dire son mot. Il le fera, nous en sommes certains, pour le plus grand bien de la Démocratie française.

LES CAMARADES CHATEAULINOIS.

Réponse du Cercle de Saint-Nicolas-du-Pélem

Nos camarades croient qu'il est encore prématuré de se lancer dans la politique militante, et voici les conclusions qu'ils ont adoptées :

1° Il faudrait, ou des candidats sillonnistes, ou des candidats acceptant le programme du *Sillon* et patronés par lui.

2° Le *Sillon* n'a pas encore assez pénétré dans la masse pour enlever ses suffrages.

3° Lancer le *Sillon* dans la lutte électorale serait risquer une défaite et la défaite serait désastreuse, car on pourrait assimiler le *Sillon* aux autres partis politiques, en faisant croire que le but des sillonnistes est la conquête du pouvoir.

4° Si Marc et quelques autres camarades se présentaient aux suffrages, leur succès pourrait être utile à la Cause, mais, faire marcher le *Sillon* tout entier nous semble dangereux encore, surtout dans les milieux ruraux où la mentalité est plus lente à se transformer que dans les milieux ouvriers.

L. MARION.

Réponse du Camarade Révil, de Plémet

Le *Sillon*, en Bretagne, est soutenu par certains hommes politiques, dont les idées se rapprochent des nôtres et qui n'ont cependant, ni notre esprit, ni notre tempérament.

Ce serait, à mon sens, une erreur que d'engager le *Sillon* à la suite de ces hommes-là qui, s'ils ont nos idées politiques et sociales, ne feront jamais de la politique comme nous voudrions qu'on en fasse.

Je ne songe nullement, en écrivant cela, à l'« *Ouest-Eclair* ». Je sais trop combien le *Sillon* peut compter sur le Rédacteur en chef de ce journal. Mais, depuis mon arrivée en Bretagne, j'ai été appelé à connaître certains de ces amis qui font de la Démocratie comme certains patrons font du socialisme.

Jules RÉVIL.

Réponse d'un Camarade de La Chèze (C.-d.-N.)

Je crois, quant à moi, qu'il n'est pas prématuré que le *Sillon* aborde, dans la mesure du possible bien entendu, le terrain de la politique. Elle nous permettra de pénétrer les masses d'un esprit plus démocratique, plus digne de la constitution que les Français se sont donnés.

Certes, nos responsabilités augmenteront, mais si nous nous sommes vraiment donnés tout entiers à la Cause, nous ne regretterons pas de les avoir assumées, parce qu'elles nous permettront d'augmenter la grandeur de notre pays et de mieux travailler au règne de Dieu sur la terre.

Il est surtout nécessaire, à mon avis, que les camarades qui remplissent les conditions voulues se portent candidats aux élections municipales prochaines, en voici les principales raisons :

Dans nos campagnes, la plupart des conseils municipaux (du moins ceux que je connais) se bornent tout simplement à accepter les idées, les avis, bons ou mauvais, de leurs maires : « Comme M. le Maire voudra » disent-ils. Ce sont des moutons de Panurge, des suiveurs. Il me semble donc que si nos camarades étaient, soit maires ou conseillers municipaux, ils changeraient plus vite par leur esprit démocratique, leur savoir faire et leur désintéressement, cette mentalité si désastreuse et si peu démocratique.

En second lieu, ces camarades là auraient une influence morale plus grande dans leurs milieux et seraient comme des jalons posés sur le terrain d'une politique plus large.

En abordant la politique, nous ne ferons que satisfaire les plus légitimes aspirations d'un grand nombre de nos concitoyens qui n'ont plus confiance dans les politiciens actuels, et puisque ce terrain réclame de nouveaux et de meilleurs ouvriers, ne nous dérobons pas devant la tâche.

Joseph JAN.

Réponse d'un Camarade de Sauzon (Morbihan)

Aujourd'hui, la politique est tellement ravalée qu'elle dégoûte tous les honnêtes gens. Elle est devenue la politique du ventre, des ambitions égoïstes, des haines destructives, des jalousies malsaines. Or, de cette politique, nous ne voulons pas, nous n'en ferons jamais. Mais, le *Sillon* devra un jour faire de la politique honnête et loyale, il devra donner à la France des représentants animés du plus grand esprit de justice et de liberté, il devra donc purifier et assainir le terrain politique.

Ce jour n'est peut-être pas éloigné, mais les sillonnistes ne devront pas le pousser à aborder ce terrain ; ce ne sera que la vie qui pourra l'y conduire, mais, à ce moment, nous ne devons pas reculer devant les responsabilités nombreuses qui en découleront, car la politique électorale ne sera que la continuation de notre tâche.

Mais, pour que le *Sillon* aborde ce terrain, il faut qu'il soit fort dans chaque province. Or, si aujourd'hui, le *Sillon* est une force dans la nation, en tant que mouvement d'idées, il ne l'est pas en tant que groupement électoral et cela pour les raisons suivantes :

1° Les camarades sont dispersés un peu partout, ce qui rend le *Sillon* faible vis-à-vis du corps électoral ; de plus, beaucoup de nos camarades n'ont pas l'âge d'être électeurs.

2° L'âme française n'est pas encore suffisamment formée à l'idéal démocratique, le peuple ne comprendrait donc pas notre politique.

Il faudrait pouvoir se mêler à la politique, avec chances de succès. Pour cela, avoir dans chaque petite commune, un ou deux camarades influents représentant le *Sillon* ; or, nous sommes loin de cela. Pour le moment, nous ne pouvons donc pas nous mêler à la politique électorale.

Cependant, quelques groupements ayant déjà conquis l'opinion publique (Paris et quelques autres, peut-être), pourraient faire de la politique sillonniste ; ils montreraient ainsi ce que nous sommes à la France entière et il serait plus facile de nous juger. Mais, ce jour-là, nous serons tous compromis, car ce ne sera pas seulement une partie du *Sillon* qui se trouvera engagée, mais le *Sillon* tout entier. Nous aurons une tâche de plus à remplir, car nous ne devons pas, pour cela, abandonner notre travail d'éducation et de formation de l'âme française, il faudra donc que le *Sillon* intime soit plus fort, afin de garder purs nos cœurs et nos âmes ; il nous faudra être plus sillonnistes, plus chrétiens, plus démocrates qu'aujourd'hui, si c'est possible.

Quant à moi, j'ai confiance dans la Cause et dans l'amitié du *Sillon*, j'attends sans crainte le jour où le *Sillon* fera de la politique, je n'appelle pas ce jour, mais je ne demande pas non plus qu'il retarde. La vie du *Sillon* qui nous a si bien conduits jusqu'ici, nous y conduira encore, donnons-lui notre confiance !

A. GUILLERME.

LETTRE D'UN RURAL

J'ai reçu d'un rural une lettre très intéressante que l'encombrement des pages de notre Ajonc ne me permet pas de vous communiquer tout au long pour la raison que mes réflexions seront plus longues que la lettre elle-même. Je la résume. Ma tâche sera facilitée, cette lettre étant d'une extrême clarté et d'un style simple et agréable.

Je ne suis pas sillonniste, me dit mon correspondant mais je vous félicite de l'être. J'ai de grandes sympathies pour votre mouvement. Je lui reproche certaines choses :

1° *Au point de vue religieux : « La religion devrait être indifférente à un mouvement démocratique. Il faut respecter toutes les convictions ne pas demander à un ouvrier s'il est catholique ou protestant, mais s'il est honnête homme. Je vais à la messe comme catholique ; je donne la main à ceux qui ne pratiquent pas, et sur beaucoup de points notamment au point de vue démocratique, nous pouvons être parfaitement d'accord. »*

Donc, mon ami, vous n'êtes pas sillonniste, pour la raison qui précède. Je vous réponds moi : C'est pour cette raison au contraire que vous l'êtes. N'est-ce pas le grand scandale du jour, le reproche que jettent au Sillon nos corréligionnaires bien pensants ? Nos adversaires ne peuvent admettre que nous fréquentions des protestants, des libres-penseurs, etc.) Oui nous avons marché dans des circonstances mémorables avec des gens très éloignés de nos convictions religieuses et nous marcherons encore dans toutes les circonstances où nous devons marcher. Partout où la Justice est en cause, le Sillon sera là. La vérité en tout, que tout le monde cherche n'appartient en propre à personne. Chacun de nous en a une parcelle. Ce sont ces parcelles que nous voudrions réunir. La démocratie n'est pas un monopole. Nous acceptons le concours de tous ceux qui veulent une démocratie juste et fraternelle, le concours de toutes les bonnes volontés. Toutes ces bonnes volontés qui veulent se donner au labeur démocratique avec nous, tout en gardant leurs idées personnelles sur tout autre terrain que le terrain démocratique, forment « le plus grand Sillon ». Nous le répétons toujours : point n'est besoin d'être catholique pour travailler ainsi. La religion n'intervient pas immédiatement. Nous disons que pour réaliser la justice en tout et partout, des vertus sont nécessaires. L'égoïsme, par exemple, étant un obstacle, nous le proscrivons. Par la religion nous nous transformons, nous nous rendons meilleurs, nous nous élevons au-dessus de l'égoïsme, nous acquérons des vertus. Or il arrive que ces vertus sont justement celles que réclame la démocratie. La religion n'est donc pas indifférente à notre mouvement. Mais partir de là pour dire que seuls puissent être utiles à la démocratie ceux qui puisent à la même source que nous. Non, et, M. R... le com-

prendra. — Donc sur ce point, nous sommes d'accord. Vous avez notre mentalité ;

2° Vous l'avez encore au point de vue politique « Je suis républicain, m'écrivez-vous ; non gouvernemental parce qu'il existe des pressions affreuses, des violations de droit, parce que le pouvoir civil a trop de suprématie et ne laisse pas le champ libre à toutes les initiatives, toutes les idées ». Je conclus pour vous que vous ne lui trouvez pas l'esprit démocratique. Le Sillon en pense de même. Et son but politique est de pénétrer la société de cet esprit, de fonder une République où ces pressions, où ces violations n'existeraient plus, où la suprématie appartiendrait à la Justice, à elle seule.

3° Mais « ce programme politique, écrivez-vous encore, est imprécis, mal défini ». Je viens en une ligne de vous le définir. Puis-je vous dire aujourd'hui ce que sera cette République démocratique ; si seulement elle verra le jour et si elle le voit quel sera ce jour, comment elle fonctionnera ?

Non. Le Sillon ne prévoit rien, ne prophétise rien. Il a l'esprit trop « scientifique » pour dès aujourd'hui tracer un programme que les circonstances l'obligeront à modifier demain, à remodifier le surlendemain et à abandonner le troisième jour.

Le Sillon se laisse faire par la vie, adapte ses manifestations, son travail, aux circonstances : voilà son programme. A tel jour, telle peine. Il y a deux ans nous n'avions pas dit que nous marcherions avec les protestants pour la défense de la civilisation chrétienne, avec les mêmes et les libres-penseurs contre la pornographie, avec Buisson et les « Droits de l'homme » pour les juifs de Russie. Nous ne pouvons pas dire si en 1910 nous ferons de la politique militante. Ce que la vie, les circonstances nous forceront de faire, nous le ferons. Mais tous les jours nous nous acharnerons à l'éducation démocratique de tous parce que c'est là l'œuvre de tous les jours.

Votre objection à laquelle je crois avoir répondu suffisamment, est courante. C'est comme si vous me disiez : « Je vous invite à la fête de..., le programme sera..., le banquet comprendra... (etc.) » avant seulement de savoir si fête il y aura.

En lisant votre objection j'ai compris que vous ne lisiez pas l'Eveil Démocratique. C'est une lacune dans votre déjà vieille existence. Comblez-la, Monsieur, vous y trouverez de quoi vous intéresser et vous dépouiller de certaines imprécisions qui vous embarrassent.

3° J'en arrive au troisième grief. En réalité ce n'est pas un grief, mais une condoléance, presque un reproche et comme, ma foi, il est un peu justifié, eh bien, je m'y associe tout en apportant certaines restrictions.

« Je trouve que le Sillon s'occupe plus de la ville que de la campagne ». Je l'accorde. Mais n'est-ce pas les villes qui ont le plus besoin de son œuvre de salubrité morale ? L'éducation démocratique est à faire à la ville et à la campagne, plus à la ville qu'à la campagne et dans un sens très différent.

C'est la raison pour laquelle les manifestations de la vie du Sillon dans les villes occupent davantage les efforts de nos camarades. Il n'en reste pas moins que les campagnes sont sillonnées et profondément, et souvent. Seulement voilà ! Les ruraux n'aiment pas qu'on fasse du bruit autour de leurs dévouements, ils travaillent sérieusement, mais aussi trop silencieusement. Et le reproche qu'ici même nous leur adressons chaque mois est d'être trop paresseux ou plutôt trop craintifs à nous rendre compte de ce qu'ils font chez eux. C'est donc à eux d'endosser le reproche et de s'en décharger en nous écrivant plus souvent.

Il ne faudrait cependant pas oublier qu'il y a un organe rural du Sillon qui s'appelle la Bonne Terre, que l'Ajonc est lu par au moins 30 à 40 cercles ruraux, qu'il y a des congrès où l'on traite de questions rurales, qu'il y a des œuvres agricoles, etc. Mais je reconnais qu'on en parle très peu du mouvement dans les campagnes, à tel point qu'on pourrait croire que le Sillon ne les atteint pas. Camarades ruraux, à qui la faute ?

Donc cette lettre ayant été résumée et mes réponses étant faites, je constate qu'une chose est, sur laquelle mon aimable correspondant et les sillonnistes sont en désaccord « C'est que ces derniers sont sillonnistes, le savent et le disent, tandis que le premier l'est aussi, mais que je suis obligé de le lui apprendre ». Cela étant, mon cher ami, nous vous confirmons droit de cité. Entrez en ami, soyez le bienvenu. Nous nous comprendrons. Il y a place pour de bonnes volontés comme la vôtre dans le « plus grand Sillon ».

LOEIZ LOKOURNANIZ.

P. S. — Je m'arrête ici pour aujourd'hui. Un autre point de la lettre de mon ami M. R... demande à être assez longuement traité pour valoir un article. Il a trait à la question des fermiers et ouvriers des champs. Je vous renvoie au prochain Ajonc.

Dans ce prochain Ajonc et dans ceux qui vont suivre, je me propose d'analyser pour nos amis de la campagne, le si intéressant volume « Syndicat agricole et Démocratie rurale » que vient de m'offrir M. R... Ils ne pourront qu'en tirer profit. Cette analyse sera suivie, je l'espère de celles d'œuvres analogues sur les Syndicats Agricoles au point de vue juridique, sur l'ouvrier agricole en Bretagne, etc., que M. R... devrait bien publier, et ne pas enfourer dans ses cartons et dans lesquels il nous permettra au moins de jeter un regard... prolongé.

Mais des études comme celles-là n'intéresseront le Sillon rural que si parallèlement les ruraux y mettent du leur, coopèrent à l'Ajonc par leurs résultats d'enquêtes sur les questions agricoles. La mode est aux enquêtes, aux interviews. Suivez donc la mode !... L. L.

La Vie du Sillon en Bretagne

ILLE-ET-VILAINE

Rennes

La vente de l'*Eveil* est stationnaire, mais les camarades ont l'intention d'organiser plusieurs conférences, en ville, pour arriver à mieux nous faire connaître, et tout permet de croire que cette nouvelle campagne de propagande augmentera les sympathies et par là même, la vente de l'*Eveil Démocratique*.

A la réunion de propagande du 26 janvier, Louis Becdelièvre traita de la Transformation sociale devant un public assez nombreux. Sa conférence, dont certains passages étaient très vécus et faisaient nettement ressortir sa vie de syndiqué, intéressa beaucoup les auditeurs et donna lieu à une discussion assez animée sur les moyens immédiats à employer pour arriver à cette transformation et pour augmenter chez l'ouvrier la conscience et la responsabilité.

Cette réunion portera certainement des fruits pour la propagande du *Sillon* et aussi pour la vie syndicale des sillonnistes.

COTES-DU-NORD

Corseul

Pour répondre à certaines attaques malveillantes dont le camarade Ménard avait été l'objet, le *Sillon* organisa le dimanche 19 janvier, une conférence publique où Bérest parla de la « République que nous aimons ».

Dès 10 heures du matin, les camarades de Dinan arrivent à Corseul. Aussitôt, la Grand'messe finie, la vente de l'*Eveil* commence. On aperçoit alors des gens à bérets blancs se précipiter derrière nos camelots, en criant : « *La Croix, La Vie Nouvelle* », et l'un d'eux eut l'amabilité de dire à un de nos camarades que s'il ne se taisait pas, il lui aurait f... sur la g... Oh ! douceur toute évangélique du camelot de la *Vie Nouvelle* !

Bérest monta sur la pierre du crieur public pour annoncer la conférence de l'après-midi et un certain Monsieur, quelque peu parti dans les vignes du Seigneur, répondit à Bérest, en lui annonçant sa contradiction, ce qui promettait un débat d'idées fort... intéressant ?

A 5 heures, malgré la pression faite par certains inquisiteurs en veston, environ 300 personnes se pressaient dans le vaste hangar mis gracieusement à notre disposition par Monsieur Morel.

Après avoir protesté contre les calomnies dont le *Sillon* est, depuis quelque temps l'objet à Corseul, Bérest développa le programme du *Sillon* et fit applaudir notre idéal républicain. Une intéressante discussion suivit cette conférence.

L'énergumène, avec qui nos camarades avaient fait connaissance, le matin, à la sortie de la grand'messe, prit le premier la parole pour

dire que les sillonnistes étaient des fourbes, travaillant pour de l'argent et se servant de la patte du chat pour tirer les marrons du feu. Un second contradicteur trouva que nous faisons trop fi des châteaux et que nous avons tort de nous opposer à la constitution du parti catholique ; enfin, un instituteur, venu exprès de Dinan, pensa coller Bérest, en lui rappelant l'éternel : « *Viam sequuntur damnosam* », puis il servit de vieux clichés devenus rengaines dans nos réunions publiques.

Le conférencier n'eut pas de peine à réfuter toutes ces objections, et enleva l'auditoire, qui lui fit une chaleureuse ovation. La foule se retira ensuite, pendant que le premier contradicteur se flattait de bien avoir gagné ses quarante sous. Sans doute, ce devait être le représentant de ceux qui se sont distingués par certaines calomnies méchantes et dont toute la franchise consiste à s'attaquer lâchement à un camarade qui a commis le crime d'aimer et de faire aimer la République.

Dinan

La vente de l'*Eveil* augmente. 100 *Eveils* sont maintenant vendus à Dinan, et tout permet d'espérer que ce nombre va augmenter promptement, car les camarades sont résolus à cameloter sérieusement. C'est ainsi que, la chasse étant terminée, le camarade Rouault va maintenant employer toute son activité à faire la chasse aux clients. Enfin, le camarade Lefort est aussi décidé à se faire camelot. Les journées sillonnistes de Léhon ne pourront que donner une nouvelle ardeur à nos camarades, en les enracinant plus complètement dans le *Sillon* : aussi, Dinan va-t-il redevenir un centre très intense de propagande.

Saint-Nicolas-du-Pélem

A l'exemple de plusieurs centres bretons, Saint-Nicolas-du-Pélem vient de tenir sa première réunion de propagande. Elle eut lieu le dimanche 26 Janvier, devant un assez grand nombre d'auditeurs. Le camarade Cosson fit d'abord une causerie sur « Catholicisme et Démocratie », puis un rapport sur les Dames au *Sillon* parut répondre pleinement aux désirs des intéressés. Enfin, le camarade Marion s'occupa de la question de la propagande, il demanda à ce que les auditeurs ne se contentent pas seulement d'admirer les idées du *Sillon*, mais aussi qu'ils paient de leur personne, qu'à la théorie, ils sachent joindre la pratique. Dans nos campagnes, il est toujours facile de travailler individuellement à propager nos idées, ne négligeons donc rien et servons-nous surtout de l'instrument précieux que nous avons entre les mains, l'*Eveil Démocratique*.

A la sortie, tout le monde paraissait très épris de nos idées et décidé à les servir, ce qui nous permet d'espérer que de ces réunions, jailliront de nouvelles activités pour la Cause démocratique.

Guingamp

La vente de l'*Eveil* est stationnaire. Les camarades continuent leur propagande aux environs. C'est ainsi que leur réunion mensuelle a eu lieu à Pommert-le-Vicomte, le dimanche 5 Janvier ; on y parla d'organiser des causeries dans les auberges, dans plusieurs lieux publics, à la campagne, afin d'obtenir ainsi une augmentation de la vente de l'*Eveil*.

A Plouvara, a eu lieu également une réunion, à laquelle assistaient Guilloseau et Le Du, lesquels vendirent l'*Eveil* avant et après la grand'messe. Un camarade de l'endroit s'est aussi décidé à acquérir un permis de camelot afin de prendre sa place au soleil.

Plouha a eu aussi sa réunion mensuelle, à laquelle devaient assister les camarades d'Etables, mais ces derniers n'ont pas donné signe de vie. Pourquoi ? Ils seraient bien aimables de nous le dire, et, j'espère qu'ils n'en perdront pas l'occasion à la prochaine réunion.

Langoat

S'il en est qui se demandent ce qu'est et ce que devient le *Sillon* à Langoat, il serait bon et charitable de satisfaire leur curiosité.

Le 24 février 1907, la vente de l'*Eveil* s'y fit pour la première fois. Elle se continue depuis. D'abord, il y avait deux camelots vendant chaque dimanche 50 *Eveils*, mais Yves-Marie Bervet étant rentré à la caserne, la commande baissa et l'on ne vendait plus que 30 *Eveils*. Il faudrait pourtant faire remarquer qu'il y a à Langoat une quinzaine d'abonnés directs.

Mais voilà que par aventure, un nouveau camarade est arrivé et notre commande a remonté à 60 — dont 30 écoulés à La Roche-Derrien où des camarades novices aident à la vente. Nous allons y tenter la vente à domicile, car à Langoat c'est à peu près impossible.

Les almanachs du *Sillon* s'écoulaient assez facilement. Nous en avons vendu 53.

AUTRE CHOSE. — Qui pourrait le croire ? — et pourtant c'est bien vrai — il y a à Langoat un *Institut populaire* pas académique du tout, mais qui n'en fonctionne pas plus mal. On y donne, soit en Breton soit en Français une causerie tous les mois.

Le 10 décembre — 80 personnes — le soir du 24 décembre. (La soirée fut artistique et littéraire) — une soixantaine d'auditeurs, — le 26 janvier — un auditoire encore plus nombreux — ont applaudi le *Sillon*.

L'on peut donc constater, que malgré certains réacs dépités, le *Sillon* fait sa trouée à Langoat. — Qu'on ne vienne donc plus dire qu'il n'y a rien à faire dans les milieux ruraux ! Si nos camarades voulaient ! mais hélas ! il en est dont l'existence est encore douteuse ! Pourtant que de travail ! Quelle baisse dans certaines commandes ! Ah ! camarades, une bonne fois, commencez donc à vivre.

MORBIHAN

Sarzeau

Nous recevons la lettre suivante d'un camarade de Sarzeau :

Hélas ! pour une fois, nos efforts n'ont point abouti. L'*Eveil* ne se vend plus. Le camarade qui vendait avec moi, a été obligé de lâcher sur l'ordre de son patron, et cependant, nous vendions bien. Le dernier dimanche de septembre, nous en avions vendu 30 et encore, aurions-nous vendu davantage, si nous avions été à la sortie de la première messe. Mais j'étais resté tranquillement au lit et mon collègue n'avait pas osé marcher seul. Toutefois, nous avions une excuse, puisque nous n'avions pas de permis de camelots. Il est vrai que rien ne nous empêchait d'en prendre.

Est-ce à dire que nous avons complètement échoué ? Je ne le crois pas. Nous avons certainement dissipé quelques préjugés et brisé des équivoques, mais si cela est peu, le terrain est toujours un peu préparé, et lorsqu'au mois de juillet, je reviendrai en vacances, nous pourrons agir efficacement. Je suis résolu à tout faire pour vendre au moins 50 *Eveils* pour commencer (j'aurai soin de prendre un permis). Je serai probablement le seul camelot, mais n'importe ! J'ai de bons poulains.

Au collège où je me trouve, on n'est guère favorable au *Sillon*, on n'y est pourtant pas très hostile. Je ne désespère pas d'en gagner quelques-uns à la Cause, deux ou trois désirent même étudier le *Sillon*, aussi, je vais leur passer différents tracts et brochures.

J'ai terminé la lecture de quelques numéros de l'*Ajanc*, cela m'a fort intéressé et je ne regrette pas de m'y être abonné. A voir les efforts des camarades, on se sent porté davantage à agir et à ne reculer devant rien.

FINISTERE

Quimper

Le samedi 4 janvier, Teitgen faisait à Quimper une conférence publique sur « la Faillite des vieux partis — Timidité révolutionnaire ». Dès huit heures un quart, une foule de 500 personnes remplissait la salle du Gymnase municipal. La conférence, en effet, prenait un intérêt tout à fait exceptionnel : il s'agissait de savoir si le journal « l'Indépendant du Sud du Finistère », qui dénatura de la façon la plus honteuse les paroles de notre ami, lors du congrès de Douarnenez, aurait, ce soir, un représentant qui compléterait par des raisons, dans une discussion loyale, les pures affirmations de naguère.

Le discours de Teitgen fut continuellement haché par les applaudissements de son auditoire et la parole fut donnée aux contradicteurs.

« L'Indépendant » ne bougea pas, il avait trouvé plus prudent d'ignorer la réunion. M. l'abbé Cornou, le premier, demanda la parole ; et déjà nous nous réjouissions, en pensant qu'enfin nous allions voir apporter des précisions, savoir une bonne fois les véritables griefs que nous faisait la hiérarchie ecclésiastique, et pouvoir prendre un prêtre à témoin de notre indéfectible attachement à l'Eglise du Christ,

et de notre soumission filiale à ceux qui sur la terre sont chargés de la gouverner. Nous ne songions même pas alors à nous souvenir, des mesures sévères qui écartaient les prêtres, autrefois, des manifestations sillonnistes dans le diocèse, tant nous étions heureux de voir surgir une explication.

M. l'abbé Cornou ne fit pas de contradiction : il se contenta de remettre au point un passage du « Progrès » que Teitgen avait mal interprété ; sur les instances de notre ami, il se risqua même à déclarer que dans le sens où nous l'entendions, oui, véritablement, l'Evangile était anticlérical, et ce fut tout. Le vendredi suivant, il est vrai, dans un article du « Progrès », M. l'abbé Cornou faisait des réserves, beaucoup de réserves, sur les idées exposées par Teitgen qui paraît-il, « s'était déclaré républicain avant d'être catholique ? », etc., etc. Que ne le disait-il donc à la tribune ? On aurait pu s'expliquer.

Le deuxième contradicteur, M. Chanteclair, vint reprocher aux sillonnistes d'être catholiques avant d'être français, d'avoir des accointances avec les collectivistes et les réactionnaires. Ce fut l'occasion pour notre ami de faire une magnifique profession de foi religieuse — que M. l'abbé Cornou lui-même, ne put s'empêcher d'admirer — et de crier bien fort qu'il était *catholique avant tout*, car la Justice et la Vérité que le Christ est venu apporter au monde, ont des droits intangibles et contre lesquels rien ne peut prescrire.

Une fois de plus, le *Sillon*, par la loyauté de son attitude, par son souci constant de chercher la Vérité, sortait triomphant des attaques nombreuses dont à Quimper il était l'objet, aussi bien de la part des réactionnaires que des socialistes.

Morlaix

Le congrès trimestriel des cercles du *Sillon* dans le Finistère, s'ouvrit le samedi 11 janvier, par une conférence publique organisée par le groupe féminin du *Sillon*. Cette conférence, faite par le camarade Herry, de Morlaix, avait pour titre : « Les femmes comprennent-elles la nécessité de l'action syndicale ? » Elle eut un plein succès, malgré la nouveauté du fait.

Le Cercle d'études féminin a établi depuis, une permanence ouverte le dimanche, à toutes les ouvrières désireuses de se renseigner plus sérieusement au point de vue syndical et cela promet déjà de très bons résultats.

Le dimanche matin, par petits paquets, — le train déversant à chaque instant, un flot de congressistes, car il en vient de Brest, Quimper, Landerneau, Landivisiau, Le Releck, Pleyben, Lannilis, Berrien, Plabennec, Saint-Pol, etc., — les sillonnistes se rendent à l'église Saint-Mathieu, où ils sont bientôt une centaine, qui assistent à la messe de 8 heures 1/4. Beaucoup de camarades s'approchèrent de la Sainte-Table pour y chercher le réconfort en Celui qui, seul peut donner la victoire.

Mais, bien vite, il faut se rendre à la première séance de travail, qui est fixée pour 9 heures. Louis Meyer, de Paris, préside. Des dames

sillonnistes assistent aux séances. Le rapport est présenté par Jean Hamon, de Landivisiau, sur le programme du *Sillon*, le *Sillon* et le Clergé, le *Sillon* et la Politique, Laïcisme du *Sillon*, etc., etc. Dans la discussion, on parle du plus grand *Sillon* et de la collaboration de protestants ou d'incroyants et on est d'accord pour admettre qu'on ne peut introduire ces collaborateurs dans nos cercles, si le cercle a pour but la formation morale de ses membres, mais, s'il a pour but la formation civique, on peut les y accepter. On parle ensuite du cercle intime. Chacun y apporte son mot et Bédéric, de Quimper, demande à ce que les camarades ne s'attardent pas en études fermées, mais se lancent hardiment dans la lutte sociale et économique. Quelques dames demandent des explications sur l'esprit qui doit animer un cercle féminin, mais... Meyer se déclare incompetent et s'en remet à ces dames, qui, certainement, feront les choses pour le mieux. Les dames doivent prendre, de leur propre initiative, la tactique qu'elles jugent la meilleure, c'est-à-dire, que tous les cercles ne doivent pas être nécessairement modelés de même, il faut se souvenir que le *Sillon* réclame de ses membres de la conscience et de la responsabilité.

A midi, un banquet démocratique réunit 80 congressistes, et selon la coutume, on y chante beaucoup et on entend de nombreux toasts, venant affirmer la confiance et l'espoir des camarades en la cause démocratique. Meyer dit tout son bonheur de se trouver au milieu des Bretons à qui l'on peut demander plus qu'à d'autres, car ils ont une foi robuste et une volonté de fer.

Mais, il est 2 heures, et la deuxième séance de travail commence. Le camarade Bédéric, de Quimper, lit son rapport sur la propagande et une chaude discussion s'ensuit. La question de la propagande par la presse est longuement discutée ; tous les camarades reconnaissent la nécessité de la diffusion de nos idées, en langue bretonne, ce qui faciliterait leur pénétration dans les campagnes. Que les camarades qui ont cette aptitude s'en servent donc au plus tôt ! Comme conclusion pratique, on décida :

1° La création d'une caisse de propagande qui permettrait aux cercles d'avoir des tournées de conférences, les charges étant réparties sur plusieurs.

2° Atteindre les cercles par des réunions publiques pour leur donner de la vie et amener de nouveaux militants.

3° Organiser la vente de l'*Eveil* dans les bourgs et recruter des abonnés. Pour ce qui est de l'*Eveil*, ne rien négliger pour sa diffusion : le laisser chez le coiffeur, dans le train, faire des emballages avec les numéros invendus, etc., etc.

4° Ecrire dans les revues et les journaux, des articles en breton, travail nécessaire pour l'extension du *Sillon*.

Aux camarades donc, de faire que ces vœux deviennent des réalités, que nous enregistrerons avec bonheur dans les prochains congrès.

A 4 heures, a lieu une réunion publique et contradictoire à la salle du Centre, rue des Brebis. 5 à 600 personnes s'engouffrent dans la salle, où habilement les camelots font merveille... Le camarade Herry

est nommé président avec Bédéric et Simon comme assesseurs. Au milieu du silence, Meyer développe son sujet : *Qui fera la Démocratie ?* Il montre la désorganisation sociale qui conduit à un mécontentement général, la faillite des partis radicaux, conservateurs, socialistes. Dans un langage cinglant et railleur, il flagelle ceux qui ont déçu la classe ouvrière et l'ont détournée de son grand devoir social, par l'anticléricalisme déprimant ou les violences stériles. Il montre enfin, que seul, l'idéalisme religieux est capable de vaincre les égoïsmes et de rendre possible la Démocratie.

Yves Le Febvre, leader du parti socialiste à Morlaix, monte à la tribune. Mais, au grand étonnement de tous, au lieu de contredire Meyer, il définit le programme socialiste et conclut habilement à la presque identité du socialisme et du *Sillon*. Mais une déception l'attend, car Meyer, refusant cette conclusion équivoque sépare nettement les deux doctrines qui sont différentes par le but et les moyens à employer. Une seule ressource reste alors au contradicteur socialiste, c'est de faire de l'anticléricalisme tout comme un bon bourgeois, afin de masquer la pauvreté de sa doctrine, puis, il essaye de déchaîner le tumulte, sans succès d'ailleurs, il quitte alors la salle avec fracas, suivi de son piteux état-major. Ce fut au milieu de la sympathie grandissante que Meyer acheva sa conférence et l'ordre du jour acclamant le *Sillon* fut voté à l'unanimité.

Aux accents entraînants du chant du *Sillon*, les camarades se rendirent au repas du soir (où ils se trouvèrent aussi nombreux qu'au banquet) et ils échangèrent en des toasts chaleureux, leurs impressions. Meyer, résumant les travaux du Congrès, demanda à chacun de ne point s'endormir après ces faciles victoires, mais de travailler à gagner chaque jour des âmes à la Cause, afin de hâter le triomphe de la Démocratie républicaine.

Landivisiau

Les camarades organisèrent le dimanche 26 janvier, à 1 heure 1/2, une conférence publique et contradictoire sur « Les conditions morales de la démocratie ». Cette conférence fut faite par le camarade Kellersohn, de Quimper, devant environ 200 auditeurs.

Le conférencier fit d'abord le rapprochement entre les membres de l'extrême-gauche et de l'extrême-droite, qui se trouvent d'accord pour crier : « A bas la République », quoique la réalisation de ce cri n'ait rien d'enviable, puisque suivant l'élégante expression d'un membre de l'*Action Française* de Châteaulin, ils la remplaceraient par un roi à la Louis XIV et à la Bismarck, qui mènerait le peuple de France à grands coups de fouet.

Le camarade Kellersohn nous fit ensuite assister à la marche ascendante de la Démocratie à travers les âges, pour aboutir au grand effort de l'heure présente. Il montra enfin le socialisme et le radicalisme impuissants à nous donner la Démocratie, et exposa le programme du *Sillon* qui accepte la collaboration de tous ceux qui, loyalement, veulent établir en France la vraie République démocratique.

Sur la question d'un auditeur, le conférencier démontra ce que doit être le syndicat, pour être véritablement efficace, puis il demanda aux citoyens présents de réfléchir sur les paroles qu'il venait de prononcer et de juger le *Sillon* sur ses actes.

Aucun contradicteur ne se présentant, l'ordre du jour affirmant que les citoyens présents ont confiance dans les méthodes du *Sillon* pour réaliser la République démocratique, est acclamé à l'unanimité.

AVIS

Les camarades de Rennes, désirant mener une active propagande en faveur de l'Eveil démocratique, prient les camarades des cercles qui auraient en leur possession des journaux invendus, de bien vouloir les envoyer au Sillon Rennais.

A TRAVERS

LES REVUES SILLONNISTES DE PROVINCE

Je veux encore sortir de mon rôle. Pas longuement. Mais enfin, je crois qu'il est important de signaler les efforts de coopération tentés par nos amis de Bretagne. L'*Eveil démocratique* a beaucoup parlé de la coopérative de nos amis de Quimper, la *Fraternelle*. Elle va bien et elle a de la ténacité. Les socialistes ont voulu la boycotter par parti-pris, parce que sortie de l'action silloniste. Ils n'ont donc pas l'esprit de tolérance ni l'esprit coopérateur ! Ont-ils le culte de la « boutique d'à côté » ? Croient-ils pouvoir faire tout seuls la démocratie ? Pauvres gens, alors ! Pour nous, aimons toujours la grande et belle fraternité !

La revue *Le Sillon* vient de consacrer un article de belle tenue à un projet de « coopérative de production » élaboré par nos amis de Fougères. C'est sérieux puisque notre Revue de Paris s'en mêle ; ce doit même avoir une portée nationale. Je crois donc que tous les cercles d'études, tous les abonnés de l'*Ajone* doivent s'inquiéter de cette affaire. Y a-t-il des garanties de succès ? On assure que tous les atouts sont dans leur jeu. Il suffira seulement que l'esprit du *Sillon* persévère, car ce ne doit pas être seulement une entreprise commerciale. C'est du reste un moyen de succès pour eux... Mais, pour commencer, « nos camarades lancent un appel à tous les amis du *Sillon*, leur demandant de souscrire une ou plusieurs actions, ou même simplement une ou plusieurs parts d'action. » Ils disent dans la *Circulaire du Sillon fougérais* (1):

(1) Demander la *Circulaire du Sillon Fougérais*, au *Sillon*, rue de la Pinterie, Fougères.

« Les actions sont de 100 francs, divisées en quatre parts d'action de chacune 25 francs.

« Nous offrirons un intérêt de 4 % aux camarades qui le désireront, mais une période de cinq années nous sera sans doute nécessaire pour le remboursement de ces emprunts.

« Ce qu'il nous faut ? Un capital minimum de 25 à 30.000 francs est nécessaire pour commencer, et nous ne commencerons que le jour où il nous sera assuré.

« A l'heure actuelle, 12.000 francs nous sont acquis, provenant des économies de nos camarades et de quelques amis de Saint-Malo, Rennes et Vitré qui ont trouvé intéressante notre entreprise. Reste donc encore à trouver environ la même somme. »

J'ai confiance que la Bretagne sillonniste enlèvera une grande partie des actions qui restent.



La Bonne Terre, de l'Yonne. — Pour le Syndicat agricole. (1) *Avantages matériels*. — Comme producteur, le cultivateur peut, par les Syndicats de ventes en commun, par les coopératives de production et de transformation (laiteries, cidreries, distilleries, caves coopératives) augmenter notablement ses bénéfices et diminuer ses frais généraux. Comme consommateur, indépendamment des coopératives de consommation pour les choses nécessaires à la vie, il peut, par ses groupements pour l'achat en commun d'engrais, semences, machines, etc., avoir, en plus d'une réduction de prix, une garantie de qualité qui lui manque souvent dans ses achats individuels. Pour se garantir contre les intempéries, il a à sa disposition, les mutuelles grêle, gelée, incendie ; les mutuelles-bétail le garantissent contre les pertes de bestiaux par suite d'accidents ou de maladies, tandis que, pour se protéger, lui et sa famille, il peut créer des sociétés de secours mutuels avec caisses de retraites. Les caisses de Crédit agricole mettent à sa disposition, moyennant un intérêt raisonnable, les sommes nécessaires à l'amélioration de ses cultures par l'achat d'engrais ou d'instruments perfectionnés.

(2) *Avantages moraux et démocratiques*. — Destruction de l'individualisme qui règne à la campagne ; de l'inimitié si grande parfois causée par les questions politiques ou locales ; du tempérament monarchique des ruraux qui les porte à se désintéresser complètement des affaires publiques par peur des responsabilités.

Le syndicat est le terrain neutre où, respectant mutuellement leurs croyances, des hommes de tous les partis, de toutes les opinions pourront se rencontrer, travailler en commun pour la profession et ainsi apprendre à mieux se juger et à s'estimer réciproquement. Que le Syndiqué ait un idéal de Justice et de Fraternité ! Avis à nos ruraux de Bretagne pour le posséder et, le possédant, pour le déterminer dans leurs syndicats.

Grosse nouvelle : elle est affirmée et précisée pour la région de l'Yonne. Nous la racontions « sous le manteau de la cheminée », la tenant aussi de personnalités sûres de Bretagne. Elle est publiée « à propos d'un document ».

« Quelques-uns de nos amis nous demandent ce que nous pensons d'un « document » publié dans le dernier numéro de la *Gerbe de l'Yonne*, organe de l'A. C. J. F.

Pour plusieurs raisons, la *Bonne Terre* n'y répondra pas. Nous engageons nos amis à ne pas s'en émouvoir. Ce n'est pas nous qui entretiendrons des polémiques dont le résultat le plus clair est de semer la division dans le rang des catholiques.

Du reste, pourquoi nous émouvoir ? Mieux que personne, nous savons la paternelle bienveillance de Monseigneur l'Archevêque de Sens pour tous les jeunes gens catholiques qui, fussent-ils sillonnistes et fussent-ils à Joigny, veulent « tout restaurer dans le Christ », savent que dans leur recrutement « la qualité vaut mieux que le nombre », sont bien convaincus que leur travail social exige qu'avant tout « ils soient eux-mêmes des chrétiens solides et éprouvés » et viennent puiser au contact aimé des prêtres les lumières et les forces dont ils ont besoin pour rester à la hauteur de leur noble tâche.

— Nous savons que, suivant les désirs explicites et les tout récents conseils de N. S. Père le Pape Pie X, notre archevêque ne veut pas que les sillonnistes soient privés du concours religieux des prêtres. Cette assurance, qui nous a été personnellement encore renouvelée ces jours-ci, doit nous suffire à tous. Travaillons en paix. » — G. D.

N'est-ce pas dû bon sens que cette attitude ?

— Attention, ruraux ! Que chacun de vous pense au *Congrès rural du Sillon* en 1908. Nous l'avions fixé au 1^{er} mars ; après réflexion, à cause du Congrès régional de l'Est, à cause du « National », puis pour donner à tous nos camarades ruraux le temps de le préparer longuement, d'y travailler activement, nous l'avons, de concert avec Marc, remis à septembre.

Quelles questions traiter à cet important Congrès, où le tenir ? Nous en recauserons.



Chronique sociale de l'Est. — Le moment est venu de donner au *Sillon* une nouvelle impulsion dans notre Lorraine, car nous doublons un cap, celui des calomnies, des soupçons répandus, des faux bruits colportés, des chants de triomphe entonnés sur le tombeau prématurément ouvert de nos jeunes espérances ; rien n'a pu briser notre élan.

Le *Congrès d'Epinal* prend, en de pareilles circonstances, une importance capitale. Tout le monde le prépare : les aînés font le tour des cercles, stimulent les timides, raniment les courages. Il faut que chaque cercle recueille autour de lui des adhésions parmi tous ceux qui souscrivent à notre idéal démocratique et constituent la famille élargie « du plus grand Sillon ». Il faut multiplier les conférences, propager *l'Eveil démocratique*, *l'Almanach du Sillon*, les tracts, avec une ardeur redoublée.... Pas un jour à perdre !... En Bretagne, imitons cet exemple. Les journées de Léhon seront une préparation au Congrès de Quimper. Il faut que celui-ci soit un triomphe. Certainement pour le Finistère, si bien travaillé, remué par nos amis ! Mais, grand Dieu ! que fait-on en Ille-et-Vilaine, dans le Morbihan et les Côtes-du-Nord ? Nord ?

A Nancy, le groupe de dames bat le record de l'ardeur au travail : cours du soir le lundi, permanence le mardi, œuvre du trousseau le mercredi, cercle d'études le dimanche, et durant toute la semaine, enquête sur le travail à domicile.

A Châlons-sur-Saône, nos camarades collaborent avec tous les hommes de bonne volonté à la défense de l'idéal moral nécessaire à la Démocratie. C'est avec MM. Cornet-Auquier, pasteur et G. Randé, professeur au Collège, que Léon Vincent, du *Sillon*, a fait une conférence sur la pornographie et ses dangers pour la jeunesse, la famille et la patrie. Cependant que le réactionnaire *Nouvelliste* déverse sa bile sur nos amis de Charmes-sur-Moselle !

* *

Nous recevons la correspondance mensuelle du *Sillon Picard*, intitulée « *Entre Nous* », petit bulletin de quatre pages, de caractère intime et pratique.

Elle signale l'inauguration de l'*Institut populaire* d'Abbeville par J. Rodet. Et à cette occasion, le journal « bien pensant » l'*Abbeillois* dicte aux catholiques leur devoir : abstention totale. — Braves gens ! Pauvres réactionnaires ! L'ignorance et la... calomnie vont-ils demeurer leur fait ? — Cette attitude a donné lieu, de la part du *Sillon*, à un collage d'affiches, puis à une polémique dans les colonnes de l'*Abbeillois*. Ce qui est excellent pour faire la lumière. Mais il y a des gens qui ont des yeux et ne voient pas ! Quand même, ne manquons pas ces occasions. Un journal parle de vous, répondez. Un individu colporte des histoires faussées sur votre compte, dépeignez-le... Il faut aller au vrai... vouloir le vrai avec toute son âme !

P. CONSTANT,
du *Sillon Rennais*.



Cette revue est composée par des ouvriers syndiqués.

Imp. Bretonne,
38 rue, du Pré-Botté, Rennes

Le Gérant : M. LEBRETON.



VIENNENT DE PARAITRE

Cléricalisme et Démocratie

Compte rendu in-extenso de la réunion publique
tenue le 27 octobre 1907, au Cirque de Limoges

Discours de MARC SANGNIER
et contradiction

Ce tract, ainsi que le suivant, restitue la physionomie
complète d'une réunion publique du *Sillon*.

Un tract de 96 pages. — Prix : 0 fr. 20 ; franco : 0 fr. 25

la Trouée

Compte rendu in-extenso de la réunion publique
tenue le 17 novembre 1907, au Manège Saint-Paul

Discours de MARC SANGNIER
et contradiction

Une brochure de 112 pages. Prix : 0 fr. 30 ; franco : 0 fr. 35

LE « PLUS GRAND SILLON »

par MARC SANGNIER

Un fort volume de 312 pages. Prix : 1 fr. 50 — Franco : 1 fr. 70

De très bonne foi, les plus honnêtes gens finissent, après avoir été nos amis, par ajouter foi à quelques-uns des propos que l'on colporte contre nous, ou tout au moins leur certitude est ébranlée, leur sympathie devient inquiète. Ils s'émeuvent de prétendues nouveautés et d'imaginaires déviations, et du plus grand *Sillon* ils ne savent que penser. Ce nouveau livre leur apporte les clartés qu'ils attendaient. Il satisfait aux desirs de précision — très légitimes en somme — des gens qui, sachant que le *Sillon* évolue, aiment bien savoir dans quel sens, et à quel point il est parvenu de son évolution. Quelqu'un qui aura lu et compris *Le plus grand Sillon* aura vraiment de notre mouvement une connaissance exacte — dans la mesure où l'on peut comprendre par la seule intelligence une chose vivante.

Des munitions pour la propagande :

CARTES POSTALES

1^o Nous venons de faire une nouvelle édition de **30.000 Cartes postales** de *l'Eveil démocratique*, plus heureusement présentées : le cliché est encadré d'un filer, le texte est mieux présenté.

Et les prix sont abaissés de moitié, soit :

Ex.	dans nos bureaux	franco
10	0.15	0.20
100	1 »	1.25
500	4.50	5.10
1.000	7.50	8.30

Le prix non franco des quantités intermédiaires est calculé sur le prix de la quantité inférieure ; le port est en plus. Par exemple, 50 cartes coûteront 0 fr. 75, et *franco*, 0 fr. 90 ; 200 cartes coûteront 2 fr., et *franco*, 2 fr. 50 ; 400 cartes coûteront 4 fr., et *franco* 4 fr. 60, etc.

Commandez par grandes quantités les Cartes postales de *l'Eveil*, donnez-les à vos abonnés à domicile, aux acheteurs de brochures.

PROSPECTUS DE L'EVEIL

Ce prospectus n'est autre que la reproduction d'un *Eveil* réduit au format d'une lettre in-8° double. La page 1 est la réduction de la première page de *l'Eveil* du 22 décembre (*la Revanche des braves gens*) ; la page 4 est la réduction d'une page d'annonces. A l'intérieur (pages 2 et 3) on lit en caractères plus forts et très lisibles, une savante réclame pour notre journal et même un feuillet où ses mérites sont littérairement vantés.

Même prix que les cartes postales

soit (franco) 0 fr. 20 les dix, 1 fr. 25 le cent, 5 fr. 10 les cinq cents, et 8 fr. 30 le mille.

SPÉCIMENS DE LA REVUE

Nous expédions de vieux numéros du *Sillon* au prix du port, soit :

Par la poste, jusqu'à 20 exemplaires, 0 fr. 03 l'exemplaire.

Par postal en gare :

- De 21 à 40 exemplaires, prix : 0.60.
- De 41 à 65 exemplaires, — 0.80.
- De 66 à 120 exemplaires, — 1.25.

Il est bien entendu que nous choisissons ces vieux numéros à notre gré dans les quatre ou cinq dernières années de la Revue et que nous nous réservons d'expédier le même numéro en plusieurs exemplaires, jusqu'à concurrence de 10 ou de 20, suivant l'importance des colis.

L'AJONC

ORGANE DU " SILLON " EN BRETAGNE

Les Syndicats agricoles

Je vous présente ici, comme je vous l'avais promis dans le dernier numéro de *l'Ajanc*, un aperçu du volume « Syndicats agricoles et Démocratie rurale ». Le sujet est connu ; il a été traité de différentes façons ; il a rarement eu, je crois cependant, l'honneur d'être choisi comme sujet de thèse, comme l'a été celui que j'analyse.

D'abord un petit aperçu historique. Il faut se rappeler qu'il avait fallu l'intervention du sénateur Oudet pour adjoindre à la loi de 1884 sur les syndicats, le mot « agricole » ; elle ne parlait en effet primitivement que des « intérêts économiques, industriels et commerciaux. » Et pourtant la crise agricole (charges de la culture, concurrence étrangère, immigration vers les villes, etc) sévissait durement à cette date et n'était ignorée de personne.

Les syndicats agricoles sont nés, ils se sont multipliés. Mais quel est leur but ?

Je cite : « Le but des S. A. est d'unir les agriculteurs pour la gestion, l'étude, la défense des intérêts de la classe agricole et arriver ainsi à une amélioration de leur condition sociale soit en propageant les meilleures méthodes rationnelles de culture afin de faire produire à la terre des récoltes plus abondantes, soit en créant des institutions de crédit, d'assistance et de prévoyance afin de mettre leurs membres à l'abri du besoin et de leur assurer la sécurité du lendemain. »

Que pensez-vous de cette définition, camarades ruraux ? Vous vous plaignez souvent qu'un peu de place au soleil de *l'Ajanc* ne vous soit pas réservé ; que les questions agricoles en soient exclues, ce qui est malheureux, parce qu'elles ajouteraient une raison de plus à votre attachement à notre organe et une de moins à refuser votre abon-

nement ! C'est le moment de savoir pour la première fois votre avis sur la question ! Vous avez eu le temps de réfléchir, depuis que l'*Ajonc* existe et de nous préparer d'excellentes conceptions du Syndicat agricole.

Pour ma part une telle définition convient à ce qu'est le Syndicat la plupart du temps dans nos campagnes. Mais comment le définir tel qu'il doit être, tel qu'on doit s'efforcer chaque jour de le faire devenir ? L'examen matériel de la question est bien résumé ; mais le côté moral, l'œuvre d'éducation démocratique ? Et pourtant lequel l'emporte en importance ? Lequel est le plus grave, le plus indispensable ?

Il est vrai qu'après nous avoir présenté les statuts d'un syndicat modèle l'auteur ajoute : « Le second devoir des Syndicats agricoles est un devoir social ». Et le vieux syndicat de Poligny a formulé dans ses statuts : « Le syndicat s'efforcera de faire aimer la profession par excellence qui, depuis des siècles, constitue la principale richesse de la patrie, d'attacher les populations rurales à leur foyer et au sol qu'elles cultivent en employant tous les moyens en son pouvoir pour remettre en honneur le travail de la terre et pour le rendre plus lucratif. »

Et ici la question se pose, l'éternelle question, que P. Dubois a examiné dans notre *Ajonc* il y a quelques mois avec la plus grande compétence. Pour réaliser ce but social, dans quel rayon évoluera le syndicat ? Sera-t-il communal ? Sera-t-il intercommunal ? Ou, sans tenir compte des divisions administratives, s'étendra-t-il à une région ayant les mêmes intérêts mais arbitrairement divisée

Il me semble que dans un article on ne peut trancher la question. Il faut être sur place pour la résoudre.

Mais supposons-la résolue et, constatant que la loi de 1884 en permettant la création de syndicats industriels, a amené l'antagonisme du capital et du travail, c'est-à-dire la création de syndicats patronaux et de syndicats ouvriers et très peu de syndicats mixtes comme nous, le prouvent les Bulletins de l'Office du Travail, voyons ce qu'a produit cette même loi au point de vue mouvement agricole.

« En général, lisons-nous, les Syndicats d'agriculteurs sont « mixtes », comprenant dans leur sein des propriétaires, des fermiers, des métayers et les journaliers agricoles. »

« Il semble, ajoute l'auteur, que le capital et le travail aient voulu s'associer pour assurer le progrès de l'agriculture ? »

Allons, les mixtes et les non mixtes, vos réponses, encore sur ce chapitre ? Voyez-vous des avantages, des inconvénients au point de vue démocratique qui nous intéresse, à la réunion dans un même syndicat de situations si différentes ? Ont-ils à gagner ou à perdre à ce contact ?

Je cite encore : « Entre ces classes il n'existe pas encore de lutte complètement déclarée, il est même démontré par la crise viticole du Midi, que ces trois classes peuvent se concerter pour décréter une grève collective contre le Gouvernement et les pouvoirs administra-

tifs. » Admis. Mais pourraient-ils se concerter sur un terrain différent ?

« Cette union des classes rurales ne nous permet pas cependant de considérer la lutte comme impossible entre elles. Mais cette lutte est plus difficile, par le fait des circonstances, dans l'agriculture que dans l'industrie. Capital et travail ne sont pas complètement séparés ; les limites sont peu nettes entre l'ouvrier et le fermier, le fermier et le propriétaire ; beaucoup de fermiers sont petits propriétaires ; enfin, manque d'habitude, influence du milieu, etc. »

Et si au lieu d'être mixtes, les syndicats se partageaient en ouvriers, fermiers, propriétaires, qu'advierait-il, croyez-vous ?

« Les ouvriers agricoles sont peu nombreux dans la même exploitation ; ils sont disséminés sur un vaste territoire et n'ont pas ensemble de rapports journaliers. Ils connaissent leur patron qui n'est souvent lui-même que fermier ; ils travaillent avec lui ou avec ses enfants, ils sont habillés et nourris de la même façon ; les châtelains mis à part. »

Cette situation est-elle un obstacle suffisant à la création de syndicats ouvriers, à leur bon fonctionnement, à la diffusion de notre idéal démocratique ?

Et devons-nous nous contenter des syndicats mixtes parce que jusqu'ici ils n'ont pas paru aptes à recevoir la semence révolutionnaire qui amène le chambardement dans l'industrie ?

Doit-on voir « dans l'organisation actuelle des syndicats agricoles un mouvement réactionnaire parce que les nobles ou les riches en sont quelquefois les présidents ou les administrateurs ? »

Moi qui réponds « oui, en partie » à chacune de ces questions, je serais très heureux de savoir ce qu'en pensent nos camarades ruraux.

Leurs réponses aux diverses autres questions posées au cours de cet article, ne pourront que rendre de plus en plus intéressant l'*Ajonc* qui le devient depuis quelque temps parce que chacun y met du sien et qui le sera plus encore après les abonnements des amis ruraux que vous recueillerez.

Loëiz LOKOURNANIZ.

NOS DOCTRINES CONFIRMÉES

Eh ! oui, l'Action Française y travaille. La Gazette de France aussi. Dom Besse vient de faire, dans celle-ci, un grand article sur l'A. C. J. F. Il est curieux, il est intéressant, il est vrai :

« Jusqu'à ce jour, l'A. C. J. F., dit-il, passait pour réunir les jeunes gens qui avaient le souci de garder intactes leurs convictions religieuses et d'exercer autour d'eux une action catholique. Il en est ainsi dans un certain

nombre de diocèses. Les prêtres et les religieux qui travaillent à son recrutement et qui en ont la direction, disent aux pères et aux mères de famille que cette association n'a pas de caractère politique et qu'elle n'impose à ses membres aucune doctrine. Chacun d'eux garde sa liberté, du moins en dehors de l'association. C'est à cette condition seulement qu'elle peut jouir de ses privilèges. Et ils sont importants et nombreux. Elle se donne comme ayant un caractère presque officiel. Les évêques la prennent ouvertement sous leur protection. Ils lui donnent des aumôniers. Le clergé séculier et régulier prend part à ses travaux. Elle a une sorte de monopole, et, qu'elle le veuille ou non, elle engage un peu et même beaucoup l'Eglise. Cette situation privilégiée lui impose une grande réserve. »

Et le révérend Père, après avoir esquissé cette attitude, montre que dans plusieurs diocèses, l'A. C. J. F. n'y demeure pas fidèle :

« Dans plusieurs groupes de l'A. C. J. F., quiconque appartient à l'Action Française ou à une association politique est exclu, quelles que soient par ailleurs la dignité de sa vie chrétienne et la générosité de son action... »

Il le prouve par des textes de brochures et il constate que l'A. C. J. F. « entre dans la voie que le Sillon a suivie. »

Mais alors ? conclut-il :

« Les catholiques qui entrent à l'Action Française sont les fils dévoués de l'Eglise au même titre que ceux de l'A. C. J. F. Ils ont droit à être traités avec les mêmes égards. On exploite contre eux le monopole de la Jeunesse Catholique. Ils n'ont pas à saisir le public de leurs réclamations. Mais leurs pères et les catholiques, qui sont à leur tête, ont le devoir de prendre leur défense auprès des évêques. Ceux-ci ont tout intérêt à grouper autour de leurs personnes les forces vives de leurs diocèses ; ils n'hésiteront pas à faire cesser un exclusivisme qui aurait pour conséquence inévitable des divisions entre catholiques. On demande l'union ; elle est plus que jamais nécessaire. De grâce, que l'on ne laisse pas se créer dans les diocèses, sous le couvert de la religion, des groupements qui la rendraient impossible. Il importe que les jeunes catholiques royalistes ne soient pas plus longtemps les victimes d'un ostracisme odieux. Ils ont droit à leur liberté politique ; qu'ils se gardent de la sacrifier. L'autorité compétente finira bien par la leur reconnaître. »

Marc Sangnier avait donc bien raison de protester contre le « monopole injustifié » de l'A. C. J. F.

Le dernier livre de Mgr Gibier, paru sous le titre « Travail nécessaire » contient dans le chapitre « les associations pour jeunes gens » cette appréciation du Sillon, p. 244—245.

« Le Sillon mérite également nos sympathies, nos encouragements et nos bénédictions. L'homogénéité des opinions politiques, l'identité des aspirations sociales parmi tous les catholiques de France est chose impossible. En janvier 1905, le cardinal Merry del Val, écrivant à l'archevêque de Paris, mettait en parallèle l'action de l'A. C. J. F. et celle du Sillon, et s'exprimait ainsi : « Ce n'est pas la différence des méthodes suivies par les diverses asso-

ciations qui peut être un obstacle, car, on le sait, il y a dans l'Eglise « multiplicité et variété de grâces, » et, d'accord avec la doctrine apostolique, l'histoire nous offre l'exemple de divers types de sainteté, très différents les uns des autres ; ce qui importe, c'est l'unité de l'esprit, rendue manifeste grâce au lien de la paix. » Que tous les groupes de jeunesse gardent donc leur méthode, pourvu que, en tête de leur programme ils adoptent ce commandement, ce mot d'ordre : « Aimez-vous les uns les autres ; aimez non pas seulement ceux qui ne croient pas comme vous et que vous voulez ramener, mais même vos amis. » Le Souverain Pontife Pie X conçoit l'union des œuvres comme celle des doigts de la main qui, tout en gardant leur action et leur énergie, se rattachent à un centre commun. Nous ne serons ni plus ni moins exigeant que Pie X, et nous redirons à tous nos chers jeunes gens, ce que leur disait déjà, le 27 mars 1896, Mgr d'Hulst : « Il faut que les jeunes gens aient de l'audace, de la confiance en eux-mêmes... Agissez, remuez, innovez, critiquez hardiment. Je ne vous demande que deux choses : respectez les personnes et les intentions. Surtout, ne démolissez pas l'œuvre des autres pour bâtir à la place. Bâtissez à côté ; on verra bien si votre œuvre est meilleure. Et moi — ajoutait-il — je crois qu'elle sera meilleure. » — Décembre 1907.

Notre Enquête sur « Le Sillon et la Politique »

Extrait de la réponse du cercle de Langoat

... Les circonstances exigent que nous abordions le terrain politique. Mais, à l'heure actuelle, y a-t-il une seule circonscription qui soit prête à recevoir un candidat silloniste ? C'est au Sillon central d'interroger à ce sujet les camarades des diverses régions. En tous cas, la Bretagne, et surtout la Bretagne rurale, est loin d'y être préparée, et nous avons encore, nous Bretons, un grand travail préliminaire à accomplir. Mais, si cette circonscription idéale existe, il faudrait que Marc Sangnier aille se proposer pour être son mandataire...

Jean LE BESCOND.

Extrait de la réponse du camarade Briand, de Plélan

«... L'heure n'est pas venue pour une action politique générale de tous nos camarades. Quand le cléricisme et l'anticléricisme, qui vivent l'un de l'autre, seront morts d'inanition, et la politique rendue à elle-même, la lutte sera plus franche et plus avantageusement engagée par nos amis. Mais une certaine action générale est immédia-

tement possible, en ce sens que nous devons assurer autour de nous les conditions morales de la vie politique. Pourquoi, par exemple, à l'occasion de toutes élections, n'appellerions-nous pas les candidats multiples à la tribune d'une réunion publique, et ne les soumettrions-nous pas à l'épreuve de la contradiction ? Faire éclater la Vérité, voilà, me semble-t-il, l'œuvre urgente. Ainsi, quand, sous des étiquettes neuves ou rajeunies, des comités exhibent à la clientèle électorale des objets d'antiquité, de quelque teinte que ce soit, faire en sorte qu'ils n'aient eu à les sortir de leur musée que pour un nécessaire et soigneux coup de plumeau... »

Joseph BRIAND.

Extrait de la réponse du camarade Junior, du Sillon Rennais

«... Il ne sera utile au Sillon d'aller « crier au Parlement ce qu'il veut » que le jour où le pays aura été conquis à nos idées et que le Parlement sera le reflet du pays. Je crois donc que nous ne devons aborder la politique que le jour où l'éducation démocratique aura porté beaucoup de fruits, quand les résultats seront doubles de ce qu'ils sont aujourd'hui. Pour y parvenir, il nous faut au moins quelques années et Marc est nécessaire au milieu de nous ; dans ces conditions, il ne serait donc pas candidat député en 1910 !... »

D. JUNIOR.

CEUX QUI PARTENT

Parmi ceux qui ont mis la main à la charrue, plusieurs ont regardé en arrière. Trainards, ils se sont couchés sur la glèbe et n'ont pas eu le courage d'avancer plus loin. Ils ont fait pleurer leurs camarades, ils ont broyé le cœur de ceux-là qui les aimaient de façon plus intime parce qu'ils avaient éveillé dans leur âme les enthousiasmes sacrés, recueilli sur leurs lèvres le témoignage d'une fidélité qui jurait d'être éternelle. Ils sont partis... et le Sillon a continué de vivre, de grandir et de conquérir...

Oh ! j'en ai connu de ceux-là !... C'étaient des étudiants, jeunes âmes ardentes !... Ils sont tombés de lassitude. Fatigués du combat, lâches devant la persévérance des efforts réclamés, ils sont venus tout robustes encore, offrir une honteuse capitulation aux séductions de leur entourage. C'étaient des ouvriers, des employés, assagis un beau jour et devenus plus soucieux de couler une vie tranquille et bourgeoise au milieu de la bienveillance d'un patron intéressé, que d'user douloureusement, dans une âpre lutte sans profit, une pénible existence qu'ils

finiraient sur la brèche en se raidissant une dernière fois pour donner une impulsion suprême au mouvement démocratique.

Ils avaient entrevu l'Idéal et l'avaient aimé, mais quand ils purent embrasser du regard la longue route qui y montait, semée d'écueils, et se rendre compte de tout ce qu'ils seraient obligés d'abandonner derrière, eux aussi « s'en allèrent tristes, car ils avaient de grands biens ».

Hélas ! ils ne sont point partis porter à d'autres, les dernières énergies d'une volonté défaillante. Un jour, ils ont refusé de continuer leurs efforts et de marcher plus longtemps à côté de leurs camarades ; essoufflés, ils ont crié grâce en réclamant des égards pour leur tempérament plus chétif. Alors, comme le voyageur timide, ils sont restés à mi-chemin, encourageant du geste les compagnons hardis qui poursuivaient l'ascension et voulaient atteindre quand-même les dernières hauteurs du sommet convoité. La vie militante était trop lourde, mais ils resteront du « plus grand Sillon » : ce mot de victoire, devient le glas sinistre de leur défaite qui ne fera plus désormais que se précipiter.

Car une méchante expérience, trop souvent, nous a montré combien la retraite aisément se change en une panique qui conduit les vaincus au désastre définitif.

Tout idéal se trouve rejeté, bientôt, par une âme qui se rapetisse ; les nobles amours, les hautes aspirations, tous les enthousiasmes abandonnent un cœur qui ne sait plus vibrer.

Le Silloniste d'avant-hier qui s'arrêta languissant sur la route et qui suivait, hier encore, notre marche d'un regard sympathique a roulé jusqu'au fond de l'abîme. Il ne sait plus comprendre les désintéressements généreux ; il s'en vient, blasé, avec l'amertume de son sourire de sceptique, plaindre ironiquement ce qu'il appelle des folies de jeunesse et qu'il ne désespère pas encore de voir se passer.

Quelle triste impuissance, quelle pitoyable misère que celle de l'homme livré à sa seule faiblesse ! Et quelle chimère trompeuse serait notre rêve démocratique si nous étions tout seuls pour le réaliser ! si nous n'allions demander le réconfort de tous les instants à ces puissances sublimes de révolution que nous trouvons, nous autres, dans le Christ Jésus et dont nous supplions humblement la Sainte Eglise Catholique d'être auprès de nous la dispensatrice toujours. C'est l'égoïsme, la faiblesse découragée qui enfantent les défections, d'ordinaire ; et elles font saigner à la fois douloureusement notre cœur de démocrate et de chrétien, car ceux qui parlent sont ceux qui cèdent, et ceux qui cèdent, trop souvent hélas ! sont ceux qui meurent à l'Idéal !

Jean POULHAZAN.

La Vie du Sillon en Bretagne

ILE-ET-VILAINE

Rennes

Le mercredi 12 février, le camarade Poulhazan faisait, à la salle de l'Union Républicaine des Etudiants Rennais, sa deuxième conférence sur le Sillon.

Au milieu d'une attention plus ou moins soutenue, il montra comment le Sillon envisageait tous les problèmes politiques et économiques à la lumière de son idéal. Puis, un premier contradicteur demanda si le Sillon était partisan du prêt à intérêt (question complètement étrangère au sujet) et un deuxième affirma d'abord que la question sociale était une question de gros sous, puis, après une réplique de Poulhazan, il vint confirmer, peut-être inconsciemment, les paroles du conférencier. Enfin, M. Beck professeur au Lycée, trouva que le Sillon n'avait rien d'original, puisque les idées qu'il émettait et les réformes qu'il préconisait étaient émises et préconisées par tous ceux qui ont à l'égard de leurs semblables, les plus élémentaires sentiments de justice.

Poulhazan montra alors que tous les partis ont à leur programme un certain nombre de réformes qui constituent à elles seules le but final de leurs efforts tandis que le Sillon, tout en demandant les améliorations multiples qui peuvent, dès maintenant, donner aux ouvriers le plus de bien-être matériel, cherche avant tout le développement de la conscience et de la responsabilité. Et comme la Démocratie idéale serait une société où tous les citoyens possèderaient au maximum ces deux vertus civiques, — but qui ne pourra jamais être atteint, — il faudra donc toujours que le Sillon ait cette préoccupation constante d'orienter tous ses efforts et tous ses actes pour se rapprocher de plus en plus de cet idéal. Et c'est bien là, ce qui constitue son originalité.

Les auditeurs semblèrent satisfaits des précisions apportées au cours de cette discussion, puisqu'après quelques hésitations, ils se décidèrent à approuver notre idéal démocratique et républicain.

Le dimanche 23 février, notre ami Henri Teitgen, faisait aux Lices, une conférence publique et contradictoire, sur les *Exigences du Travail Démocratique*.

Après avoir exposé notre conception de la Démocratie et montré que la besogne essentielle qui s'impose à tous les démocrates sincères est une tâche de formation morale et d'éducation civique, il termina par un vibrant appel au respect de toutes les convictions sincères, et à l'union de tous les idéalistes convaincus de la nécessité de proposer un autre but à la Démocratie que la satisfaction de besoins purement matériels.

Le citoyen Avenel vint alors affirmer sa préférence pour les moyens révolutionnaires et s'efforça de justifier son impatiente attente d'une société meilleure ; il reprocha aux sillonnistes leur résignation catholique et mit en garde ses amis contre le mouvement du Sillon, qui d'après lui, est composé de bourgeois et il déclara que le seul parti qui libérera l'ouvrier est le Parti socialiste unifié, qui malgré certaines défaillances comme on en rencontre dans tout mouvement humain, restera cependant le Parti ouvrier.

Notre ami Teitgen répliqua que, pour légitime qu'elle soit, l'impatience de son contradicteur ne justifie pas ses moyens et puisqu'il a fallu dix-neuf siècles d'efforts et de labeur humain pour aboutir à l'état social où nous sommes, il est véritablement puéril de croire qu'une heure de violence suffira à une transformation sociale définitive. Dès lors, qu'on le veuille ou non, un travail s'impose, lent, pénible et douloureux, celui de l'éducation démocratique. A propos de la résignation, le conférencier expliqua comment leur foi, loin d'imposer aux catholiques la paresseuse inactivité qu'on leur prête, les oblige au contraire à une lutte opiniâtre pour la Vérité et la Justice. Il montra enfin comment ceux qui, dans le Parti socialiste, se retournent contre leurs amis, sont logiques, en vertu de la fameuse théorie de la jouissance, et comme quoi, la C. G. T. a raison, lorsqu'elle dit qu'il ne faut rien attendre des politiciens, mais que l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes.

L'auditoire devint houleux ; une deuxième contradiction du citoyen Avenel et une réplique de notre ami furent hachées d'interruptions et le conférencier ne put, sur une question de son adversaire, que lui offrir d'organiser lui-même une controverse sur les *moyens de réaliser la démocratie*.

L'immense majorité de l'auditoire vota par acclamation un ordre du jour de confiance dans le Sillon pour réaliser en France la *République démocratique*.

La sortie s'effectua au milieu d'un vif enthousiasme ; une manifestation acclamant le Sillon parcourut les rues, tandis que les socialistes suivaient en chantant l'*Internationale*.

C'est la première fois, à Rennes, qu'une réunion de ce genre a lieu sans incidents. A part quelques cris au moment de la contradiction, tout s'est passé dans le plus grand calme. Nous avons donc conquis la liberté de la parole, et désormais, la force triomphante de la Vérité pourra s'opposer facilement aux erreurs de nos adversaires.

Le dimanche 1^{er} mars, le camarade Salmon parlait de la Démocratie au local du Sillon rennais, devant un bon nombre d'amis. Il montra comme quoi les Sillonnistes devaient être des meneurs, c'est-à-dire des hommes d'influence, capables d'entraîner les foules et de s'imposer à elles.

Après une légère discussion sur l'originalité du Sillon, la réunion prit fin par le *Chant du Sillon*.

MORBIHAN

Sauzon

Nous recevons la lettre suivante :

« Nous vendons toujours l'*Eveil*, mais la vente devient de plus en plus difficile, qu'importe ! nous ne nous décourageons pas.

Nous avons parcouru toute l'île pendant ces derniers temps.

A Locmaria, nous avons voulu faire une conférence sur le « Sillon et la République », car on est républicain par là, mais, à la mode du jour. Cela n'a pas réussi, il n'est venu qu'une dizaine d'hommes auxquels nous avons expliqué notre idéal démocratique. Mais, ici, on ne comprend pas le *Sillon*, ou plutôt, on ne veut pas le comprendre. Eh ! bien, nous ferons tant que l'on sera bien forcé un jour de voir de quel esprit nous sommes. »

Lanouée

Le camarade Moisan nous écrit :

« A Lanouée, nous avons instauré un système de propagande individuelle dont nous espérons retirer de très bons résultats. Dans chaque contrée, sinon dans chaque village, je tâche de connaître le type le plus intelligent, le plus apte à entrer dans notre mouvement et aimer nos idées. Après avoir fait intime connaissance et expliqué ce qu'est le *Sillon*, je lui offre de s'abonner à l'*Eveil*, gratuitement la première année, car je dispose de quelques fonds pour le placement de plusieurs abonnements. Après avoir lu l'*Eveil* pendant un an, il est très probable qu'il en restera quelque chose. Ces camarades ne manqueront pas d'en causer à leur entourage, et comme ils seront parmi les plus intelligents, il y a des chances pour qu'ils exercent sur leurs camarades du village et des environs la meilleure et plus salutaire influence. Pour moi, je crois que cette propagande vaut mieux et sera suivie de résultats plus grands que la vente de l'*Eveil* aux portes des Eglises. C'est ce que l'autre jour, j'expliquais au congrès de Loudéac, lorsque des camarades se plaignaient amèrement que la vente ne marchait pas. Pour la campagne, il me semble bien que le système de propagande dont je parle, est le meilleur pour atteindre la masse. »

Loudéac

Pour la deuxième fois, Loudéac a eu son congrès, le dimanche 9 février. — Vingt-deux centres s'étaient fait représenter : Rennes, Saint-Malo, Quimper, Vannes, Saint-Brieuc, Guingamp, Dinan, Lamballe, Langoat, Chatelaudren, Plouagat, Saint-Nicolas-du-Pélem, Lanrivain, Saint-Trimoël, Plouguenast, Uzel, Merdrignac, Plémet, La Motte, La Chèze, Saint-Caradec, Lanouée et Josselin.

Au total une soixantaine de congressistes... y compris Madame Teitgen, qui voulut bien honorer de sa présence les diverses manifestations de la journée.

A 10 heures, au local du *Sillon*, séance de travail ; rapport de Le Marec, sur la *Propagande*, — celle que nous faisons et celle que nous devons faire. — La vente de l'*Eveil*, la plus urgente de toutes les propagandes a baissé dans des proportions inquiétantes. A qui la faute ? A nous, assurément. Depuis quelque temps, nos camarades tirent au flanc d'une façon lamentable. Il semblerait donc que si nous voulons marcher avec un peu de dignité, vers le but que nous visons, nous devions commencer par secouer notre paresse : le reste nous sera donné par surcroît !

Telles furent, en deux mots, les conclusions du rapport et de la discussion.

Après le banquet — servi aux petits pois et assaisonné, selon l'usage, d'une multitude de toasts — une nouvelle réunion d'études rassemblait les congressistes dans la grande et belle salle du *Sillon Loudéacien*. — Bérest donna lecture de son rapport sur la *Désertion des Campagnes*, envisagée comme plaie sociale et antidémocratique. Très documenté, ce rapport, soit dit sans offenser le rapporteur. Et grâce à l'appui de Teitgen, une discussion excessivement intéressante s'engagea entre nos camarades de la campagne sur le point de savoir si cette question ressort du domaine moral ou si elle ne dépend pas plutôt du terrain économique. Selon les uns, le problème sera résolu le jour où l'on aura suffisamment élevé le niveau moral du travailleur des champs ; d'après les autres, au contraire, il faudrait recourir uniquement aux œuvres sociales, syndicats de fermiers, coopératives de toutes sortes, etc. pour solutionner la question.

La vérité doit se trouver entre les deux. Lorsqu'on aura transformé la mentalité du rural, il y aura sans doute un grand pas de fait, mais cela ne suffira pas. Pour attacher le paysan à son coin de terre, il sera encore nécessaire de lui assurer, par des institutions appropriées, le maximum de bien-être matériel qu'il est en droit d'espérer.

On a lu dans l'*Ouest-Eclair* du lendemain le compte-rendu de la réunion publique. Ce fut un succès éclatant.

Notre lettre à M. Turmel avait « renversé » le pays ! — « Oser provoquer M. Turmel ! se disait-on, avec stupéfaction. Ils sont bien audacieux, ces jeunes gens !... » — Résultat : 800 personnes à la conférence.

Il faut dire qu'avant le congrès, M. Turmel était comparé à Padoubny et considéré comme intombable. Il n'en est plus ainsi maintenant. Mais quelle déception pour les aboyeurs de l'U. P. ! Ne s'imaginaient-ils pas que le « patron » était éloquent et qu'une simple chiquenaude de sa part suffirait pour culbuter le *Sillon* ? Hélas ! cette réunion leur réservait la plus cinglante des humiliations.

Au point de vue éloquence, M. Turmel fut notoirement inférieur et en guise de contradiction il proclama la faillite de l'anticléricalisme et la sincérité de nos convictions républicaines... Les « républicains » n'en revenaient pas ! Dans le parti, ce fut un vrai scandale !...

Nous autres, nous aurions tort de nous plaindre.

Mais une telle attitude, outrageusement intéressée, ne devait pas contenter tout le monde. Une vigoureuse campagne anti-turmelliste a pris naissance dans le *Réveil* qui semble loin de toucher à sa fin. « Ce sont des fumistes », conclut le docteur Boyer. Nous n'avons jamais dit le contraire !...

Le plus clair de l'affaire, c'est qu'on a vu dans le *Sillon* un mouvement sérieux et puissant, indemne de toute compromission et capable de faire passer dans la réalité ses rêves de fraternité et de Justice.

Dinan

Comme nous le faisions prévoir le mois dernier, la vente de l'*Eveil* augmente constamment. En février, 125 numéros ont été écoulés chaque dimanche et maintenant, ce chiffre est monté à 150.

Les camarades du cercle de Léhon se mettent aussi à l'ouvrage et prennent tous les dimanches 15 ou 20 *Eveils* qu'ils vendent à Léhon et dans les environs.

Espérons que l'ardeur dont font preuve les Dinannais dépasse les murs de leur cité et s'étende à toute la Bretagne ; mais, à mesure que la vente au numéro augmente, ingéniez-vous à trouver des abonnements directs parmi vos anciens clients, c'est là ce que du Roure réclame avec insistance et ce que tous nous devons désirer, la vente au numéro ne devant être qu'un acheminement vers l'abonnement direct. Faites donc en sorte que ce désir devienne réalité, car c'est le meilleur appui que nous pouvons donner en ce moment, à la bonne marche de notre Journal.

FINISTÈRE

Châteaulin

Le dimanche 23 février, à la salle Blaise, devant plus de 250 personnes, notre ami Kellershohn exposa nos idées sur l'avenir de la République, et après avoir dissipé les préjugés et les équivoques qui empêchent l'union franche de tous les républicains, il fit un vibrant appel à cet auditoire, d'abord étonné et bientôt conquis, pour préparer cette République nouvelle qui ne sera l'œuvre ni des partis, ni des lois, mais des citoyens eux-mêmes devenus meilleurs et faisant leurs affaires eux-mêmes, librement, honnêtement et fraternellement.

Quant à nous, en plus de nos connaissances et de notre science, nous apportons au service de la Cause démocratique les merveilleuses forces morales que nous trouvons dans la religion du Christ.

Cette conférence fut écoutée religieusement par l'auditoire, peu habitué à un pareil débat d'idées, calme en même temps que passionnant ; il s'anima d'ailleurs au cours de la contradiction qui fut portée par plusieurs conseillers municipaux de Châteaulin, lesquels demandèrent à notre ami quelques explications sur l'attitude de Mgr Duillard et sur la réforme électorale, ce qui permit à Kellershohn de

préciser davantage nos idées et de les faire applaudir plus longuement à la satisfaction de tous, puisque l'auditoire, contradicteurs en tête, s'en vinrent féliciter le conférencier et lui serrer la main.

Ce fut donc une bonne journée pour le *Sillon*, dont nos camarades châteaulinois sauront tirer parti.

Quimper

Notre Congrès, primitivement fixé au lundi de Pâques, est renvoyé au dimanche et lundi de Pentecôte. De cela, une des raisons est le rapprochement des dates du Congrès national et de notre Congrès régional, qui aurait pu nuire à l'un et à l'autre.

Nous prions tous ceux de nos amis qui ont reçu notre première circulaire et nos feuilles de statistique, de nous répondre sans tarder. Leurs réponses précises resteront un des éléments des rapports du Congrès et nous permettront d'entreprendre une propagande plus méthodique.

A TRAVERS

LES REVUES SILLONNISTES DE PROVINCE

Début non pas « à travers les revues provinciales » mais « à travers les lettres et communiqués. » Tolérez, chers lecteurs.

1^{re} LETTRE. — Un estimable châtelain du Morbihan écrit à Rennes pour demander un jardinier. Le bon prêtre auquel il s'est adressé, à son homme, il pourra le voir quand il voudra... ? Inutile..., car le 18 janvier, le châtelain récrivait : « Les renseignements que j'ai eu me disent que, malgré les ordres du Pape ! et de Monseigneur l'Archevêque ! vous êtes un des fervents admirateurs et propagandistes du *Sillon* ; ne voulant pas avoir chez moi des gens propageant les idées que je combats, je ne donnerai pas suite à la proposition du jardinier que vous m'offrez. Veuillez agréer... »

« Pauvre jardinier ! Tu es un bouc émissaire ! Bien que tu ignores cet excellent *Sillon*.

2^e LETTRE. — « Notre ouvrier boulanger, de l'avis de toute la population, est un ouvrier modèle. Il travaille consciencieusement du matin au soir. Sa conduite est exemplaire et on n'a absolument rien à lui reprocher. Il me semble donc qu'un patron n'a qu'à se féliciter de posséder un tel ouvrier. Eh bien, non ! Ce jeune homme a le tort d'avoir des idées, d'être un ouvrier conscient, et non une brute courbée sans idée et sans espérance sur son dur métier. Il va chez le vicair pour y prendre quelques moments de récréation utile après son travail. On parle du *Sillon*, on discute, on s'encourage à l'action, au bien à accomplir autour de soi. Il n'y a rien là qui aille contre la foi ou les mœurs. C'est votre avis. Ce n'est pas celui de M. le Recteur et d'un vicair de B... A tout prix, il faut faire filer cet ouvrier qui se permet

de penser et d'être démocrate. Pour arriver à ce but, on lui rend la vie impossible et la cuisinière du presbytère est chargée d'aller monter la « hure » du patron chaque matin. Finalement on y arrive et le tour est joué... Voilà le récit du départ de notre camarade. Il part à cause de ses idées. On a cherché une occasion de le flanquer à la porte. On a été enchanté de trouver la demande d'augmentation de prix... C'est fantastique ! c'est pourtant réel, et je puis vous en donner des preuves. Heureusement nous ne sommes pas des découragés et nous savons que souffrir pour la Cause, c'est encore la servir... »

Oh, l'affreux cléricisme !

3° COMMUNIQUÉ. — Un camarade de Rennes, P. A., père de famille, est sollicité d'entrer dans le tiers-ordre franciscain. Il y consent volontiers. On le présente chez le président qui l'informe des diverses obligations : « Vie chrétienne, communion mensuelle... » Très bien, dit-il, depuis longtemps, nous vivons ainsi au *Sillon*, nous faisons même davantage, nous avons eu des adorations nocturnes... » — « Ah ! vous êtes du *Sillon*... » — « Oui, je lui dois d'avoir gardé ma jeunesse... » — Quelque temps après, à la réunion du tiers-ordre, notre ami est présenté au Père franciscain... « Nous sommes heureux, mon cher ami, dit-il, de votre désir d'entrer dans le tiers-ordre. Vous serez une excellente recrue, nous l'espérons. Mais vous êtes du *Sillon*, et je suis obligé de vous dire que si vous êtes tertiaire, vous ne devrez plus aller au *Sillon*. Il faudra choisir. » — « Mon Père, mon choix est fait, je garde le *Sillon*. »

Serait-ce un boycottage nouveau genre ?

4° COMMUNIQUÉ. — « A MM. les Membres du *Sillon* (rennais). « Vous êtes invités à venir assister à la réunion de l'adoration nocturne qui aura lieu dans la chapelle du catéchisme de Saint-Aubin, de 9 heures du soir à 2 heures 1/2 du matin, le jeudi 3 mars. »

Bon ! je suis soulagé des autres avanies. Car nous sommes encore de la vraie Eglise.

★ ★

CHRONIQUE SOCIALE DE L'EST. — La « journée sillonniste » d'Epinal a été une excellente préparation au Congrès d'Epinal fixé aux 14 et 15 mars. 50 camarades Vosgiens font leur examen de conscience et traitent les questions brûlantes. A noter ces remarques salutaires, aussi vraies pour la Bretagne que pour l'Est. « Ici, constatent-ils, l'activité extérieure est débordante, mais on n'a pas le temps d'approfondir les idées du *Sillon* ; fâcheuse méthode qui met nos camarades, et surtout les nouveaux venus, à la merci de tous les racontars intéressés ; la propagande n'est solide que si elle repose sur des convictions raisonnées. »

Là, c'est la vie fraternelle du cercle qui est en souffrance ; les relations entre camarades sont tendues ; la confiance n'est pas complète ; et l'on ne se rend pas compte qu'il y a plus de péril encore pour le *Sillon*, dans les imperfections de l'amitié des sillonnistes que dans toutes les divergences purement intellectuelles qui pourraient éclater parmi eux.

Ailleurs, les préoccupations et les difficultés locales tendent à retenir nos camarades de communier au large courant de la vie collective du *Sillon* ; nos amis n'ont pas su assez défendre contre l'emprise du milieu l'intégrité de l'idéal commun ; car, qu'est-ce que le *Sillon*, si ce n'est une poussée de vie puissante et originale qui associe dans une unité complète des hommes assez forts pour résister à l'enlèvement de leur milieu.

Et partout enfin les énergies ont besoin d'être stimulées... Ah ! oui, et c'est avec raison que nos camarades de l'Est prônent et recommandent par dessus tout, plus que les circulaires, questionnaires, affiches... quoi donc ! les démarches personnelles : il faut faire des visites à tous les abonnés du *Sillon* et de l'*Eveil*, à toutes les personnes signalées comme susceptibles de s'intéresser à notre mouvement ; voilà la tâche très précise qui se recommande à l'activité de nos amis.

Je suis heureux de signaler cette vérité et d'y insister au point de négliger l'action de nos camarades à Nancy, à Belfort, contre l'« Est républicain » fort en équivoques et contre le « Nouvelliste des Vosges » qui reproduit l'interview de Mgr Dubillard, au « Figaro ». C'est le bon travail, en effet : tant pis pour vos jambes, chers sillonnistes bretons, tans pis pour vos hésitations ou vos timidités. Aujourd'hui il faut de l'audace et de la ténacité.

A LA VOILE. — La revue est volumineuse : 48 pages. Elle est à un tournant de son histoire : « Voici que pour nos amis s'ouvre, dans la région du Nord, une étape nouvelle où ils auront à déployer une énergie plus que jamais virile. »

Durant longtemps, l'œuvre du *Sillon* s'est limitée à la constitution du patrimoine moral à verser plus tard dans les conflits de la vie économique et politique. L'heure a sonné de la préparation à l'exécution. Le moment est venu de nous mêler intimement et pratiquement aux luttes sociales sur tous les terrains où elle s'engage. »

Et le Nord est d'une activité...

120 sillonnistes sont réunis au Congrès de Lille.

Roubaix est exemplaire dans sa vente à domicile de l'*Eveil*. C'est à imiter : 275 *Eveils*, le 8 décembre ; 350, le 6 janvier ; puis 360, 375, 400, et le 2 février, 450. En vérité, que cette leçon de travail pratique et tenace soit salutaire à tous nos amis, comme aussi aux roubaisiens qui peuvent encore beaucoup plus.

Je continuerais bien à faire le recensement de chaque ville du Nord. Partout il y a décision à organiser cette vente et succès qui déconcertent et étonnent.

Le système est inauguré aussi pour « la librairie. »

A Lille, nos amis prennent à condition une certaine quantité de petits tracts, par exemple, dont ils versent d'avance la somme totale, mais qui leur sera remboursée avec les invendus. Le mois écoulé, la vente est considérée comme fermée.

C'est ce que nos camarades avaient fait un peu partout pour l'almanach ; et là où il en fut ainsi, la vente fut déçue.

En même temps que ce travail obscur et fécond, le Nord est remué par les conférences publiques : Jacques Fonlupt parle chez les Verriers d'Aniche ; Victor Diligent, à Croix, à Watrelos, dans le quartier du Vieux-Lille ; Fonlupt est encore à Saint-Souplet ; Gemalhing à Amiens. Monarchistes et socialistes contredisent. Quelle bonne vie !

Par ailleurs, les environs de Tourcoing commencent à être travaillés. Roncq, Mouvaux, Bousbecques et Linselles auront sans doute des représentants à la prochaine « journée sillonniste » qui doit avoir lieu à Tourcoing, après le succès parfait de la précédente organisée récemment à Halluin.

Nos camarades d'Abbeville, malgré les plus nombreuses et les plus étonnantes tentatives de boycottage, voient leur récent I. P. en pleine prospérité. Quelques chiffres sont intéressants à citer : à la conférence du 10 janvier : 42 auditeurs ; à celle du 17 : 60 ; à celle du 31 : 98 ; la salle était pleine alors et l'auditoire très mêlé : instituteurs, institutrices, militaires, ouvriers, bourgeois.

Boulogne forme en ce moment une section de la Ligue anti-pornographique. Ils ont déjà obtenu les adhésions les plus importantes et les plus variées ; celles du docteur Aigré, radical, ancien maire de Boulogne ; du chanoine Joncquel, doyen de Saint-Nicolas ; du pasteur Arboux...

Incontestablement, de façon générale, 1908 s'annonce comme devant voir dans toute la région du Nord un développement très intense du *Sillon*. Quel réconfort !

BOUQUETS : Ne pas oublier d'aller se faire une âme forte au Congrès National, les 1, 2, 3, 4, 5 avril. Choisissez vos jours. Voyez le programme.

Notre *Ajanc* sera encore plus intéressant si vous renouvez votre abonnement d'avril, si vous nous écrivez, si vous vous préparez au Congrès de Quimper, si vous travaillez à sa diffusion, comme cet aimable correspondant qui, satisfait du n° de février, nous envoie 13 fr. pour le servir à 80 lecteurs environ, dont il nous dresse la liste.

Envoyez à l'administrateur des noms susceptibles de s'abonner à l'*Ajanc*, et auxquels nous pourrions envoyer des numéros spécimens, ou bien faites le service vous-même.

P. CONSTANT
du *Sillon Rennais*.

N. B. — Il n'y a pas de réduction sur les chemins de fer pour le Congrès National. A Rennes, nous centralisons les adhésions des camarades et de toutes les personnes qui veulent s'y rendre. Dix personnes auront droit à la réduction de 50 0/0. Ecrire en indiquant le jour et l'heure du départ de Rennes.

Cette revue est composée par des ouvriers syndiqués.

Imp. Bretonne,
38, rue du Pré-Botté, Rennes

Le Gérant : M. LEBRETON.

FEDERATION DU LIVRE
78^e Section
OUVRIERS SYNDIQUES

Pour la diffusion de « l'Eveil démocratique »

NOUVEAUX PRIX DE PROPAGANDE

Il n'y a pas de localité où notre journal ne puisse être vendu. Tous nos amis, tous nos abonnés peuvent donc et doivent travailler à sa diffusion.

Afin de les aider dans leur effort, nous établissons pour les petites commandes de nouveaux prix, sensiblement inférieurs aux anciens.

Désormais, le prix de 0 fr. 4 par exemplaire franco sera appliqué aux commandes inférieures à 50 et supérieures à 10. Ainsi :

10 exemplaires	couteront	0 40	(anciennement 0 50)
20	—	0 80	(— 1 00)
25	—	1 00	(— 1 20)
40	—	1 60	(— 2 00)

De 5 à 10 ex., le prix de 0 fr. 05 l'ex. franco est maintenu.

POUR LES NOUVEAUX CENTRES

Beaucoup de nos amis n'osent pas commencer à vendre *l'Eveil* parce qu'ils craignent les dépenses entraînées par les invendus et les quelques frais de début. Ils n'auront plus désormais cette excuse.

Nous consentirons en effet, à tous les nouveaux centres de vente, les très fortes réductions suivantes :

Le prix des 4 premières commandes sera calculé à raison de 0 fr. 03 l'exemplaire franco.

De plus nous enverrons gratuitement un nombre de prospectus de *l'Eveil*, double de celui des journaux commandés. Ainsi :

Pour 1 20	nous enverrons	10 ex.	pendant 4 semaines et 20 prospectus.
— 3 »	—	25	— 50
— 6 »	—	50	— 100
— 12 »	—	100	— 200
— 24 »	—	200	— 400

Ces réductions ne sont consenties qu'aux nouveaux centres qui s'engagent à faire 4 commandes consécutives : le prix d'une commande isolée serait calculé au tarif ordinaire.

Le paiement d'avance est une règle absolue.

Nous engageons vivement nos amis à nous envoyer en une seule fois le prix des 4 commandes. Cependant ils pourront les payer semaine par semaine s'ils le préfèrent.

Il est entendu que les 4 commandes ne seront pas nécessairement de la même quantité.

LA LUTTE POUR LA DEMOCRATIE

Par Marc Sangnier

- 1^{re} Partie : La Révolution sociale.
- 2^e Partie : La Guerre religieuse.
- 3^e Partie : Dans la bataille des idées.

LA LUTTE POUR LA DEMOCRATIE, livre de doctrine et livre de critique, chaleureux et clair, que vient de publier Marc Sangnier, est un de ces livres qui rendent à la fois plus nécessaire et plus aisé notre travail de propagande.

Voici quelques-uns des sujets qui y sont traités :

La Révolution sociale. — Le patronat. — Le socialisme. — Le syndicalisme révolutionnaire. — La guerre religieuse. — La Séparation. — Le « Parti catholique ». — Le clergé de France. — Les catholiques sociaux. — La patrie. — L'armée et la démocratie. — Le duel. — La leçon des élections, etc.

Non seulement nous recommandons la lecture de **LA LUTTE POUR LA DEMOCRATIE** à tous les Cercles qui y trouveront d'excellents sujets d'étude et de discussion, à tous nos camarades qui seront heureux de posséder ces pages si fortes et si pleines, mais nous prions les uns et les autres de s'efforcer de répandre dans tous les milieux le livre de notre ami.

Un vol. in-12 de 300 pages. Prix : 3 fr. 50. (PERRIN, éditeur.)

ACHETEZ

L'Almanach du Sillon

Le plus intéressant, le plus amusant, le mieux illustré de tous.

Prix : 0 fr. 50

25 Almanachs, franco : 10 fr. — Cent Almanachs, franco : 35 fr.

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée.

BILLETS D'ALLER ET RETOUR

La durée de validité est de 12 jours pour la 1^{re} zone jusqu'à 50 kilom. de 3 jours pour la 2^e zone de 51 à 100 kilom. ; elle est ensuite augmentée d'un jour par 100 kilom. jusqu'à la 13^e zone de 1101 à 1200 kilom. pour laquelle cette durée est de 14 jours. Lorsque le délai de validité d'un billet d'aller et retour expire un dimanche ou un jour de fête légale, ce délai est augmenté de 24 heures ; il est augmenté de 48 heures lorsque le jour où il expire est un dimanche suivi d'un jour de fête légale, ou un jour de fête légale suivi d'un dimanche.

5^e Année

N° 4

Avril 1908.

L'AJONC

ORGANE DU " SILLON " EN BRETAGNE

Impressions de Congrès

C'est de l'enthousiasme que je rapporte de Paris ! et ceux qui se plaisent à blaguer mon scepticisme peuvent, par cette simple phrase, juger de la profondeur de l'émotion que j'ai dû ressentir là-bas...

C'est de l'enthousiasme et c'est une invincible confiance en l'avenir du *Sillon*.

Et comment en serait-il autrement..., le congrès qui avant cette année avait réuni le plus grand nombre de congressistes était celui de 1906. A ce moment, Clémenceau n'avait point encore — et pour cause — eu l'excellente idée de jouer au petit Bonaparte, et d'interdire aux compagnies de chemin de fer de nous accorder la réduction de 50 %. A ce moment le *Sillon* central avait dû, tant à toujours été grande la pauvreté de nos camarades, allouer aux plus nécessiteux d'entre eux des subventions dont le total atteignait 2.800 francs ; à ce moment les évêques nous bénissaient et nous berçaient doucement de leurs encouragements, si bien que l'on pouvait assister à ce spectacle symbolique de groupes d'une quinzaine de jeunes gens, accompagnés par de braves curés dont la soutane noire était ornée de l'épi de blé et du ruban rouge....

Aujourd'hui plus un sou de subventions, plus de 50 % de réduction, plus de prêtres faisant le métier de bergers, plus de bénédictions... Or en 1906, ils étaient 1.500, et en 1908, nous étions 2.000. (C'est du reste après avoir fait des constatations

de ce genre que de braves gens disent pour le *Sillon* la prière des agonisants, et que l'abbé Barbier écrit : « La décadence du *Sillon* ! »)

Nombre n'est rien, influence vaut mieux.

Où donc est le temps où Marc présidait et dominait des Congrès dans lesquels de vagues camarades de 15 à 18 ans n'osaient lancer une idée sans lever sur lui des yeux angoissés par la crainte de commettre des gaffes, et celui tout proche encore (qui ne se souvient du Congrès de Saint-Brieuc) où Sanguier devait à chaque instant donner des directions, rectifier des erreurs....

Maintenant Marc a pu, et la discussion a été captivante, laisser passer, sans intervenir, des séances entières de travail... tout autour de lui s'est levée une pleiade d'hommes qui s'appellent : Constant, Diligent, Renard, Brocard, Senn, Gemalhing, du Roure, Coutan, Meyer, Salmon, Hoog, etc. etc. qui ne sont pas seulement des camarades profondément démocrates, mais qui ne dédaignent point d'être en même temps des autorités philosophiques, scientifiques ou littéraires, puisque pour la plupart ce sont des professeurs de l'Université et des agrégés, et si j'ai à dessein, mêlé à leurs noms quelques noms de simples ouvriers c'est que j'ai voulu montrer la fraternelle et démocratique amitié qui nous unit au *Sillon* dans un tel amour de la Cause, que disparaissent dans cet amour et dans le tutoiement qui en est le symbole les mesquines inégalités de la fortune ou des professions.

Marc reste toujours le meilleur et le plus grand d'entre eux, il les dépasse sans doute par sa claire intuition des nécessités futures, et son sens suraigu des besoins de l'avenir, il les égale par cette humilité charmante qui fait qu'il préfère toujours dans ses intimes causeries, ou ses loisirs, l'obscur compagnie de gosses de 18 ans au rasant honneur de gravement causer avec les sommités sociales qu'il pourrait fréquenter, il n'en reste pas moins qu'il n'est plus seul, que le mouvement qu'il a créé a débordé de toute part sa personnalité pourtant si puissante. Il n'en reste pas moins que le *Sillon*, peut dès aujourd'hui envisager l'époque où ses méthodes et ses idées auront dans la nation la toute première place.

Et qu'on ne sourie pas ! Et qu'on ne s'avise point de croire que ce sont là mots à effets, ou grandiloquentes, mais creuses phrases nées de l'enthousiasme d'un jour. Non.

Ce sont les constatations que j'ai faites là-bas qui me forcent à les écrire. C'est qu'en effet un ordre social nouveau s'élabore vraiment, la famille démocratique se constitue dans l'idéal du *Sillon*, et je dois saluer ici les centaines de dames sillonnistes qui vibraient à l'unisson de nos jeunes ardeurs. Il faut dès à présent cesser de douter du Sillon féminin sous peine d'être injuste, car les deux séances de travail consacrées à étudier le nouvel aspect du *Sillon*, et où presque seules les dames prirent la parole ne permettent plus de nier l'évidente vitalité de ces nouveaux groupes démocratiques...

Le vieux monde bourgeois craque de toutes parts et sur ses ruines se dresse la maison du *Sillon*, celle où déjà s'abrite la famille sillonniste, et dont l'aspect fraternel séduit les visiteurs ou les passants observateurs et intelligents.

Et en vérité ce sont là passants de quelque tournure et visiteurs de marque...

Ce n'est point, en effet, la moindre caractéristique de ce Congrès de 1908, que de voir travailler en vue du même avenir, ces hommes que l'idéal démocratique du *Sillon* a pu seul rapprocher. Les plus influents des pasteurs protestants, Edouard Soulier et Ouvret, les chefs incontestables et d'ailleurs incontestés de la coopération française : Charles Gide et Daudé-Bancel ; le courageux et intrépide citoyen qui seul au milieu des anarchistes hurleurs qui voudraient faire croire à l'ouvrier de France qu'à eux seuls ils forment la grande patrie économique du prolétariat organisé qui s'appelle la C. G. T., seul ose opposer à leurs incendiaires théories la doctrine du syndicalisme calme et du réformisme démocratique : Keufer, le simple ouvrier, secrétaire de la Fédération du Livre.

* * *

Comment après cela s'étonner de l'immense émotion qui étreignait toutes nos poitrines à la vue de cette foule de 6.000 auditeurs qui se pressait dans l'énorme salle du Manège Saint-Paul, alors que 2.000 personnes au moins n'ont pu trouver place dans la salle, et obstruaient toute la rue, alors que cette conférence de clôture n'était ouverte que moyennant un droit d'entrée de 0 fr. 50. Alors que les auditeurs n'étaient point attirés par les débats toujours passionnants d'une conférence contradictoire, puisque la réunion était privée, et que seuls nos amis s'y étaient donné rendez-vous.

Comment vous dépeindre l'indescriptible et fol emballement qui s'emparait de nous tous lorsque dans un de ses plus beaux mouvements oratoires, Marc nous conviait à l'espérance en l'avenir ; comment vous montrer avec les mots qui conviennent, ce spectacle inoubliable qu'il nous fut donné de voir lorsque Marc sortit de la salle, porté non plus comme les vieux chefs gaulois sur le pavois guerrier, mais sur les épaules frissonnantes d'ardeur des camarades acclamant la paix, l'amour et la démocratie. Comment enfin vous faire ressentir ce crispement du cœur qui nous tenaillait, cet élan de tout l'être qui nous emportait, lorsque le soir, sous la lumière crue des tentures rouges, éclairées par les globes électriques et décorées des épis du *Sillon*, deux mille voix jeunes, fortes et délirantes clamaient au milieu des éclats des cuivres d'une fanfare, l'hymne de la France républicaine, l'hymne de la liberté, l'hymne de la démocratie : La Marseillaise !

Mathurin DOUET
du *Sillon Rennais*.

CONGRÈS RURAL DE LANGOAT

Tous ceux que préoccupe l'amélioration — dans un sens démocratique — du sort matériel et moral des ruraux bretons, voudront prendre part à la grande journée rurale que le Sillon Langoatais organise pour le dimanche 17 mai.

LA TRANSFORMATION ÉCONOMIQUE

Il est un point de la doctrine démocratique du *Sillon* qui a donné lieu à de nombreuses controverses, surtout dans les milieux conservateurs, et nous a valu l'épithète de *socialistes* ; je veux parler de la transformation économique par la disparition du patronat et du salariat. Il est utile que nous ayons sur ce point des idées claires et précises, aussi je me propose d'étudier successivement les raisons pour lesquelles nous voulons cette transformation et quels moyens nous préconisons pour la réaliser.

Tout le monde connaît nos idées sur cet important sujet, pour les avoir rencontrées un peu partout dans nos journaux, nos revues, nos discours. Nous disons que tout ici-bas évolue et se transforme ; que les organisations sociales varient avec le temps et les milieux, chaque

peuple s'efforçant de réaliser dans la pratique l'idéal moral et social qu'il a conçu. Nous ajoutons que l'organisation actuelle du travail, fondée sur le patronat et le salariat, ne nous semble pas exempte de cette loi d'évolution et qu'elle disparaîtra certainement pour faire place à une organisation nouvelle, mieux adaptée aux besoins et aux aspirations de notre société contemporaine. Nous croyons enfin que c'est vers un régime d'association ouvrière, de coopération, au sens le plus général de ce mot, que s'oriente l'évolution économique. Voilà à peu près tout ce que nous avons dit sur cette question ; il nous reste maintenant à examiner si ces projets de transformation sont légitimes, parfaitement conformes à la Morale et à la Justice.

Remarquons tout d'abord que si les critiques que nous adressons à la société capitaliste se retrouvent souvent dans la bouche des socialistes, nous les trouvons aussi dans l'enseignement de l'Eglise. Le pape Léon XIII, en effet, dans l'encyclique *Rerum novarum*, condamne le capitalisme, ce régime qui concentre le monopole du commerce et de l'industrie entre les mains d'un petit nombre de riches et d'opulents, qui font affluer vers eux toutes les richesses et imposent un joug presque servile à l'innombrable multitude des prolétaires ; il s'élève avec force contre l'usure dévorante qui cause tant de maux ; il rappelle que le salaire doit être suffisant pour faire vivre l'ouvrier sobre et honnête et lui permettre de fonder et d'élever une famille, conformément au droit naturel. Et il engage vivement les catholiques à remédier, par des mesures promptes et efficaces, à ce déplorable état de choses, afin de procurer à tous le minimum de bien-être matériel nécessaire à l'exercice de la vertu.

Ainsi donc l'Eglise elle-même nous presse de réformer la société présente dans le sens d'une application plus exacte des principes chrétiens de justice et de fraternité ; mais si l'Eglise nous montre le mal, elle nous laisse le libre choix des remèdes. C'est donc dans notre pleine indépendance de citoyens que nous devons rechercher une organisation économique qui permette l'application de ces principes et qui soit en même temps conforme aux aspirations de notre époque. Suivant notre méthode, nous étudierons les faits, les tendances, car, sur ce point comme sur tous les autres, nos idées n'ont pas été conçues *a priori*, mais elles sont le résultat de l'observation et découlent logiquement de notre définition de la Démocratie.

Il est un fait certain, c'est que nous traversons une crise économique, l'organisme social ne correspond plus aux besoins modernes. Cette crise provient tout d'abord du régime en lui-même, qui a pour résultat de maintenir toute une catégorie de citoyens dans un état d'infériorité continue, de misère imméritée ; qui subordonne le salaire des travailleurs aux nécessités de la concurrence ; qui fait du monde une sorte d'arène où les forts écrasent les faibles ; qui nous donne enfin ce spectacle scandaleux d'une aristocratie de la fortune, d'une classe de bourgeois qui refusent de se soumettre à la loi com-

mune du travail et vivent en parasites du travail de ceux qu'ils exploitent.

A cette crise économique s'ajoute un conflit moral provoqué par l'évolution démocratique, et qui a pour objet le problème de l'autorité dans l'atelier moderne. Actuellement, en effet, la volonté patronale est maîtresse absolue ; c'est elle qui détermine la production et les moyens à employer pour l'atteindre ; c'est elle qui organise le travail, répartit les tâches et impose ses conditions aux travailleurs, qui n'ont d'autre alternative que de se soumettre ou de mourir de faim. Si cette autorité dictatoriale a eu autrefois son utilité, il n'en est plus de même aujourd'hui. L'évolution démocratique, qui s'accroît chaque jour davantage dans nos sociétés modernes, rend intolérable cette situation, nous offrant le spectacle de citoyens qui sont rois dans l'ordre politique, par le suffrage universel, et qui sont esclaves dans l'ordre économique ; cette autorité absolue appauvrit enfin la vie morale des travailleurs en faisant reposer sur le patron seul toutes les responsabilités de l'entreprise. Il y a donc à résoudre présentement une question d'autorité, en même temps que de dignité pour les travailleurs. La Démocratie, en effet, n'est pas autre chose qu'un problème d'autorité. Elle consiste, dans l'ordre économique tout comme dans l'ordre politique, à faire que l'autorité, qui est actuellement extérieure aux individus et s'impose à eux du dehors, devienne intérieure, qu'elle soit librement consentie et acceptée par les individus qui y sont soumis. A mesure que l'esprit démocratique se propage, il fait ressentir à chacun le besoin d'une vie personnelle, autonome, consciente et réfléchie, le besoin de développer intégralement ses facultés intellectuelles et morales, et cette tendance continue vers une plus grande responsabilité nous oblige à rechercher un organisme social qui lui permette de se réaliser. Enfin chaque peuple s'efforce de réaliser dans la pratique, l'idéal qu'il a conçu, de mettre en harmonie, autant que possible, son rêve et la réalité dans laquelle il vit. C'est un droit absolu pour les travailleurs d'organiser la production, non pas suivant les méthodes propres à augmenter seulement la richesse des actionnaires, mais dans le but d'adapter les réalités économiques aux principes supérieurs de la Morale et de la Justice. Car c'est de ce point de vue qu'il faut envisager la question et une organisation sociale n'a de valeur, elle n'est légitime que dans la mesure où elle fait passer avant toute autre considération les besoins moraux de la personne humaine. L'homme ne vit pas pour travailler, il travaille pour vivre ; ce n'est pas une machine à produire des richesses au détriment de la race et de la moralité ; c'est avant tout un homme, dont les exigences morales priment toute autre considération ; l'individu ne vit pas pour la société, c'est la société qui est faite pour l'individu.

C'est en vertu de ces idées très simples que les prolétaires d'aujourd'hui réclament une organisation nouvelle du travail qui leur permette de mettre en pratique les principes de Justice, d'Egalité et de Fraternité qui sont comme la charte de la Démocratie.

Il est encore une autre raison qui milite en faveur de cette transformation. Je disais, plus haut, que la Justice exige que le salaire de l'ouvrier soit suffisant pour lui permettre d'élever une famille. Or, les conditions présentes de l'industrie ne permettent pas l'application de ce principe de Justice, et cela provient de ce qu'on a séparé le travail et les instruments de travail, de ce que les intérêts des deux classes capitaliste et prolétarienne sont nettement opposés. Le but des actionnaires et des patrons est en effet de donner à leurs capitaux le maximum de rendement. Or, la concurrence est telle que ce rendement ne peut être obtenu que par une réduction des salaires, par l'augmentation des journées de travail, en un mot au détriment de la classe ouvrière.

Sans doute, en face de ce conflit, l'Eglise rappelle les principes moraux qui doivent présider aux rapports entre patrons et ouvriers ; elle reconnaît que le salaire *familial* est le juste salaire, mais dans l'état actuel de l'organisation économique, devant les nécessités de la concurrence qui obligent les ateliers capitalistes à produire beaucoup et à bon marché, sous peine de faillite, elle proclame que le patron qui ne paie pas ce salaire familial ne pêche pas pour cela contre la Justice (1). D'où il résulte que les principes de Justice ne sont applicables que grâce à une transformation préalable de la réalité économique.

Enfin cette transformation est postulée par notre définition de la Démocratie, qui tend à porter au maximum la conscience et la responsabilité civiques de chaque citoyen, et qui exige par conséquent que chacun des travailleurs d'une entreprise quelconque aie conscience du but commun d'activité et supporte sa part de responsabilité. Et c'est en vertu de ce principe que nous affirmons qu'à production égale, un atelier coopératif est supérieur à un atelier géré par un patron, parce que dans le premier cas la conscience et la responsabilité ouvrières sont plus développées, plus effectives que dans le second. La Démocratie économique, en remettant entre les mains des travailleurs la direction et la responsabilité du commerce et de l'industrie, aura pour résultat de relever leur dignité et d'accroître leurs capacités intellectuelles et morales. En effet, l'exercice de ces délicates fonctions nécessite un sens social éclairé, un dévouement continu à l'intérêt général, par suite un surcroît de moralité, un individualisme supérieur, et c'est surtout cette dernière considération qui constitue à nos yeux toute la valeur de la Démocratie et justifie la transformation économique.

Nous croyons donc que c'est vers un système de coopération que nous conduit l'évolution économique ; mais il ne faudrait pas attacher à ce mot de *coopération* plus d'importance qu'il ne convient. Nous n'entendons pas par ce mot un système parfaitement défini qu'il

(1) Voir sur cette question l'article de Flavien Veyrenc, *La réalité économique*, dans le *Sillon* du 10 octobre 1906.

faudrait généraliser dès maintenant, mais bien plutôt le sens dans lequel s'orientent nos efforts de construction sociale, ainsi que l'expression des conditions morales nécessaires à cette organisation nouvelle. Ce qu'il nous importe seulement de connaître, ce sont les œuvres économiques qui, selon le degré de conscience et de responsabilité des travailleurs, peuvent présentement favoriser l'évolution démocratique.

(A suivre).

LOUIS BECDELIEVRE.

CEUX QUI FAIBLISSENT

Ils furent séduits un soir de Congrès. Les ivresses triomphales d'une réunion publique, les doux épanchements d'un banquet intime où de suaves amitiés s'étaient nouées dans l'enthousiasme, avait emporté leur cœur sans coup férir.

Ils avaient soudain vu clair dans leur âme ; comme par enchantement s'était lumineusement révélé, au contact des âmes sœurs, l'idéal de vie qui depuis toujours au plus intime d'eux-mêmes les tourmentait inconsciemment mais qu'une gangue mystérieuse, jusqu'ici, les empêchait d'apercevoir. Tout d'un coup, ils s'étaient sentis d'autres hommes, revivifiés comme par l'emprise d'une force étrange, et leur être vibrant d'idéal se trouvait tout rempli d'énergies nouvelles.

Alors, ils se donnèrent tout entiers véritablement. Pouvaient-ils être avares en ce moment-là ? Le Sillon leur paraissait si beau, d'une beauté si pleine d'attraction...

Ainsi, leur âme, pendant de longues semaines, déborda d'émotion tendre, prenait plaisir à rentrer sur elle-même pour mieux jouir de ses transports sublimes et, comble de félicité ! elle trouvait des amis charmants qui devenant confidents de ses élans mystiques, les intensifiaient et les rendaient plus suaves encore.

Mais cela ne pouvait pas durer. L'homme n'est pas seulement un être qui sent et qui aime ; il doit penser et vouloir, il doit agir et son labeur est quelquefois desséchant. Les soirs de Congrès ne sont pas les soirs de tous les jours !... Pourquoi ne l'ont-ils pas assez compris ces camarades-là ?... Durant qu'ils se confinaient dans leurs fades rêveries, ils se figuraient vivre le Sillon très intensément. N'y avait-il pas d'autres moins favorisés, aux âmes moins grandes, incapables de comprendre les hautes extases et d'y accéder pour vendre l'Eveil démocratique, pour s'occuper des besognes d'organisation dont l'horrible froideur était capable de glacer les ravissements les plus ineffables.

Et ils se voilaient la face avec terreur, devant les méchantes paperasses, les chiffres rébarbatifs, tout ce qui sentait les comptes, les dates, l'exactitude, devant tout ce qui aurait tenté de ramener sur la terre quelque chose d'eux-mêmes. Tous les jours cependant, l'enthousiasme tombait un peu. A mesure que s'usait la parure somptueuse dont une imagination juvénile l'avait trop hâtivement revêtue, l'âpre réalité apparaissait avec la laideur de ses angles rugueux, venait jeter dans les âmes l'amertume des désenchantements. Quelle pénible indifférence on voyait succéder aux chaudes émitiés de jadis ! Comme il y avait des laideurs secrètes dans ce tableau qu'on avait d'abord admiré sans réserve !

Ah ! ce n'est pas ce Sillon-là, ce Sillon aride et mesquin qui d'abord les avait enchantés, ce Sillon sans joie dont la sécheresse effroyable comprime à présent les élans les plus généreux de l'âme, où l'on se sent affreusement incompris et seul, au milieu de surhommes au cœur de pierre, uniquement préoccupés désormais de cette propagande matérielle qui réclame tant d'austère ténacité. Une tristesse déprimante, celle que causent les beaux rêves en train de s'évanouir pour jamais, mettait peu à peu de la nonchalance dans leur marche ; c'est en murmurant qu'ils ont continué de suivre quand même un mouvement qu'ils ne comprenaient plus. Car, pauvres camarades, vous vous étiez mis en marge du Sillon et vous vous étonniez de ne pouvoir plus réchauffer votre ardeur à son souffle réconfortant ; vous aviez cessé de participer à sa vie, et vous veniez vous plaindre de ne plus recevoir la sève de l'arbre dont délibérément vous vous étiez détachés.

Vos amis d'autrefois ne savaient plus vous comprendre ? Mais c'est vous qui, refusant de continuer à partager leurs peines et leurs joies, avez isolé votre âme de la leur. Et c'est parce que vous n'avez pas su pénétrer tout ce que réclamait de désintéressement généreux, tout ce que réclamait de puissant idéalisme la noble tâche que vous appeliez mesquine et la ténacité âpre qui vous paraissait inhumaine ; c'est pour cela que vous les avez appelés des surhommes et des cœurs de pierre.

Des surhommes ? Si vous saviez les égoïsmes, les découragements qu'ils sont obligés de combattre tous les jours ! Et si vous aviez seulement réfléchi quelque peu et cherché l'explication de ces renoncements obscurs acceptés avec joie, vous n'auriez pas dit non plus qu'ils avaient des cœurs de pierre.

Essayez quelque temps de vivre avec eux, mais de vivre leur vie ; vous ne tarderez pas à vous apercevoir qu'ils ont de l'idéal dans l'âme et de l'enthousiasme plus que jamais ; mais au lieu de le dépenser à tout propos en fadaïses inutiles et vains épanchements, ils s'en servent pour faire descendre sur la terre le beau rêve qu'ils ont conçu.

JEAN POULHAZAN.

SOYONS PERSÉVÉRANTS

Le *Sillon* vit depuis plusieurs années ; nos camarades de tous les points de la France et même au-delà des frontières ont travaillé avec ardeur à répandre nos idées et à créer autour de notre mouvement tout un vaste courant de sympathies. Le *Sillon* a pris sa place dans la France : nous avons dit ce que nous voulions faire et surtout nous avons proclamé qu'il fallait de la ténacité, une puissante énergie pour réaliser la Démocratie et que nous avions pour cette tâche difficile des forces morales merveilleuses.

On parle souvent de la « conspiration du silence », de la mauvaise volonté qu'ont nos adversaires à reconnaître qu'au moins le *Sillon* existe. Ne nous étonnons pas, ce silence en dit long : il signifie qu'un grand nombre de nos contemporains nous considèrent comme des gêneurs, comme des gens capables de changer les vieux rouages qui leur sont si utiles !

Ils ne disent rien, mais ils regardent, ils suivent attentivement tous nos actes.

C'est qu'en effet nous avons dit des choses extrêmement hardies : nous avons parlé de révolution, au sens profond du mot, et ceux qui vivent des préjugés et des imperfections actuelles savent bien que si nous réussissons, ils n'auront plus qu'à disparaître de la scène qui devra servir alors à des hommes nouveaux.

Il importe donc d'être à la hauteur de la noble tâche qui est nôtre. Les acteurs de théâtre lorsqu'ils ont devant eux un public attentif sentent bien qu'une hésitation de leur part serait désastreuse. Ils ont accepté de jouer la pièce et désirent fermement réussir et être beaucoup applaudis. — La comparaison n'est pas rigoureuse. Certes ce n'est pas pour le public ou dans l'espoir de recueillir des applaudissements que nous travaillons : nous savons et cela doit suffire que c'est uniquement pour l'Idéal de Justice et de Vérité.

Mais, cependant, on doit désirer ne pas décevoir ceux qui ont confiance en nous, et faire toujours mentir ceux qui espèrent que notre ardeur n'aura qu'un temps.

Les défaillances, les hésitations sont autant de coups que nous nous portons nous-mêmes. Sachons donc ne pas les commettre et soyons capables de remplir jusqu'au bout le labeur commencé.

Les forces nécessaires ne nous manquent pas : nous savons bien que Dieu nous aide et qu'Il donne à toutes nos plus petites actions un prix infini !

C'est qu'en effet, le côté propagande du *Sillon* demande plus impérieusement que tout le reste une énergie et une persévérance à toute épreuve.

Pour tout dire d'un mot, c'est la vente de l'*Eveil* qui, aujourd'hui plus que jamais réclame que nous « tenions bon » et que même nous fassions plus et mieux.

En somme puisqu'il paraît possible de créer bientôt l'*Eveil* quotidien, c'est un dernier mais suprême effort qu'il faut fournir. Donnons-le avec confiance et enthousiasme. Ne nous plaignons jamais de faire une tâche trop matérielle, ce serait une injure pour la Cause que nous servons.

Travaillons donc sans relâche, avec l'orgueil de ne jamais faiblir et pour cela soyons très humbles.

Maurice COQUELIN.

La Vie du Sillon en Bretagne

ILLE-ET-VILAINE

Quand on se promène par le département, on rencontre bon nombre de camarades tous plus gentils les uns que les autres. Ils travaillent ferme, disent-ils, vendent comme personne, bref, tout marche comme sur des roulettes, et voilà qu'à la fin de chaque mois le Bulletin d'action et de propagande nous apporte une nouvelle sensationnelle... l'Ille-et-Vilaine baisse, la Loire-Inférieure baisse, le Morbihan baisse. La Mayenne et la Manche ne vendent pas encore ! Et bien, c'est déconcertant, et je me demande si les camarades croient à la bonté de nos doctrines et à l'efficacité de nos méthodes.

Il faudrait tout de même aviser à remonter ce courant qui nous entraîne ! Il faudrait arriver à ce que chaque camarade, chaque cercle se dise qu'il y a de sa faute. Comment, avec des agglomérations comme Rennes, Fougères, Saint-Malo, Saint-Servan on ne pourrait arriver à vendre 1.000 *Eveils* ? Mais alors mieux vaut tout abandonner. Jamais nous ne réaliserons notre démocratie ! Il est donc arrivé bien des malheurs depuis le temps où Saint-Malo-Saint-Servan commandait 800, Rennes 400 et Fougères 200 ! Tous nos lecteurs auraient-ils donc émigré ?

Non ce ne sont pas les lecteurs qui font défaut, ni même les vendeurs. Ce qui nous manque, chers camarades, c'est un peu de bonne volonté, je crois, mais surtout de la méthode. Voilà nombre de mois que du Roure chante sur tous les tons la vente à domicile. Nous, paraît-il, nous sommes trop loin de Paris pour l'entendre. Nous suivons les vieilles routines, nous crions, nous ennuyons les passants, quelquefois nous les algrissons contre nous ; et aux pauvres bonnes gens qui dans leurs maisons ou mansardes ne savent comment « tuer » le temps, nous n'avons pas la pensée de leur porter notre journal à lire, le journal le plus intéressant, le plus chic, le plus instructif. C'est le triple d'*Eveils* que nous vendrions ainsi, et cette

mentalité si peu démocratique que l'on constate si souvent à Rennes disparaîtrait de plus en plus.

Il faut donc vendre à domicile, mais le faire avec esprit de suite. Il est évident qu'un Cercle de 8 ou 10 camarades ne pourra vendre partout dans une ville de 60 à 80.000 habitants. Eh bien ! qu'ils prennent chacun deux ou trois rues. C'est une besogne très agréable d'aller voir ainsi les bonnes gens le soir, de les surprendre en pleine vie de famille. On leur taille un brin de causerie, et on laisse un journal pour cinq centimes. Au bout de quatre à cinq semaines on est de vieilles connaissances, des amis, et nous, sillonnistes, nous gagnons toujours à être connus. Avec ce système de voir les gens chez eux, on n'est plus obligé de lire les journaux de la semaine. On sait tout ce qui se passe. Il ne reste plus qu'à... rectifier quelquefois. On n'est pas toujours bien reçu la première fois, mais avec notre gentillesse, notre affabilité, notre politesse et notre bonne mine, nous aurons toujours le dernier mot. Il faut faire comme les bons voyageurs de commerce. C'est où l'on est le plus mal reçu, « comme un chien dans un jeu de quille » si vous voulez, que l'on doit se montrer le plus charmant. Et surtout ne pas manquer de retourner la semaine suivante et les autres...

Quoi de plus agréable que de faire sa tournée les vendredi et samedi soirs, de monter jusqu'aux troisième et quatrième étages et sous les toits avec un paquet d'*Eveils* tout frais arrivés qui ne demandent qu'à être domicile ! Et le dimanche ! il faut bien sortir, c'est nécessaire pour la santé ! Alors, réunis trois ou quatre ensemble, on fait une promenade, on va au bourg voisin, on y déballe un stock de journaux, brochures, cartes postales. On voit toutes les maisons, tous les habitants, on fait l'article à droite et à gauche, on se paie une petite collation, et le soir l'on revient les mains libres et le cœur très joyeux.

A. RIFFELEN.

Rennes

À Rennes, les camarades ont voulu fêter, comme il convenait, le quatrième anniversaire de la fondation du Sillon rennais, aussi, le dimanche 15 mars, étaient-ils réunis avec leurs amis et le Sillon féminin, en un banquet fraternel. Ce banquet, des mieux servis, et où l'on a mangé, contrairement à ce qui se passe ordinairement dans les banquets du Sillon, se termina par de nombreux toasts très enflammés et pleins d'espérance pour l'avenir.

Ce fut d'abord Salmon qui retraça l'histoire du Sillon rennais, puis des toasts furent successivement portés à la presse, à l'effort, à la propagande, à l'amitié, à l'émancipation de la femme, aux ménages sillonnistes, aux absents, à ceux qui nous ont précédés, à ceux qui nous ont quittés, à leur retour ; enfin Teitgen but au seul Sillon. Après avoir rappelé le Sillon de l'Est, auquel il était fortement attaché, il déclara que quand on est du Sillon, on se trouve partout chez soi. Il affirma la nécessité du groupement proprement sillonniste et du

labeur d'éducation, car nous devons être des meneurs d'hommes. Plus tard, la masse nous suivra peut-être sans comprendre le Sillon, mais si elle agit ainsi, c'est que nous serons vraiment des meneurs d'hommes ; or, on est meneur quand on est soi-même et qu'on domine les événements. N'oublions pas que nous sommes les ouvriers d'un monde, d'autres aussi sont ouvriers, mais nous aurons quelque chose de plus qu'eux, la réflexion et le calme. Soyons donc plus grands que les événements et soyons joyeux. Telle doit être la résolution d'aujourd'hui.

* *

L'affiche portait cette mention : « Le Sillon et la Question religieuse » et la conférence devait être faite à l'Union républicaine des Étudiants. Un sillonniste venant affirmer son catholicisme devant les anticléricaux cela fit sensation : la salle était beaucoup trop petite pour contenir la foule des étudiants venus le 25 mars dernier entendre la troisième conférence que notre ami Poulhazan devait faire sur le Sillon.

Avec beaucoup de chaleur et de netteté, notre ami montra comment la démocratie posait un problème moral que tous les systèmes philosophiques basés sur la science toute seule, étaient lamentablement impuissants à solutionner, et comment le Christianisme nous apportait non pas seulement la norme intellectuelle indispensable, mais les énergies morales, les puissants mobiles d'action qui nous permettraient de la faire descendre dans la réalité. Il fut écouté avec une attention qui devenait de plus en plus sympathique. Et les applaudissements éclatèrent sur tous les points de la salle lorsqu'il vint très énergiquement proclamer la sincérité de notre Catholicisme en affirmant les inlassables forces de désintéressement que sans cesse nous allions y puiser.

La discussion très longue et très passionnante fut engagée successivement par des partisans du déterminisme, de l'utilitarisme, du positivisme, d'aucuns s'intéressèrent beaucoup « au plus grand Sillon » soit pour le combattre, soit pour le saluer avec bonheur ; tous furent pleinement satisfaits des précisions qui leur furent données.

Mais peut-être, ceux-là furent les plus étonnés de la loyauté de notre attitude, qui jusque-là n'avaient pas vu clair dans nos rapports avec la hiérarchie religieuse. Le Sillon leur apparut nettement comme un mouvement laïque indenné de toute velléité de cléricisme ; et le camarade Douët ayant demandé la parole vint jeter encore plus de clarté dans le débat en opposant lumineusement notre position à celle, par exemple, de l'A. C. J. F. qui est une association strictement confessionnelle.

Il était près de minuit quand le président leva la séance et ce fut aux cris répétés de : « Vive le Sillon ! » que l'on se sépara.

Nous avons conscience, dans ce milieu d'intellectuels, d'avoir conquis nombre de sympathies, en dissipant beaucoup de préjugés.

La franche cordialité dont ne se départit pas un instant ce débat

où les questions les plus irritantes se trouvaient à l'ordre du jour, l'enthousiasme qui avait gagné les auditeurs furent pour nous la preuve immédiate de la fécondité de semblables rencontres.

* *

De suite l'*Action Française* nous offrit l'occasion de les renouveler avec nos adversaires de droite. Tout d'abord il est vrai, et en raison même des injures dont plusieurs militants de cette ligue avaient abreuvé nos camarades, nous dûmes devoir poser une question préalable. Voici d'ailleurs la lettre qu'écrivait à ce sujet notre ami Jean Poulhazan à M. Le Pannetier de Roissay :

Le Sillon, 45, rue Saint-Melaine.

Monsieur et Cher Ami,

Veuillez excuser mon retard à vous donner une réponse définitive. Ignorant les incidents qui avaient marqué les relations du *Sillon* et de l'*Action Française* j'avais accepté d'aller discuter avec vous. J'ai su depuis que plusieurs de vos militants ont catégoriquement nié en des circonstances solennelles, la bonne foi des Sillonnistes. Dans ces conditions, il y a entre nous une question d'honneur. Nous ne pouvons pas accepter de causer avec des gens qui refusent d'admettre notre sincérité ; et si vous croyez, d'autre part, que nous sommes des hypocrites, comme disait M. Dimier à la réunion publique du *Sillon* à Rennes en avril dernier, je ne vois pas bien quel intérêt vous pouvez trouver à discuter avec nous. Il faut que la loyauté des deux parties soit mise hors de doute. Mais si vous voulez bien encore reconnaître la bonne foi de Marc Sangnier et des Sillonnistes, comme d'ailleurs nous avons toujours reconnu celle de nos contradicteurs, nous serions très heureux d'entretenir avec l'*Action Française* comme avec nos autres adversaires, des relations loyales basées sur une estime réciproque. Alors aussi je me ferais un plaisir de me rendre chez vous pour causer du *Sillon* et du nationalisme intégral.

Dans l'attente d'une bonne réponse, veuillez croire, etc.

Jean POULHAZAN.

A merveille tout s'arrangea. M. Le Pannetier de Roissay déclara qu'à Rennes M. Dimier s'était emporté, mais qu'il ne pouvait penser ce qu'il avait dit ; qu'en tous les cas les membres du groupe rennais de l'*Action Française* convaincus de l'entière bonne foi des Sillonnistes ne se solidariserait jamais avec ceux qui viendraient la nier ou seulement la mettre en doute.

Il ne restait plus qu'à régler de concert les conditions de la rencontre ; l'*Action Française* proposa une date par la lettre suivante :

Ligue d'Action Française — Section d'Ille-et-Vilaine
15, rue Hoche, Rennes

Cher Monsieur et Ami,

Voulez-vous avoir l'amabilité de venir avec quelques amis, jeudi soir, à 8 heures et demie, au bureau de l'*Action Française*, rue Hoche, pour que nous puissions, de chaque côté, exposer la doctrine qui nous est chère.

Je compte sur vous et les vôtres.

J. LE PANNETIER DE ROISSAY.

Très volontiers ! ce sera donc pour le jeudi 2 avril, à 8 heures et demie, la veille du départ au Congrès national.

* *

Nous avions songé aussi, pensant que c'était là le meilleur moyen d'entretenir une bonne amitié basée sur une connaissance et une estime réciproques, à entrer en contact, mais cette fois très intime, puisque ce n'est plus à des adversaires que nous nous adressions, avec nos amis de l'*Association Catholique de la Jeunesse Française* et Jean Poulhazan les avait invités à venir au *Sillon*. Le président ne crut pas devoir répondre à notre désir, et voici la lettre qu'il nous écrivit :

Union de la Jeunesse Catholique Bretonne
COMITÉ PROVINCIAL : 7, rue Rallier

Rennes, le 10 mars 1908.

Mon cher Ami,

La meilleure estime réciproque que nous pouvons et devons avoir les uns pour les autres, ne la puissions-nous pas dans la même foi religieuse et dans le même esprit d'apostolat social qui nous anime aussi bien au *Sillon* qu'à l'A. C. J. F. A mon avis, il serait donc inutile d'entreprendre une série de discussions qui, malgré tout leur caractère amical et fraternel, n'en seraient pas moins des polémiques. Or, il me semble qu'entre catholiques, toutes polémiques doivent être évitées, d'autant que nos idées respectives nous sont suffisamment familières, à vous, comme à nous.

Bien à vous.

L. DUBOIS.

COTES-DU-NORD

Guingamp

La réunion mensuelle de février, qui eut lieu chez les camarades Lalès, à Saint-Agathon, a très bien réussi. Une surprise avait été réservée aux camarades, car, au lieu de l'intimité habituelle de ces réunions, il se trouva un bon nombre de personnes étrangères au *Sillon*, venues pour entendre le camarade Jouny, lequel ne s'y atten-

daît pas du tout. Au lieu de la causerie qu'il avait préparée, il dut donc en improviser une sur le *Sillon* afin de le faire connaître à ses nouveaux auditeurs. Ceux-ci demandèrent plusieurs explications et firent même des objections contre la religion, que notre camarade réfuta merveilleusement. Enfin, le bilan de cette réunion se chiffra par une vente de 20 *Eveils* et de 150 brochures.

Le dimanche 15 mars, deux réunions furent organisées, l'une à Ploumagoat et l'autre à Saint-Fiacre. A Ploumagoat, Le Du, de Guingamp, fit une causerie publique en breton sur le *Sillon*, il montra comment le *Sillon* travaillait au relèvement de la France, en développant chez les citoyens la conscience et la responsabilité. La réunion se termina par le chant du *Sillon*.

A Saint-Fiacre, Menguy, de Guingamp, et Fromager, de Plouagat, vendirent 20 *Eveils*, à la sortie de la Grand'Messe. Après Vêpres eut lieu la réunion, dans une salle d'auberge. Le camarade Fromager expliqua les doctrines du *Sillon*, et comme il a déjà à son actif trois œuvres sociales qui marchent très bien, il montra son attitude et celle du *Sillon* dans les œuvres. Cojean, de Bourbriac, appuya ses dires et insista surtout sur les Syndicats agricoles. Comme conclusion de cette réunion et sur l'initiative de Fromager, les camarades de Saint-Fiacre vont former un syndicat agricole et le camarade Collocé vendra cinq journaux en plus à Saint-Fiacre.

La propagande sillonniste continue ainsi à s'étendre sur toutes les petites communes des Côtes-du-Nord. Espérons que les vacances de Pâques contribueront encore à l'augmenter, et que l'*Eveil Démocratique* deviendra le journal de prédilection du pays.

Plouha

Les camarades de Plouha et d'Etables ont résolu, eux aussi, d'avoir une réunion mensuelle, laquelle se tiendrait, tantôt à Etables, tantôt à Plouha. La première de ces réunions a eu lieu, le dimanche 29 mars, à Plouha. Un rapport fut présenté par le camarade A. Le Pivert, et donna lieu à une intéressante discussion, après quoi, les camarades présents décidèrent d'organiser une journée sillonniste à Plouha, en juin ou juillet prochain.

Bourbriac

Au Congrès de Saint-Nicolas-du-Pélem, qui eut lieu au mois de juin dernier, il fut décidé que le premier groupe sillonniste qui aurait eu à son actif la fondation d'une caisse rurale, aurait obtenu, de nos amis de Guingamp et de Loudéac, tous les secours moraux et matériels nécessaires à l'organisation d'un Congrès dans leur région. Or, nos camarades bourbriacais semblent avoir, dans ce sens, mérité toute l'attention de nos amis. En effet, dans une réunion organisée le dimanche 8 mars dernier, une causerie très intéressante eut lieu sur les avantages matériels et moraux des caisses rurales et on jeta les

premières bases pour la fondation d'une de ces caisses. Que nos camarades guingampais et loudéaciens n'oublient donc pas leur promesse et se mettent en devoir d'aider les camarades de Bourbriac.

A TRAVERS

LES REVUES SILLONNISTES DE PROVINCE

Douet est enthousiasmé du Congrès de Paris., et tous les Bretons qui étaient avec lui, le sont aussi. L'éloquence de Sangnier, le travail des rapporteurs, les discussions vivantes nous captivaient, nous conquéraient, nous faisaient dire dans un examen de conscience sincère : « je n'ai pas encore fait assez pour le *Sillon*, d'autres se donnent mieux que moi. » Ceci est le « par ma faute. » Et voici la résolution : « je serai une individualité forte du *Sillon*, pratique par la propagande des brochures, savante par la connaissance des doctrines, sacrifiée par le dévouement. La République démocratique a besoin de tous mes efforts. »

C'est bien. Mais au fait il y a eu au Congrès une réunion consacrée aux suppléments régionaux. Je dois vous en dire un mot. Ils sont prospères. Ils sont utiles : cette bonne revue de « *A la voile* » avait cru le contraire en janvier, mais ses abonnés ont protesté unanimement. Ils sont nombreux : 4 ont la forme de l'*Ajone*, 13 sont photocopiés et ont un caractère d'intimité et de correspondance entre sillonnistes. Le dernier né (8 jours avant le Congrès) est le bulletin mensuel des groupes de Normandie. Ça va donc bien.

Que demandait P. Boyaval pour que le supplément régional réalise son but ? 1° Qu'il soit un bulletin d'action et de propagande ; 2° qu'il ne touche pas le grand public, c'est le rôle de l'*Eveil* ; 3° que l'abonnement soit la règle de tous les sillonnistes de la région ; Bretons, tâtez votre bourse, alors ; car vous n'avez pas tous l'*Ajone* ! 4° que tous collaborent à sa confection. Ah ! pauvres Rennais, que de fois vous avez fait retentir ce son de cloches ! Mais le tympan des Bérést, des des Cognets, des Bédéric, des... Morbihannais, Finistériens, gens des Côtes-du-Nord sillonnistes, est crevé : il n'entend plus. Marc Sangnier a pourtant dit : « votre petit *Ajone* est bien maintenant : il est vivant. Cependant la « vie du *Sillon* » est encore mal faite. Le reste est bon. » J'te crois, mon cher, la vie du *Sillon* est nulle, autant que la paresse des Bretons sillonnistes est grande. Ils sont apathiques et ils poussent seulement ce cri *j'm'en fichiste* : à quoi bon ! Ah ! du Roure, du Roure, si tu venais à mon secours, pour leur mettre une plume à la main et faire sortir d'eux-mêmes toute la vie, tous les projets, tous les résultats qui les enthousiasment ! Du Roure, toi qui réussis....

Résolutions : 1° Ecrivez... pas des blagues sentimentales ; des initiatives, des faits ; des résultats... 2° Envoyez-nous des listes d'individus susceptibles de s'abonner à l'*Ajone*. 3° Rendez l'*Ajone* plus intéressant, plus plein, plus enregistreur de la vie sillonniste bretonne... « C'est pas coûteux, mon vieux, de te gêner tous les jours. »

A la Voile, Sillon du Nord.

Je lis tout... même la bibliographie et j'y trouve un compte-rendu très bref, mais suggestif de la brochure de l'abbé Crublet, notre ami, parue à l'*Action populaire*, sous le titre « les œuvres sociales de Liffre. » On lit : M. Crublet est un convaincu des œuvres sociales ; il dit leur raison d'être, leurs méthodes, leur ressort, leurs résultats. On avait dit ces choses avant lui, son mérite est de les redire, mais avec un accent nouveau. » Ah ! oui, avec un accent nouveau ! Et si l'*Action populaire* n'avait pas coupé, tranché dans le manuscrit original, si elle n'avait supprimé cinq fois le mot *Sillon* par crainte de sa clientèle, on aurait mieux senti quel souffle anime les œuvres Liffréennes. Mais, pauvre *Action populaire*, quand pourras-tu de nouveau aller au vrai avec toute ton âme et rendre hommage librement à qui le mérite, et à qui y a droit ?

Une rubrique nouvelle dans « A la Voile » est intitulée : Action et Propagande, avec le sous-titre : Eveil démocratique. Elle comprend dix pages. La note générale est que l'*Eveil* monte dans la région du Nord, mais entrant dans le détail, l'on voit chaque pays, chaque localité passé au crible de la critique sévère ou bienveillante : des chiffres, des noms, des découragements, des audaces, des résolutions. Tout cela forme vraiment « l'éloquence des statistiques. » Elles émeuvent, on veut imiter. Et quand je pense que là-bas, ils n'ont pas l'*Ouest-Eclair*, je me demande pourquoi la Bretagne n'est pas plus en avant. Il y a tant d'énergies cachées qui n'attendent qu'à se révéler.

Voici leur but : Le Nord voudra bien atteindre bientôt les 2.500 ; la Somme, les 1000 ; l'Aisne, les 500. Quant au Pas-de-Calais, il ne semble pas avoir le dessein de monter beaucoup ; et cependant il y a là plus de 1.000.000 d'habitants... Ah ! aucun des centres du Nord n'approche même de loin du rendement fourni par Eprenay, ville de 16.000 habitants qui absorbe avec une régularité exemplaire 600 *Eveils*. Il est entendu que chacun de nos camarades est dans la localité la plus ingrate de la région ; cela ne l'empêchera pas, nous l'espérons, d'intensifier son action.

Il n'est plus original de faire remarquer le nombre des conférences données, mais je tiens à signaler l'intervention du citoyen Claisse, ancien maire socialiste du Cateau, dans une conférence de Fonlupt, à Saint-Souplet. Flétrissant l'anticléricalisme et les doctrines stupidement révolutionnaires de la C. G. T., il disait aux ouvriers de la salle : « Si vous écoutiez, après nous, le camarade du *Sillon*, il y aurait demain 700 syndicats à l'usine. On a essayé de pénétrer les milieux ouvriers soit d'idées anticléricales, soit d'idées antisocialistes ; ce sont là de funestes agissements propres à détourner la classe ouvrière de l'union nécessaire à son affranchissement économique. Tous les travailleurs doivent faire bloc au syndicat, sans distinction d'opinions religieuses, philosophiques et même politiques, car ce n'est qu'ainsi qu'ils lutteront efficacement pour leur vie et leur indépendance... Quant à moi, j'admire et je respecte un bon ouvrier, loyal et probe, qui va à la messe ; mais je n'ai aucune estime pour celui qui s'enivre et tombe dans le ruisseau, en criant : « Vive la sociale ! »

Nous sommes heureux de découvrir un peu partout de ces socialistes qui, répudiant le matérialisme grossier, se montrent vraiment épris de justice et parlent en inconscients idéalistes...

Chronique sociale de l'Est.

Le *Sillon* et la Fédération du Livre. — Meyer fait une conférence à Nancy. Son premier contradicteur est M. Albertus, président du nouveau syndicat des ouvriers du livre de Nancy. Il se plaint du *Sillon*, parce qu'il parle contre ce syndicat et parce que sa conduite empêche l'union des catholiques. A une question locale, Louis Meyer ne pouvait lui-même répondre. Il passe donc la parole à G. Renard qui revendique d'avoir écrit de fait contre le syndicat d'Albertus. Chacun sait, en effet, que la *Fédération du Livre* n'est pas un syndicat révolutionnaire : M. Keufer a assez protesté contre les agissements des meneurs libertaires et antimilitaristes de la C. G. T. Il s'en faut, sans doute, que le *Sillon* approuve toutes les attitudes de la *Fédération du Livre* ; à diverses reprises, il l'a vivement critiquée. Mais nous n'en regrettons pas moins que, pour constituer un contre-syndicat, M. Albertus et ses amis aient choisi la profession où le besoin s'en faisait incontestablement le moins sentir ; la constitution d'un syndicat catholique, et son effort pour attirer à lui les éléments antilibertaires de la *Fédération du Livre*, ne peut avoir d'autre résultat que de rejeter celle-ci du côté des meneurs anarchistes et de faire le jeu des agitateurs qui font peser leur tyrannie sur les organisations syndicales françaises. En terminant, notre ami explique pourquoi nous ne sommes pas partisans de syndicats confessionnels.

M. Albertus défend bien son syndicat d'être catholique ; mais pourquoi disait-il donc que le *Sillon* a fait œuvre de division parmi les catholiques ?... »

Le Sillon et le Cercle catholique de Mirecourt.

Séparation nécessaire. — M. l'abbé Dumontel la constate dans un article que je voudrais citer tout entier... « Le soir, dit-il, on se rencontrait au patronage ; parfois il y eut, entre les « sillonnistes » et leurs camarades, des discussions, des luttes, dont le souvenir demeure ; j'ai même dû, assez souvent, faire œuvre de pacification ; mais je dois rendre témoignage aux sillonnistes : toujours ils ont été, même avec certains de leurs camarades qui ne leur ménageaient ni les railleries, ni les critiques acerbes, d'une patience et d'une douceur qui, d'ailleurs, n'enlevait rien à leur ténacité.

La distinction existait donc, entre le *Sillon* et le Cercle catholique ; tous les sillonnistes étaient catholiques (et des meilleurs, même leurs adversaires s'accordent à le reconnaître), mais tous les jeunes catholiques n'étaient pas « sillonnistes ».....

... Ce que le *Sillon* empruntait au Cercle, c'était simplement un coin du local, pour ses réunions d'études.

Pourtant, même cela prêtait encore à équivoque, surtout pour ceux qui ne vous voient que du dehors ; depuis longtemps d'ailleurs, soit ignorance, soit malveillance, on affecte de confondre le *Sillon* avec les *Apprentis*, on dit là-gymnastique du *Sillon*, la musique du *Sillon*, le théâtre du *Sillon*... Il importe que cela cesse ; d'autant plus que le développement logique du *Sillon* l'amène à prendre nettement position sur le terrain politique. Or nous ne voulons pas que le Cercle catholique se confonde avec un groupement politique, car ce serait compromettre l'Eglise, dont l'action est étrangère à toute forme politique. Pour moi, j'ai eu toujours de mon devoir

d'accorder indistinctement ma bienveillance et mon dévouement à tous ceux, républicains ou monarchistes, démocrates ou aristocrates, qui se confiaient à ma direction de prêtre ; ce que j'ai fait, je veux pouvoir le faire toujours...

Les sillonnistes, d'autre part, ont à gagner eux-mêmes à cette distinction très nette entre le *Sillon* et le Cercle catholique, et il ne faut pas qu'on puisse leur dire que leurs chefs politiques sont les prêtres.

Sans doute, même sur le terrain politique, les sillonnistes demeurent catholiques et soumis au contrôle de l'Eglise pour toutes les questions qui ressortent de son action directe ou indirecte, mais leur indépendance politique est un fait reconnu par la voix autorisée du Pape et d'un grand nombre d'évêques.

L'heure est donc venue de la séparation : loyalement et simplement, comme on accomplit un devoir, allez donc, mes amis, allez « chez vous » ; puisque l'heure est venue de vous créer comme un « foyer » qui soit bien pour vous, à votre image — qui reflète votre physiologie, qui vous attire les sympathies de ceux auxquels vous voulez consacrer votre jeunesse, votre vie entière... — Comme le disait l'un de vous, A. V., tous les instants que vous laisseront les nécessités de votre action sillonnoise, vous viendrez les passer au Cercle ; vous viendrez spécialement à la Conférence religieuse du mardi, pour demander au prêtre la vie religieuse plus profonde et plus intense qui vous est nécessaire pour éclairer et alimenter votre dévouement. — Allez donc, et que Dieu vous garde dans la voie périlleuse, mais sans doute glorieuse, où vous vous engagez... »

C'est là une attitude sage de prêtre. Nous ne sommes pas éloignés de lui, nous avons une action différente, mais nous sommes des amis, et nous serons de ses auditeurs. Le prêtre est l'homme de Dieu. Combien en Bretagne ne devraient être que cela : ils nous aimeraient... justement.

Mais nous bénissons la Providence : tout ce qui arrive est bien. Marc Sangnier ne le disait-il pas aux délégués de province, le 6 mars dernier ? « Il est bien triste de sentir la suspicion d'évêques et de prêtres pesée sur nous quand la bienveillance est accordée à une vague société de gymnastique, de foot-ball... Mais nous avons confiance : le prêtre finira bien par nous aimer ou du moins être juste pour nous avant deux ou trois ans, grâce à notre sincérité, grâce à notre catholicisme, grâce à notre dévouement. Soyons les meilleurs catholiques, en restant d'ardents et de passionnés républicains et démocrates. »

P. CONSTANT
du *Sillon* Rennais.

Cette revue est composée par des ouvriers syndiqués.

Imp. Bretonne,
38 rue du Pré-Botté, Rennes

Le Gérant : M. LEBRETON



Vient de paraître :

EN FORGEANT

« CHANSONS D'ATELIERS » et « POÉSIES SOCIALES »

par André LAMANDÉ

Nos amis connaissent déjà le beau talent d'André Lamandé, le poète forgeron, ils liront avec joie, dans le premier volume de vers que publie notre camarade, des œuvres d'une inspiration très haute, d'une facture simple et forte, jaillies spontanément d'une vie de travail et d'action.

Une élégante brochure — Prix : 1 fr. 50, franco : 1 fr. 60

RÉDUCTION DE PRIX DE

l'Album musical des Chansons du Sillon

par Henri COLAS

(avec accompagnement de piano)

A la demande d'un grand nombre de nos amis et afin de rendre plus aisée la diffusion des « Chansons du Sillon », nous abaïssons, à partir du 10 mars, le **prix net** de *l'Album musical*

à **2 fr. 50** (franco 2 fr. 75).

De plus, tous les Cercles d'études de dames bénéficieront (sur cette seule brochure) de la remise de 25 % accordée aux « Correspondants de librairie » du *Sillon*. La commande devra être faite au nom du Cercle d'études, et non par une personne isolée.

ALBUM MUSICAL DE H. COLAS. Prix net : 2 fr. 50 ; franco : 2 fr. 75

L'EFFORT DÉMOCRATIQUE

Société Coopérative de consommation

MAGASIN DE VENTE 38, BOUL. RASPAIL

La cinquième édition du livre de Marc Sangnier « *Aux sources de l'éloquence* », paru il y a six semaines à peine, sera épuisée dans quelques jours. Ce succès prouve mieux que tous nos commentaires l'attrait de ce livre si documenté à la fois et si passionnant.

Aux sources de l'éloquence

Lectures commentées
par MARC SANGNIER

(BROUT-EDITEUR)

TABLE DES MATIERES

AVANT-PROPOS

I. Les Orateurs de la Grèce

Sophocle, ce Platon,

Eschine et Demosthène

II.

Les Pères de l'Eglise

St Bernard et St François d'Assise

St Grégoire de Nazianze, St Basile

St Jean Chrysostome, St Augustin

St Bernard, St François d'Assise

III.

Bossuet et Bourdaloue

IV.

Bacard et May de Haute

V.

Les Orateurs de la Révolution

Mirabeau

Quelques orateurs des Assemblées révolutionnaires

Vendémiaire, Danton

Scènes révolutionnaires

Robespierre et Saint-Jus

VII.

Napoléon et Lamartine

Le 18 Brumaire

Les proclamations militaires de Napoléon

Damrinc

VIII.

Quelques Orateurs contemporains

Gambetta

Waldeck-Rousseau, Clemenceau

Millaud-Jaurès

Derouède, la suite Chaynes

Albert de Mun

Combes

Un volume in-8, en de 400 pages — Prix : 4 francs

LA LUTTE POUR LA DEMOCRATIE

Par Marc Sangnier

Un vol. in-12 de 300 pages. Prix : 3 fr. 50 (Perrin, éditeur)

5^e Année

N° 5

Mai 1908.

L'AJONC

ORGANE DU " SILLON " EN BRETAGNE

La Transformation économique ⁽¹⁾

Après avoir analysé les raisons qui militent en faveur d'une transformation sociale, il nous reste à rechercher les moyens de la réaliser.

Nous ne pouvons pas apporter ici beaucoup de précision, car nous ne sommes pas prophètes : seuls, l'avenir et l'expérience pourront nous renseigner sur la valeur des œuvres qui s'offrent présentement à notre activité. Pour parer à certaines objections, je dois dire dès maintenant que le but que nous poursuivons, pour juste et noble qu'il soit, ne saurait rendre justes et légitimes des moyens qui ne le sont pas. Nous avons pour devise d'« aller au Vrai avec toute notre âme » et nous ne pouvons pas admettre que la fin justifie les moyens. C'est donc par des moyens légitimes que nous voulons préparer cette transformation.

Deux méthodes différentes me paraissent présentement susceptibles de favoriser l'évolution démocratique : le syndicalisme et la coopération. Je n'entrerai pas dans des détails qui nous entraîneraient trop loin ; je me bornerai simplement à énumérer brièvement les résultats que nous pouvons en retirer.

Le problème capital de la Démocratie est la question d'autorité ; dans l'ordre économique, en particulier, l'autorité patronale apparaît actuellement comme exagérée et arbitraire. Or, le syndicat, par le seul fait de grouper les travailleurs d'une même usine, d'une même industrie, leur donne une force incomparable pour s'opposer à la tyrannie ou à l'injustice et obtenir du patronat de meilleures conditions de travail. Mais son rôle ne se borne pas là ; à mesure que la conscience ouvrière se développe et se fortifie, à mesure qu'une certaine cohésion morale s'établit entre les travailleurs, ceux-ci réclament une certaine part d'in-

(1) Voir l'Ajanc du 15 avril 1908.

dépendance, d'autorité dans l'usine, le droit enfin de discuter avec le patron les conditions du travail et de restreindre au besoin son autorité sur certaines questions. Les remarquables grèves de Verviers, en 1906, sont pleines d'enseignements précieux sur ce point et nous montrent combien la question de l'autorité patronale apparaît au premier rang des préoccupations prolétariennes (1). La victoire des ouvriers verviétois est en quelque sorte un acheminement vers la monarchie constitutionnelle dans l'usine, pour aboutir ensuite à la république économique, que postule l'idéal démocratique.

Mais cette méthode de transformation est assez dangereuse ; elle exige une grande cohésion ouvrière et beaucoup de prudence et de dextérité, car elle met sans cesse aux prises les ouvriers et le patron, qui défend pied à pied son autorité, par tous les moyens en son pouvoir, y compris le « lock-out » ; ayant en mains des capitaux qui lui permettent d'attendre et d'affamer les travailleurs, le patronat sort trop souvent vainqueur de ces conflits.

Pour éviter ces inconvénients, certaines organisations ouvrières ont essayé d'organiser elles-mêmes la production coopérative, au moyen d'emprunts ou de capitaux constitués par leurs membres. Mais cette méthode est assez précaire, car les entreprises capitalistes font une concurrence acharnée à ces petites coopératives de production et entravent leur développement. Tout au plus peuvent-elles mettre les militants des organisations ouvrières à l'abri des vengeances patronales et leur permettre de travailler plus librement à l'émancipation de leurs camarades.

Il existe aussi une autre forme de la production, usitée surtout dans la typographie : c'est la commandite. Dans ce système, l'organisation du travail, la répartition des tâches, l'autorité elle-même sont abandonnés au libre choix des travailleurs. Le patron n'intervient nullement dans l'organisation intérieure de l'atelier ; son rôle est purement commercial : il consiste à déterminer la production et à chercher des débouchés pour ses produits. Sans être parfait, ce mode de production constitue cependant un certain progrès dans le sens démocratique et prépare l'émancipation complète du prolétariat.

Il est enfin un autre moyen pacifique de transformation : c'est la coopération de consommation. Actuellement les revenus capitalistes sont constitués en grande partie par le salaire que les prolétaires dépensent chaque jour pour leur entretien. Or, au lieu de laisser ainsi leur salaire grossir les revenus capitalistes, si les travailleurs s'associaient pour acheter en commun ce qui est nécessaire à leur subsistance, ils réaliseraient d'énormes bénéfices et arriveraient à constituer un capital collectif assez considérable pour leur permettre d'organiser la production sur des bases rationnelles, c'est-à-dire en la subordonnant à la consommation. Cette méthode a produit déjà des résultats appréciables, surtout en Angleterre où elle s'est généralisée ; il ne

(1) Voir le *Lock-out de Verviers*, dans le *Sillon* du 10 décembre 1906.

tient qu'à nous aussi de profiter des avantages qu'elle peut procurer au progrès démocratique en faisant notre possible pour la développer dans notre pays (1).

Il convient d'ajouter à ces diverses méthodes, qui relèvent de l'initiative ouvrière, une législation parallèle qui fournisse aux travailleurs les moyens de préparer cette transformation, qui consacre par un Code du Travail les conquêtes du prolétariat. Et puis ce qu'il nous faut surtout, c'est une forte éducation morale ; une telle œuvre n'est possible que si les travailleurs savent s'élever au-dessus de leurs intérêts particuliers pour servir l'intérêt général du pays et de l'Humanité tout entière qu'il faut établir dans la Justice et la Fraternité ; et notre foi religieuse intervient ici dans notre théorie sociale pour nous donner le courage et l'énergie nécessaires pour accomplir les sacrifices quotidiens, pour être enfin les plus conscients et les plus dévoués pionniers de la Démocratie.

Certains diront sans doute que ces projets sont injustes, car ils auront pour résultat de dépouiller les patrons de leur autorité et de rendre inutile leur emploi. Cette objection n'est pas sérieuse : il est logique, en effet, il est raisonnable qu'un homme gère lui-même ses affaires, lorsqu'il possède les capacités requises, plutôt que de les confier à d'autres ; on ne conçoit pas un tuteur, par exemple, qui refuserait à son pupille le droit de s'émanciper, afin de conserver plus longtemps l'administration de sa fortune : ce serait illogique et injuste. Or, présentement, les patrons sont en quelque sorte les tuteurs de la classe ouvrière, et leur rôle ne consiste pas à s'opposer à son émancipation, mais bien plutôt à la diriger et à l'éduquer, en associant les travailleurs à leur autorité et à leurs fonctions.

Et puis enfin les patrons n'ont pas plus le droit de s'opposer à cette évolution, sous prétexte qu'elle est contraire à leurs intérêts, que les maîtres de l'antiquité et les seigneurs du moyen-âge n'avaient le droit de s'opposer à l'émancipation des serfs et des esclaves. L'intérêt particulier de quelques capitalistes ne saurait prévaloir contre l'intérêt général et les exigences supérieures de la Justice. Il est bien évident que nous ne pouvons pas conserver l'organisation présente sous prétexte qu'elle fait vivre les patrons, les intermédiaires et tous les parasites qui vivent sans travailler ; à ce compte-là, on n'aurait jamais dû inventer les chemins de fer, parce qu'ils ont rendu inutile le service des diligences !... Donner à ces motifs la valeur d'un principe serait la négation même du progrès ! Tout emploi, quel qu'il soit n'a de raison d'être que s'il est utile au corps social. Si la fonction du médecin est nécessaire, c'est parce qu'il y a des malades ; mais il est clair qu'on ne se rend pas malade exprès pour faire vivre les médecins, de même qu'on ne mange pas exprès pour faire vivre les boulangers.

(1) Pour approfondir cette question, consulter le *Congrès coopératif de Lyon*, de septembre 1907.

En résumé, notre programme de transformation sociale est parfaitement légitime. Si nous voulons cette transformation, c'est parce que nous reconnaissons à tout homme le droit de développer intégralement ses facultés intellectuelles, physiques et morales ; or, comme l'organisme présent ne permet pas ce développement, nous avons le droit et le devoir de chercher autre chose. Il nous semble qu'un système de coopération aura cet avantage ; il nous donnera un état social où l'autorité sera d'autant plus forte qu'elle sera plus librement consentie ; où toutes les tâches auront une égale valeur, car elles sont toutes nécessaires à la vie du corps social ; nous aurons enfin une société basée non plus sur le bon vouloir et l'omnipotence de quelques-uns mais sur une collaboration fraternelle entre les producteurs propriétaires de leurs instruments de travail.

Nous ne pouvons pas dire présentement comment se fera l'application pratique de ces théories ; d'ailleurs, notre méthode s'oppose à toute description anticipée de la cité future. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que l'orientation est bonne, qu'elle est juste, et cela nous suffit. Le patronat nous apparaît encore comme nécessaire pour donner au prolétariat une cohésion morale qu'il ne trouve pas en lui-même. Mais le jour où les travailleurs auront une éducation sociale suffisante, un sens social assez développé pour comprendre que la société à laquelle ils appartiennent ne peut subsister qu'à la condition que chacun ait le courage de sacrifier son égoïsme et ses intérêts particuliers lorsqu'ils sont contraires à l'intérêt général, ce jour-là le patronat aura perdu sa raison d'être.

Je sais bien qu'il est difficile à un patron d'accepter ces conclusions ; on est toujours porté à préférer son intérêt propre à l'intérêt de tous, à maintenir, inconsciemment quelquefois, une injustice dont on profite ; mais il n'en demeure pas moins que ces désirs se réaliseront parce qu'ils sont justes et que ces petits intérêts particuliers doivent s'abaisser devant les intérêts de l'ensemble des travailleurs.

Et si nous travaillons de toutes nos forces à hâter cette évolution, ce n'est pas seulement pour les avantages matériels qu'elle procurera aux travailleurs en leur donnant une vie plus large, plus facile, mieux abritée contre les multiples accidents qui guettent notre existence, mais toujours fidèles à notre esprit, nous voyons surtout dans cette transformation un accroissement de dignité pour le plus grand nombre, un accroissement de moralité, la nécessité d'avoir des hommes plus courageux, plus dévoués, plus vertueux, et nous avons confiance enfin que c'est encore la religion du Christ qui sera seule capable d'inspirer ainsi aux hommes les sentiments de Justice et d'Amour et les solides vertus dont la Démocratie a besoin pour vivre et se développer. En apportant dès maintenant notre concours le plus dévoué à toutes les œuvres capables de préparer cette transformation économique, nous aurons rempli nos devoirs de chrétiens et de citoyens et ouvert la voie à la Démocratie future.

LOUIS BECDELIEVRE.

VI. Congrès Régional du " Sillon " en Bretagne

A QUIMPER, les 6 & 7 Juin 1908

— PROGRAMME —

DIMANCHE 7 JUIN

I. — A 2 heures de l'après-midi : **Concours de Camelots**, qui se terminera à 5 heures.

Rendez-vous au local du *Sillon*, 1, rue Saint-Marc, à 1 heure et demie, pour prendre les journaux.

II. — A 8 heures du soir, Salle du Gymnase :

PREMIÈRE SÉANCE DE TRAVAIL : **Histoire du mouvement du " Sillon "** en Bretagne depuis le dernier Congrès. Communications sur :

1° Le Mouvement Syndical, Bérest, de Saint-Malo ;

2° Le Sillon en face du Socialisme, Marzin, de Morlaix ;

3° L'Action de nos camarades ruraux, François Le Gall, de Plabennec ;

4° La propagande par les conférences et la création d'une caisse pour conférences, Simon, de Landerneau ;

5° Le Rôle de la Femme dans le *Sillon*, Mlle Le Goaziou, de Morlaix.

LUNDI 8 JUIN

III. — A 9 heures du matin : DEUXIÈME SÉANCE DE TRAVAIL, Salle du Gymnase :

Action et Propagande. Communications sur :

1° Ce que l'on peut faire en Bretagne pour l'*Eveil* quotidien, Poullhazan, de Rennes ;

2° L'Action coopérative du *Sillon*, Gallon, de Fougères ;

3° Ce que l'on peut faire pour le *Sillon*, Pierre Hamon, de Landivisau.

IV. — A midi, restaurant Le Dé, rue des Douves :

Grand Banquet Démocratique

V. — A 2 heures et demie de l'après-midi, salle du Gymnase :

CONFÉRENCE PUBLIQUE ET CONTRADICTOIRE

par Marc SANGNIER

NOTA. — Le programme est établi de façon à permettre aux camarades de prendre les trains de 5 heures du soir.

Prière aux camarades qui assisteront au Congrès de nous adresser le plus tôt possible leur adhésion, afin de nous faciliter le travail de préparation et d'organisation.

Pour tous renseignements, écrire à Louis ROLLAND, 3, rue Neuve, Quimper.

Détail des frais

Dimanche : Dîner.....	2. »
— Lit (dans chambre à plusieurs lits).....	1. »
— Chambre (seule)	2. »
Lundi : Banquet.....	2.50
— Dîner	2. »
Frais obligatoires : Séances de travail, Réunion publique....	1. »
Tous les mandats devront être adressés à Louis ROLLAND, 3, rue Neuve, Quimper.	
Pour obtenir la réduction de 50 % sur les chemins de fer, mêmes formalités que pour le Congrès National.	

DÉMOCRATIE RURALE

UNE LETTRE

Mon Cher Loëtz,

En ma qualité de membre du bureau d'un important syndicat agricole, je crois utile de répondre brièvement aux questions que tu poses aux ruraux, dans l'Ajonc.

La définition que tu donnes des syndicats agricoles est en tous points conforme aux idées que nous en avons.

Notre syndicat compte dans son sein des fermiers, propriétaires ou métayers.

Nous n'avons jeté les bases de notre syndicat (il est l'œuvre de sillonnistes) que pour nous défendre plus facilement contre les fraudeurs d'engrais chimiques et pour nous permettre d'expérimenter à peu de frais des machines perfectionnées, en un mot, comme tu le dis, pour assurer le progrès de l'agriculture ; nous nous livrons encore à la vente en commun de blés, avoines, etc. Nous avons même la ferme intention de nous aboucher directement avec une coopérative sillonniste pour la livraison de nos produits (beurre, œufs, etc.) ; notre plus grand espoir est d'arriver à infuser aux syndiqués quelques notions d'éducation démocratique. Ce sera dur sans doute ; il nous faut cependant en arriver là et pour ce, secouer le syndicat dans ses plus intimes fondements.

Autre point qui t'étonnera : les paysans croient qu'ils retirent plus d'avantages à fonder des syndicats que des mutuelles. Ils prétendent

de plus, et c'est là mon avis, que la création de syndicats mixtes est un grand bien pour les fermiers non propriétaires.

Le syndicat mixte ne réunit que des hommes qui travaillent. Les propriétaires ruraux mettent la main à la charrue, les métayers travaillent, les ouvriers travaillent. Ce n'est pas comme à l'usine où le patron attend souvent ses capitaux les bras croisés et où il n'a pas de contact avec ses employés et où l'ouvrier a des chances de rester toujours ouvrier et le patron toujours patron. Ses enfants naîtront patrons eux aussi — A la campagne au contraire c'est le contact continu, la vie de famille, l'ouvrier agricole gravite l'échelle sociale en même temps que son patron.

Cette situation ne constitue pas du tout un obstacle à la diffusion de notre idéal.

Au point de vue de cet idéal, le rêve serait d'avoir des syndicats indépendants d'ouvriers agricoles, mais dans l'état actuel et avant longtemps même, ils ne sont pas possibles.

La question est délicate : car supposons les ouvriers agricoles syndiqués et exigeant des revendications et les obtenant, que deviendraient les métayers qui eux sont les plus nombreux et vivent au jour le jour. D'ailleurs les ouvriers agricoles sont la plupart fils de fermiers et deviendront fermiers à leur tour. Se syndiqueront-ils contre leurs familles ?

Et si l'on mettait cette troublante question à l'ordre du jour du congrès de Quimper ?

Je dois avouer cependant que la plupart des syndicats agricoles sont de véritables mouvements réactionnaires et que la politique n'en est pas exclue. C'est là la cause de leur non vitalité — ainsi dans le Finistère il y a une Fédération, tu en connais les dirigeants — mais qu'elle ne touche pas à notre autonomie ! Jamais nous ne nous laisserons imposer une conduite qui ne soit pas en rapport avec nos idées ! Et j'en connais d'autres syndicats où nos camarades sont en excellente place pour défendre le Sillon.

L'idéal socialiste ne prend pas encore chez les ruraux. Mais étant donné qu'ils sont instinctivement assez grossiers et irrespectueux, je crois qu'à la perte de leur foi succèderait dans leur âme l'anarchie et alors ils suivraient facilement les meneurs : socialistes, anarchistes ou autres.

Regarde dans les villes où nos ruraux ont émigré, ils marchent aux trousses des meneurs des Bourses du Travail, quand ils ne sont pas eux-mêmes les meneurs.

A toi dans la Cause.

FANCH.

Il ressort de cette lettre que : 1° Les syndicats mixtes, sont dans l'état actuel, à même de permettre l'influence du Sillon dans les milieux ruraux.

II. Qu'il faut préparer les ouvriers agricoles à un nouvel état social et essayer le syndicat d'ouvriers.

III. Qu'une forte éducation sillonniste peut empêcher tout mal, et préparer les ruraux à notre démocratie.

IV. Que la politique divise les syndicats et nuit à leur fonctionnement et à leur développement.

LETTRE DE CHINE

Amoy, le 18 mars 1908.

Cher Jean,

Six mois ! Voici six mois déjà que je vous ai quittés, vous, chers amis du Sillon ; que j'ai quitté la terre de France où avec tant d'acharnement vous vous enlêtiez à vouloir conquérir, malgré la haine, l'amour et la confiance du peuple français... Oh ! je me souviendrai toujours de ce jour-là, de ce 15 octobre 1907 où, pour la première fois, je m'embarquai vers les régions inconnues et mystérieuses de l'Extrême-Orient...

Je me rappelle encore : un soleil radieux éclairait la ville de Marseille, et séchait peu à peu les rues inondées par les pluies torrentielles des jours précédents. Heureux de ce beau temps, les Marseillais sortaient de leurs demeures et avec une exubérance toute méridionale, se répandaient en joyeux propos... On eût dû dire que Dieu voulait que mon dernier souvenir du sol natal fut un souvenir de joie et d'espoir...

Ce soir-là, le ciel était pur et la nuit promettait d'être aussi belle que le jour. Assis à l'arrière du bateau qui m'emportait loin de tout ce que j'aime, je songeai ; au souvenir des adieux de ma tendre mère se mêlait celui de mes amis du Sillon que d'ici quatre ans je ne dois plus revoir. Je me souvenais de toi, cher Jean, de nos amis de Douarnenez et des combats qu'ensemble nous avons soutenus. Les vexations brutales, les manœuvres mesquines employées contre nous, par les réactionnaires impuissants à nous vaincre, revenaient embrumer mon âme d'un brouillard de tristesse. Je sentais s'envenimer des blessures encore toutes saignantes, et je priais Dieu de m'aider à les cicatriser, car je voulais continuer d'aimer la France avec passion, alors même qu'elle venait d'être pour moi cruellement inhospitalière.

Je me souvenais de nos longues soirées du cercle d'études, de nos réunions publiques, tantôt bruyantes et tapageuses comme celle que tu fis à Audierne, tantôt fécondes en travail comme celle que fit Teitgen à Douarnenez... Et pendant que je songeais, les derniers feux de Marseille avaient disparu à nos yeux. Nous étions maintenant en pleine mer.

La traversée fut longue, un mois. Durant ce temps, je fis connaissance avec les passagers et, cela va sans dire, je fus bientôt pour mes compagnons, à peu près tous fonctionnaires anticléricaux, « le calotin », « le cléricale », « le réactionnaire ». Bientôt commencèrent les discussions. Ce furent d'abord des plaisanteries assez grossières contre la religion et la morale. Puis l'on parla de Galilée, de l'Inquisition, des Dragonnades, de la Saint-Barthélemy, etc... etc... Je pris la parole et fis écouter l'histoire véritable. Mon interlocuteur, un jeune homme assez ignorant sur toutes choses et surtout sur ce dont il parlait, balbutia quelques mots, puis se tût ne sachant que répondre... Aux discussions religieuses firent place les discussions politiques. Alors je pus exposer comme quoi j'étais un républicain sincère quoique catholique, et que ma foi loin d'être un obstacle à mes idées, était au contraire pour moi une force qui me faisait m'y dévouer davantage ; je démontrai la fausseté de ce principe qu'un catholique ne peut être républicain et tous (à part quelques viveurs débauchés) convinrent de la force de mes conceptions sociales. « Vous n'êtes pas un catholique comme les autres », se contentèrent-ils d'ajouter, et moi je songeai combien il est en effet douloureux de constater le nombre considérable de catholiques qui falsifient tellement l'Evangile et la doctrine du Christ, que c'est un scandale pour beaucoup d'entendre exprimer ce qui n'aurait dû être que la plus banale des vérités.

... Je suis au terme de mon voyage. Eloigné de la ville chinoise aux rues sales et étroites, étendu sur le sable fin d'une grève assez semblable à ces plages où autrefois, ensemble nous nous promenions si souvent, seul, « l'Eveil » à la main, je laisse ma pensée suivre son libre cours. Nos luttes déjà anciennes, nos espoirs toujours plus hauts, nos amitiés toujours fidèles : je pense à tout cela. Et franchissant le temps, franchissant l'espace, je m'entends crier avec toi, cher Jean, aux portes de l'Eglise de notre paroisse : « Demandez l'Eveil Démocratique », au grand scandale de beaucoup.

Adieu, Cher Jean, à quatre ans. Prie que je ne faiblisso pas et que je demeure fidèle à la Cause que j'ai juré de servir toute ma vie.

Charles GORGEU.

Abonnés de "L'AJONC"

Si vous ne collectionnez pas notre Revue et si vous avez en double des numéros des années 1906 et 1907 et en particulier l'« Ajonc » du mois d'octobre 1907, nous vous demandons de vouloir bien nous retourner ces numéros au « Sillon Rennais ». Les frais d'envoi vous seront remboursés. Merci à l'avance.

L'ADMINISTRATEUR.

La Vie du Sillon en Bretagne

ILLE-ET-VILAINE

Fougères

Au Sillon — Un mort qui se porte bien — Fin de rêve — Réalité consolante
Position conquise — Vers l'avenir

Les frais de correspondance étant très onéreux, les camarades du Sillon fougérais ayant reçu du rédacteur de l'Ajonc un suprême appel ont décidé de dire aujourd'hui et en une seule fois ce qu'ils auraient pu dire en 4 ou 5. Economie de temps, de geste, d'efforts, etc....

D'autre part, la vie est faite de telle façon qu'on vit souvent sans s'en rendre compte exactement, la souffrance parfois nous révèle notre pauvre existence. Le Sillon fougérais a vécu lui aussi un peu de cette façon.

Il est vrai de dire que pour quiconque lit l'Ajonc, le Sillon de Fougères est mort et cependant je vous affirme que cela n'est pas ! Vous riez ?... Eh ! bien la preuve la voici.

Remontons si vous le voulez, non pas au déluge, ni même à l'année dernière, mais à janvier 1908.

A cette époque les camarades fougérais se sont senti le désir de vivre, et comme il faut, c'est-à-dire d'affirmer leur existence par d'autres actes que la vente de l'Eveil et la propagande à domicile déjà vieilles chez nous. Sur la bonne initiative de quelques types nous organisâmes des conférences sur le Sillon, nous avions à peu près ce qu'il fallait pour cela, savoir :

1° Un local petit il est vrai, mais nous résolûmes de faire deux « fournées » et de répéter deux fois nos mêmes conférences ;

2° Des sièges, ah ! pour cela ce fut autre chose ! et sans la bonne volonté d'un des voisins qui nous prêta des chaises et quelques petits barils, nous étions dans la purée.

3° Un conférencier. Cet article-là ça n'a l'air de rien, eh ! bien pourtant c'est quelque chose ! Il avait fallu aller chercher des chaises chez les voisins, cela avait été tout seul, il fallait trouver un orateur chez nous, c'était plus dur !

Enfin nous y arrivâmes, après quelques hésitations bien naturelles, un de nos camarades résolut de se jeter à l'eau. En hiver, il y avait de quoi glacer le plus solide des conférenciers.

Bref ! nous fîmes à la main des cartes pour une soixantaine de personnes, les invitant pour le dimanche suivant.

Vous dire notre angoisse accrue à chaque instant par l'approche du « Grand Coup » est impossible. Il faut avoir vécu ces heures-là.

Le soir venu, la salle s'emplit peu à peu. Bientôt elle est bondée par plus de 60 auditeurs, empilés dans une salle où l'on étouffe à 20 en temps ordinaire... Dans un cabinet adjacent 20 camarades sont

pêle-mêle ; ils doivent avec l'orateur et G. Pinel chanter quelques chansons.

Eh bien ça se passa pas trop mal !... L'orateur si l'on peut appeler ainsi un débutant en la partie parla du Sillon bien gentiment, parfois vigoureusement aussi, avec succès toujours ! Il retraça l'histoire de notre vie, les difficultés des tout premiers ; nos angoisses, nos victoires aussi. Et l'assistance émue écoutait bien sérieusement...

Des chansons furent exécutées sans trembler, des brochures vendues avec bénéfice, en résumé ce fut assez encourageant, 6 fois de suite nous recommençâmes, nous y prenions goût.

Quelques contradicteurs vinrent à nos causeries et discutèrent avec nous, pour aider encore à notre succès.

Et voilà comment nous avons débuté. Depuis ça va de mieux en mieux. Outre que notre vente augmente, puisque malgré les dires du dernier Ajonc impitoyable, nous vendons maintenant 200 numéros au lieu de 175. De plus nous pouvons plus facilement entrer en rapports avec nos acheteurs d'Eveils, leur écouler des brochures, etc...

Dans quelques semaines un de nos camarades fera une grande conférence contradictoire, à laquelle nous comptons inviter les militants de la Bourse du Travail.

Si l'Ajonc qui semble bien disposé avec Fougères veut bien nous donner encore l'hospitalité, nous en recauserons.

Amédée GALLON.

MORBIHAN

Le lundi de Pâques, une vingtaine de camarades du Morbihan se sont rencontrés à la Trinité-sur-Mer, pour s'entretenir des différentes méthodes d'action et de propagande à employer pour la pénétration de nos idées.

Du rapport lu par le camarade Guillaume de Sauzon, et de la discussion qui a suivi, il ressort que les cercles d'études doivent devenir au plus tôt des cercles d'action.

Il faut donc que chaque cercle prenne conscience de la tâche qui lui incombe, et que nos camarades, tout en travaillant ferme dans leur localité, s'efforcent de rayonner autour d'eux.

Sauzon a pris la résolution de travailler Belle-Isle, et les camarades de la Trinité-sur-Mer sont décidés à travailler ferme leur pays.

Il me semble que Lorient pourrait aussi rayonner aux environs, à Plomeur, Caudan, Port-Louis, Hennebont, où il doit y avoir certainement des camarades isolés.

Tant qu'au nord du Morbihan, les communications étant assez difficiles avec la côte, le travail reviendrait aux camarades du Faouët, Langonnet, Locminé (?)

Nous avons constaté que le terrain d'action ne manquait pas, mais bien plutôt les ouvriers, il importe donc que tous les camarades isolés se réveillent et s'entretiennent avec les cercles d'études voi-

sins. Pour cela, nous prions les camarades de Sarzeau, de Sulniac, et surtout de La Roche-Bernard, Elven, Saint-Nolf, Locminé, Plumelec, etc., de suivre une correspondance régulière avec le cercle de Vannes.

C'est ainsi que nous arriverons à nous connaître et à faire un travail vraiment fécond, permettant au Morbihan, si tristement en arrière, de prendre la place qui lui revient dans la Bretagne démocratique.

Emile MAHÉO.
Sillon Vannetais.

Vannes

Vannes compte 2 camelots vendant régulièrement 75 *Eveils*, dont 28 à domicile, 22 à la porte des églises, (ces clients ne pouvant recevoir le journal chez eux) et 25 qui sont vendus sur la rue.

Depuis un an, existe un service de librairie ; la vente a été, pour l'année de 110 fr. 25, dont 79 fr. 60 par les camarades et 30 fr. 65 par la librairie Brunaud, qui met gracieusement une vitrine à la disposition du *Sillon*.

La Trinité-sur-Mer

Le lundi de Pâques, nos camarades des cercles d'études du Morbihan se réunissaient dans un congrès à *La Trinité-sur-Mer*. Ils étaient venus de Vannes, de Lorient, de Lanouée, de Sarzeau et de Belle-Isle. C'était tout un événement pour la petite ville de La Trinité, bien calme et bien paisible, égayée ce jour-là par les bandes joyeuses qui dès le dimanche soir, parcouraient les rues en chantant les hymnes du *Sillon*. Après la messe de huit heures, où beaucoup firent la sainte communion, le camarade Guillaume, de Sauzon, lut un rapport fort intéressant et très applaudi, sur la vie du *Sillon* dans le Morbihan. Vie bien languissante hélas ! jusqu'ici, mais qui, nous l'espérons, va prendre désormais une activité digne du reste de la Bretagne.

Mahéo parla de l'action de nos camarades dans le pays de Vannes ; ils ont tenté de très appréciables efforts qui sont le commencement de la conquête du Morbihan.

Moysan rappela l'excellente tactique de nos amis de Lanouée. Jean Poulhazan poussa la vente à domicile et conseilla fort de réunir périodiquement les abonnés de l'*Eveil* pour les rattacher au *Sillon* par un lien plus positif et plus tangible.

Enfin, les congressistes décidèrent d'avoir comme les Finistériens, des congrès départementaux, et le prochain fut fixé à Auray pour le commencement du mois d'août.

A midi, banquet démocratique, c'est-à-dire avec beaucoup de toasts.

A deux heures, la réunion publique. Il y avait deux cent personnes environ. Notre camarade Guillaume préside, un membre de l'A.C.J.F., refuse de prendre place au bureau, M. Ruer, vice-président de l'Union Républicaine, que la salle choisit alors, déclare accepter avec

beaucoup de plaisir. Notre ami Jean Poulhazan dit « *Ce qu'est le Sillon* », devant un auditoire attentif et sympathique.

Une discussion tout à fait passionnante suivit la conférence. Le premier contradicteur qui demanda la parole fut M. Jh. Martin, du groupe Rennais de l'Association Catholique de la Jeunesse Française. Il reprocha au *Sillon* d'avoir évolué, puis faisant des questions de personnes, vint faire un grief à Marc Sangnier de ne pas porter sa croix de Saint-Grégoire le Grand, et aux sillonnistes rennais de ne pas porter leur insigne à la procession de la Fête-Dieu : petits potins et toutes petites faiblesses qui n'empêchent pas les Sillonnistes d'être de bons catholiques et qui donnèrent l'occasion à notre ami de préciser merveilleusement la position du *Sillon*, position beaucoup plus avantageuse pour l'Eglise elle-même, que celle de l'A. C. J. F., aux applaudissements enthousiastes de la salle tout entière.

Ruer, au nom de la morale de la solidarité, vint ensuite poser des objections fort intéressantes. Il eut d'ailleurs la loyauté, à laquelle nous nous plaisons à rendre un hommage bien sincère, de venir lui-même, déclarer que les réponses de notre ami l'avaient entièrement satisfait.

Le Palais

Le lendemain mardi, à huit heures du soir, sous les halles de la ville de Palais, Jean Poulhazan faisait une conférence sur « *Le Sillon et les partis* », devant un millier de personnes dont plus de la moitié nous était tout à fait hostile et avait résolu de faire de l'obstruction. Celle-ci commença avec l'élection du bureau, mais notre ami à force de calme et d'énergique ténacité ne tarda pas à maîtriser son auditoire dont le silence ne fut presque plus interrompu désormais que par les quelques habituelles interruptions. Quand le conférencier parla du Christianisme et des forces morales que nous y trouvons, le chahut reprit avec sa rage du début ; mais il ne dura pas ; la conférence s'acheva dans le calme de l'auditoire conquis. Un seul contradicteur se présenta, M. Gay, il se prétendit progressiste ; l'*Ouest-Eclair* le rangeait dans la catégorie des « réactionnaires mal élevés » ; c'est avec raison. Son anticléricalisme de bas étage, eut d'ailleurs peu de succès ; les paroles de notre ami avaient un accent de sincérité sur lequel n'avaient pas de prises les épithètes d'hypocrisie, de jésuite et de curé en veston. Alors M. Gay se sentit perdu, il essaya de gagner les sympathies de l'auditoire en rappelant qu'il avait eu du mérite sous l'empire à se montrer républicain, mais un interrupteur, ironiquement, lui objecta que cela ne l'avait pas empêché d'avoir la croix de la légion d'honneur.

Que faire ? Vlan ! Voilà notre progressiste subitement de se déclarer socialiste, mais il a la mauvaise fortune de préconiser quand même l'union du capital et du travail, d'appeler jouisseurs les coopératistes, et parasites du prolétariat les militants des syndicats ouvriers.

La salle fatiguée, criait : « Assez - Assez ! Un bouchon ! »

La réponse de Poulhazan fut calme, mais cinglante. Personne n'interrompait plus quand il parlait du Christianisme que l'on venait d'insulter, et la salle gagnée, salua par des applaudissements enthousiastes l'affirmation de sa confiance, quand même, dans les syndicalistes et les coopérateurs pour réaliser la démocratie économique.

Sauzon

Le lendemain soir, à huit heures, notre ami parlait dans la salle de la mairie de Sauzon, sur « *Les conditions morales de la démocratie* ». Nos camarades n'avaient point collé d'affiches, et peut-être des ouvriers qui avaient assisté à la conférence de Palais, la veille, et qui venus travailler à Sauzon, y avaient apporté leurs impressions, furent-ils nos meilleurs propagandistes en la circonstance. La salle fut beaucoup trop petite pour contenir tous les auditeurs dont un grand nombre durent assister de dehors à la conférence. Lorsque Poulhazan eut terminé, on avait l'impression de se trouver au milieu d'amis, et certes aucune contradiction n'aurait surgi, si le conférencier n'était revenu lui-même, dans un appel chaleureux, demander à son auditoire de vouloir bien simplement lui poser des questions sur les points de sa conférence qu'il aurait pu ne pas expliquer assez clairement.

Alors s'engagea une conversation très amicale et notre ami eut l'occasion de préciser le programme économique du *Sillon*, notre position laïque et les forces morales que nous trouvons dans le Christianisme.

Les applaudissements unanimes de la salle montrèrent qu'on l'avait compris ; nous avons fait du bon travail.

Sauzon, le 2 mai 1908

Mon cher camarade,

J'allais me mettre au travail quand j'ai reçu ta lettre. Pour Palais, on n'en revient pas... « Un blanc bec comme ça nous prêcher la morale !... il parle bien, mais trop jeune... C'est un orateur, nous ne pensions jamais qu'il aurait parlé comme ça... » Voilà ce que j'ai saisi au passage. A l'arrivée du bateau, beaucoup ont dit : « C'est ça le conférencier ! Rien qu'on va se payer sa tête ! Nous allons lui en boucher une de surface ! » Voilà pourquoi, ils firent du bruit en commençant.

Ah ! mon vieux, les anticléricaux sont dans une rage ! Le contradicteur a fait placarder une affiche disant qu'il n'avait pas parlé au nom du comité républicain, mais en son nom personnel, et pour bien montrer que le *Sillon* est une œuvre réactionnaire. Oui, les radicaux dans leur rage font courir le bruit que nous faisons le jeu des partis de droite. Ils ont bâti ce syllogisme remarquable : « les catholiques ne sont pas libres car ils doivent passer par le confessionnal, or le conférencier du *Sillon* a été élevé dans une école catholique, donc il n'est pas libre ».

Voilà, mon vieux, nous sommes rangés comme cela ; on ne voit pas à Palais de quelle couleur politique nous sommes. Nous y avons été vendre l'*Eveil*, lundi, personne ne nous a rien dit ; je les attends d'ailleurs de pied ferme.

Nous avons fait placarder une affiche pour répondre aux bruits que l'on répand sur nous, et préciser notre position en face de la politique militante. Voici ce que nous disons : (suit le texte de l'affiche).
Fraternellement à toi.

Au. GUILLERME.

FINISTERE

Quimper

La merveilleuse opportunité du *Sillon* se prouve en agissant et chacun de nos actes hardis en constate l'efficacité ; à Quimper depuis quelques mois, nous nous sommes lancés résolument dans l'action pratique.

Comme beaucoup, notre première période de formation, d'éducation et d'études fut lente et obscure, nous travaillions dans l'intimité, nous pénétrant que pour bien agir, il fallait d'abord connaître le but vers lequel nous marchons et les moyens de l'atteindre. Après un an de travail, d'études sur le *Sillon*, nous comprîmes la nécessité d'agir ; que si nous possédions un idéal, il fallait d'abord le vivre et le faire partager à d'autres, d'où le devoir de commencer une vigoureuse propagande de conquête, car nous n'étions pas bien nombreux en ce moment au cercle, et pour supporter tout le travail que nous prévoyions, nous nous sentions bien faibles, mais Dieu pourvoit et vient en aide aux bonnes volontés et les premières réunions qui furent organisées à notre local et auxquelles assistaient régulièrement 40 à 50 personnes, nous furent très profitables, nous gagnèrent de nombreuses sympathies et quelques militants, aujourd'hui des plus dévoués ; après plusieurs de ces conférences nous nous sentions une force, et une force se traduit toujours par des résultats ; en ce moment, par suite de la cherté des vivres, le besoin de fonder une coopérative se faisait sentir, on en parlait beaucoup en ville, et l'année précédente, le comité socialiste avait tenté d'en créer une mais n'avait pu aboutir, les concours lui ayant fait défaut ; j'eus l'idée d'en faire part aux camarades du cercle de la possibilité de prendre l'initiative d'une coopérative de consommation et l'idée me paraissait d'autant plus intéressante que cette coopérative correspondrait à des besoins urgents et qu'ensuite elle était sentie en fonction même de notre mouvement et que nous n'ignorions point — comme on va le voir dans la suite — qu'elle servirait utilement notre propagande, car quels sont en effet les difficultés que nous rencontrons au début d'une propagande ; notre jeunesse ne nous pose pas suffisamment, on nous regarde avec bienveillance sans nous prendre trop au sérieux, le raisonnement tenu est le suivant : ces jeunes gens agissent bruyamment mais leur action ne durera pas c'est un besoin pour eux d'employer de cette façon leur jeunesse, mais

ça leur passera bien vite, et voilà toute l'attention qu'on nous accordait; à cette objection il nous fallait répondre et la meilleure réponse à faire était de prouver par nos actes que notre tâche est une tâche d'hommes et ainsi en prouvant par nos œuvres que nous ne nous contentons pas d'avoir de belles théories mais qu'avant tout nous voulons les réaliser. Nous allions encore au-devant d'une autre objection qu'on nous fait souvent : nous avons entendu avant aujourd'hui d'aussi belles théories que les vôtres et nous savons ce qu'elles ont produit ; nos œuvres montreront aux plus prévenus que nous ne tombons pas dans le défaut égoïste des partis qui nous ont précédés, mais qu'au contraire dans nos œuvres nous conserverons toujours notre parti-pris moral et que nous n'aurons qu'un souci, faire œuvre juste et fraternelle.

Mais si bonne que fut cette idée de fonder une coopérative de consommation, il nous fallait compter sur l'appui suffisant des concours pour la mener à bonne fin et ma foi nous n'avions pas le nombre suffisant de camarades pour composer le conseil d'administration et les familles assurées pour la consommation se réduisaient au chiffre d'une vingtaine, les conditions de succès ne nous favorisaient guère et certes elles auraient pu en dissuader plusieurs, et même lorsque nous fîmes part de nos projets aux gens sympathiques expérimentés, tous nous déconseillaient et nous montraient l'avenir gros de nuages.

Mais notre entêtement eut raison de ces objections et l'on se mit à l'œuvre ; il nous fallait conquérir quelques bonnes volontés afin de composer le Conseil d'administration, nous n'étions que quatre majeurs pouvant en faire partie, mais les conférences qui furent faites pour lancer notre idée nous les dévoilèrent et ceux-là qui suivaient avec sympathie notre mouvement comprirent mieux notre idéal par cette série de réunions où nous traitions de l'idée de coopération au point de vue *Sillon* et d'eux-mêmes vinrent s'offrir à nous pour collaborer à notre œuvre, forts de cet appui, nous fondions la « Fraternelle » elle eut des débuts modestes : 40 familles au maximum, et malgré cela on sentait déjà en ville une nouvelle force en nous ; les socialistes qui n'avaient pu réussir dans leur première tentative, se réveillèrent à notre exemple et ont actuellement leur coopérative dans la même rue que la nôtre.

À peine fut-elle fondée qu'une guerre acharnée nous fut déclarée, tant par nos adversaires de droite que par ceux de gauche, les premiers par une guerre sourde essayaient par des bruits faux d'influencer les familles consommatrices de la « Fraternelle » si bien que quelques personnes bien intentionnées s'en vinrent nous trouver toutes scandalisées et nous supplier de leur rembourser leurs actions, car le *Sillon* étant condamné, elles ne voulaient pas l'être avec lui, etc.. À gauche on essaya de nous discréditer de toute façon, on nous fit passer pour des cléricaux, des réactionnaires déguisés, on déclara en réunion que la « Fraternelle » n'était qu'une œuvre politique et confessionnelle et bien pire : comme notre conception de la « coopération » nous pousse à désirer que les coopératives soient suffisamment

puissantes pour organiser la production, après nous être renseignés sur les organisations : Union ou Fédération qui poursuivaient ce but nous adressions notre adhésion à la Fédération des coopératives ouvrières de Bretagne qui nous offrait, croyions-nous, toute garantie, les statuts portant qu'elle groupe en dehors de toute idée politique et religieuse les coopératives de Bretagne. Mais nous avions eu la naïveté de croire à la bonne foi des administrateurs socialistes de cette fédération, car un mois et demi après nous recevions de son secrétaire une lettre nous avisant que notre adhésion était rejetée et dans la suite on nous fit savoir le vrai motif : la « Fraternelle » n'avait pas été acceptée parce que fondée par des sillonnistes ; ainsi la peur du *Sillon* leur faisait escamoter de la plus belle façon et les statuts et les déclarations faites par les administrateurs en maintes circonstances. Pour quiconque envisage cet incident de l'extérieur, il ne peut apercevoir la conséquence terrible qui aurait pu en résulter pour la marche de notre coopérative, que l'on songe qu'au bout d'un mois et demi nous n'avions encore ni l'expérience du commerce, ni ne connaissions de fournisseurs avantageux, et il fallait pourtant se tirer d'affaires, du moment que la Fédération par laquelle nous prenions nos marchandises cessait de nous en fournir. Enfin on se débatta tant et si bien que l'on se tira de ce mauvais pas, comme de bien d'autres, je dirais même avantageusement.

Ni nos adversaires de droite ni ceux de gauche, malgré toutes leurs manœuvres, ne sont pas arrivés à tuer notre jeune coopérative, bien au contraire, et chaque jour voit s'augmenter le nombre des familles de consommateurs et aujourd'hui leur chiffre dépasse 200 ; comme elle n'a que huit mois d'existence nous ne pouvons encore faire connaître à nos amis les résultats démocratiques acquis, mais nous les entretiendrons dans la suite de sa marche et des œuvres que certainement elle créera si elle prospère dans la même proportion que jusqu'à ce jour.

Bien que notre effort se soit porté momentanément sur la fondation de la « Fraternelle », il ne faudrait pas croire que la propagande des idées sillonnistes fut délaissée, bien au contraire, car sa création en fixant l'attention du public sur nous, nous permit de profiter de cette occasion pour affirmer plus haut ce que nous sommes, et ce que nous voulons ; et je me souviens de cette controverse organisée à Quimper entre un socialiste, le citoyen Poisson, et Chanteclair, progressiste, où notre ami Kellersohn intervint et où, par une argumentation des plus serrées et aux applaudissements de la bonne moitié de l'auditoire des 800 personnes présentes, mit tellement le confrencier socialiste dans l'embarras que ce dernier ne lui répondit pas ; et ce début si encourageant devait avoir son lendemain et un mois après c'était Teitgen qui nous posait en face des partis actuels ; nos conférences intéressant vivement le public, nous venons d'organiser des séances de travail publiques qui ont lieu tous les mois, où nous réunissons 150 à 200 auditeurs, aussi il n'est plus d'indifférent qui ne parle du *Sillon* à Quimper, en toutes circonstances nous sommes mis

en cause et aucun parti ne peut faire à Quimper une réunion de quel que caractère que ce soit sans parler de nous, en bien ou en mal naturellement. Le *Sillon* paraît probablement aux yeux des partis comme une force avec laquelle on est obligé de compter, puisqu'on nous propose dix sièges sur une liste municipale.

Pendant que notre propagande extérieure prenait une extension de plus en plus grande, nous éprouvions le besoin de nous retremper et d'utiliser avec le plus de méthode possible les moyens de propagande que nous avons entre nos mains ; dans l'intervalle des réunions publiques, nous avons des réunions intimes d'action et de propagande où avec ceux qui suivent avec sympathie notre mouvement nous étudions nos plans de campagne et le moyen d'utiliser les bonnes volontés qui ne peuvent comme nous prendre une part active et continue à la propagande du *Sillon*. Notre effort de ce côté porte tout spécialement sur la vente de l'*Eveil* et des brochures. A la suite d'une réunion d'action et de propagande tenue il y a deux mois et où Kellershohn nous fit mieux que jamais comprendre ce que le *Sillon* exigeait de chacun de nous pour révolutionner notre pays, on décida d'organiser sérieusement la vente à domicile de l'*Eveil*. Certes, c'est ce qui coûta peut-être le plus à nos camarades, de frapper aux deuxième, troisième étages ou mansardes de chaque maison pour demander un abonnement à l'*Eveil* et expliquer ce que c'est que le *Sillon*, mais lorsqu'on s'est donné tout entier peut-on craindre une moquerie, une raillerie ou une indifférence ? Et si nous voulons vaincre le monde, ne devons-nous pas commencer par nous vaincre nous-mêmes ? Nos camarades l'ont bien compris et ils se sont mis résolument au travail et là comme partout les résultats ne se sont pas faits attendre et aujourd'hui nous servons 100 *Eveils* à domicile.

Je dois aussi parler de notre pénétration dans les œuvres existant à Quimper. Aucun milieu ne devant nous échapper nous devons lorsque nous ne pouvons atteindre ceux qui en font partie par notre propagande, nous rendre chez eux pour les obliger à s'intéresser au *Sillon* et pendant que nos camarades syndiqués forcent leurs camarades au respect de leurs convictions, nous travaillons avec des socialistes, des radicaux, etc... dans un cercle d'études sociales « neutre » ! si neutre qu'à la dernière réunion notre camarade Philippon parlait sur ce qu'est le *Sillon*, et que plusieurs socialistes et autres lui promirent, bien que ne partageant pas sa foi religieuse, leur concours sur le terrain politique et économique.

Nous venons de commencer aux environs une propagande sérieuse. Kellershohn successivement était à Quimperlé, à Rospenden ; Philippon à Trégunc et d'ici le Congrès de la Pentecôte nous organiserons bien d'autres réunions.

Je ne veux pas être trop long et je terminerai en faisant un pressant appel à nos camarades pour qu'ils assistent nombreux à notre Congrès de la Pentecôte et qu'ils puissent constater par eux-mêmes le travail fait ; et je leur dirais que s'ils veulent réussir et obtenir des résultats

il faut qu'ils aient de l'audace, encore de l'audace et toujours de l'audace

BÉDÉRIC.

Audierne

J'étais inquiet en retournant à Audierne passer ces quelques jours de vacances. Les camarades si péniblement gagnés en deux années de travail, avaient-ils quitté la charrue, ou continuaient-ils vaillamment de creuser leur sillon ? Cette question, d'autres me l'avaient aussi posée, n'entendant jamais parler de nos camarades d'Audierne et de toute la région du Cap...

Eh bien si, ils ont travaillé et bien travaillé, quoiqu'obscurément ! Si l'on n'en a pas parlé, la faute m'en incombe je le reconnais, et je veux aujourd'hui leur rendre justice, en retraçant très brièvement la vie du *Sillon* d'Audierne.

Seul, il y a deux ans, j'eus bientôt le plaisir de voir se joindre à moi, trois nouveaux camarades pleins de dévouement. Pendant près d'un an, nous restâmes dans l'ombre, approfondissant bien notre *Sillon*, nous pénétrant chaque jour davantage de son esprit. A ce travail, l'un d'entre nous comprit que vers là ne tendaient pas ses aspirations, et il partit...

En septembre 1906, je prenais pour la première fois publiquement la parole au nom du *Sillon*, à une conférence contradictoire du citoyen Jouy, radical, rédacteur du *Réveil du Finistère*, pour nous désolidariser nettement d'avec les partis réactionnaires. En novembre, je donnais à Esquibien, une réunion publique, sous la présidence de Bédéric, du *Sillon* Quimperoï. A la suite de cette réunion, deux amis d'Esquibien devinrent de vrais militants de l'idée. Puis, à Audierne, les trois frères Le Bars se joignent à nous ainsi que le camarade Sergent. Une série de conférences privées eut un certain succès, malgré les venimeuses attaques de certains membres du patronage. L'*Eveil* était vendu et la vente atteignait un chiffre de 30 à 50. En juillet 1907, Poulhazan causait à Pont-Croix. En août, il donnait à Audierne, une mémorable réunion qui nous permit de poser franchement le problème démocratique, au grand effarement de nos pontifes de l'anticléricalisme, qui se vengèrent en faisant battre sur nos crânes une marche accélérée, voire même en nous faisant demettre quelques doigts par des sbires à leur solde et fort experts en la matière. En août, je parlais à Plogoff, où nous comptons actuellement un fort noyau de sympathiques, grâce à l'insignifiante opposition de monsieur le maire, radical. En septembre, Poulhazan causait à Clédén, et je clôturais la campagne par une conférence publique à Goulien. A noter que toutes ces réunions publiques étaient suivies, selon notre méthode, d'une conférence privée, plus intime. Entre temps, l'inlassable Gorgeu, de Douarnenez, battait la campagne, semant partout largement ses *Eveils* et ses brochures.

Je rentrai à Rennes, et toute manifestation extérieure fut interrompue. Mais il ne faut pas en déduire que nos camarades restaient

inactifs. Obligés de par leur position, de s'abstenir de toute propagande officielle, ils ne travaillèrent pas moins de la vraie méthode, l'apostolat individuel, portant leur nombre de 5 à 8, et formant autour d'eux, une atmosphère de sympathie. Les deux camarades Morvan et Normand d'Esquibien firent aussi de bonne besogne, en gagnant quatre nouveaux amis. A Cleden, Goulien, Plogoff, nous avons beaucoup de sympathies et la semence, espérons-le, n'y demeurera pas inféconde.

A Pâques, cette année, nous n'avons pu entreprendre la campagne publique projetée, pas même de vente d'*Eveil*. Mon séjour coïncidant exactement avec la période électorale, nous ne voulions d'aucune compromission ou fausse interprétation. Je me bornai à quelques visites particulières qui me satisfirent complètement et à quelques réunions intimes qui me permirent de donner, d'après le Congrès national, de nouvelles précisions, et aussi de préparer le Congrès de Quimper, auquel les « Cappistes » assisteront nombreux, je puis l'affirmer dès maintenant.

En août, nous reprendrons les manifestations extérieures avec une campagne de réunions publiques dans les régions encore non explorées : Plouhinec, Plozevet, Beuzec, etc., campagne qui sera dignement close par un congrès-retraite au vieux sanctuaire de Saint-Ugen...

Je devais ce bref compte-rendu aux camarades de Bretagne, pour réparer ma négligence, rendre justice au *Sillon* d'Audierne, et prouver une fois de plus la force de l'apostolat individuel...

Jean JADÉ.

Concarneau écrit :

Depuis quelque temps nous rêvions d'organiser de petites réunions de propagande. Dans nos courses vagabondes en vendant l'*Eveil* nous avons pris contact avec les camarades de Pont-Aven, de Névez et de Trégunc. Nous parlions du *Sillon*, de la Cause et nous nous quittons heureux d'avoir vibré aux mêmes aspirations, de n'être plus si seuls à creuser le *Sillon* de « chez nous ».

Les camarades de Pont-Aven, depuis le 2 février, vendent l'*Eveil*. Pour resserrer les liens d'une action de pénétration méthodique, nous nous donnions rendez-vous dans un bourg désigné, afin de trouver, de susciter des énergies pour la Cause. Le dimanche des Rameaux nous étions à Névez. Notre camarade J.-M. Martin avait mis sa maison à notre disposition. Nous avons causé, chanté, prié, puis nous nous sommes quittés en nous donnant rendez-vous au prochain Congrès de Quimper.

Le 20 avril c'était le tour de Tregunc. Un gros bourg très important que nous voulions faire retentir du cri « D'mandez l'*Eveil* ». A une heure de l'après-midi nous partions à bicyclette au son des harmonieuses mélodies des cloches, toutes vibrantes de l'alleluia pascal.

Les Vêpres sont terminées et les camarades sont tous arrivés. Les Sillonnistes envahissent un local où habituellement se font les repas de noces. Après avoir retenti au son du biniou et aux joyeux accents

des refrains bretons, nous le remplissons de nos voix mâles mais enrhumées. Nous chantons les chansons du *Sillon* avec une conviction qui fait oublier le son éraillé des gorges avariées par les rigueurs d'un printemps maussade.

Notre camarade J. Philippon venu tout exprès de Quimper, parle du *Sillon*, de sa nécessité, de son opportunité. Il s'étend sur l'action sociale du *Sillon*, sur la rapide progression du mouvement, se développant malgré les défiances et les attaques. Enfin il proclame que le silloniste puise dans sa foi catholique le courage de se dévouer, de se sacrifier, pour faire triompher son idéal.

Le *Sillon* est maintenant connu et aimé à Tregunc. De toute leur âme, nos camarades le vivront et en vendant l'*Eveil* ils creuseront droit et profond leur sillon. Après un toast vibrant d'enthousiasme, l'on se sépare et les camarades concarnois revinrent chez eux, joyeux et fiers d'avoir bien travaillé pour la Cause.

Plouescat

Le Léon silloniste s'était donné rendez-vous à Plouescat, le mardi de Pâques.

Dès dix heures, nos camarades étaient réunis à l'Hôtel de l'Armorique ; ils y étudièrent ensemble les moyens à prendre pour répandre les idées du *Sillon* dans nos campagnes. Le rapport de Riou, de Trézillidé, donna lieu à un très intéressant échange de vues entre Saik ar Gall, de Plabennec, Dizes, de Saint-Pol, Pierre Hamon, de Landivisiau, Bernard, de Plougoulm, etc.

A midi, un banquet démocratique réunit les congressistes, et comme toujours, de nombreux toasts y furent portés, entre autres celui de Pierre Hamon : ayant un souvenir ému pour les absents, il rappela aux congressistes leur bon camarade Trémintin, qui était tout à l'heure avec eux au travail, et qui maintenant qu'ils sont dans la joie, a été obligé de les quitter, par suite du deuil cruel qui vient de le frapper.

De nouveaux camarades étant arrivés l'après-midi, la salle était comble pour la séance du soir. Le Goaziou y parla du Congrès national et montra aux congressistes combien ils devaient avoir confiance dans leur mouvement après des journées aussi triomphales et combien aussi ils devaient profiter de la situation exceptionnelle dont jouit actuellement le *Sillon* pour travailler énergiquement et remporter de nouvelles victoires.

Trois cents personnes se rassemblèrent dans la cour de l'hôtel pour la réunion publique. Montés sur une table, les camarades Dizes et Hiriien expliquèrent en breton — et fort éloquemment — le but que poursuit le *Sillon* ; les applaudissements enthousiastes qui les interrompirent à chaque instant, leur montrèrent qu'ils étaient compris, et que l'idéal du *Sillon* était aussi celui de toute cette population bretonne, qui vota à l'unanimité un ordre du jour de confiance dans le *Sillon*.

C. Picoux.

LES REVUES SILLONNISTES DE PROVINCE

C'est entendu... Ce ne sont plus seulement quelques collégiens, quelques jeunes étudiants, employés et ouvriers qui travaillent pour la Cause et veulent élaborer fraternellement la Démocratie, ce sont, à l'heure actuelle, suivant la très heureuse expression de l'un de nos vieux amis, toutes « ces bonnes graines, jeunes et vivantes, que l'on croyait... perdues dans le sillon, qui ont germé, qui ont poussé, qui percent leur milieu et déjà le modifient : professeurs qui travaillent dans l'Université, officiers qui s'imposent dans l'armée, syndiqués avec qui l'on compte dans les Bourses du Travail, professionnels compétents qui rajeunissent les cadres économiques du travail, jeunes paysans démocrates devenus chefs de culture, fermement résolus à placer au premier rang de leurs préoccupations et de leurs efforts, la « culture » intensive d'eux-mêmes et de leur milieu social, qu'ils veulent à tout prix transformer.

A la voile. — Jacques Fonlupt, un futur « Breton », ne donne pas de meilleures impressions de Congrès que notre ami Douet. Etait-ce possible ? Mais la *Revue* nous signale une augmentation d'*Eveils* assez considérable, preuve que les Sillonnistes ont pris des jambes et de la voix, et, ce qui vaut mieux, de la méthode, de la ténacité, de l'ardeur au Congrès.

« Malgré l'importance de notre ascension et la joie que nous éprouvons à considérer de tels résultats, nos camarades doivent aussi avoir présents d'autres chiffres. 3.000 *Eveils* dans le Nord, c'est un *Eveil* pour 600 habitants ; 800 *Eveils* dans la Somme, c'est un pour 650 habitants ; 450 dans l'Aisne, c'est un pour 1.200 habitants ; 300 dans le Pas-de-Calais, c'est un pour 3.500 habitants. Ce sont là des chiffres qui doivent être signalés. Nous n'avons jamais eu peur de la vérité ; et il vaut mieux la bien connaître ; ainsi, on évite le mirage du succès et les désespérances délétères... Conclusion : Le Nord doit viser dès maintenant à 3.500, la Somme à 1000, l'Aisne à 600, le Pas-de-Calais à 400... Notre région doit se donner comme but assez immédiat, les 6.000. Il n'y a rien là d'impossible. Je te crois, cher collègue, puisque tu signales déjà les commandes du 12 avril, fruit du Congrès National : Nord : 3.748 ; Pas-de-Calais : 390 ; Aisne : 810 ; Somme : 1.028. Total, pour les quatre départements : 5.976. « Ces gens-là sont des épiciers ». Imitons-les, chers amis Bretons. Il y a tant de noms nouveaux à inscrire sur notre carte de Bretagne !

Et cela ne les empêche pas de faire de l'action sociale.

Notre ami Douez, vient d'avoir à exercer une influence prépondérante, et très sillonniste, dans la coopérative socialiste de Wallers. « Notre coopérative de boucherie, nous écrit-il, avait eu une année peu brillante à cause de la très forte hausse du bétail ; plusieurs socialistes de la Commission donnèrent leur démission quelques jours avant la réunion générale, de sorte que le jour venu, j'eus, presque seul, à supporter la responsabilité de l'Administration de la Société.

Je fis, comme tu le penses, à la réunion ressortir le côté moral de notre société, insistant sur la fraternité qui devait régner entre nous, chose bien plus noble que les quelques misérables pièces de cent sous que nous pourrions retirer de l'entreprise, etc. etc. Bref, il faut croire que mes arguments portèrent, car aucune plainte ne s'éleva contre la non distribution de bénéfices réalisés ; l'enthousiasme fut même si grand que tous, — à l'exception de deux ou trois — se séparèrent en jurant de rester plus attachés que jamais à la société, et, de fait, elle prospère depuis ce jour, mieux que jamais. »

Et cela ne les empêche pas de faire de l'action religieuse.

Un de nos camarades, en garnison dans l'Aisne, nous écrit à propos du retour aux pratiques religieuses, d'un de nos amis, grâce au *Sillon*. « Qu'il ne s'agit pas là d'un fait isolé, mais de tout un mouvement de conversion. Ainsi, tandis que certains se lamentaient et se scandalisaient de notre conférence de Saint-Souplet (1), trois de mes camarades et moi, tous ramenés aux pratiques religieuses par le *Sillon*, nous passions une partie de la nuit à nous entretenir des beautés de la religion et des sacrifices héroïques dont le peuple est capable... J'étais le 4^e converti à la religion catholique, par le *Sillon*, car bien que ce ne soit pas dans l'Aisne, mais dans la Loire-Inférieure que j'ai été ramené, c'est toujours la même amitié, le même esprit, la même vie sillonniste qui m'a séduit et a pris ma vie. » Et il termine : « Je vous ai écrit ces quelques mots, car je crois qu'il est toujours bon de rappeler à nos camarades ces choses, afin de relever leur courage, et aussi de conserver les sympathies des prêtres que l'on semble parfois vouloir écarter de nous. »

Les Sillonnistes de Fougères pourraient aussi nous raconter sur ce point des faits intéressants.

Chronique sociale de l'Est. — Compte-rendu du Congrès d'Epinal. — Pas de messe de Congrès. Mais la Providence nous ménageait une compensation. Nous éprouve-t-elle jamais sans nous reconforter ? A genoux, dans l'église Saint-Maurice, auprès de Marc Sangnier et de cinq ou six congressistes, nous entourions un jeune camarade anticlérical et anarchiste de la veille. Tandis que la foule de nos amis envahissait bruyamment la salle du Congrès, nous entendions, recueillis, la messe de huit heures. Au moment de la communion, nous nous avançâmes ensemble vers le divin Consolateur ; et Il descendit dans l'âme du jeune camarade et dans les nôtres...

Plus de 250 congressistes ! D'heureuses constatations ! La pénétration dans les syndicats notamment est efficace. Aubry, Pernet et Fresse affirment que la majorité des membres du syndicat du textile d'Epinal n'est pas éloignée de témoigner au *Sillon* une sympathie semblable à celle de M. Keufer. C'est vrai : le président du syndicat en témoigna après la réunion publique dans une causerie amicale.

D'autre part, l'*Echo typographique* de Nancy, publie la note suivante, dans son numéro du 23 février : « Neutralité syndicale ».

(1) Voir l'*Ajenc* au 15 avril.

« Il nous revient que des camarades ont protesté contre certains passages de deux articles parus dans nos derniers numéros. Ne voulant pas nous départir de l'attitude neutre que l'*Echo typographique* se doit de conserver en ce qui touche les convictions politiques, philosophiques et religieuses que peuvent professer nos camarades syndiqués, et aussi pour ne pas susciter de polémiques sur des questions pouvant semer la division, nous tiendrons la main à ce que les articles publiés par l'*Echo* ne puissent froisser aucune conviction. »

LA COMMISSION.

Nos compliments aux camarades qui ont adressé la réclamation et à la commission qui lui a fait bon accueil.

La Bonne Terre. — Annonce un grand Congrès rural qui aura lieu en septembre prochain, au centre de la France, probablement à Alise-Sainte-Reine, gare des Laumes (Côtes-d'Or), grande station de la ligne de Paris à Lyon, à proximité de l'Yonne, de la Saône-et-Loire et du Jura.

Le programme de ce Congrès sera fixé le mois prochain.

Nous voulons faire non pas une manifestation bruyante, mais une réunion de bon et fructueux travail dû à la collaboration de tous les C. E. ruraux du Sillon. Il y aura au moins deux séances d'études.

Il y sera évidemment nécessaire de serrer de près les questions rurales à peine indiquées au Congrès National : formation sillonniste de l'élite rurale, méthodes et moyens de conquête, rôle social des sillonnistes à la campagne, crise matérielle et morale que traverse le monde agricole, etc...

Envoyer toutes les communications à ce sujet au Sillon de l'Yonne, place Saint-Jean, à Joigny.

— Nous avons reçu la *Correspondance mensuelle du Sillon d'Auvergne*. J'aurais été heureux de vous signaler quelques-unes de ses initiatives, mais l'*Ajenc* est si rempli. Je me contente de lui souhaiter la bienvenue.

— Dans *Entre nous*, correspondance mensuelle du Sillon Picard, je tiens à relever ce bon exemple : « Le camarade Delsert, de Libourne, de passage à Amiens, le dimanche 29 mars, a vendu 35 *Eveils*. Il fait souvent ainsi dans les villes qu'il visite. Cet exemple donné aux camarades voyageurs est plus profitable que les plus beaux discours et les plus fins articles ». Avis.

Hardi les gâs ! Beaucoup de travail à faire, beaucoup d'exemples à suivre, beaucoup d'initiatives à prendre ! Le Congrès de Quimper approche. Faites de la propagande, étudiez, priez.

P. CONSTANT,
du Sillon Rennais.

Nous rappelons à nos camarades que l'*Ajenc* devant être avant tout l'organe des groupes de Bretagne, nous recevrons avec joie toute collaboration à sa rédaction, notamment à la *Vie du Sillon en Bretagne*. Adresser toutes communications pour le 5 du mois au plus tard, au secrétaire de la Rédaction.

Cette revue est composée par des ouvriers syndiqués.

Imp. Bretonne,
38 rue du Pré-Botté, Rennes

Le Gérant : M. LEBRETON.



Viennent de paraître

MARC SANGNIER

CHEZ LES FOUS

Comédie en un acte

Un volume in-16 Jésus — Edition du Sillon

Prix : 0 fr. 80 — Franco : 0 fr. 90

Devant l'affiche

A propos d'innocence

Une brochure in-16 Jésus — Edition du Sillon

Prix : 0 fr. 50 — Franco : 0 fr. 60

Par la Mort

Drame en deux actes — Nouvelle édition avec préface

Un volume in-16 Jésus — Edition du Sillon

Prix : 0 fr. 80 — Franco : 0 fr. 90

Vient de paraître

Nouvelle édition de

POUR ÊTRE APOTRE

par l'Abbé BEAUPIN

avec une préface de Sa Grandeur Mgr. Euzet

Un élégant volume — Prix : 2 fr. 50

Abaissement du prix des tracts du Sillon

1° Les tracts suivants dont le prix était jusqu'à présent fixé à 0 fr. 15 est désormais abaissé à 0 fr. 10 :

MARC SANGNIER

Qui fera la démocratie?
L'histoire et les idées du Sillon.
L'avenir de la démocratie.
Les syndicats et la démocratie.

A. VANDERPOL

Le Sillon et le clergé.

CH. ALLEAUME

Les catholiques et la Société française.

Chaque tract 10 fr. 10 Franco 0 fr. 15

2° Le prix du tract suivant est maintenu à 0 fr. 20 :

MARC SANGNIER

Cléricalisme et Démocratie.

(Compte rendu de la réunion publique de Limoges)

Prix 0 fr. 20 Franco 0 fr. 25

3° Le prix des deux tracts suivants est abaissé de 0 fr. 35 à 0 fr. 30.

MARC SANGNIER

La Trouée (Compte rendu de la réunion publique du Manège Saint-Paul)

Armée et Patrie (Compte rendu de la réunion publique des Sociétés Savantes)

5^e Année

N° 6

Juin 1908.

L'AJONC

ORGANE DU " SILLON " EN BRETAGNE

*Il faut aller au Vrai
avec toute son âme.*

COURAGE !

Grâce à Dieu, nous n'en sommes plus à nous demander si la vie vaut la peine d'être vécue ni s'il nous est loisible d'en user et abuser à notre fantaisie, un peu comme des enfants de leur jouet le plus cher. Nous avons compris qu'elle est chose belle et sérieuse et d'un prix infini, qu'elle est un dépôt sacré confié à nos soins par la divine Providence et que nous aurons à répondre un jour des énergies merveilleuses qu'elles nous aura offertes et des possibilités de bien qu'elle aura mises à notre disposition avec une libéralité excessive. En dépit de notre faiblesse, confiants dans la force d'En-Haut, nous avons conçu, pour employer une magnifique expression du P. Gratry « la royale et divine ambition de mettre dans le monde notre poids de justice et de vérité. » (1)

Qui dira avec exactitude comment cela s'est fait ? Le sujet du drame le pourrait-il lui-même ? Et pourtant l'illusion est

(1) GRATRY, *Les Sources*, 2^e partie, p. 215.

impossible, cela s'est fait... Un jour, à l'un des innombrables détours du chemin, alors que nous allions devant nous au hasard avec dans l'âme je ne sais quel fardeau de lassitude, interrogeant vaguement l'horizon terne, le Maître s'est subitement présenté à nous : Ce Maître que nous connaissions déjà sans doute, mais d'une façon si peu vivante, nullement comme l'Ami de tous les jours sur qui l'on peut compter sans crainte. Ses yeux doux infiniment se sont posés sur nous avec un amour intraduisible et la lumière qui s'en échappait a percé notre cœur, l'inondant tout entier. Dans cette clarté soudaine qui a duré l'espace d'une minute à peine, tout-Dieu, le monde, nos frères et nous-mêmes, tout nous est apparu sous des couleurs nouvelles. Nous avons vu avec évidence les âmes appelées à un sublime idéal de justice et de vérité et le mal les étreindre violemment et les laisser comme mortes sur le bord de la route ; en même temps la tâche que nous cherchions inconsciemment — tâche de lumière et d'amour — s'est précisée avec tant de netteté et un caractère si impérieux que nous l'avons embrassée avec une sorte de transport et lui avons consacré sans réserve toutes nos forces, physiques, intellectuelles et morales, nous proposant de remplir coûte que coûte le parfait programme de l'homme de cœur esquissé par le regretté cardinal Perraud à propos du Père Gratry :

« Monter, monter plus haut, monter encore, monter toujours ;

Aller de l'égoïsme au sacrifice, de la vie naturelle à la vie transfigurée, du bien au mieux ;

Creuser dans son âme par le recueillement et par une attention plus fidèle à la grâce divine de nouvelles profondeurs ;

Se renoncer toujours davantage pour entrer davantage dans la vie universelle de la Charité ;

Nourrir sa pensée de la substance de la pensée divine, en faisant chaque jour à la lecture des Saintes Ecritures, et particulièrement de l'Evangile, une place privilégiée au milieu même de la vie la plus laborieuse ;

Trouver dans la prière, dans la pureté de la vie, dans des relations plus fréquentes avec Jésus-Christ vraiment présent dans l'Eucharistie, le moyen infaillible de connaître mieux la vérité et de devenir plus capable de la communiquer aux âmes ;

Avoir pour ces âmes rachetées du sang d'un Dieu un amour généreux, tendre, dévoué :

Ne rester étranger à aucune des souffrances de l'humanité, et se pénétrer à leur égard des sentiments de Celui qui avait « compassion des foules ». *Misereor super turbam !* » (1).

Encore une fois, quelles secrètes influences ont opéré cette transformation, ce passage de l'état d'enfant à celui d'homme, je ne le dirai point. Et pourtant puis-je taire que pour beaucoup d'entre nous c'a été la révélation du *Sillon*, révélation bénie née au soir d'un congrès ou d'une réunion intime du spectacle de cette amitié qui n'est pas un vain mot, ou plus simplement d'une conversation, devenue vite un cœur à cœur ému, avec un petit camarade, d'une lecture distraite d'abord, puis intriguée, puis attentive, enthousiaste enfin de la *Revue*, de l'*Eveil*, d'un tract. Il semblait que ce son de cloche nous était familier, tant il faisait écho dans notre âme ; nous était-elle inconnue cette voix qui nous parlait d'amour du Christ, d'amour de nos frères, d'éducation morale et civique, d'éveil de la conscience et de la responsabilité, de démocratie organique, de sacrifice, d'idéal ? Cela correspondait si bien avec ce qui nous chantait obscurément dans le cœur ! Alors la réalisation en nous et la diffusion autour de nous de l'esprit démocratique, de l'idéal qu'il cultive nous ont parues comme l'œuvre primordiale à laquelle il n'était pas téméraire de nous donner tout entiers. Et en effet nous nous sommes donnés, en toute conscience et liberté, répétant très haut les vers du poète :

« Qu'importent les rochers, la route âpre et sauvage,
A la foi qui s'élance, à l'oiseau qui fend l'air ?
A qui voit dans la nuit, qu'importe le nuage,
Et la griffe du tigre à qui n'a pas de chair ?

J'ignore quels écueils se dressent dans ma vie,
Si mes noirs assaillants sont rares ou nombreux ;
Mais j'ai vu par delà ! l'idéal me convie ;
Je ne sais si je puis, mais je sens que je veux.

J'irai ! que la tempête ou s'irrite ou s'apaise,
Le maître a commandé, c'est à lui d'y pourvoir.
J'irai ! Ce lourd simoun, ce fer, rien ne me pèse :
Mon armure me porte... elle a nom : le Devoir ! » (2)

(1) Card. PERRAUD, Derniers jours et testament spirituel du P. Gratry, dans les *Souvenirs de ma Jeunesse*, p. 180-181.

(2) V. DE LAPRADE, *Les Voix du Silence*, XVI, Psaume de Combat.

Et depuis ?... Bien des mois se sont écoulés ; les années mêmes ont succédé aux années. Avons-nous renoncé à ce que dans la ferveur de l'enthousiasme nous avions regardé comme la tâche primordiale ? Non sans doute ; les yeux immuablement fixés sur l'idéal qui fait notre vie, nous avons continué notre route, malgré les pierres et les épines où l'on s'ensanglante le cœur autant, et plus que les pieds. Mais aussi, hélas ! à voir, à éprouver de près la masse des préjugés qu'il nous faudra soulever pour réaliser la démocratie consciente et fraternelle, les incompréhensions dont sont l'objet et nos idées et nos actions, les mesquines manœuvres dont on ne craint pas d'essayer pour paralyser nos mouvements et arrêter, s'il se pouvait notre marche en avant, la suspicion basse qu'on jette avec un malin plaisir sur la pureté de nos intentions, cette sorte de quarantaine où l'on nous met parce que nous voulons briser les équivoques qui enserrant le monde et les questions vitales et dont on profite plus ou moins consciemment ; ou bien, chose plus douloureuse encore, parce que la blessure est plus intime, l'abandon de cet ami du cœur, hanté du même rêve que nous, avec qui nous avions longtemps travaillé côte à côte, qui à l'heure de la défaillance et de l'ennui s'était fait notre excitateur et notre soutien et qui, le soir venu, nous a quittés brusquement, laissant la charue à demi renversée sur le sillon joyeusement commencé le matin ; et puis peut-être, pourquoi ne pas l'avouer ? ce poids de la chaleur et du jour, cette tristesse indéfinissable qu'apporte même aux âmes les mieux trempées la répétition des mêmes actes obscurs, sans éclat, sans bruit : oui à sentir cela et bien d'autres choses pénibles, vannantes, la tentation nous vient parfois de prêter l'oreille au vent mauvais qui souffle de la plaine et de retourner à la vie calme, ordinaire, où l'on est à l'abri des tempêtes et des contradictions, où l'on se sauve après tout sans tant et de si grands efforts...

Ah ! si réellement cette terrible tentation du découragement s'est présentée ou se présente à nous, de grâce armons-nous d'un grand courage pour n'y pas céder, soyons des hommes dans la virilité du terme. Souvenons-nous que rien de grand ne se fait sans le sacrifice, et que le sacrifice, condition absolue de la victoire, est l'immolation incessante, silencieuse et effacée, de chacun de nos actes et de chacune de nos pensées à ce quelque chose qui les dépasse et en fait la valeur et que nous appelons l'idéal. « Si le grain de blé ne tombe en terre et n'y pourrit, il

ne portera pas de fruit. » Nous avons résolu de donner au monde un élan, n'allons pas désertir le combat, parce que l'effort est plus laborieux, mais aussi plus utile et plus glorieux. Nous sommes les humbles ouvriers d'une œuvre de beaucoup plus grande et plus durable que nous et nous savons que le succès final est attaché à ce martyre de chaque jour — bien plus dur que celui du sang, violent mais momentané — qui s'appelle le mépris, la peine, la lutte dans les petites choses, la souffrance sous toutes ses formes. Il nous coûtera la vie peut-être, mais « mourir pour une cause sacrée ne saurait être néant et vanité. Rien de petit ne se perd ; à plus forte raison rien de grand. Tout martyr à sa vie éternelle, en pleine et solide vérité » (1). Ravivons en nos âmes le flambeau de l'idéal naguère entrevu et qui sommeille au fond ; rappelons nous que

« Si, même en se courbant sous les maux entassés,
On marche et l'on suffit au devoir, c'est assez...
Nous souffrons, nous semons ; c'est la mort qui recueille,
Qui des moindres vertus ne perd pas une feuille,
Qui pèse chaque effort, qui compte chaque pleur...
Quand la terre s'enfuit et que le ciel demeure,
Qu'importe une tourmente et des soucis d'une heure ! » (2)

A « ces éternelles clartés du devoir mortelles à l'ennui » comprenons enfin le sens de nos dévouements et puisons la force de les renouveler sans cesse. Et puisque pour nous l'idéal c'est le Christ Jésus, jetons en Lui nos cœurs. Sans Lui nous ne sommes que misère, avec Lui nous serons invincibles. Si nous allons demander dans son commerce intime et fréquent, et prolongé la vie profonde sans laquelle les plus superbes vertus ne seront que mensonge et fragilité, si nous savons magnifier nos raisons de vivre en les entrant dans la chair et le sang d'un Dieu, si nous parvenons ainsi à nous emplir l'âme de soleil et de joie, décidés pour de bon à chercher d'abord le royaume de Dieu et sa justice, alors nous pourrons tout et le reste nous sera donné par surcroît. Alors la peine subsistera toujours il est vrai, mais ce ne sera plus de la peine, tant l'amour l'aura transfigurée ; et si Dieu nous enlève de cette terre, sans nous laisser le temps de réaliser tout notre rêve, du moins partirons nous sans remords et sans tristesse, sentant que l'« humanité est quelque peu meilleure parce que nous avons vécu. » (3)

J. LOEIRMEL, prêtre.

(1) Lettre du P. Gratry citée dans les *Souvenirs de Jeunesse*, p. 280.

(2) V. DE LAPRADE, *Les Voix du Silence*, III, Entretien avec Corneille.

(3) ROOSEVELT, *La vie intense*, p. 274.

ON SE MOQUE DE NOUS

Il est des jours où l'on fait effort pour se taire, et ceux-là en faveur de qui l'on se contraint ne savent pas s'en apercevoir quelquefois. Alors, et quoi qu'on en ait, sous peine de voir des équivoques se créer dans l'esprit de plusieurs, il faut à tout prix rompre le silence.

Au programme de notre Cercle d'Etudes, l'hiver dernier, nous avions une séance de travail consacrée à l'A.C.J.F. C'était le temps où s'opéraient à Rennes des rencontres fécondes, où l'Action Française et l'Union Républicaine des Etudiants nous demandaient des conférences. Nous avions fait des avances au groupe Rennais de l'A.C.J.F., persuadés que le meilleur moyen de connaître un mouvement, c'est encore de l'étudier en compagnie de ceux-là qui s'en font précisément les protagonistes. On mit en avant l'indispensable union des catholiques, qu'aucune polémique, qu'aucune discussion, si amicale fut-elle, ne devait pas venir troubler et l'on crut devoir refuser de répondre à notre désir (1).

Tout cela, nos lecteurs le savent. Nous aurions voulu ne pas y revenir et nous n'avons rien rappelé, malgré tout l'étonnement que nous en éprouvâmes, lorsque, quelques jours après seulement, à La Trinité-sur-Mer, un membre du groupe Rennais de l'A.C.J.F. s'en vint nous contredire dans une réunion publique, essayant de jeter la suspicion sur l'intégrité de notre catholicisme et prédisant même avec une remarquable assurance notre conversion prochaine au protestantisme ou à la libre-pensée. Et certes, je dois l'avouer, nous aurions eu mauvaise grâce à nous plaindre d'une intervention qui fut pour beaucoup dans le succès de notre conférence. Mais aujourd'hui, voilà que nos amis eux-mêmes se troublent. Nous sommes obligés de remettre les choses au point.

De Rochefort-en-Terre nous recevions ces jours derniers une longue lettre : un jeune homme avait passé là, venant de Rennes et se réclamant de la Jeunesse Catholique ; il avait beaucoup parlé du Sillon, je n'ai pas besoin d'ajouter que ce ne fut pas pour s'en faire le propagandiste. Avait-il oublié les obligations sévères que l'union des catholiques imposait ? Ou bien ces obligations elles-mêmes, par suite des circonstances, étaient-elles devenues moins impérieuses depuis le mois de mars ? Ne cherchons pas à le savoir.

Mais nous avons le droit de réclamer que ceux qui parlent du Sillon, surtout lorsque c'est pour lui faire des reproches, prennent au moins la peine de le connaître et ne viennent surtout pas, pour refuser de s'éclairer, prétexter d'une union qu'ils sont les premiers, dans la pratique, à prouver irréalisable.

(1) Voir l'Ajanc, numéro d'Avril 1908.

« Le Sillon en acceptant de collaborer avec les protestants, les libres-penseurs, les matérialistes sur le terrain démocratique fait passer au second plan son catholicisme. »

« Les sillonnistes prétendent que le catholicisme postule la démocratie ». Voilà des inexactitudes assurément que nous n'aurions pas manqué de rectifier ; une fois de plus, de la discussion la lumière aurait jailli. Mais combien de temps faudra-t-il donc répéter que nous demeurons catholiques avant tout, et que, s'il nous arrive en telle ou telle occasion, de collaborer avec des individus qui ne partagent pas notre foi positive, c'est que, nous en sommes persuadés : la véritable union ne s'achète pas honteusement au prix d'abdications réciproques, mais, bien au contraire, elle se cimenter dans l'intransigeance loyale et noble de ceux qui entendent la réaliser. Combien de fois devons-nous répéter, aussi, que nous sommes un mouvement laïc, que notre œuvre est temporelle, et que c'est dans notre pleine indépendance de citoyens que nous l'avons conçue et que nous voulons la réaliser avec le concours et la collaboration de toutes les bonnes volontés idéalistes ? Et comment pourrions-nous alors, entre le catholicisme et la démocratie que nous voulons faire, rêver d'une solidarité aussi étroite ? Nous savons bien que l'Eglise immortelle ne peut pas river son sort aux destinées périssables d'une organisation sociale, puisqu'elle a reçu la mission divine d'enseigner toutes les nations et de survivre à l'agonie des civilisations caduques pour baptiser, bénir et féconder les formes nouvelles des sociétés naissantes.

Mais tout cela, nous l'avons dit si souvent ! Plaise à Dieu que cette fois soit la dernière !

Mais, de grâce ! que ceux qui nous font ces reproches quand nous ne sommes plus là pour en faire justice, ne viennent pas parler d'union des catholiques, la plaisanterie deviendrait mauvaise ; il y a trop longtemps qu'on se moque de nous.

Jean POULHAZAN.

DÉMOCRATIE RURALE

Une journée sillonniste à Langoat

Langoat, village perdu dans les Côtes-du-Nord, village administrativement insignifiant mais connu de la Bretagne sillonniste par sa commande formidable de 60 Eveils chaque semaine et par son cercle féminin, Langoat a eu l'honneur d'organiser une journée d'études rurales, la première en Bretagne : un succès ! un véritable succès dont nous devons féliciter les organisateurs.

Dès le samedi soir, 16 mai, plusieurs camarades débarquent à une gare voisine et comme il se fait tard, au lieu de tenir séance, vont

recevoir l'hospitalité de nos amis de là-bas, l'hospitalité la plus bretonne et la plus sillonniste qui se puisse rencontrer. A lui seul, M. Legrand, un de nos vieux amis tout dévoué, en héberge sept.

Avant de gagner le gîte, une visite est poussée jusque sur la place publique où se dresse une immense et splendide tente où doivent se tenir les séances. Grâce aux efforts des dames de Langoat et des camarades Le Bescond et Dizès tout est prêt, programmes artistiques, drapeau, affiches, etc., etc....

Le lendemain matin, dimanche 17, première séance de travail. (Naturellement chacun a entendu la messe avant la séance ou l'entendra après). Séance où il est donné lecture par le camarade Fromager, du syndicat de Plouagat (Côtes-du-Nord) et fondateur de la cidrerie coopérative, dont l'*Eveil* et l'*Ajonc* ont parlé, de son très intéressant rapport sur « un projet de coopérative de fabrication d'engrais » rapport tellement documenté, tellement important et à conclusions si intéressantes que je m'en voudrais de n'en donner seulement qu'un aperçu :

Rapport de FROMAGER sur : *Un projet de Coopération de Fabrication d'Engrais.*

— « Il est indéniable qu'à l'heure actuelle, l'agriculture est en plein progrès et que l'éducation commerciale des cultivateurs devient chaque jour plus parfaite. Il est cependant un point auquel ils ne s'intéresseront guère, ce sont les causes de la hausse et de la baisse des matières premières.

Et lorsque, l'année dernière, M. Guiard, le distingué président du Syndicat central des Agriculteurs de France, dénonçait dans son rapport annuel, le trust des superphosphatiers français et l'entente de certains syndicats avec le trust, il étonna les syndiqués. Ce trust existait depuis dix ans et pas une revue agricole, pas un journal qui l'eût dénoncé ! A l'heure actuelle, en dehors des adhérents du Syndicat central, il n'y a guère de cultivateurs qui le connaissent.

Et pourtant, ce trust, grâce à la complicité d'au moins 500 syndicats, a réussi à faire augmenter les superphosphates de 46 % en 4 ans et à extorquer ainsi à l'agriculture 25 millions par an.

Ces syndicats trouvèrent qu'il était plus facile de s'entendre avec le trust que de le combattre et passèrent avec lui un contrat qui les livra pieds et poings liés, à leur adversaire. Les conditions de ce contrat sont absolument honteuses. Ces syndicats ne peuvent acheter leur superphosphate ailleurs qu'au trust et n'ont pas le droit, sous peine de poursuite, de faire profiter leurs membres des réductions consenties par les superphosphatiers. Ils continuent ainsi à soutenir le trust de leurs commandes. Il faut donc que ces syndicats secouent enfin leur inertie et renversent le joug insupportable que ces capitalistes font peser sur l'agriculture française.

Le superphosphate est indispensable : c'est le pain de l'agriculture. Il faut donc nous en procurer en fondant, à l'exemple de nos voisins de Belgique et d'Italie, des Coopératives de Fabrication d'engrais. L'Italie en a fondé une

dizaine en quelques années. Elles sont toutes très prospères et détiennent le commerce des engrais. La Belgique, qui a eu aussi à combattre le trust, possède une coopérative. Fondée depuis huit ans, elle a servi ses sociétaires, en les faisant profiter de superbes bénéfices ; en outre, elle a pu constituer une réserve de 50.000 francs pour parer à des incidents ou à des luttes imprévues. Elle a acheté de vastes terrains, fondé comme annexe une huilerie pour la fabrication des tourteaux et une imprimerie pour les publications agricoles. Malgré ces dépenses, l'usine a pu servir 7 % de dividende à ses coopérateurs, tous sans exception membres de syndicats agricoles.

Un syndicat français, le syndicat de Surgères (Charente) a essayé l'année dernière la création d'une coopérative syndicale de fabrication d'engrais, mais il n'a pu réussir, malgré une campagne de conférences et d'affiches, à réunir les capitaux nécessaires. Devons-nous nous décourager pour cela ? Non, car ce que l'Italie et la Belgique ont fait, les syndicats bretons peuvent, eux aussi, le faire.

Pour cela, il faut d'abord créer un mouvement d'opinion chez les syndiqués bretons en faveur de cette coopérative et leur faire voir qu'ils sont les dupes du trust des superphosphatiers. Ce mouvement d'opinion, les sillonnistes ruraux doivent le déterminer : chacun dans son syndicat, à l'occasion des réunions générales, ils peuvent mettre les présidents de syndicats en demeure de ne plus commander d'engrais au trust des superphosphatiers.

L'on pourrait aussi faire une enquête auprès des présidents de syndicats sur leur intention au sujet de cette coopérative. Le résultat de cette enquête pourrait paraître soit dans l'*Ajonc*, soit dans l'*Ouest-Eclair*. Enfin on pourrait faire comme en Charente : entreprendre une campagne de conférences.

L'installation de cette coopérative exigerait d'énormes sacrifices : 450.000 fr. environ, mais ces sacrifices seraient largement compensés par le bénéfice qui en résulterait pour l'agriculture. Ce bénéfice se chiffrerait par plusieurs millions par an.

Et si tous nos camarades ruraux ne peuvent apporter de capitaux à cette coopérative, ils peuvent du moins lui apporter le concours de leur énergie morale : condition nécessaire pour la réussite de cette entreprise.

Et si, malgré cela, nous ne réussissons pas, nous aurons accompli notre devoir, en dénonçant le trust à la réprobation publique, en donnant quelques éclaircissements sur les agissements de certains syndicats, et en stimulant leur énergie afin qu'ils secouent le joug honteux du trust des superphosphatiers.

FROMAGER.

Jamais Congrès n'a réuni 130 à 150 camarades si attentifs, si ardents au travail et à la discussion. C'était plaisir de voir chacun prendre note. Chez les ruraux bretons pas de discussion oiseuse, pas de laïus ! Non ! Des paroles brèves, précises, pour dire quelque chose.

A peine le rapport est-il lu, à peine l'avons-nous résumé pour faciliter la discussion et l'empêcher de dévier, que plusieurs mains se lèvent. Pour

ne pas encombrer l'*Ajone* il nous est malheureusement nécessaire de résumer ces discussions.

1° On adopte le vœu suivant : la publication du compte-rendu de Fromager peut faire économiquement et moralement un bien immense dans nos campagnes bretonnes. Il est donc admis qu'une brochure sera lancée par le soin des sillonnistes ruraux. Le *Sillon Rennais* dont j'étais le représentant au Congrès, pour ne pas se lancer dans des dépenses demande à tous les camarades ruraux de lui apporter les finances nécessaires ou de commander d'avance la quantité de brochures qu'ils désireraient. Le prix de la brochure serait de 0 fr. 10 avec réduction considérable sur quantité. Réponse immédiate et sûre.

2° Lecture est donnée d'une pétition adressée à M. le Président et MM. les Membres des Conseils généraux par le Conseil d'administration du Syndicat central des Agriculteurs de France, 42, rue du Louvre, Paris, pétition leur demandant d'intervenir près des pouvoirs publics pour surveiller les trusts et au besoin en modérer les abus, pétition que vous trouverez in extenso plus loin.

3° Est reconnue la nécessité pour les ruraux de présenter à tous les lecteurs de l'*Eveil* les questions du même genre intéressant le mouvement démocratique tout entier.

4° Est reconnue la nécessité d'avoir des Caisses Raiffensen permettant le crédit suffisant pour faire face à toutes exploitations.

5° Est reconnue la nécessité, le devoir de tous les sillonnistes ruraux de porter la question du trust à l'ordre du jour des réunions de leur syndicat, d'y combattre le trust, et de présenter des remèdes démocratiques.

Après examen de ces divers points la séance est levée. Entre temps, Bérest est arrivé, le sourire aux lèvres inévitablement et... l'émotion peinte sur le visage. Il doit, dans quelques heures, conférer.

Au banquet, 130 couverts. Toasts nombreux et superbes. Le Bescond, absorbé par l'organisation ne prend la parole qu'une minute, le temps de nous lire quelques lignes de sympathie des amis absents.

Menguy boit à la pénétration de l'*Eveil* dans les milieux ruraux. Boteneur au grand travail républicain et à la dissipation des équivoques. Quant à nous, dit Cojean, nous savons que la famille eut été incomplète si le *Sillon* n'avait atteint les ruraux. Ils sont lourds, dit-on ! Eh bien, oui ! Ils n'en seront que plus difficiles à déplacer quand leurs âmes auront été gagnées à notre cause et croyez que sans eux vous ne ferez pas la Démocratie. Mais aussi sachez qu'ils ne vous suivront que le jour où vous leur aurez donné des preuves de votre vitalité.

Grindorge boit à la famille ; en quelques mots il dit le rôle que sont appelées à jouer dans notre démocratie, la sœur, l'épouse, la mère.

Le camarade Dujardin après avoir félicité les organisateurs de notre première journée rurale pour le succès obtenu, et les ruraux bretons, en général, de leur attachement au *Sillon*, leur adresse le petit reproche, non de faire beaucoup de choses, mais de n'en dire mot. Il en profite pour leur recommander à nouveau la lecture de l'*Ajone* et solliciter leur concours à la confection de la revue. Il termine sur ces paroles : « Ayons confiance en nous,

ayons confiance les uns dans les autres, ayons confiance en Marc, bien confiance en Marc. A notre tête depuis si longtemps il a mené le bon combat dans les meilleures conditions, lui refuserions-nous notre confiance pour l'avenir ? Non. — Confiance dans le *Sillon* et l'avenir est à nous.

Rouyer, les oreilles encore pleines des obscénités de la caserne, nous rappelle à l'union en l'âme commune, à l'amitié, au réconfort mutuel.

Fromager trace le rôle de nos camarades dans les œuvres sociales agricoles. Il en faut de l'énergie pour y jeter la bonne semence ! Il en faut de l'énergie morale ! Le paysan ne se laisse pas gagner par le premier venu. Il lui faut des idées nettes, une franchise à toute épreuve. Ce qui lui plaît dans notre mouvement, c'est la confiance que nous avons en l'âme populaire. Il vous dira : Nous n'avons attendu, pour nous donner à un idéal, qu'une chose, c'est qu'on nous ait cru capables de faire par nous-mêmes quelque chose pour lui, à plus forte raison quand cet idéal nous va tant au cœur naturellement.

Confiance en l'âme des ruraux. On les oublie, parce qu'on ne les connaît pas. Eh bien ! nous qui les connaissons, nous, les sillonnistes ruraux, qu'attendons-nous ? Ils ne demandent qu'à nous suivre, en gens réfléchis. Parlons, agissons, soyons pratiques. Saluons les efforts de nos camarades des villes, buvons au succès de leurs coopératives. Je vois dans leur création un débouché pour nos produits et encore et surtout un terrain d'entente des villes et des campagnes.

Jouin succède à Fromager et ses courtes paroles sont vivement applaudies. « Nous répétons partout voici ce que nous sommes, voilà ce que nous voulons. Mais, objecte-t-on, vous pensez arriver à votre but, vous ne savez pas s'il existe, s'il existe vous n'en savez trop la route, vous allez à l'aveugle ce n'est pas sérieux. Répondons simplement que Christophe Colomb a entendu les mêmes objections avant nous. Il n'en a pas moins découvert le nouveau monde ; il y a même apporté le Christ ».

Ménard, Ropartz sont très brefs en leur toasts. Bérest leur succède.

Il apporte de Saint-Malo les saluts du *Sillon malouin*. « On compare aujourd'hui le *Sillon* à tant de choses et les comparaisons sont si fausses que nous pourrions bien essayer, nous sillonnistes, de le comparer à quelque chose de plus juste. Le *Sillon*, c'est l'homme qui sait aimer son temps, son idéal, qui sait révolutionner tout ce qui n'est pas propre, installer la justice, faire triompher l'Amour. Que ceux qui veulent changer comme nous nous écoutent et marchent avec nous. Mais que peut un homme sans force devant une tâche si lourde ? Rien. Voilà pourquoi nous comptons sur un travail producteur, nous qui portons le Christ en nous, Lui la Force sans laquelle nous ne saurions rien révolutionner.

La série des toasts est terminée. Le chant du *Sillon* se fait entendre et la deuxième séance de travail commence.

Lecture est donnée par le camarade Ménard de son rapport sur la situation morale et économique des ruraux de Bretagne.

Rapport de MÉNARD sur la *Situation Morale et Economique des Ruraux de Bretagne.*

Mes chers camarades,

L'exposé succinct que j'ai fait dans ce rapport, sur la situation des ruraux bretons, eut exigé une plus grande connaissance des différents milieux terriens de notre province, pour être traité assez précisément et permettre des conclusions pratiques. Je me suis borné à jeter un rapide coup d'œil sur les obstacles que rencontre la Démocratie paysanne, persuadé que nos camarades ici présents m'aideraient à rechercher le moyen d'améliorer le sort moral et matériel des ouvriers agricoles.

Nous devons tout d'abord examiner ce que devient le simple domestique de ferme. Il se fait rare. Dès 16 et 18 ans, il quitte sa chaumière pour la grande pêche sur les bancs de Terre-Neuve et l'Islande, ou, sitôt son service militaire accompli, pour quelques mois parfois, des années souvent, il gagne les plaines de la Beauce, les centres populeux, (Trélazé, Angers, Nantes, etc.) Paris en absorbe la plus grande part.

Dans cet exil des villes, le breton devient vite sceptique : il ne croit plus guère aux enseignements apportés par les saints bretons et se laisse diriger par le premier gargotier venu. La vie morale s'abaisse et l'immoralité le gagne lentement.

Mais d'autres, jeunes gens, familles entières même, dépassent les îles Miquelonnaises et s'en vont aborder la terre canadienne. Poussé dans cette aventure téméraire par la réclame des journaux, le breton pauvre s'enrichit rarement et regrette bientôt son pays où cependant la misère est grande à certaines époques. Cette émigration est-elle heureuse ? Le Breton obtient-il en réalité du gouvernement canadien les 30 ou 35 hectares promis ? Ces questions seraient intéressantes à examiner.

Mais si toutes ces démarches d'employeurs procurent parfois un gain plus rémunérateur aux ouvriers et familles pauvres, elles ne rendent point, en Bretagne, la vie plus florissante et les exilés conservent malgré tout la nostalgie des lourdes terres et des coteaux schisteux.

L'ouvrier agricole resté au pays est tout disposé à entendre parler socialisme. Ayant lu de ci de là quelques feuilles traitant du partage des biens, il croirait volontiers que le jour approche où enfin il sera maître des instruments de travail qu'il fait marcher. Beaucoup de sillonnistes passent même pour de bons socialistes !

Assurément, nous estimons que la terre doit appartenir aux cultivateurs et non pas aux riches bourgeois qui n'entendent rien à la culture ou qui passent leur vie en des hôtels, dépensant en folies l'argent qui coûte tant de sueurs à gagner. Mais ce n'est pas le socialisme qui donnera à l'homme l'énergie nécessaire à son émancipation, car le socialisme tend à rabaisser l'homme vers la possession matérielle, et, d'après l'aveu de Sorel lui-même, le monde ne sera plus juste que dans la mesure où il sera plus chaste.

Pour parer aux revendications des ouvriers et fermiers agricoles, les propriétaires croient très bien de fonder des œuvres. Elles sont nombreu-

ses les mutuelles-bétail ; ils circulent les bulletins paroissiaux et leurs petites associations diverses sentant un peu trop la lourde main qui fait tout marcher... Mais le cultivateur est lent à se décider. Trompé souvent, il se livre difficilement, et a comme une répugnance instinctive pour les manifestations retentissantes. Il préfère se libérer lui-même, ce qui est en sa faveur, de certaines vieilles conventions de baux à mi-usufruit, conventions ayant encore cours dans quelques parties de notre province.

Dégoûtés par certains procédés mis en avant dans le but d'arrêter la poussée latente qu'ils sentent au fond de leur cœur, les ouvriers et fermiers n'estiment guère les manoirs, restes de remparts élevés pour se défendre des idées nouvelles et généreuses et si certains fermiers acceptent encore la répugnante besogne d'agent électoral, n'est-ce pas un peu plus par crainte d'une hausse sur le prix de leurs fermages plutôt que par sympathie ?

Mais en revanche la Démocratie paysanne risque fort de s'en aller fortifier un autre château plus bourgeois qui veut accaparer la République à son profit. Le laboureur est exposé à suivre le maire blocard, l'impulsion préfectorale.

Un travail s'impose à ce moment pour les sillonnistes. Qu'ils enfoncent résolument leur coin de fer entre ces deux coteries aussi cléricales l'une que l'autre et le cléralisme de droite et de gauche aura vécu.

Par le syndicat, qui est une association libre formé entre ouvriers, fermiers, propriétaires, pour sauvegarder leurs intérêts professionnels et économiques, les cultivateurs pourraient acquérir plus de bien-être matériel, plus de conscience et de responsabilité. Et sur les syndicats se grefferaient de multiples œuvres utiles à la démocratie. Instruits sur leurs devoirs et leurs droits, d'eux-mêmes, les laboureurs s'imposeraient à la Démocratie par leur bon sens, leur expérience de la vie et la France n'aura pas de meilleurs serviteurs que ces robustes paysans dont l'âme est comme imprégnée d'idéal démocratique.

Par une feuille rurale, notre tâche d'éveilleurs d'idées serait simplifiée et mieux comprise des masses : le sillon se creuserait davantage sous l'Ajônc.

Elle ferait comprendre nos idées si simples. Peut-être alors, les malentendus cesseraient-ils et les obstacles à la démocratie seraient-ils moins nombreux !

Notre labeur est dur. N'importe, Ayons courage dans l'âpre lutte quotidienne. Notre Sillon n'aurait-il arrêté qu'une âme sur la pente de l'abîme ; n'aurait-il contribué à jeter qu'un trait lumineux dans un cœur où la foi est éteinte, notre travail aura été fécond et nous ne regretterons point d'avoir vécu.

Stanislas MÉNARD.

La discussion ouverte les remèdes sont proposés : Tous reconnaissent l'utilité d'une feuille rurale entre sillonnistes bretons, feuille plus directement professionnelle que ne peut l'être l'Ajônc et qui donnerait à tous les syndiqués bretons la même ligne de conduite à tenir dans leurs associations. — La pénétration dans les syndicats, la hardiesse,

la franchise, la netteté de vues, le dévouement, l'initiative dans ces syndicats sont la condition assurée du succès.

L'*Eveil* actuel peut-il rendre quelque service dans les milieux ruraux bretons ? Relativement peu parce qu'il est de nature trop intellectuelle pour les paysans ; il n'est pas aussi répandu qu'il devrait l'être parce que l'instruction n'est pas assez développée pour en suivre la lecture ; et c'est aussi la raison pour laquelle nos camarades ne le vendent pas davantage. Enfin il ne contient pas de chronique rurale, etc.

L'*Eveil* quotidien sera certainement plus lu parce qu'il devra être simplifié et de lecture plus facile. Enfin l'idée est lancée de réunir les syndiqués bretons en un groupement amical et d'encouragement au grand labeur démocratique.

La deuxième séance est terminée, une troisième va commencer, publique et contradictoire. Bérest doit parler de la Démocratie rurale à cette foule qui s'écrase littéralement sous la tente trop petite. Aux fenêtres, aux portes, du monde ; un coin de la toile qui recouvre l'édifice est enlevé et on y remarque des têtes. C'est au milieu du calme le plus absolu que le camarade de Rennes procède aux formalités d'usage pour l'élection du bureau. Fromager est à la présidence, Ménard et Le Bescond sont assesseurs. La parole est donnée au camarade Bérest. Vous refaire la conférence, ami lecteur ? Non, ce serait trop long. Après avoir situé le *Sillon* en face des partis, après en avoir montré l'originalité, son but, ses méthodes, après avoir parlé au milieu des applaudissements de la force qui soutient le mouvement et remarqué combien ces aspirations répondaient aux sentiments intimes des ruraux qui l'écoutaient, Bérest finit par des paroles d'espérance : « Nous vous avons dit, notre rêve de républicains démocrates, nous vous avons crié notre invincible confiance dans le Christ et vous nous avez applaudi. C'est donc que vous reconnaissez avec nous que cette force morale est indispensable. Or où la rencontrons-nous plus solidement enracinée que dans le cœur de nos ruraux bretons ? Quel peuple a les sentiments aussi dévoués, aussi généreux, que le peuple breton ? Qui c'est en lui que nous rencontrons chaque jour ces qualités dont je vous ai parlé et qui sont indispensables pour bâtir la Cité future. Et voilà pourquoi, camarades bretons, nous avons confiance en vous. Voilà pourquoi le *Sillon* compte beaucoup sur vous pour réaliser la République démocratique ».

Des applaudissements nourris ont entrecoupé la conférence et ont salué le dernier cri d'espoir. L'attention a été soutenue tout le long du discours. L'auditoire ne s'est pas départi un seul moment de son calme et de son attention. On se sentait compris, on se savait en plein auditoire breton.

Les contradicteurs ne se présentant pas, l'ordre du jour suivant est voté : « Environ 600 citoyens ruraux, réunis à Langoat, le 17 mai 1908, après avoir entendu l'exposé des doctrines et méthodes du *Sillon* par le camarade Bérest, de Saint-Malo, s'engagent à travailler à réaliser en eux et autour d'eux dans les campagnes bretonnes la démocratie rurale ».

A la contre-épreuve, aucune main ne se lève. La *Marseillaise* se fait entendre pendant que le public se retire.

Mais le public se retire, pour rentrer à nouveau sous la tente assister à la représentation d'un drame sillonniste intitulé « Sacrifié » que je n'ai pu admirer, étant donné que pas un petit coin n'était capable de recevoir ma personne, la foule étant tellement dense. Mais c'était, on me l'a assuré, très bien.

Le soir, après que la plus grande partie de nos camarades avaient repris le chemin du retour, ceux d'entre nous qui purent séjourner à Langoat jusqu'au lendemain, se retrouvèrent jusqu'à une heure avancée de la nuit au thé de clôture chez notre généreux ami, M. Legrand. Et là le travail se continua.

On se communiqua les impressions de la journée et l'on causa avec profit de la confiance dans le *Sillon*. Nos vieux amis parlaient d'expérience aux jeunes et les encourageaient à aller de l'avant, mais en les mettant en garde contre l'enthousiasme et la confiance exagérée « Nous, disait l'un d'eux, nous avons autant de confiance que les jeunes dans le *Sillon*, mais nous avons plus d'expérience, nous ne vous ménagerons jamais nos encouragements, mais nous ne manquerons pas de vous donner des conseils. Chacun y mettra du sien, vous : votre jeunesse et votre enthousiasme ; nous : nos encouragements et nos conseils et tout ira pour le mieux » Inoubliable soirée en somme, tant par le feu que chacun mit à discuter, que par l'importance des arguments invoqués.

Et aujourd'hui que tout est fini, après trois semaines, quelles impressions sont celles de votre camarade qui écrit ces lignes ? Excellentes, encourageantes, et les voici :

1° Un congrès rural doit abattre de la bonne besogne. Il en faut un de temps à autre ;

2° Nos camarades ruraux bretons sont en nombre et surtout en excellentes conditions pour faire avancer l'idéal du *Sillon* et conquérir la Bretagne à notre Cause. Leurs intentions de faire partout et toujours besogne utile, ne resteront pas lettre morte, j'en suis persuadé.

3° Ils semblent bien disposés à faire de l'*Ajonc* l'organe le plus vivant des suppléments régionaux.

4° La conférence publique a fait des sympathiques et des convaincus. Les auditeurs eux-mêmes nous l'ont affirmé et Bérest a recueilli des félicitations non de pure politesse, mais spontanées, crues. Il s'en est réjoui... pour le *Sillon*. Combien plus grande encore eût été sa joie, s'il avait compris la langue bretonne et senti tout ce qui se cache de sentiments sous les paroles les plus simples des braves paysans qui nous parlaient.

5° Nous aurions tort de désespérer de l'avenir. Il est à nous. Le *Sillon* devra beaucoup à la Bretagne.

LOEIZ LOKOURNANIZ.

PETITION adressée à M. le Président et MM. les Membres du Conseil Général, par le Conseil d'Administration du SYNDICAT CENTRAL des Agriculteurs de France, 42, rue du Louvre, Paris.

Avril 1908.

MESSIEURS,

Depuis quinze ans, les plus grandes fabriques de superphosphate ont réuni, de gré ou de force, tous les autres fabricants français dans des trusts successifs, de plus en plus rigoureux et qui se sont alliés quelquefois à des coalitions de superphosphatiers étrangers. Leur but est de faire payer plus cher aux cultivateurs et vignerons ce superphosphate devenu indispensable pour les grands rendements modernes et qu'on appelle à juste titre « *le pain de l'agriculture* ».

Le trust actuel, stipulé pour quatre ans entre les coalisés, date du 1^{er} juillet 1906 et, pendant les quatre premiers semestres, il a fait monter les prix de 46 %.

A l'appui de cette hausse formidable il invoque la hausse des matières premières, spécialement des phosphates fossiles, de l'acide sulfurique, (qui fait lui-même l'objet d'un trust entre les mêmes industriels), du charbon, des sacs, de la main-d'œuvre. Ces diverses hausses, partiellement vraies, ont servi aux superphosphatiers de prétexte à ce qu'on a appelé « *des prix de famine* », puisque, depuis la cessation du trust de Belgique, les fabricants belges, qui sont dans les mêmes conditions économiques, peuvent envoyer au centre de la France les mêmes marchandises à des prix plutôt inférieurs, bien que grevés d'un transport de 2 francs par quintal, d'une valeur initiale de 5 fr. 75. *L'industrie du superphosphate est aujourd'hui florissante en Belgique.*

Pour faire cesser cette concurrence modératrice de la hausse et qui a, en effet, contribué à l'enrayer, le trust avait fait campagne pour l'établissement d'un droit de sortie, considérable (30 francs par tonne) sur nos phosphates d'Algérie et de Tunisie, lesquels contribuent, pour une très forte part, à alimenter les fabriques belges, allemandes et italiennes : il eut ainsi relevé les prix modérés des produits étrangers, empêché, par cette protection détournée leur entrée en France et mis nos cultivateurs et vignerons à sa discrétion.

Plusieurs syndicats agricoles adversaires du trust, et même quelques Conseils généraux, trompés par l'habile tactique des superphosphatiers, ont signé cette pétition en faveur du droit de sortie. N'ayant pas, comme le SYNDICAT CENTRAL, suivi dès le début ces questions techniques, on comprend qu'ils aient cru pouvoir ainsi protéger à la fois la culture et l'industrie nationales.

Heureusement, la Commission des Douanes veillait et c'est à l'unanimité qu'elle a rejeté ce projet de droit de sortie.

L'attention du pays et des pouvoirs publics doit être éveillée par les bénéfices exagérés, réalisés par quelques riches et rares industriels ou puissantes sociétés, occupant peu de bras. Ces bénéfices sont faits aux dépens de l'agriculture et de la viticulture, lesquelles font vivre 19 millions de travailleurs si on y comprend les industries annexes. Il y a là un impôt annuel de 20 à 25 millions indûment prélevé sur eux.

Le SYNDICAT CENTRAL des Agriculteurs de France, auteur de la présente pétition, qui depuis quinze ans défend les cultivateurs contre ces trusts, a traité la question dans les deux derniers rapports présentés à ses Assemblées générales de 1906 et 1907 ; il se permet de les offrir, ci-joints, à votre Conseil Général comme l'exposé des motifs de sa requête.

Il vous prie de vous approprier et de revêtir de votre autorité le vœu suivant :

1° Que le Gouvernement veuille bien surveiller les trusts, qui semblent s'acclimater en France et, au besoin, en modérer les abus ; qu'il veuille bien s'inquiéter, surtout, de ceux qui font alliance avec les trusts étrangers.

2° Que les formalités administratives soient abrégées et facilitées en faveur des syndicats qui voudraient créer des fabriques coopératives de superphosphates.

3° Qu'un traitement de faveur soit accordé à l'ensemble des syndicats agricoles, réunis sous le contrôle de l'Etat, pour la concession d'un gisement de phosphates en Algérie ou Tunisie destiné à l'alimentation des fabriques syndicales de superphosphates. Ce gisement serait affermé, par les syndicats réunis, à une société d'exploitation, avec cahier des charges approuvé par les pouvoirs publics.

En présentant ce vœu aux pouvoirs publics, vous rendriez, Messieurs, à l'agriculture française le plus signalé service.

Veillez, Messieurs les Conseillers généraux, agréer l'expression de notre haute considération.

*Pour le Conseil d'Administration
du Syndicat Central des Agriculteurs,*

LE PRÉSIDENT :
ALBERT GUYARD.

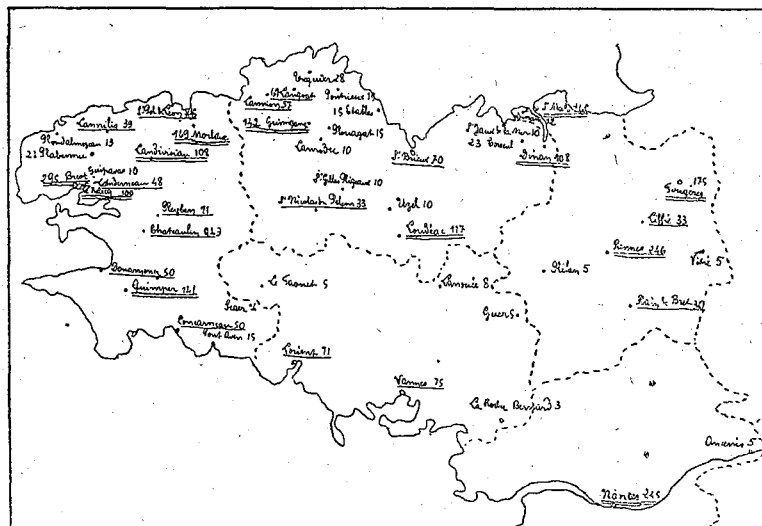
TROIS MOTS AUX BRETONS, UN AUX VOISINS

Voici une carte qui est censée vous mettre sous les yeux la vente de l'Eveil en Bretagne pendant le premier trimestre de cette année. Quelques remarques :

1° Pour les localités où l'Eveil est vendu, et qui ne se trouvent pas sur la présente, elles n'ont qu'à se plaindre à elles-mêmes de cette omission. Depuis que l'Ajanc réclame, il n'a pu encore se faire entendre. Si elles veulent que cette lacune soit comblée, elles n'ont qu'à envoyer pour le prochain trimestre, c'est-à-dire avant le 28 juin, leur signalement et le résultat des efforts de nos camarades.

2° Une constatation plus triste encore, c'est qu'il y a sur la carte à peine 50 noms alors qu'il devrait y en avoir 500. D'immenses espaces sont blancs, surtout dans l'Ille-et-Vilaine, le Morbihan et la Loire-Inférieure. L'on dirait que dans ces trois départements, les camarades des villes ont peur de faire connaître leurs idées à la campagne. En

dehors des grands centres de Rennes, Saint-Malo, Fougères, Nantes, Vannes et Lorient, il n'y est pas vendu 100 *Eveils* par dimanche ! Et l'on vise à 1,000 *Eveils* par semaine et par département ! Nous n'y sommes pas rendus, n'est-il pas vrai ?



3° J'ai souligné sur la carte de deux traits les localités qui ont vendu comme moyenne plus de 100 *Eveils* chaque semaine, et d'un trait, celles qui en ont vendu plus de 30 ! Il est profondément humiliant pour nous de donner ces dernières comme exemples ! Mais si nous avions 100 communes de cette sorte ! Je songe quelquefois à la presse parisienne ! Elle pénètre dans tous les bourgs ; et la nôtre ? Il est vendu environ 3,000 *Eveils* par dimanche en Bretagne. C'est 6,000 qu'il faudrait avant l'apparition du quotidien.

Enfin, pour les voisins, je demande aux camarades de la Sarthe et de l'Anjou s'ils ont encore un supplément régional ! Si les abonnés à l'*Ajonc*, de ces contrées, voulaient bien nous envoyer quelques « tuyaux » sur leur région, l'*Ajonc* les enregistrerait volontiers. Par là, il serait plus intéressant, plus vendu, plus lu, et susciterait plus d'initiatives. Il serait à souhaiter que nous ayons des fonds suffisants ou un tirage assez fort pour envoyer chaque mois une quinzaine de spécimens aux âmes de bonne volonté qui nous seraient signalées.

A. RIFFELEN.

La Vie du Sillon en Bretagne

ILLE-ET-VILAINE

Rennes

A la réunion de famille du dimanche 10 mai, Maurice Coquelin parlait des *Droits de l'Enfant*. Il expliqua comment ce droit de l'enfant doit être respecté par les écoles de la république qui ne doivent pas avoir d'enseignement officiellement religieux ou antireligieux et dont les professeurs ou instituteurs ne peuvent cependant être contraints d'observer une neutralité peu digne de véritables penseurs libres qui ont confiance dans la force de leurs idées. Dans la bataille des idées qui se livre aujourd'hui, les parents chrétiens ont le devoir de développer chez l'enfant — tout en laissant à son esprit une grande initiative — les convictions fortes et les vertus solides qui feront les hommes que réclame la Démocratie.

Puis, l'abbé Aubry insista sur l'œuvre de l'éducation dans la famille, montrant qu'elle est souvent négligée ou faite dans un esprit étroit et qu'il importe qu'elle soit au contraire virile et véritablement chrétienne.

Le samedi 16 mai, à 8 heures 1/2 du soir, dans le quartier ouvrier du faubourg de Nantes, devait se tenir une réunion silloniste. Elle eut lieu dans une cour mal éclairée où se pressaient environ 300 personnes. Malheureusement, c'était soir de paie, et nos bons ouvriers dont l'éducation démocratique est loin d'être faite, n'ayant pu s'empêcher de fêter la dive-bouteille, la réunion devint difficile, le président étant lui-même complètement ivre.

D'une voix forte et courageuse, Henri Teitgen parle du *Sillon* et de la République, mais, vers le milieu de sa conférence, le tumulte commence à se déchaîner. On crie : A bas le *Sillon* ! hou ! la calotte ! sale chouan ! et cela doit se continuer ainsi jusqu'à la fin. Les contradicteurs, eux, sont mieux écoutés.

Le premier demande à l'auditoire de ne pas se laisser bernier par ces gens qui vont à l'Eglise, car les curés ne sont que des égoïstes qui se moquent des ouvriers et de leur misère. Les sillonistes obéissent aux évêques et au Pape, lesquels vivent dans des Palais pendant que les ouvriers crèvent de faim dans leurs taudis. Nous autres, dit-il, nous n'avons pas besoin de pape, ni de bon Dieu, nous voulons satisfaire nos besoins, jouir à notre tour, remplir nos ventres et c'est tout. Nous n'avons pas besoin de religion, ni d'idéal. (Applaudissements. Cris : A bas la calotte !).

Notre camarade se lève alors pour affirmer que les sillonistes ne sont pas dirigés par les évêques et le Pape dans leur travail démocratique. Il en donne les preuves évidentes, et montre que l'égoïsme sera toujours incapable de servir de levier pour la transformation de la société actuelle.

C'est ensuite le tour d'un socialiste qui connaît les sillonistes pour avoir eu avec eux de bonnes relations, aussi, déclare-t-il que ceux-ci

ne sont pas sincères et sous prétexte de rendre les hommes libres, ne cherchent qu'à les asservir et les affamer !

Notre ami Teitgen répond une dernière fois, malgré le tapage et les cris. Il flétrit comme il convient les paroles injurieuses de l'intéressant Avenel, et après un dernier cri d'espérance et de confiance, il descend de la tribune.

Malgré les menaces et les cris de l'auditoire, nos camarades se montrent très crânes et se mettent à vendre l'*Eveil*. C'est alors que la furie de tout à l'heure se change en stupéfaction et que 30 *Eveils* se trouvent bientôt vendus.

Le vendredi 5 juin, dans le même quartier du faubourg de Nantes, où nous nous étions heurté la première fois à une obstruction presque systématique, une seconde conférence fut faite par Jean Poulhazan. Ce n'était pas un jour de paye et à cause de cela, la réunion fut plus calme.

Notre ami expose dans un silence presque absolu, comment nous réclamions de l'action syndicale à la fois l'amélioration du sort présent des travailleurs et la préparation d'un état social meilleur. Il indique les moyens de rendre efficace l'action des syndicats qui doivent être soutenus par un idéalisme puissant et véritablement respectueux de toutes les forces morales et en particulier de celles que nous donne le catholicisme. Puis viennent les mêmes contradicteurs : Rémiot et Avenel !!! Le premier rend hommage à la sincérité des sillonnistes, à leur infatigable ténacité et à l'exemple qu'ils donnent aux travailleurs.

Le second qui n'ose plus cette fois venir mettre en doute la loyauté de Marc Sangnier et de ses camarades, fait une assez longue tirade sur la grève générale et la violence à laquelle il est facile à Poulhazan de répondre.

Il y a un peu de tumulte à la fin, la réunion se prolongeant très tard. La sortie s'effectue et quelques cris idiots de « A bas les chouans ??? » et « A bas la calotte » sont poussés, couverts bien vite par ceux plus nourris de « D'mandez l'*Eveil Démocratique* ».

Plélan-le-Grand

CONFLIT ENTRE LE SILLON ET LE PATRONAGE RUPTURE DÉFINITIVE

Plélan-le-Grand, dont l'*Ajonc*, par notre faute, a rarement entretenu ses lecteurs, possède un patronage de jeunes gens. Je faisais, jusqu'à ce jour, avec un de mes amis du *Sillon*, partie de ce patronage, où, en dehors de toutes controverses sur le *Sillon*, nous entretenions avec nos camarades des rapports cordiaux. Aujourd'hui nous ne faisons plus partie du patronage, et, parce que les incidents qui nous obligèrent de le quitter, intéresseront tous les sillonnistes, j'en ai choisi l'*Ajonc* comme messager.

C'est au cours d'une période de réunions musicales que prennent place les incidents en question. Nous avions dû nous absenter l'un

des jours de réunion et en avions préalablement informé le Directeur quand, au lendemain de notre absence, nous apprîmes avec stupéfaction, par deux de nos camarades de patronage, que le Directeur avait déclaré la veille, que le *Sillon* et l'*Eveil Démocratique* étaient « condamnés par le Pape ». Après avoir fait observer à nos interlocuteurs combien graves étaient les paroles dont ils se faisaient les témoins, et avoir obtenu d'eux confirmation de ces mêmes paroles, j'écrivis en mon nom personnel et au nom du *Sillon* la lettre suivante à Monsieur l'abbé Panaget, directeur du patronage :

Plélan, 14 Mai 1907.

Cher Monsieur l'Abbé,

Je viens vous entretenir d'une question qui me tient fort à cœur.

Vous me savez sillonniste, et vous n'ignorez point, non plus, j'espère, que je suis de toute mon âme et dans la pleine adhésion de ma volonté soumis à l'Eglise catholique.

Or, j'ai eu le regret et la peine profonde d'apprendre que vous aviez permis à plusieurs de mes camarades de patronage de mettre en doute cette soumission personnelle à l'Eglise, ainsi que celle de mes amis du *Sillon*, en déclarant que le *Sillon* et son organe l'*Eveil Démocratique* avaient été condamnés par le Pape.

Il nous a été difficile, cher monsieur l'abbé, de nous persuader que l'idée d'une condamnation du *Sillon* par le Pape ait acquis dans votre esprit la valeur d'une certitude, et nous avons préféré croire que votre expression avait beaucoup exagéré votre pensée même.

L'impression en demeure pourtant chez ceux qui en furent témoins... vous comprenez, cher monsieur l'abbé, que nous ne pouvons laisser place, dans l'esprit de personne, aux soupçons que l'existence d'une telle condamnation légitimerait à notre endroit.

Des termes mêmes des conclusions rapportées de Rome par Marc Sangnier, termes qui, dans un souci d'exactitude, ont été soumis à l'approbation du Vatican, il résulte que : *Le Sillon, mouvement laïque se propose de réaliser en France une république démocratique honnête, juste et fraternelle. Sa situation est parfaitement légitime. Il use d'un droit que nul ne saurait songer à lui contester.*

Nous vous demandons donc respectueusement, cher monsieur l'abbé, — puisqu'aussi bien vous conviendrez avec nous qu'il ne saurait être fait preuve d'aucune décision pontificale condamnant le *Sillon* ou l'*Eveil Démocratique*, — de vouloir bien effacer dans l'esprit de ceux de nos camarades de patronage qui en furent l'objet, l'impression fâcheuse qu'a produite chez eux, une information que vous teniez alors pour exacte, et qui, si elle s'accréditait, compromettrait aux yeux du public non averti, l'intégrité de notre profession de foi catholique. Vous nous éviteriez ainsi, cher monsieur l'abbé, de prendre nous-mêmes l'initiative d'une rectification nécessaire, et, à ce seul titre, nous vous serions déjà profondément reconnaissants.

Veillez agréer, cher monsieur l'abbé, l'hommage de nos sentiments très respectueux et dévoués en N.-S. J.-C.

Pour le *Sillon Plélanais*.
Joseph BRIAND.

Le soir même où M. le Directeur recevait notre lettre, avait lieu au patronage une réunion. Nous nous y rendîmes et essayâmes de rencontrer l'abbé Panaget, hors la présence de nos camarades. Mais, de façon évidente, l'abbé esquiva toute conversation et même toute rencontre.

Donc, le lendemain, je me présentais chez M. l'abbé Panaget, dans l'espoir qu'une loyale explication rétablirait une harmonie bien compromise ; et voici, à peu près littéralement la conversation qui s'engagea : — « Vous avez bien reçu notre lettre, M. l'abbé ? » — « Oui, elle est parfaitement inintelligible ; c'est un style auquel je ne suis pas habitué... J'ai lu en tête de votre lettre : il faut aller au vrai avec toute son âme. Vous croyez posséder la vérité ; vous êtes un « illuminé ». A toute votre lettre je n'ai absolument rien compris. » J'offre alors à l'abbé — uniquement pour lui ôter un prétexte — de m'expliquer avec lui des termes de la lettre. — « Je n'en ai pas besoin », dit-il ; « je me refuse à toute discussion avec vous. Vous m'embêtez avec votre *Sillon* (!) Si vous n'êtes pas content, faites tout ce que vous voudrez. Allez parler au Pape, si vous voulez ». Je demande à M. l'abbé Panaget de me confirmer au moins les paroles incriminées. — « Je ne vous dirai même pas si je les ai ou non prononcées », répond-il ; et il ajouta : « Où êtes-vous allé chercher tous ces cancanages ? » J'offre alors de faire venir avec moi les deux camarades qui ont spontanément rapporté les paroles de l'abbé. — « Je ne les recevrai pas », dit-il.

Toute insistance devenant inutile, je prends congé de M. l'abbé Panaget en lui faisant part de mon intention de saisir M. le Curé de l'incident.

Combien douloureuse devait être ma surprise ! A peine, quelques heures plus tard suis-je entré en conversation avec M. le Curé, à peine lui ai-je présenté ma requête, qu'il déclare ne pouvoir m'entendre à ce sujet.

— « Vous connaissez parfaitement mes sentiments antisillonnistes, » me dit-il ; « j'ai les ordres de mon archevêque, et suis un hiérarchisé. Tout ce que font ceux qui sont sous ma direction, ils le font avec mon assentiment. Il est au surplus inadmissible qu'à votre âge vous prétendiez discuter avec moi. » Je fais respectueusement observer à M. le Curé qu'il n'entre point dans mon intention de discuter avec lui les idées du *Sillon* ; que Mgr l'archevêque n'a pu autoriser, même implicitement une affirmation erronée ; qu'une différence d'âge, si elle commande un respect dont je ne me suis pas départi ne saurait être un obstacle à une conversation dont j'avais envisagé le résultat avec confiance... Un refus formel et presque courroucé m'inter-

rompt, et je ne puis qu'exprimer à M. le Curé mes regrets douloureux. Et M. le Curé conclut : « Je vous crois un bon chrétien. Faites vos Pâques et vos Quarante Heures, et ne vous occupez pas d'autre chose. »

Il nous en coûte d'exposer à nos amis toutes ces choses qui les éprouveront dans leurs affections les plus chères, et dans la conviction qu'ils possèdent que tout homme a droit à la vérité. Ce droit nous est méconnu. Bien plus, on crée autour de nous une atmosphère de soupçons aussi intolérables qu'injustifiés, et on ne nous admet pas à nous disculper.

L'étonnement de nos amis sera encore accru, quand nous leur dirons que M. l'abbé Panaget a laissé entendre que le motif de son intervention contre le *Sillon*, n'était autre qu'une discussion courtoise qui eût lieu précédemment dans le patronage entre tous les membres présents, et au cours de laquelle, avec l'approbation de plusieurs de nos camarades, qui firent cause commune avec nous, nous exposâmes l'opportunité des syndicats pour l'étude et la défense des intérêts professionnels, en particulier pour l'obtention de justes salaires et en vue de la réduction des heures de travail, réduction qui, en assurant en certains cas le respect d'une loi sociale souvent méconnue, permettrait d'une façon générale à l'ouvrier, plus ou moins assimilé à la machine, d'employer ses loisirs au développement de sa vie intellectuelle, morale et religieuse.

Nous étions loin certes, de nous attendre à l'hostilité qui vient de nous être témoignée, et que, à peu près seules, jusqu'à ce jour, d'autres personnes moins estimées, nous avaient réservée. Et tout notre espoir, — espoir dont vraiment notre âme est « illuminée » — demeure dans la pensée que le loyal accomplissement de notre devoir de catholiques et de notre devoir de démocrates, rendra de plus en plus impossible une équivoque que d'aucuns sans arrière pensée, d'autres, hélas ! avec une joie mauvaise, se plaisent à entretenir.

J. BRIAND.

MORBIHAN

Mauron

Le dimanche 10 mai, avait lieu à Mauron, le scrutin de ballottage des élections municipales. C'était une excellente occasion de vente d'*Eveil*. Je m'y rendis, muni de 50 *Eveils*. J'en avais déjà vendu 49 et cherchais à placer le 50^e quand j'aperçois un groupe d'électeurs discutant vivement. Je leur propose l'*Eveil*. Leur réponse est brève : « T'as une tête de chouan. Va vendre ton journal à la calotte ». Et ils me désignent un prêtre qui vient dans notre direction. Traiter ainsi la calotte, c'était un peu raide. Le prêtre arrivait ; comme je le connaissais, je lui serrais la main. Aussitôt, éclatent les rires moqueurs des anticléricaux. Je mets l'abbé au courant, d'un mot. Il fait aussitôt volte-face et va droit aux braillards. Stupéfaction de ceux-ci. Comme ils font

les innocents, l'abbé leur donne une leçon de loyauté. Il leur reproche leur attitude à l'égard d'un jeune homme qu'ils ne connaissent pas et leur dit qu'au surplus toutes les opinions, y compris celle de « la calotte » ont droit au respect. Puis il salue et se retire. Mais les anticléricaux veulent se venger sur moi de la honte que leur a infligée l'abbé. Ils ont tout à l'heure été des lâches en niant devant le prêtre qu'ils avaient parlé de la calotte. Maintenant ils veulent être violents et me traitent sans répit de chouan, en criant « Vive la République ». Avec mon dernier *Eveil* sous les bras je prends à mon tour la position de combat et au milieu des consommateurs sortis des cafés en grand nombre, j'entame la conversation : « Vous m'avez traité de chouan, messieurs. Si je l'étais je ne vendrais pas l'*Eveil Démocratique*. Au surplus que prétendez-vous être, vous ? « Républicains ! Vive la République ! » (Clameurs). Je les interromps vivement d'un geste : « Je vous défends de le dire. Savez-vous ce que c'est qu'un républicain ? C'est un citoyen libre ; or, je vous l'affirme, vous êtes des sujets et des esclaves, esclaves de la peur ou du mensonge, vous qui tout à l'heure insultiez le prêtre hors sa présence, et qui devant lui n'avez pas eu le courage d'avouer votre insulte. Ce cri de « Vive la République » est dans votre bouche une insulte à la République. S'il n'était de républicains que de votre sorte, depuis longtemps la République serait morte ! » Il y avait autour de moi, durant que je parlais des grognements sourds, mais pas une protestation sensée. Quand j'eus fini mon speech, il y eut quelques cris de « Vive la République. Je les dominaï de la même clameur... cependant le groupe des auditeurs devenait de plus en plus dense à chaque minute — Hélas ! voici les gendarmes qui viennent disperser le rassemblement...

Je ne pensais plus à mon dernier *Eveil* qui demeurait sous mon bras. Heureusement un auditeur de tout à l'heure m'interpelle : « Jeune homme, donnez-moi donc l'*Eveil Démocratique* ! »

Et c'est ainsi, mon cher camarade, que le 50^e *Eveil* gagna la victoire !
Un Camarade de Plélan.

FINISTÈRE

Concarneau

Sur les murailles, des affiches rouges flamboyaient attirant les regards : *Le Sillon*. Conférence publique et contradictoire. Kellershohn, agrégé de l'Université.

Et les gens s'arrêtaient étonnés. Les uns s'écriaient : *Le Sillon* ? Qu'est-ce que c'est que cela ? D'autres, murmuraient des aménités... si aristocratiques.

Beaucoup de bruit dans Concarneau. On parlait presque pour ou contre le *Sillon*. Des gens, bien pensants, prétendaient que nous n'aurions pas le courage de maintenir notre réunion. L'avant-veille de la conférence, une dépêche nous apprit que Kellershohn était malade. De nouvelles affiches apprirent à la population concarnoise ce fâcheux contre-temps.

Pauvres gosses, clamaient certaines gens, avec une pitié dédaigneuse et un souverain mépris. Ils triomphaient.

Nous étions vexés. Nous avions fait venir 75 journaux pour la circonstance et nous croyions devoir ajouter aux frais d'affichage devenus inutiles le prix des bouillons. Comme déficit c'était complet.

Comme on criait très fort que nous avions peur, le dimanche matin, les camarades prirent le paquet d'*Eveils* et s'en furent clamant à tous les échos : « D'mandez l'*Eveil Démocratique* ! »

Les gens étaient ahuris. Les camelots criaient comme des sourds et les canards s'envolaient. A 9 heures le dernier prenait son vol. Depuis 4 mois c'était la première fois que cela nous arrivait. Nous commençons à nous habituer aux bouillons.

Mais ce qui nous tenait au cœur, c'était notre conférence avortée. Kellershohn nous promit de venir le samedi 16 mai. Nous fîmes de nouvelles affiches, manuscrites, cette fois. On s'ingénia à trouver un moyen pour qu'elles tirent à l'œil.

On vida les porte-monnaies, pour payer les timbres d'affichage. Cela devenait épouvantable et pourquoi s'arrêter en si beau chemin ; on commanda 150 journaux pour la fête. Pour les payer, on fit une nouvelle saignée au gousset. On nous parlait d'histoires qui circulaient en ville. Les langues des commères s'escrimaient. Nos camarades subissaient de véritables assauts de la part de leurs parents. « Nous étions des anarchistes ».

Samedi arriva enfin et l'angoisse s'empara de nous. Comment se passerait notre réunion ?

A 8 heures et demie, cinq cents auditeurs attendaient massés dans la salle de Venise, quand notre ami Kellershohn monta à la tribune.

En commençant son discours, il montra qu'au *Sillon*, il n'y a pas de types qui tremblent, puisque c'est lui qui pour la première fois à Concarneau, organisait une conférence publique et contradictoire.

Il réclama avec une profonde énergie le droit de se livrer, en dehors de ses occupations professionnelles, à la propagande sillonniste.

Il flétrit les mouchards bénévoles, qui le dénoncent à l'administration supérieure. Il se proclama résolu à faire, s'il le faut, la trouée, par où passeront ses collègues car les entraves, s'écria-t-il, je les briserai ; j'arracherai le baillon que l'on veut m'imposer.

Des braves enthousiastes, acclamèrent cette fière parole.

La conférence se poursuivit, suivie avec un intérêt passionné par un auditoire qui écoutait recueilli et avec un silence religieux.

Notre ami passa en revue les partis qui se partagent l'opinion publique. Il signala les partis de droite se désagrégeant tous les jours davantage sous la poussée démocratique qui s'affirme plus forte. Il dénonça la faillite des radicaux, incapables de réaliser une réforme sociale, qui ne soit une œuvre de division, de proscription. Enfin, il proclama l'impuissance du socialisme.

S'il est vrai, ainsi que le disait un interrupteur « l'intérêt : il n'y a

que ça », un militant du socialisme qui a réussi à se créer une jolie petite situation, s'empressera de laisser dans le pétrin ses camarades de misère, pour devenir un bon bourgeois radical, mais conservateur à outrance, puisque l'intérêt : il n'y a que ça. La réunion se termina à 10 heures aux cris de : Vive la République Démocratique et Sociale.

Le lendemain, les camelots s'en allaient criant l'*Eveil* et lorsqu'à 9 heures, nous partions pour Pont-Aven, des 150 journaux, il en restait 25.

A Trégunc, on s'arrêta pour vendre l'*Eveil*. Les braves paysans, sur le seuil de leurs demeures nous regardaient passer, pendant que de tous les coins du bourg retentissaient les cris des camelots : D'mandez l'*Eveil*.

Nous arrivâmes à Pont-Aven. Pour rassembler les camarades qui nous attendaient on se mit encore à hurler l'*Eveil*. On se compta. Deux des camelots étaient restés sur le sommet du donjon de Rustéphan. Malgré cela, ils parlaient encore, la gorge démolie, mais criant avec une conviction méritoire.

A midi, banquet démocratique. A une heure, réunion intime des camarades de Nevez, Pont-Aven, Quimperlé. Kellershohn parla de la « Cause » du Christ, notre Maître. Il nous invita à travailler avec tout notre cœur, à la tâche, qui un jour peut être, réclamera notre vie.

Ces journées, ont fait une impression profonde chez nous. Notre chiffre de vente de journaux a doublé. Nous préparons d'autres journées, qui marqueront l'étape vers de nouvelles conquêtes et nous permettront d'atteindre le but rêvé : La permanence du *Sillon Carnois*.

J. GUILLOU.

A TRAVERS

LES REVUES SILLONNISTES DE PROVINCE

La Bonne Terre. — Se plaint que les ruraux ne répondent pas à son questionnaire. Elle garde l'espérance quand même et publie un nouveau questionnaire plus détaillé. Ce n'est donc pas elle qui manque de bonne volonté. Voici son questionnaire :

« Quel est dans votre région le régime de la propriété rurale et dans quel sens se produit l'évolution économique ? Dans le sens de l'absorption de la petite propriété par la grande, ou dans le sens de l'accession de tous les paysans à la terre par le morcellement des grands domaines ? »

Pays de grande culture. — Fait-on valoir par le fermage ou par le métayage ? Les ouvriers agricoles sont-ils stables, ayant ou non, en majorité, leur habitation indépendante ?

Sont-ils syndiqués ? De quelle façon ? De quel esprit sont animés ces syndicats, à leur formation, actuellement ?

A quels résultats ces syndicats ont-ils abouti ? Résultats matériels, moraux, démocratiques ?

Pays de moyenne ou petite culture. — Existe-t-il chez vous des œuvres sociales rurales ? Lesquelles ?

Ont-elles été fondées spontanément par les cultivateurs eux-mêmes, conscients de leurs propres besoins, ou sous l'influence d'un patronage plus ou moins intéressé ?

Obtiennent-elles plus que des résultats économiques ?

Pourraient-elles devenir un bon terrain de propagande et d'entraînement démocratiques ?

Ne faudrait-il pas créer plutôt des organismes neufs, tels que de vrais syndicats professionnels de cultivateurs, ne se diminuant pas à un rôle purement matériel ?

Comment entendriez-vous le syndicat rural ainsi conçu, destiné à devenir l'école de formation démocratique, l'initiateur de toutes les œuvres sociales ?

Est-il quelque part l'équivalent du syndicat professionnel ouvrier ? Peut-il et doit-il le devenir ? Comment arriver à ce résultat ?

Bretons, lisez ce questionnaire attentivement et répondez-y promptement et sérieusement. Cela presse. Pourquoi faites-vous tant de manières à prendre la plume ? Ne savez-vous pas que l'orthographe est simplifiée ? Alors... pas de respect humain ! Pour la cause rurale !

Vous vous rappelez les deux sillonnistes d'Avignon qui étaient ennuyés et meurtris par la société égoïste et qui décidèrent de faire un essai de coopération agricole, pour être libres et donner le meilleur d'eux-mêmes à la Cause ! Eh bien, ils vont réussir. Ça va déjà pour le mieux. Ils sont dans une simple maison, en pleine campagne. Ils font de l'élevage : ils ont fait construire un hangar et « aménagé » de nombreuses cages à lapins, des abris à l'usage des poulets et des canards, un pigeonnier, etc. Tout cela est aujourd'hui « meublé » de multiples habitants qui « profitent ». Puis ils ont trouvé des débouchés de vente, malgré les difficultés. Ils ont dit : « Nous voulons réussir... » En vérité, ça se réalise et me voici qui croit à l'avenir de la ferme coopérative sillonniste des « Epis », pont des Deux Eaux, Avignon.

Bravo ! Tout en faisant de l'élevage, ils sont d'entraînants modèles pour la propagande de l'*Eveil* et des idées du *Sillon*.

A la Voile. — Dans le nord, les « journées sillonnistes » abondent. La vente de l'*Eveil* augmente toujours. L'ardeur est croissante. Je veux me contenter seulement de vous raconter une histoire arrivée là-bas, beaucoup plus belle que celle de Plélan (Ille-et-Vilaine), beaucoup plus reconfortante, beaucoup plus chrétienne.

Voici : « Le dimanche des Rameaux, Clovis et moi, écrit l'un d'eux, organisations après avoir fait notre vente à Bohain, une vente d'*Eveil* à Ligny

en Cambrésis (Nord). A la sortie de la grand'messe, M. le Vicaire, ayant été averti, vint devant tous les fidèles, nous déclarer que la vente d'*Eveil* était interdite par Monseigneur l'Archevêque et l'*Eveil* lui-même condamné... Nous fûmes donc forcés de répondre que cela était faux et que si l'*Eveil* était condamné par le Pape, nous étions prêts à cesser, car si nous faisons cette vente de journaux, c'était uniquement dans un but d'apostolat, tout indirect qu'il fût ; que nous tenions avant tout à être catholiques et que nous ne pouvions l'être que sous l'autorité de l'Eglise....

Craignant d'avoir manqué de respect dont nous devons montrer l'exemple, nous, sillonnistes, envers les prêtres, nous sommes allés trouver le vicaire qui nous a reçus avec une amabilité extrême. Lorsque je lui eus dit qu'il s'était adressé à un converti par le *Sillon*, quand je lui eus raconté ce que ces « vulgaires » sillonnistes avaient fait dans le Nord et l'Aisne depuis seulement cinq mois que j'y étais ; quels sacrifices le *Sillon* nous demandait, combien nos camarades souffraient intimement pour cette cause ; quand je lui eus rappelé comment mouraient les sillonnistes après cette vie de labeur, des larmes coulaient dans les yeux de nous trois, et ce bon prêtre, dont nous avons vu en causant la grandeur d'âme, nous a reconduits jusqu'à la porte, regrettant de ne pouvoir nous garder plus longtemps. Il nous a dit avant de nous quitter : « Je suis assuré, jeunes gens, que vous m'avez parlé avec toute la sincérité de votre âme. Ce n'était pas à vous à me faire des excuses, mais plutôt à moi. Quoique ne partageant pas toutes vos idées, sachez que vous avez désormais en moi, un prêtre ami, et ne revenez jamais à Ligny, sans venir me voir. »

Tous deux, nous sommes revenus de Ligny, plus courageux, plus prêts que jamais à nous sacrifier pour le *Sillon*. Jamais nous n'avions si bien compris que si tant de prêtres dévoués nous font la guerre, c'est uniquement parce qu'ils ne nous connaissent que par ceux qui nous défigurent. »

Entre Nous. — Curiosité. — Dans la région d'Abbeville, notre vente d'*Eveils* était très prospère grâce à Jean d'Applaincourt qui, tous les dimanches, emmenait dans son automobile tous les camarades disponibles et allait avec eux vendre l'*Eveil* à Longpré et à Fressenneville. Hélas ! d'Applaincourt est resté au *Sillon* central et son automobile est partie le rejoindre, et il y a baisse dans la vente d'*Eveils* en mai.

P. CONSTANT, du *Sillon Rennais*.

A TOUTES LES SILLONNISTES BRETONNES

Une retraite pour les jeunes filles sera prêchée à la Salette de Morlaix les 1^{er}, 2 et 3 août. Nous serions heureuses que nos amies y viennent le plus nombreuses possible.

Prix de la pension : 8 francs. — Frais généraux : 2 francs.

Prière d'envoyer les adhésions avant le 15 juillet, à Jeanne Gallouédéc, 1, place Souvestre, Morlaix.

Cette revue est composée par des ouvriers syndiqués.

Imp. Bretonna,
38 rue du Pré-Botté, Rennes.

Le Gérant : M. LEBRETON.



La cinquième édition du livre de Marc Sangnier « *Aux sources de l'éloquence* » paru il y a six semaines à peine, sera épuisée dans quelques jours. Ce succès prouve mieux que tous nos commentaires l'attrait de ce livre si documenté à la fois et si vivant.

Aux sources de l'éloquence

Lectures commentées
par MARC SANGNIER

(BLOUË, ÉDITEUR)

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS

I. Les Orateurs de la Grèce

Sophocle et Platon
Eschine et Demosthène

II. Les Pères de l'Eglise

St Bernard et St François d'Assise
St Grégoire de Nazianze, St Basile
St Jean Chrysostome, St Augustin
St Bernard, St François d'Assise

III

Bossuet et Bourdaloue

IV

Lacordaire et Mgr d'Huissier

V

Les Orateurs de la Révolution

Mirabeau

Quelques orateurs des Assemblées
révolutionnaires

Vergniaud, Danton
Scènes révolutionnaires
Robespierre et Saint-Just

VI

Napoleon et Lamartine

Le 18 Brumaire

Les proclamations militaires de Na-
poleon
Lamartine

VII

Quelques Orateurs contemporains

Gambetta
Waldeck-Rousseau, Clemenceau
Millerand, Jaures
Déroulède à la salle Chaynes

Albert de Mun

CONCLUSION

Un volume in-8, 400 pages. — Prix : 4 francs

LA LUTTE POUR LA DEMOCRATIE

Par Marc Sangnier

Un vol. in-12 de 300 pages. Prix : 3 fr. 50 (PERRIN, éditeur)

ABONNEMENTS DE VACANCES à la Revue le Sillon et à l'Eveil démocratique

- 1° Revue *le Sillon*. — Les abonnements sont de trois sortes :
 = **A** Abonnements de 3 mois : Juillet, août, septembre. Prix : 1 fr. 50.
 = **B** — 2 — : Juillet et août. Prix : 1 fr.
 = **C** — 2 — : Août et septembre. Prix : 1 fr.
 2° *l'Eveil démocratique*. — Les abonnements sont de trois sortes :
 = **A** Abonnements de 3 mois : Juillet, août, septembre. Prix : 1 fr.
 = **B** — 2 — : Juillet et août. Prix : 0 fr. 70.
 = **C** — 2 — : Août et septembre. Prix : 0 fr. 70.

Ne pas oublier, en prenant un abonnement de vacances, d'indiquer clairement si c'est un abonnement à la Revue ou à *l'Eveil démocratique*, et s'il est du type A, B ou C. Nous ne tenons compte que des abonnements accompagnés de leur montant. Autant que possible, payer en un mandat, non en timbres.

PRIMES

aux camarades qui nous auront procuré des abonnements de vacances.

Pour l'attribution des primes il n'est fait aucune différence entre les abonnements à la Revue et à *l'Eveil démocratique*, non plus qu'entre les abonnements des différents types. Ainsi, une personne qui nous aura procuré 3 abonnements à la Revue (A, B ou C) et 5 abonnements à *l'Eveil* (A, B ou C), aura droit à la prime des 10 abonnements.

Les abonnements devront être inscrits sur des feuilles spéciales que nous enverrons à tous ceux qui nous en feront la demande; nous prions très instamment nos amis d'inscrire sur des feuilles distinctes ce qui concerne la Revue et ce qui concerne *l'Eveil démocratique*.

Il sera tenu compte pour les primes de tous les abonnements expédiés, en un ou plusieurs envois, avant le 15 août.

Liste des primes

- 1° Pour 10 abonnements. — Un abonnement gratuit au *Bulletin d'action et de propagande* pendant les mois de juillet, août et septembre.
 2° Pour 25 abonnements. — La prime précédente et une affiche du Sillon d'après Chartran.
 3° Pour 50 abonnements. — Les deux primes précédentes et l'album musical des chansons du Sillon, avec accompagnement.
 4° Pour 100 abonnements. — Les trois primes précédentes et l'un des ouvrages de Marc Sangnier, au choix, reliure de luxe.
 5° Le camarade ou le cercle qui nous aura procuré le plus grand nombre d'abonnements de vacances, à condition que ce nombre soit supérieur à 100, recevra le tableau de Chartran « Saint François au labour », photographie de Braux et Clément, dimensions 60 x 75, cadre bois, filet or. (Valeur 30 francs).

5^e Année

N° 8

Septembre 1908.

L'AJONC

ORGANE DU " SILLON " EN BRETAGNE

Il faut aller au Vrai
avec toute son âme.

VIE OU MORT

Vivra-t-il ? ou le ferons-nous mourir ?
C'est de l'Ajonc qu'il s'agit...

Lorsque les camarades de Rennes, aux débuts du Sillon en Bretagne, conçurent le projet de créer une petite revue qui fût à la fois le lien entre tous les camarades de Bretagne, et le moyen pour les plus ardents de faire pénétrer en notre province le Sillon, ils avaient la volonté de faire une œuvre pratique avant tout, une œuvre dont on devait compter sans trop tarder les résultats. L'Ajonc a-t-il fait faillite à ce beau rêve ? Je veux examiner très froidement la question devant vous.

Et d'abord, posons un principe : l'Ajonc ne doit vivre, cela est évident, que s'il est utile au Sillon, s'il permet de faire de la besogne, si les camarades en sentent impérieusement le besoin : en un mot, s'il est nécessaire.

Eh bien ! l'Ajonc est-il nécessaire ?

Ce serait aux camarades de toute la Bretagne, à répondre à cette question, et j'ajoute bien vite qu'ils feront eux-mêmes d'ici peu la réponse.

Que pouvait et que devait faire l'Ajonc ?

Il devait d'abord être le livre d'or sur lequel le Sillon inscrirait ses plus belles victoires, comme aussi d'ailleurs ses échecs par-

tiels. Ce résultat au moins, il l'a donné. Feuilletez la collection de la revue, parcourez la « Vie en Bretagne » et vous verrez que toutes nos grandes manifestations y sont consignées. De ce côté, rien à lui reprocher.

L'Ajonc pouvait encore être l'organe qui permît aux idées neuves et originales de se faire jour, et d'éveiller les énergies somnolentes. Ici la faillite est presque une banqueroute !

Les articles de fond sont, ou vides ou désespérément banals. L'échec d'ailleurs était à prévoir. La revue « Le Sillon » a pour ainsi dire, le monopole des grands articles d'idées, des pages vraiment directrices.

Et les très modestes rédacteurs de l'Ajonc se trouvaient dans une terrible alternative :

Où bien ils s'essayaient eux aussi à se hausser jusqu'aux sommets où atteignait « le Sillon », et alors ce n'était qu'une très mauvaise caricature d'articles déjà parus, ou bien plus simples, ils se bornaient à traduire les idées de la revue « le Sillon » en un langage moins savant, plus compréhensible, plus à la portée de ceux de nos camarades qui, non formés encore, trouvaient trop « durs » les articles du Sillon, et alors c'était la morne platitude de style agrémentée d'une misérable indigence de pensée. Reconnaissons-le bien franchement, l'Ajonc revue d'idées, n'a jamais existé... qu'en rêve !

L'Ajonc pouvait d'ailleurs obtenir un résultat plus intéressant (puisque la sémence d'idées était faite ailleurs), c'était de faire connaître les uns aux autres, les « types » les plus agissants, les plus intéressants de chaque région, les « types-pivots » quoi !

Cà, c'eût été épatant !

En effet, le Sillon de Bretagne n'est pas le Sillon qui fait le plus de bruit : il n'a pas de types transcendants, il n'a pas d'individualité tellement forte qu'elle s'impose au Sillon tout entier.

Non, mais il a mieux qu'un ou deux types extraordinaires, il a toute une élite sortie lentement des rangs de nos petits camarades, élite dont l'influence va toujours croissant, qui presque sans bruit se fait dans chaque région une réputation solide et durable ; il a dans chaque petite ville, dans chaque pauvre commune, un « homme » qui vit, qui agit, qui suscite autour de lui la vie et l'action.

Voilà pourquoi le Sillon est si fort en Bretagne, voilà pourquoi l'on peut presque dire qu'il est le premier Sillon de France, celui qui ne « flanchera » jamais, quoi qu'il arrive.

Eh bien ! l'Ajonc pouvait être l'organe qui aurait permis à tous ces « types » d'agrandir encore leur influence, de rayonner, non pas seulement sur la petite « villote » qui les voit vivre, mais sur toute la Bretagne, qui a besoin d'eux ; et l'Ajonc n'a pas obtenu ce résultat.

Mais ici y a-t-il de la faute de l'Ajonc ? Bien vite, je réponds : Non, non et non ! La faute elle est à tous ceux que j'ai assez tout à l'heure encensés, pour que je puisse maintenant avoir le droit de leur dire en face toute la vérité (et cette vérité elle est dure pour eux, je les en avertis).

Tous, ils ont gravement manqué à leur devoir le plus strict.

Jusqu'à présent qui a fait l'Ajonc ? Ce sont presque uniquement les seuls camarades de Rennes.

Ils n'ont pas eu seulement à chercher les abonnements, à coller les bandes, à faire les adresses, à ficeler les paquets, à envoyer les revues, à faire circuler les traites aux échéances (comme si les traites devaient être connues de gens qui se proclament « conscients » et le crient sur tous les toits — ils le crient trop fort d'ailleurs pour que ce soit vrai —), à prendre en mains, en un mot, la partie ingrate, matérielle, terre à terre de l'œuvre ; (cela ils eussent été heureux de le faire) ; il leur a fallu encore écrire les articles, « pondre » les nouvelles, mettre au point les programmes, lancer les enquêtes, rédiger même la « Vie en Bretagne » (puisque ceux qui daignaient honorer d'une lettre annuelle le secrétaire de rédaction, ne prenaient pas la peine de faire proprement leurs maigres comptes-rendus).

Ils ont tout fait, tout.

Et lorsque, las enfin, ils se hasardaient à écrire aux camarades pour les relancer ou leur demander un minuscule article, il fallait qu'ils s'estiment bien heureux lorsqu'ils recevaient... un topo ? — non pas ! — un simple accusé de réception ! (ce qui n'empêchait pas ces mêmes camarades de hurler à tous les échos : C'qu'il est « barbant » l'Ajonc !)

Il y a quatre ans que cela dure. Est-ce que ça va durer longtemps encore ? Je réponds très catégoriquement : non ! Comme je le disais, en commençant, c'est une question de vie ou de mort qui se pose à eux, et tout dépend de la façon dont ils entendent agir à l'avenir.

Matériellement, l'Ajonc vit : il a plus de 400 abonnés. C'est donc un merveilleux instrument de propagande. Voulez-vous vous en servir ?

Si oui, travaillez, prenez d'énergiques résolutions, secouez votre engourdissement, réveillez-vous et charruez !

Nous avons un magnifique champ d'action ouvert à notre activité.

Laissons de côté les articles d'idées, je vous ai dit pourquoi ils ne réussiront pas.

Nous pouvons faire autre chose. Il n'y a pas au Sillon, d'organe vraiment rural.

L'Eveil est trop ouvrier, trop général, trop élevé, et d'ailleurs tant qu'il sera hebdomadaire, il restera ce qu'il est, c'est forcé !

La revue le Sillon est proprement une revue philosophique.

La seule publication qui s'occupe des campagnes est La Bonne Terre, qui est l'organe du Sillon de l'Yonne et qui est en passe de devenir l'organe du Sillon Rural tout entier.

Or le Sillon en Bretagne est et sera de plus en plus un Sillon Rural. La conclusion s'impose : l'Ajonc, s'il veut vivre, devra être une revue rurale. Là tout est à faire : la campagne est négligée, on ne s'en occupe pas ; de plus nos camarades ruraux prennent enfin conscience du rôle immense qu'ils ont à jouer : ils ont débuté par un succès magnifique en faisant le congrès de Langost : qu'ils continuent ! La vie de l'Ajonc est entre leurs mains.

Ce sont eux qui nous feront savoir s'ils veulent enfin dire aux campagnes bretonnes les paroles qui touchent parce qu'elles sortent de bouches amies, et qu'elles sonnent un son bien rural ; ce sont eux qui nous diront s'ils veulent se contenter des mots grandiloquents que l'on lance au cours des toasts ou des discours, ou s'ils veulent réaliser vraiment la démocratie rurale, comme nos camarades des villes organisent lentement et dououreusement la démocratie urbaine.

La parole est à vous tous que je ne connais pas, et que par l'Ajonc, toute la Bretagne sillonniste devrait connaître, à vous qui êtes les paysans, c'est-à-dire l'avenir du Sillon en Bretagne (1), à vous qui vous êtes jusqu'ici renfermés dans un silence qui ne sied ni à des sillonnistes ni à des chrétiens, puisque vous le savez bien, nous n'avons pas le droit de garder pour nous seuls

(1) Evidemment, ceci n'est pas une exclusion. Nous faisons appel comme par le passé et plus encore que par le passé, à tous les camarades, ceux des villes comme ceux de la campagne. Nous nous adressons seulement plus spécialement aux ruraux parce qu'ils ont peu répondu jusqu'ici à la collaboration que nous leur avons toujours demandée.

la vérité qui nous passionne, nous avons le devoir d'en faire profiter tous nos frères.

Allons, parlez ! répondez à la question que je posais dès le début : Est-ce à la vie ou à la mort que vous vouez votre Ajonc ?

Mathurin DOUËT.

du Sillon rennais.

N.-B. — Je supplie nos camarades de lire très attentivement les lignes qui précèdent.

C. Picoux ne peut plus pour des raisons malheureusement insurmontables garder la rédaction de l'Ajonc, et c'est moi qui assure cette charge. Il m'a dit toute la mauvaise volonté qu'il a rencontrée : il y a des cercles qui ne lui ont pas écrit depuis un an !

D'autre part il y a des camarades qui ne veulent pas envoyer les articles qu'on leur demande parce qu'ils sont capables de les faire : ceux-là je ne les nommerai pas, ils se reconnaîtront. Qu'ils se secouent. J'ai dit la voie, où doit prospérer à mon avis l'Ajonc. J'attends donc de vous tous mes chers camarades, de petits articles courts, substantiels, précis, pratiques, sur la mentalité des campagnes, les moyens d'y pénétrer, les faits ruraux, les initiatives intéressantes, etc...

Je vous sacre tous rédacteurs de l'Ajonc ! C'est un honneur qui se doit payer cher. Vous me le paierez en articles.

M. D.

Enquête sur l'AJONC

L'Ajonc est-il nécessaire ?

Quelle est son influence ?

Doit-il être transformé ?

Dans quelle voie ?

Tous les camarades de Bretagne doivent répondre à cette enquête, tous : il me faut deux cents réponses... au moins ! Toutes ne seront pas publiées, mais nous tiendrons compte de l'opinion des camarades dans la rédaction future de l'Ajonc.

Une Coopérative d'Engrais est-elle possible ?

J'eus l'occasion de lire le numéro de juin de la revue l'Ajonc et mon attention s'arrêta sur un rapport du camarade Fromager, rapport concernant une coopérative de fabrication d'engrais.

J'ai bien lu, n'est-ce pas, une *coopérative de fabrication d'engrais*. Permettez-moi, mon pas de donner des conseils, je n'en ai aucun droit, mais simplement de vous soumettre quelques réflexions que ce projet m'a suggérées.

Il est indéniable qu'à l'heure actuelle les engrais chimiques, tels que les superphosphates, les engrais potassiques et azotés, le nitrate de soude sont indispensables à l'agriculteur tant pour le rendement que pour la qualité de ses produits et à n'importe quel prix il faut qu'il s'en procure. Les superphosphatiers profitant de cette situation ont constitué un trust que nos paysans sont obligés de subir.

Le camarade Fromager l'a montré avec preuves à l'appui beaucoup mieux que je ne pourrais faire, il est donc inutile que je m'y arrête plus longtemps.

Le point le plus intéressant pour moi est la constitution même et la création de la fabrique d'engrais. La solution du problème est difficile et je prévois nombre de difficultés qui feront reculer les courages les mieux trempés.

Pour nos paysans, il existe un principe : Acheter le meilleur marché possible et vendre le plus cher. Si le superphosphate coûte cher en France, ce n'est que par rapport aux superphosphates anglais ou belges qui sont bien souvent des produits inférieurs. La condition actuelle du succès d'une entreprise quelle qu'elle soit, c'est d'être placée plus avantageusement que ses concurrentes. C'est une loi qui s'applique aussi bien aux coopératives qu'aux maisons de commerce.

Or, la coopérative de fabrication pourra-t-elle fournir les produits nécessaires à l'agriculture aux mêmes prix que le trust. Je ne le crois pas. Tout d'abord une usine d'engrais exige de gros capitaux pour se construire et fonctionner. Une fabrique de ce genre occupe beaucoup de terrain. L'achat du terrain et l'élévation de bâtiments et de magasins pour contenir le produit fabriqué représentent déjà des sommes formidables.

Pour la fabrication, existent aussi de grosses difficultés. Il y a bien l'antique méthode ; celle employée il y a cinquante ans dans les premières fabriques et qui consiste à mélanger dans un réservoir peu profond et de petite contenance (ceci est exigé pour avoir une bonne fabrication) les matières premières et d'agiter (*de bouler*) dit-on en terme du métier avec de grandes palettes de bois pour obtenir un mélange intime entre l'acide et le phosphate de chaux. Par ce moyen on produit peu et très cher et on se trouve placé dans un état d'infériorité manifeste vis-à-vis des concurrents.

La fabrication moderne est plus rapide, son prix de revient est plus bas, mais elle exige un outillage perfectionné, un personnel technique bien au courant de la production. Il faut des sommes énormes pour avoir une installation qui vous permette de produire dans de bonnes conditions et à bon compte.

Je vois un autre point noir à l'horizon plus grave encore que ceux déjà signalés.

Où prendrez-vous les matières premières, c'est-à-dire le phosphate de chaux et l'acide sulfurique ?

Vous serez bien obligés de passer par le trust car ce sont les super-

phosphatiers qui sont possesseurs des carrières de phosphates en France. D'ailleurs les gisements de phosphate de la Somme et de l'Aisne sont à peu près épuisés et, vous devrez vous adresser comme d'importantes compagnies françaises de superphosphates à des compagnies anglaises détenteurs des carrières de phosphates du Dyr, de Gafsa et autres importants gisements de l'Algérie.

Mais alors que ces compagnies françaises achètent d'énormes stocks de phosphates en roche et l'obtiennent ainsi à très bas prix, vous n'en pourrez prendre qu'une infime quantité par rapport à celles prises par ces gros fabricants et vous voyez dès maintenant dans quelles conditions vous serez placé.

Pour l'acide, les mêmes difficultés se présentent. La plupart des superphosphatiers, pour ne pas dire tous, fabriquent eux-mêmes leur acide. Vous ne pouvez songer à vous adjoindre cette fabrication. Vous voilà donc dans l'obligation d'acheter de l'acide à ceux-là mêmes contre qui vous voulez lutter.

Je sais bien qu'il existe des fabriques exclusives d'acides, mais elles sont adhérentes à la Chambre syndicale des fabricants d'engrais et produits chimiques.

De toute façon, vous êtes à la merci de ceux qui détiennent le monopole des superphosphates. Il y a là un dilemme dont la solution ne me paraît pas rassurante pour l'avenir de la coopérative.

Mais me direz-vous, il existe des coopératives de fabrication d'engrais en Angleterre, en Belgique, en Italie.

C'est vrai ; mais nous ne pouvons comparer le mouvement coopératif anglais ou belge au mouvement coopératif français.

Il existe en Angleterre et en Belgique des coopératives de consommation puissamment organisées, et très riches : avec les capitaux qu'elles ont acquis elles ont construit des coopératives de production telles que manufactures de chaussures, fabriques de confitures, etc. Pour les fabriques d'engrais, ce sont les syndicats agricoles riches eux aussi et qui ne sont pas livrés pieds et poings liés aux trusts qui ont pu lutter avantageusement contre le monopole en établissant des usines.

En France, nous n'avons pas cette organisation et il serait chimérique de croire à la possibilité d'établir une œuvre de ce genre quant à présent du moins, car les intéressés seront eux-mêmes les premiers à s'en défier.

Je n'ai pas voulu parler de la main-d'œuvre. Ce point est cependant d'une extrême importance car il est le facteur le plus important de toute production et il entre pour une large part dans la fixation du prix de revient, mais cette question, vu le point de vue tout spécial où nous devons l'envisager, pourra faire l'objet d'une discussion particulière et là encore je prévois des obstacles très grands. Car voyez-vous, s'il est facile d'établir une cidrerie coopérative, autre chose est de construire, organiser et faire prospérer une fabrique d'engrais. Il a suffi à quelques camarades possédant un pressoir, et quelques

champs de pommiers, soit de ferme, soit de propriété, de se réunir et de mettre en commun leur bien et leur travail. Cela n'exige pas une mise de fonds importante, ni un matériel coûteux, et puis il n'y pas devant cette initiative un peu timide, mais jeune et vigoureuse, cette puissance formidable d'un trust organisé possédant capitaux et matières premières et tenant par un engagement qui les lie les syndicats qui auraient pu et dû être vos auxiliaires.

Je pourrai citer des exemples, montrant comment furent brisées par cette puissance du monopole quelques tentatives de création d'usines de produits chimiques.

Est-ce à dire qu'il faut abandonner ce projet. Non. Fromager a sans doute d'excellentes raisons pour croire à la réussite et je ne demande qu'à les connaître pour les partager.

Je me place au point de vue technique et ce sont ces difficultés si importantes contre lesquelles il vous faudra lutter que j'ai voulu signaler. Des voix plus éloquentes que la mienne, des hommes plus expérimentés l'ont déjà fait sans doute et mieux que je n'ai pu le faire. Je ne crois pas inutile cependant de mêler ma voix à la leur pour vous dire « votre projet est beau et utile, et vous assurer aussi de toute ma bonne volonté et de mon dévouement. »

Frédéric PETIT,
du Sillon de Limoges.

Correspondance Militaire

Il y a quelques mois, nous demandions aux jeunes soldats de se mettre avant leur arrivée au régiment en rapport avec les sillonnistes déjà sous les drapeaux.

L'Ajone reçut quelques lettres. Une entre autres d'un camarade tout à fait enthousiasmé par cette initiative.

Affecté à la garnison de Paris, il fut détaché dans un fort des environs. N'ayant pas encore quitté l'habit militaire, je profitai d'une permission pour le voir. Assez grand, d'une santé robuste, l'esprit très ouvert, il avait été placé dans le peloton des « élèves-caporaux », il était satisfait et escomptait déjà faire du bon travail pour le Sillon.

Je le rencontrai dernièrement au Congrès National, simple soldat :

« Tiens, pas encore gradé, tu as donc été malade ? »

Il baissa les yeux... il avait suivi, en effet, le peloton pendant plusieurs semaines ; seul sillonniste de son détachement, il avait eu quelques démêlés à ce sujet avec son sergent, l'ennui l'avait pris, son isolement lui pesait et il avait accepté une place de secrétaire dans un bureau.

Bien des fois, il s'était rappelé sa promesse lors de ma visite, souvent sa conscience lui avait reproché cette désertion... il était trop tard. La

quiétude de l'emploi avait tué en lui l'esprit de conquête, buté qu'il était contre ses collègues de bureaux, noceurs, débauchés, fermés à toute idée généreuse.

Il avait nettement la sensation d'avoir perdu ses deux années de service militaire et peut-être même sa vie entière puisqu'il avait fui au moment de la lutte : « Après avoir mis la main à la charrue, il avait regardé en arrière... »

Camarades bretons, ne perdez pas votre vie. Depuis plusieurs années, le Sillon a fait sa trouée dans les casernes. Les efforts de nos amis sont résumés dans la « Correspondance Militaire », ne partez pas sans avoir lu les numéros parus, vous y trouverez les bonnes méthodes d'action appropriées au milieu et l'entraînement de l'exemple.

Ce que d'autres ont fait, vous pouvez le faire... et vous le ferez avec l'aide de Dieu.

Avant votre départ, mettez une Petite Annonce dans l'Eveil pour demander les noms des sillonnistes soldats de votre garnison, et abonnez-vous à la Correspondance Militaire (1), vous la recevrez chaque mois sous enveloppe fermée comme une lettre ordinaire.

Ainsi vous ne serez plus seuls, ce sera le réconfort dans la lutte, le gage de votre persévérance, et le triomphe de la Cause puisque vous aurez combattu courageusement et qu'il est impossible que tôt ou tard la semence ne lève pas.

Robert BESNARD.

Les petits prêts hypothécaires

L'hypothèque a le venin comme un reptile.

Voici tout à l'heure dix ans que je fais de la cléricature à la campagne, j'ai même eu l'avantage de faire mon stage dans des communes différentes et j'ai constaté que les petits emprunts hypothécaires étaient toujours fort nombreux.

Et cependant que de frais ces opérations entraînent !... Pour ne retenir qu'un exemple parmi les plus pénibles, je citerai le cas d'un honnête agriculteur qui en 1902, éprouva le besoin d'emprunter 100 francs. Il s'en fut trouver

(1) La Correspondance militaire du Sillon paraît 10 fois par an, le 15 de chaque mois, sauf pendant les mois d'août et septembre.

Les abonnements parvenus avant le 25 de chaque mois, partiront du 1^{er} de ce même mois.

Abonnements pour les abonnés militaires : 1 f. 50, pour les autres abonnés : 2 fr. 50.

un notaire et celui-ci, ne le connaissant pas très bien, exigea une garantie hypothécaire et le paiement d'intérêts à 5 %. C'étaient déjà des conditions plutôt draconiennes, mais la guigne poursuivait notre homme, qui, pour comble, eût à faire à un créancier enrichi et usurier, comme on en trouve malheureusement encore dans nos campagnes. Le terme échu, ce créancier, voulant être remboursé immédiatement, envoya, coup sur coup, plusieurs lettres à son débiteur, puis s'impatiença et lui fit un commandement par huissier.

Si bien qu'au mois de mars dernier, le malheureux avait à rembourser son capital et devait solder en plus une note de frais s'élevant à 97 francs et tout cela sans compter les six années d'intérêts à 5 %. J'ajouterai enfin, pour terminer ma petite histoire, qu'il fut obligé d'emprunter 300 francs chez un autre notaire pour payer ses dettes et faire l'avance des frais de ce nouvel emprunt.

Ce cas, bien que rare, se rencontre encore trop souvent puisque, depuis dix ans, j'ai pu en enregistrer une douzaine. Mais si les petits emprunteurs ne se trouvent pas tous « estompés » de semblable façon, il n'en faut pas moins retenir que les frais, qu'on met à leur charge, restent très élevés. La moyenne de ces frais est en effet de 12 % pour les emprunts de 300 à 500 francs et 15 à 30 % pour ceux de 300 francs à 100 francs et encore je n'envisage que les emprunts remboursés au terme convenu.

Maintenant quel remède apporter à un tel état de choses ? Fonder des caisses rurales ? Certes ; c'est là un but que tous nos camarades ruraux doivent poursuivre, mais de telles œuvres demandent une préparation longue et lente. Du moins, en attendant, nous pouvons et nous devons développer autour de nous, l'esprit de solidarité, faire ressortir combien coûteux sont les intermédiaires auxquels le paysan est toujours tenté de faire appel, lorsqu'il a à faire face à des besoins d'argent.

Aidons-nous les uns les autres !... telle est, mes chers camarades, la maxime que nous devons répandre de ferme en ferme, de hameau en hameau.

Et ainsi, nous briserons l'équivoque fâcheuse qui sépare le laboureur éprouvé de son frère fortuné. Nous ferons comprendre à celui-là qu'il doit abandonner cette fausse honte qui l'empêche de recourir aux bons offices de son voisin pour améliorer sa situation. Et nous combattrons chez les cultivateurs riches l'appréhension qu'ils éprouvent à faire connaître autour d'eux qu'ils ont réussi. Ces habitudes funestes empêchent nos paysans de prendre contact entre eux ; et cependant, quelle force ce serait, si toutes nos familles agricoles s'unissaient. Oh alors ! combien l'élaboration de notre démocratie rurale deviendrait aisée.

Camarades ruraux, c'est là pour nos efforts, un but noble. Travaillons-y donc avec ardeur !

LE CLERC.

La Vie du Sillon en Bretagne

ILLE-ET-VILAINE

Rennes

JOURNEES SILLONNISTES

Soyons modestes, très modestes, et constatons seulement que nos journées ont été... un triomphal succès :

45 camarades avaient répondu à l'appel du *Sillon Rennais* et représentaient onze centres et quatre départements, savoir : l'Ille-et-Vilaine (Rennes, Saint-Grégoire, Fougères, Bain-de-Bretagne, Plélan, Liffré, Saint-Aubin-du-Cormier) (1) ; les Côtes-du-Nord (La Chèze, Pléneuf) ; La Mayenne (Saint-Pierre-la-Cour) ; le Morbihan (Ploërmel).

C'était l'idéal : nous n'avions pas la foule qui se presse à nos congrès et qui certes témoigne merveilleusement de la vitalité du *Sillon*, mais, soit dit entre nous, empêche tout de même bien un peu de faire du travail pratique, et d'avoir des discussions précises ; mais si nous n'avions pas la foule, nous avions le bonheur de posséder des camarades qui, pour la plupart, avaient fait un long voyage et qui, à cause de cela même, étaient bien décidés à travailler passionnément, et à ne pas perdre un seul moment de ces journées de recueillement, d'intimité et de vie profonde.

Je vous avoue même que je suis un peu embarrassé pour faire ce compte-rendu :

Il n'y a rien d'aussi agaçant, pour moi surtout, que d'avoir à donner tout le temps des louanges, et pourtant, malgré toute ma bonne volonté, je ne peux pas critiquer pour le plaisir de critiquer.

Qui critiquerais-je d'ailleurs ?

Le prêtre (ne disons pas son nom, c'est plus prudent) qui nous fit les méditations, avait pour but de nous faire réfléchir et de nous décider à agir ; et ce n'est pas sans émotion que je repense, aujourd'hui encore, aux trois sermons qu'il nous a dits : La vie, la mort, les moyens de bien vivre et de bien mourir. Il nous fit, dans une saisissante allocution, sentir toute la valeur de notre vie, lorsque, au lieu de les rapétyser à la mesure de notre égoïsme mesquin, nous savions surnaturaliser chacun de nos actes, les diviniser, les éterniser en y faisant participer Dieu lui-même, par la prière. Combien alors la vie nous semble grande et belle, et digne d'être vécue, et combien nous pouvons, en dépouillant toute pensée d'intérêt particulier faire vraiment du grand travail social, en nous immolant simplement au bonheur des autres.

Car pour le sillonniste, la mort n'est pas l'ennemie, elle n'est pas celle qui effraye, elle n'est pas ce grand trou noir qui fait frémir et trembler l'âme

(1) La Région Malouine et Dinannaise n'avait pas daigné envoyer même un seul délégué.

du jouisseur désespérément accroché à toutes les soi-disant joies de la vie, et le corps, par lui platement divinisé, du matérialiste athée dont tout l'idéal tient dans les misérables bonheurs que, paraît-il, nous dispense l'« éternelle nature » ; non ! pour le sillonniste, la mort est l'amie, elle est la délivrance, elle est l'aube qui laisse entrevoir à nos pauvres yeux agrandis par l'indicible espérance, cette justice infinie que nous avons vainement cherché à réaliser sur la terre ; oui, pour le sillonniste bien véritablement la mort c'est la vie ! Et, pour quoi ne pas le dire, plusieurs d'entre nous sentaient leurs paupières se mouiller à l'évocation de ces morts du *Sillon*, où tout est douceur, tout est bonheur, tout est ivresse et béatitude...

Je ne puis non plus critiquer les rapports : nous avions voulu des choses pratiques, nous fûmes servis à souhait : Et comme les présidents de séance surent unir à une farouche énergie, l'onction indispensable pour faire rentrer dans la gorge sans trop de douleur, les laïus intempestifs, nous pûmes faire beaucoup de travail positif, — et c'est peut-être là, ce que ces journées présentèrent de plus frappant : le travail accompli. — On peut avancer sans exagérer, que tout l'essentiel fut dit sur chaque rapport, et que pas une digression importante ne fit dévier le débat.

Impossible de résumer les rapports : tout l'*Ajone* y passerait.

Disons seulement un mot de chacun d'eux :

Georges Hoog trouve qu'il y a quatre vertus sociales nécessaires à tout sillonniste : 1° *L'ordre* qui permet en procédant toujours avec méthode, de faire beaucoup de travail, en peu de temps et très peu de fatigue ; 2° *l'économie* de temps, d'argent et même d'efforts, et ici un petit coup de patte (de patte dont on a rentré les griffes) à ces trop « chics » types qui sous prétexte de se dévouer, passent les nuits sans qu'il en soit besoin, s'exténuent en courses non indispensables, accaparent toute la besogne alors que d'autres sont là inactifs, qui feraient tout aussi bien qu'eux, en un mot se tuent inutilement et même un peu bêtement.

Mais un coup de patte (plus dur celui-là et cinglant jusqu'au sang) à ces mous qui phrasent bien, mais ne font rien, et les yeux au ciel ne voient pas qu'à leurs pieds leurs camarades succombent à la tâche ; 3° *l'initiative* non pas déréglée, désordonnée, mais au contraire réfléchie, et faite en fonction de la marche générale du *Sillon*. Il faut donc aux camarades un sens très profond de l'unité du *Sillon*, de façon à ne pas compromettre par des démarches inopportunes le *Sillon* tout entier ; 4° *la discipline*, non pas imposée par tel ou tel camarade ou par telle ou telle coterie, mais une discipline consciente, volontaire, intelligente, acceptée et raisonnée.

Le Bescond nous parla du *Sillon* à la campagne : il constate que l'élite des ruraux attend le *Sillon* et s'y jette avec enthousiasme, parce que nous sommes à la fois républicains et catholiques. Il souhaite la naissance de journaux hebdomadaires, qui préparent les esprits à comprendre plus facilement l'*Eveil*, et propose comme moyen pratique, outre la vente de l'*Eveil*, les conférences publiques, les causeries avec veillées le soir, et surtout l'action individuelle. Les œuvres (syndicats, mutualités) sont bonnes à condition d'avoir des gens déjà capables de se sacrifier à un idéal, sans cela elles entretiennent l'égoïsme et l'embourgeoisement ; il affirme d'ailleurs qu'elles sont bien

souvent prématurées, car le paysan est tellement accoutumé à souffrir, qu'il ne sent plus sa misère ! or une des conditions indispensables pour qu'une œuvre réussisse c'est qu'on en sente vivement la nécessité.

Je ne vous dirai rien du rapport de propagande, car il paraîtra dans l'*Ajone* aujourd'hui ou plus tard.

Joseph Briand devait nous dire comment nous forcerons nos adversaires à croire à notre sincérité. Il s'explique que l'on doute de nous : il y en a tant qui se disent catholiques et qui sont, comme disait un prêtre énergique, des catholiques « à chevaux, à chiens et à femmes ! » ; il y en a tant qui se disent républicains, et qui soupirent matin et soir après un sauveur galonné ; comment nous distinguerait-on de ces hypocrites. Il n'y a qu'un seul moyen : mettre notre vie d'accord avec nos doctrines : donc crier bien haut que nous ne sommes pas des catholiques à l'eau de rose, que nous ne sommes pas des républicains blancs, et nous désolidariser partout et toujours de tous les faiseurs d'équivoques. Voilà pour la vie publique.

Pour la vie privée même principe : être les meilleurs fils, les meilleurs amis, les meilleurs adversaires (c'est-à-dire : courtois et intransigeants) et alors il n'y aura plus à douter de notre sincérité, que les gens de mauvaise foi.

Teitgen faisait le dernier rapport, et nous dit en quoi le *Sillon* est original.

Il est original parce qu'il est une marche continue vers le mieux, vers l'idéal, il ne s'arrêtera jamais : nous ne serons jamais au *Sillon* des rassasiés, des repus, nous chercherons toujours à mieux faire : voilà ce qui nous distingue aussi bien des partis de droite que des partis de gauche, puisque les uns comme les autres croient que lorsque leurs « réformatrices » seront accomplies ce sera l'âge d'or, le paradis sur la terre.

D'où ces conséquences : Le *Sillon* ne consentira jamais à n'être qu'un parti, ou un programme, les œuvres qu'il fera ne seront jamais une fin, mais des moyens de donner plus de justice. Voilà pourquoi encore le reproche qu'on nous fait souvent de ne pas faire « œuvre pratiquée », est absolument incompréhensible. Il faut bien se dire en effet que l'on a fait une œuvre plus pratique en transformant les âmes, qu'en faisant des syndicats, puisqu'entre les mains de gens égoïstes et pervers le syndicat peut être une arme terrible de réaction : témoins les *jaunes*...

Hélas ! c'est bien pâle tout cela, et comme ceux qui ont assisté à ces journées vont être déçus et désolés. Ce n'est pas ma faute, mes chers camarades ; il me faudrait pouvoir dépeindre l'atmosphère d'enthousiasme, d'intimité, d'idéalisme où nous avons tous vécu pendant deux jours, décrire cette chaude sympathie qui nous rapprochait et nous transportait...

Hélas, je ne suis qu'un pauvre camarade bien inhabile à dire toutes ces grandes choses, et je ne vois vraiment qu'une façon de vous faire sentir tout cela : c'est de recommencer bien vite d'autres *Journées*, et de vous annoncer, que Saint-Malo en prépare pour octobre prochain.

Acigné. — Mentalité anticléricale et réactionnaire.

Le dimanche 30 août, la vente n'ayant pas été très bonne à Rennes et l'*Eveil* qui contenait l'article de Marc : « Réponse aux meneurs de la C.G.T. » étant fort important, les camarades Georget et Maurice Coquelin partaient à

2 heures de l'après-midi pour Acigné. C'était la fête patronale dans ce petit pays et beaucoup de promeneurs rennais s'y trouvaient : aussi, en arrêtant les passants, en leur expliquant ce qu'était l'*Eveil Démocratique*, ce qu'il racontait d'intéressant, 30 journaux furent assez rapidement distribués.

Au moment de reprendre la route de Rennes, satisfaits des résultats de la journée, un incident eut lieu :

Un individu, vendeur du *Petit Parisien* paraît-il, voyant nos camarades vendre l'*Eveil*, leur lança d'un air méprisant une phrase injurieuse et infecte à laquelle ces derniers répondirent en traitant ce « mal élevé » comme le méritait son langage ordurier.

Alors une discussion, ou plutôt une altercation s'engagea : le personnage en question, furieux et vexé de la réplique des sillonnistes et inapte à suivre un raisonnement, continuait à proférer des injures, traitant nos camarades de fous et les montrant au rassemblement d'environ 150 paysans qui faisaient cercle, comme des types payés pour faire leur propagande.

Georget et Coquelin voulurent alors prendre à témoin de leur sincérité et de leur désintéressement tous ceux qui étaient là en leur expliquant ce que devait être la République démocratique qui demande qu'on se sacrifie en travaillant généreusement pour elle et protestèrent en même temps contre ces faux-républicains intolérants qui ne veulent pas reconnaître la sincérité et n'ont que l'injure aux lèvres pour ceux qui ont le tort d'être en même temps que républicains, des chrétiens ardents.

Mais l'espoir de nos amis fut déçu : les habitants d'Acigné ne comprenaient pas ces choses : générosité, liberté, désintéressement, sincérité, furent des mots qui n'éveillèrent en eux aucun grand sentiment : ils se contentaient de rire et d'applaudir aux grossièretés continuelles du vendeur du *Petit Parisien*, et ces hommes, qui, pour la plupart vont à la messe et fréquentent l'Eglise ne craignirent pas de mêler leurs voix à la sienne, même lorsque celui-ci osa parler injurieusement du Christ.

A ce moment, nos amis imposèrent silence aux blasphémateurs en criant bien fort leur amour pour Jésus-Christ !

Mais c'en était trop, le triste personnage, furieux de cette attitude, plein de haine, hélas ! n'avait plus qu'un moyen plus déloyal encore : frapper ! Et un violent coup de poing atteignit l'un de nos camarades.

..... Certes, ce fut un honneur pour eux d'être ainsi insultés et frappés à cause de leurs idées sillonnistes et chrétiennes. De tout leur cœur, ils offrirent au Bon Dieu ces petites souffrances pour la Cause !

Mais aussi comme de tels faits donnent à réfléchir sur le travail immense qu'il y a à entreprendre dans certaines campagnes, pour faire que des hommes comme ceux qui furent témoins de la scène d'Acigné soient moins lâches et aient le courage de leurs opinions ; pour qu'ils ne se rangent pas toujours servilement du côté du plus fort et ne soient plus capables de faire des aveux de ce genre : « Si nous allons à la Messe, c'est parce qu'on nous y force ! »

Hélas ! quelle pitoyable mentalité et quelle tâche est la nôtre pour briser cette équivoque si dangereuse à la fois pour la religion et la république et comme il nous faudra souffrir encore pour nos idées politiques et religieuses tant qu'il y aura des hommes hypocrites et lâches !

Le Vivier. — Fructueux débuts ! — « Qui vend l'Eveil s'enrichit ! »

Notre camarade Pierre Aubin nous communique du Vivier-sur-Mer, ses très palpitants débuts dans le métier de camelot de l'*Eveil Démocratique* : voici ce qu'il écrit à ce sujet à notre camarade Henri Chevalier :

« Il faut que tu saches une chose bien plus importante, une chose que tu ne croiras pas, mais qui est pourtant une réalité, une chose merveilleuse en un mot : j'ai vendu quatre *Eveils*, quatre, entends-tu bien, quatre *Eveils* !!!

« Le curé dont je t'ai parlé, m'avait indiqué un type à quatre lieues du Vivier : je vais le trouver en bécane et je vois un type très sillonniste, mais malheureusement qui fait en ce moment son service militaire et que je n'ai vu que parce qu'il est en ce moment en congé.

« Nous avons causé du *Sillon* ; il m'a promis, qu'une fois son service terminé, il s'occuperait de la propagande dans son patelin. C'est à Saint-Méloir-des-Ondes qu'il habite ; résultat pratique, je lui vends deux *Eveils*, dont un pour un petit vicaire qui est obligé de le lire en cachette. Mais cela n'est rien, voici le gros de l'affaire : Mon curé m'avait prévenu qu'à part ce type-là, il n'y avait rien à faire dans la région, que les bonnes gens n'ont pas d'instruction et que les jeunes aiment mieux boire des bolées que de lire le journal.

« Néanmoins il fallait bien que je vende les trois *Eveils* qui me restaient. Aussi dimanche, j'ai fait le tour du bourg avec mes journaux : je rencontre un prêtre avec une bande de gosses « Désirez-vous l'*Eveil Démocratique* Monsieur l'Abbé ? — Bien volontiers mon ami, je vous remercie bien, je vais lire ça ce soir, c'est un journal intéressant. Merci beaucoup. »

« Et le voilà parti avec le journal ; malheureusement, il avait oublié de me payer, et moi bête que je suis, je l'ai écouté faire son boniment sans penser à lui réclamer mon sou : je n'étais donc qu'à moitié content, quand au loin sur la plage j'aperçois un prêtre qui faisait les cent pas en ayant l'air de s'ennuyer passablement — comme on s'ennuie quand on ne lit pas notre canard, n'est-ce pas ? — « Désirez-vous l'*Eveil Démocratique*, Monsieur l'Abbé ? » — (une pause) — Dame si ça vous fait plaisir... (une repause) — vous faites de la propagande ?... Tenez, allez donc trouver M. le Vicaire qui est avec les enfants plus loin là-bas ! » — « J'en viens, Monsieur l'Abbé. Au revoir, Monsieur l'Abbé ». Lui non plus, n'a pas parlé de payer !!! Tu vois d'ici ma tête !!! — Là, tu sais, je n'étais pas content du tout. Et voilà comment j'ai vendu mes premiers canards !!!

« J'ai trouvé d'autres curés qui ont fait la moue et n'en ont point voulu, une bande de séminaristes qui, à ma question, ont retiré, chacun de leurs poches, l'*Eveil* lui-même en personne !!!

« Tu penses s'ils étaient heureux de me voir.

« En tous cas, faudra que je change ma formule dorénavant : Celle-ci pourrait aller « V'là l'*Eveil*, Monsieur l'Abbé, 5 centimes, n'oubliez pas la caisse !!! » sans ça, je crois que je me ruinerai ! »

COTES-DU-NORD

Saint-Jacut-de-la-Mer

Nous vivons... en tous cas nous ne mourons pas... Il y a ici 10 abonnés à domicile, et bien des patelins hélas ! en Bretagne, n'en peuvent pas dire autant.

Le *Sillon* d'ailleurs est merveilleusement compris par les marins de nos côtes : la mer donne la nostalgie de l'idéal, et notre mouvement séduit précisément nos vieux loups de mer par ce côté franchement idéaliste qui est une de ses caractéristiques.

Voici les beaux jours, le moment par conséquent de faire du bon travail, et de parvenir jusqu'au fin fond de notre petite presqu'île ; le moment de rééditer cette conférence en plein air que nous organisâmes l'an dernier, et que nous réussîmes en dépit des prédictions sinistres des gens (et Dieu sait s'ils sont nombreux) qui doutent toujours, et toujours se trouvent (l'événement le prouve) avoir tort.

Saint-Nicolas-du-Pélem

Je n'avais jamais bien compris jusqu'à présent, les rapports entre la chaleur et le *Sillon*. Je ne les comprends pas encore, mais je les constate, et je vais les exposer ici de façon à mettre les camarades en garde contre cette maladie qu'aux colonies on appelle la maladie du sommeil, et que moi, simple breton, j'appelle plus démocratiquement « la flemme ! »

Donc le soleil a ramolli tous les cerveaux ; les séances de cercles d'étude, si chaudes par les froids de l'hiver, sont (explique qui pourra ce phénomène), en ce moment de canicule, désespérément froides. Les camarades, absorbés d'ailleurs par les travaux de la moisson, oublient de venir au cercle d'études.

Il ne faut d'ailleurs pas exagérer : si les camarades de Saint-Gilles et Kerpert nous demandent depuis longtemps, en vain d'ailleurs, d'aller les visiter et les reconforter, par contre nous avons fait une fructueuse campagne d'abonnements à domicile : nous en avons récolté huit, et ce n'est pas fini, loin de là. C'est par l'utilisation intelligente de nos « bouillons » que nous sommes parvenus à ce résultat, car nous avons des « bouillons », hélas ! Mais au lieu de lever les bras au ciel et de nous lamenter, ce qui n'avance à rien, nous avons décidé deux choses : 1° Nous maintiendrons à 30, le nombre d'*Eveils* commandés. 2° Les « bouillons » seront envoyés gratis aux gens sympathiques, qui petit à petit en arrivent bientôt à se dire que notre journal est tout de même plus intéressant que le petit canard qui remplit ses quatre feuilles d'une nauséabonde salade, composée de crimes, d'adultères, de chiens écrasés et d'accidents.

La vente d'*Eveil* va du reste reprendre plus active que jamais. Un de nos anciens camelots vient de rentrer de la caserne ; il est merveilleusement entraîné à la marche, nous le ferons marcher ! Et dans les prochains numéros de l'*Ajonc*, ce seront des résultats précis et des conquêtes nouvelles que nous ferons enregistrer.

MORBIHAN

CONGRES DEPARTEMENTAL DU SILLON MORBIHANNAIS

C'est le 9 août dernier que s'est tenu à Auray le IV^e Congrès départemental du *Sillon* Morbihannais.

Une trentaine de camarades venus de Sauzon, Caudan, Priziac, Hennebont, Auray, Sainte-Anne, Grand-Champ, Sulniac, La Roche-Bernard et Vannes y assistaient.

Dès 7 heures du matin les camelots de l'*Eveil* réveillaient de leur voix perçante la population alréenne ; 60 numéros furent écoulés en moins d'une heure.

Après la messe de 8 heures où les camarades assistèrent en commun, la séance de travail s'ouvre sous la présidence de Jean Poulhazan.

Marcel Rémy dans son rapport : « *Le Sillon et la question sociale* », parla de la crise sociale qui sévit. Une œuvre de transformation s'impose pour la résoudre. Le *Sillon* veut aider à cette transformation ; pour cela, il préconise une triple action : législative, économique et morale.

La 2^e partie du rapport est consacrée à la pénétration de nos idées dans les milieux ruraux. C'est sur ce point qu'une intéressante discussion s'engagea entre les camarades ruraux de Priziac, Sulniac, Grand-Champ et Ploemel. L'*Eveil* n'est pas compris dans les campagnes. La meilleure méthode serait celle déjà exercée par O. Moisan de Lanouée : de distribuer quelques journaux aux jeunes gens les plus intelligents de la commune, de réunir ces jeunes gens ensuite, et leur expliquer les articles du journal qu'ils n'auraient peut-être pas compris. De la sorte, se serait la formation individuelle de ces jeunes gens, d'où sortirait le cercle d'études.

Un second rapport : « *Le Sillon et la question morale* », fut traité par Emile Foulard de Vannes. Dans le 1^{er} rapport, nous avons vu ce que le *Sillon* exigeait de nous. Il nous demande de travailler avec dévouement et ténacité à son idéal démocratique. Pour cela, les sillonnistes devront posséder des énergies morales, qu'ils acquerront en vivant leur catholicisme.

A midi, banquet et toasts traditionnels.

A 2 heures, les camarades se dirigèrent vers les Halles où Jean Poulhazan devait faire une conférence publique et contradictoire sur : *Ce que veut le Sillon*. Il y eut peu de monde, en raison des multiples fêtes des environs ; 150 personnes au plus y assistaient.

La réunion devait être passionnante malgré l'abstention du rédacteur du *Progrès du Morbihan*, journal radical de Vannes, invité par le *Sillon Vannetais* à venir apporter les documents sérieux qu'il possédait sur la mauvaise foi des sillonnistes. Ce rédacteur anonyme affirmait, en effet, que les sillonnistes sincères déclaraient franchement que ce qu'ils cherchaient avant tout, c'était de renverser la République et de rétablir le règne des curés. Nous pensions qu'il avait oublié le jour de notre réunion, mais il n'en est rien ; cet anonyme a déclaré plus tard dans le même journal qu'il n'avait pas besoin de

se déplacer pour prouver notre mauvaise foi, qu'elle saute aux yeux de tous les vrais Républicains, étant donné que nous sommes « les enfants chéris de la Rome Papale antidémocratique et réactionnaire », et que nous « traitons les questions sociales comme le médecin qui appose un cautère sur une jambe de bois ». Comme lui, je reconnais que ce n'était pas la peine de se déplacer pour apporter de tels arguments.

La réunion ne fut pas moins intéressante pour cela, et c'est devant un auditoire restreint mais attentif, seulement interrompu par des applaudissements que Poulhazan développa l'idéal démocratique du *Sillon*. Aucun contradicteur ne se présenta. La séance fut levée à 4 h. 1/2, au cri de *Vive le Sillon*.

Le soir les camarades se dispersèrent rejoignant leurs villes respectives, emportant un inoubliable souvenir de cette journée d'études, et décidés plus que jamais à travailler avec ténacité et dévouement à la *Cause du Sillon*.

Emile MAHÉO.

Sauzon

Un cri de désespoir nous arrive de Sauzon. Qui donc disait que les Bretons ont la tête plus dure que le granit de leurs falaises ? C'est faux. C'est encore une de ces phrases qu'un poète rêveur a trouvées, et qui ne correspondent à rien du tout. Les Bretons têtus, c'est bon dans les chansons de Théodore Botrel.

Dans la vie, c'est autre chose, et il suffit que quelques anticléricaux aient souri, haussé les épaules, ou crié « à bas le *Sillon* », pour que les camarades de Sauzon croient tout perdu.

Il faut pourtant bien qu'on se mette cette idée dans la tête, c'est que le cri « à bas le *Sillon* », est la plus merveilleuse des réclames.

Les indifférents sont des gens souvent très mous, qu'il faut secouer si rudement qu'ils en arrivent malgré eux, à sortir de leur engourdissement.

Mais les adversaires ! ah ! les braves gens ! S'ils savaient le bien qu'ils nous font en criant contre le *Sillon*. Un seul cri de : « à bas le *Sillon* », poussé par un gros cafetier anticlérical, fait plus quelquefois, pour le *Sillon*, qu'une conférence publique et contradictoire, car les conférences ne convertissent guère que les bonnes volontés, au lieu que les cris de haine portent sur nos adversaires.

Il y a en effet deux lois psychologiques qu'il ne faut pas oublier lorsqu'on fait du *Sillon* :

1° Les suiveurs les plus moutonniers ont de temps à autres des sursauts de révolte, et rien n'est plus propre à développer la révolte que les cris de haine poussés par les soi-disant chefs d'un parti, contre un autre parti. Que voulez-vous ! L'esprit de contradiction est inné chez l'homme, et il suffit qu'un anticlérical hurle « à bas le *Sillon* », pour qu'aussitôt ceux qui l'écoutent soient tentés de crier « vive le *Sillon* ! »

2° Tout mouvement haï, calomnié, devient sympathique, même à ses ennemis. Nous sommes ainsi faits, nous autres Français, que notre pitié va tout de suite aux malheureux, aux persécutés, nous avons la religion de la pitié, et je suis sûr que les trois quarts des royalistes français le sont uniquement parce que Philippe est banni et exilé.

En bien ! si le *Sillon* est détesté, combattu, voué au pilori, tant mieux, car la sympathie naîtra pour lui d'autant plus vive qu'il souffrira davantage et sera injustement combattu. C'est en criant « A bas le *Sillon* », qu'on fait vivre le *Sillon*.

FINISTÈRE

Brest

Une discussion. — De Brest, on en écrit une bien bonne : la voici. Le fait est authentique.

C'est une discussion entre Norbert de Morgueval, un monsieur de l'*Action Française*, et Jacques Prolot, un camarade du *Sillon*.

N. hurlant. — Parfaitement, Monsieur, c'est une guenon votre République, hideuse d'ailleurs, odieuse, pouilleuse, hargneuse, boueuse et galvaudeuse !... Elle s'est roulée dans toutes les hontes, elle s'est salie dans toutes les infamies, elle a trempé dans tous les crimes, elle a causé tous les maux dont a souffert la France... Ainsi, tenez... les maux d'estomac...

J. très légèrement ironique. — La France souffre de maux d'estomac ?... et c'est la faute à la République ? ? ?

N. sévère. — Ne raillez pas, Monsieur ; sur un pareil sujet, la raillerie devient un blasphème..

didactique. — Je prouve d'ailleurs toujours ce que j'avance : vous savez que l'habitude de manger à midi, nous vient de la Révolution.

J. très froid. — Vraiment ?

N. méprisant. — Parfaitement, Monsieur, et puisqu'il faut vous mettre les points sur les i, j'ajouterais même qu'avant cette Révolution maudite, nous déjeunions à 10 heures. Or, il est scientifiquement démontré (nous sommes des scientifiques à l'A. F., Monsieur !) que c'est à midi que la digestion est la plus pénible : d'où maux d'estomac. Vous le voyez donc, il n'y a qu'un remède, c'est de faire venir...

J. naïf. — Une boîte de Pilules Pink.

N. se découvrant. — Notre roi... sa Majesté Philippe VIII !

Lesneven

Le dimanche 23 août avait lieu, à Lesneven, une réunion sillonniste pour les camarades de la région. Un grand nombre d'ouvriers et de paysans étaient accourus et les Lesnevien purèrent constater combien le *Sillon* est déjà répandu dans les milieux populaires. La séance de travail eut lieu dans la grande salle de l'hôtel des Trois-Piliers, aimablement prêtée par sa propriétaire ; le camarade Yves Pichon présenta un rapport des plus remarquables sur la propagande dans les campagnes. Un banquet démocratique suivit. Au dessert, plusieurs toasts furent portés, qui furent très applaudis, entre autres celui de Jacques Fonlupt à Desgrées du Lou et à l'abbé Gayraud, précurseurs du *Sillon* en Bretagne.

Dans l'après-midi, à la séance d'étude rurale, le rapport du camarade Saik ar Gall donna lieu à une intéressante discussion. Au sortir des vêpres, devant un nombreux auditoire, le camarade Fonlupt, venu de Brest, exposa « ce que

veut le *Sillon* ». Le jeune avocat sut être éloquent en restant simple et clair et son succès fut vif près de son auditoire, composé en majeure partie de paysans. Le camarade Hirrien, de Tréflaouénan, reprit, dans une courte causerie en breton, les idées traitées par notre ami et la séance fut levée au milieu des applaudissements.

En somme, une bonne journée et dont ne saurait manquer de profiter le mouvement démocratique en Bretagne.

Audierne

Extraits d'une lettre du camarade Jadé. — J'ai pu enfin commencer à travailler sérieusement. J'ai préparé ma pièce et mes tournées de conférences, et le dimanche suivant, je donnais à Esquibien ma première réunion publique de l'année. Réunion banale, devant des paysans... en bois. Rien d'intéressant. Tout dernièrement c'était à Cléden, une réunion improvisée au cours d'une vente d'*Eveils*.

Dimanche enfin (28 août) a eu lieu à Audierne, une réunion socialiste qui a été un immense succès pour le *Sillon*. L'*Egalitaire*, journal socialiste Brestois, m'avait défié ; aussi, j'ai tenu à aller contredire le citoyen Cachin, mais je m'attendais à un chahut monstre, dans le genre des précédents.

Je demande la parole... pas un bruit... l'on aurait entendu voler une mouche... Pendant près d'une heure j'ai parlé, critiquant le socialisme, exposant notre idéal, et criant bien fort le nom du Christ à un auditoire de 400 personnes, où je n'avais que des adversaires, sauf les deux camarades qui m'accompagnaient. Cachin essaya bien par des mensonges de soulever la salle contre moi, mais j'avais parlé avec tant de calme, j'avais su rester si maître de moi, que ses déclarations haineuses et le rictus amer de sa bouche déplurent à l'auditoire. Nombreux sont les gens qui sont venus de gauche, dans la journée, me serrer la main, réprouver Cachin, et... me dire que « dans deux ans je serai le pire des révolutionnaires, si je continue, car il y a deux ans, j'étais le pire des réactionnaires ». Voilà pour la gauche.

A droite, c'était le même succès. Ceux qui m'auraient « bouffé » si c'avait été un « fiasco », ne cessent de m'admirer, et de me vouer à l'admiration universelle, ce qui est un peu gênant. A tous, il faut que je raconte ce qui s'est passé, ce qui est très ennuyeux pour moi, mais au contraire très épatant pour le *Sillon*. L'on sait, en effet, que c'est la première fois qu'un catholique peut parler dans une réunion publique, et à Audierne même, crier sa foi sans que la salle pousse un cri, ou vomisse un blasphème.

Désormais, le grand pas est fait à Audierne. Désormais, je parlerai tant que je voudrai ; j'organise une réunion publique sous quinze jours. Un socialiste de Brest vient de me proposer une controverse : c'est un professeur de l'Ecole d'Industrie. J'ai pas calé, et ce sera très chic, j'en suis sûr...

De plus notre congrès de Saint-Ugen s'annonce bien. Saint-Ugen est un petit patelin central, un vieux sanctuaire très renommé. C'est là qu'aura lieu notre congrès, ou plutôt le « Pardon du *Sillon* ».

Dès dimanche je continue ma tournée par Goulien. Puis le dimanche suivant à Audierne, puis à Plogoff, Cléden, Plouhinec, etc. etc... Enfin, ce sera Saint-Ugen pour couronner le tout.

De plus, je m'occupe activement des marins. Au lieu d'indiquer des remèdes contre les socialistes, je les applique. Je veux fonder une coopérative qui permette aux marins de se passer des mareyeurs. Ils expédieront directement leur poisson à Paris, où la Ligue Sociale d'acheteurs leur fournira des débouchés... »

Eh bien, mes chers camarades, qu'en dites-vous ? Si chacun d'entre vous avait fait le quart de ce qu'a fait Jadé, je crois que la Bretagne serait bien près d'être sillonniste. Et si tous les collégiens et étudiants avaient eu le courage de travailler dans ce style, ils pourraient rentrer à l'Université ou au bahut en se disant qu'ils n'ont pas tout à fait perdu leurs vacances. Mais, quoi qu'on dise, la rêverie bebête au bord de l'eau, ou la douce paresse au sein de la famille, a bien des charmes et bien des partisans, et vous verrez que dans l'*Ajone* d'octobre, nos « escholiers » en vacances ne feront guère parler d'eux.

Mathurin Douër.

*
* *

PETITE CORRESPONDANCE

Il y a des cercles qui disparaissent dans les brumes et le lointain.

L'*Ajone* serait heureux de les tirer de leur nonchalante humilité.

Que deviennent : Brest, Quimper, Douarnenez, Morlaix, Saint-Brieuc, Guingamp, Etables, Plouha, Dinan, Vannes, Sarzeau, Lanouée, Fougères, Saint-Malo, Dinard.

Il nous faut pour l'*Ajone* d'octobre, un mot de chacun de ces centres.

Envoyer ces correspondances avant le 1^{er} octobre.

Camarade Rouyer, sergent-fourrier, 21 ans, libérable le 25 septembre 1908, demande place comptable ou emploi de bureau, lui écrire : 48^e Régiment d'Infanterie, 10^e compagnie, à Guingamp.

A TRAVERS

LES REVUES SILLONNISTES DE PROVINCE

Un peu partout, dans toute la France, nos camarades éprouvent le besoin d'avoir des « Bulletins », des « Correspondances » où ils racontent la vie du *Sillon* dans leur région.

La lecture en est captivante, par la vie qui s'y trouve, l'enthousiasme qui court à travers les lignes. On a bien l'impression que ces sillonnistes-là n'ont pas créé un petit journal pour « faire comme les autres » et sans savoir ce qu'ils mettraient dedans, mais que les besoins de la propagande métho-

dique et d'un lien entre tous les camarades d'une région en ont fait une évidente nécessité

— C'est d'abord les collégiens du Léon qui, dans « *Nos Vacances* » font de merveilleux projets. Un article se termine par cette petite histoire : « Il y avait une fois un sage, si sage que jamais on ne mit sa prudence en défaut. Or quelque malin s'en vint le trouver, tenant dans sa main fermée un papillon : Est-il mort ou vivant ? demanda-t-il au sage.

Si le sage disait : mort, l'homme devait ouvrir la main et le papillon s'envolait. S'il disait : vivant, une légère pression des doigts, et l'insecte passait de vie à trépas.

Mais le sage devina le piège et comme l'homme redemandait : « Est-il mort ou vivant ? le sage répondit : ce sera comme vous voudrez !

Camarades, vos vacances, que vont-elles être ? Mortes ou vivantes ? — Ce que vous voudrez !

Vivantes, n'est-ce pas ? — Bien ! Mais alors il faut le vouloir ! ...

Nos collégiens, en effet, semblent vouloir être des agissants et vendre beaucoup d'*Eveils* : « Ma bonne commune de 5.000 habitants, raconte l'un d'eux, est un joli milieu, fait pour recevoir le *Sillon* ! On y compte un bon nombre de réactionnaires qui ignorent complètement le sens de la tradition, beaucoup de suiveurs sans initiative dont la devise est : faire comme les autres ; quelques anticléricaux et des intrus qui veulent, par les moyens les plus déloyaux, obtenir la direction du pays ; enfin beaucoup de gens « comme il faut », lecteurs assidus mais inconscients du *Petit Journal*, du *Petit Parisien* et d'autres quotidiens qui se vantent de renseigner sur tout !!! Inutile de faire remarquer que le vice prédominant de mes compatriotes, c'est l'égoïsme.

Voilà la triste constatation que j'ai faite, avec plus de frayeur que jamais, aux premiers jours de vacances. Le moyen d'y remédier ? me suis-je demandé. J'y ai longuement réfléchi, et j'ai fini par conclure que le *Sillon* me serait une arme efficace pour réveiller un peu la conscience et la responsabilité de mes compatriotes. J'ai songé aussitôt à la vente de l'*Eveil* et me suis empressé d'adopter la méthode suivante : chercher des abonnements de vacances — vendre à domicile — vendre en public ...

Eh bien ! ce camelot collégien qui s'oppose d'une bicyclette et qui n'a certainement pas sa langue dans sa poche, obtient des résultats merveilleux : parmi les « suiveurs, anticléricaux et réactionnaires » de l'endroit il a su récolter 16 abonnements et vendra chaque dimanche 24 *Eveils* ! Il pense que du Roure doit être enchanté...

— Dans l'Auvergne, on ne perd pas son temps : la *Correspondance Mensuelle* nous apporte de réconfortantes nouvelles de ce pays : on fait des conférences, des journées sillonnistes, on propage l'*Eveil* sans relâche... Bientôt nos camarades tiendront à Clermont leur II^e Congrès régional et Kellershohn fera une conférence publique et contradictoire.

— L'*Aiguillon*, de Lyon, raconte ce petit fait assez suggestif : « Le 26 juillet, au soir, René Mortreux et Pierre Allante, revenant de Veyrins, se trouvèrent successivement, dans leur compartiment, en contact avec un groupe de

l'A.C.J.F. et un groupe de jeunes socialistes anticléricaux. Pendant le trajet avec les jeunes gens de la *Jeunesse Catholique*, nos camarades leur chantèrent les chants du *Sillon* et parvinrent à les enthousiasmer très fort pour la Cause, jusqu'à leur arrivée à Saint-Hilaire de B... où ils descendirent, attendus sur le trottoir par un prêtre.

Au même moment, les socialistes anticléricaux montaient dans le compartiment. A la vue du prêtre, ils entonnèrent l'*Internationale* et se mirent à crier : « A bas la calotte ! » Pendant que le groupe de jeunes gens sur le quai, étaient interloqués — nous écrit Mortreux — nous entonnions le chant du *Sillon* et protestions ensuite contre l'attitude de nos voisins.

Voyant que nous prenions leur défense, nos jeunes amis furent saisis d'un enthousiasme indescriptible qui se traduisit par des remerciements et par les cris de « Vivent le *Sillon* et les sillonnistes ! » qui s'éteignit en rumeur confuse alors que le train partait...

Ainsi nous avons eu l'occasion de démontrer que nous sommes fidèlement attachés à l'Eglise et à ses ministres, que nous savons prendre en mains la cause de ceux-ci quand elle se trouve juste, sans nous inquiéter de leurs idées sociales et politiques. »

— Maintenant, remontons vers « *La bonne terre* » de l'Yonne. On y publie le rapport de Saik ar Gall, tout en reprochant aux ruraux du pays d'Arvor de n'avoir envoyé aucune réponse au questionnaire du Congrès rural d'Alise-Sainte-Reine. Et pourtant leur intention n'est certainement pas d'aller au Congrès ! Alors ?.. leur indifférence viendrait-elle du tempérament régionaliste des Bretons qui les fait parfois se désintéresser de ce qui se passe loin de leur petite patrie ? Ce serait un tort... Car s'il est vrai que les moyens d'action à la campagne varient suivant les régions, il est bon et indispensable, surtout au point de vue de la démocratie rurale, que l'on sache bien dans toute la France quelle est la mentalité paysanne, pour mettre en commun nos efforts sur ce point.

— Le rapport lu par Georges Renard au Congrès National est publié dans la *Chronique sociale de l'Est* ainsi que deux articles récemment parus dans la revue. Ces trois documents forment un exposé clair et complet de notre programme économique tel qu'il est actuellement constitué et peuvent tenir lieu utilement de tract de propagande.

Nos camarades lorrains nous parlent aussi de la nouvelle coopérative « *L'Aube* ». A Nancy, après l'active campagne pour les ouvrières exploitées de la confection, les meilleures de celles-ci, animées de l'esprit démocratique, ont fondé cette coopérative qui réussira, certainement, à cause, précisément de l'esprit qui l'anime et de l'impérieux besoin auquel elle répond.

— Comme tous les mois, *A la Voile* nous apporte des chiffres. Encore des chiffres ! c'est froid, c'est ennuyeux ! disent certains. Gaston Sorlin répond et explique à ceux-là « comment il faut lire les statistiques » : « Ces chiffres ne nous apparaissent pas comme la satisfaction d'une vaine curiosité, ils représentent au contraire, quelque chose de vivant. Au travers de ces signes ridiculement petits, nous apercevons la quantité d'efforts persévérants, d'ini-

tatives heureuses ou malheureuses, de dévouements obscurs et saints qu'ont produits une foule de jeunes hommes. »

Voilà pourquoi les statistiques doivent nous intéresser : elles nous disent, peut-être « froidement » mais sans détours et de façon frappante ce que nous avons fait, où nous en sommes de notre propagande, s'il y a relâchement ou progrès... Nous penserons peut-être devant les résultats obtenus que nous n'avons pas donné tout ce que nous pouvions, que cette tâche de la propagande de l'*Eveil* et des brochures nous semblant un peu trop « commune » et nous apparaissant comme quelque chose de « commercial » nous l'avons abandonné pour faire un travail plus « chic » et bien plus important, pensions-nous ! Or, cette mauvaise raison a été presque toujours le point de départ d'une complète inactivité !

Ceux qui font de l'action sans avoir toujours en vue l'idéal supérieur auquel seul, on peut donner gaiement sa vie, se découragent bien vite : ils ne regardent plus que le travail âpre et matériel qu'il faut accomplir : ils ne savent pas quelle joie l'on éprouve à se sacrifier à cette tâche incessante et que c'est cette joie là qui remplit le cœur des militants !

Maurice COQUELIN.

Cette revue est composée par des ouvriers-syndiqués.

Imp. Bretonne,
38 rue du Pré-Botté, Rennes

Le Gérant : M. LEBRETON.



Vient de paraître

PIERRE FARAUT

Le compte rendu du

VII^e Congrès national du « Sillon »

tenu à Paris du 1^{er} au 5 avril 1908

texte *in-extenso* des discours, des rapports et des communications

Très nombreuses Photographies

dans le texte et hors texte

Un fort volume de 300 pages, format du « Sillon »

Prix : 3 fr. — Franco : 3 fr. 40

VIENT DE PARAÎTRE

La France et la République

discours prononcé le 5 avril 1908

à la Réunion de clôture du Congrès National

par MARC SANGNIER

Un tract de 40 pages. — Edition du Sillon

Prix : 0 fr. 10. — Franco : 0 fr. 15

Collection des tracts du Sillon

A 0 fr. 10. Franco : 0 fr. 15

MARC SANGNIER

La France et la République.
Qui fera la démocratie ?
L'histoire et les idées du Sillon.
L'avenir de la démocratie.
Les syndicats et la démocratie.

A. VANDERPOL

Le Sillon et le clergé.

CH. ALLEAUME

Les catholiques et la Société française.

A 0 fr. 20. Franco : 0 fr. 25

MARC SANGNIER

Cléricalisme et Démocratie.
(Compte rendu de la réunion publique de Limoges)

A 0 fr. 25. Franco : 0 fr. 30

MARC SANGNIER

La Trouée (Compte rendu de la réunion publique du
Manège Saint-Paul).

Armée et Patrie (Compte rendu de la réunion pu-
blique des Sociétés Savantes).

Pour paraître très prochainement :

La spoliation de l'Eglise de France

par **Emile CHENON**

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE DROIT DE PARIS
ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE POLYTECHNIQUE

Un fort tract de 48 pages. — Prix : 0 fr. 10. Franco : 0 fr. 15

5^e Année

N° 9

Octobre 1908.

L'AJONC

ORGANE DU " SILLON " EN BRETAGNE

*Il faut aller au Vrai
avec toute son âme.*

Le " Sillon " et l'autorité ecclésiastique

Les difficultés que nos camarades du Sillon ont eues, en plusieurs occasions, avec l'autorité ecclésiastique, deviennent chaque jour plus rares, grâce à Dieu. Les équivoques qui, presque toujours, leur avaient donné naissance, se dissipent...

Maintenant, donc, que la paix et la sérénité semblent revenues dans tous les esprits, combien nos amis peuvent se féliciter de ne s'être jamais laissé aller à aucune parole d'amertume, à aucun geste d'irritation ! N'étaient-ils pas convaincus, d'ailleurs, que si plusieurs, parmi les prêtres de Jésus-Christ qui semblaient les méconnaître, répugnaient à accepter leurs idées sociales et politiques, il n'en pouvait être cependant dont l'âme fût enserrée par le parti-pris ? Et voilà pourquoi, plutôt que de s'aigrir ou de récriminer, nos amis ont préféré demander respectueusement à leurs pasteurs légitimes, les raisons de l'inquiétude que notre action avait pu jeter dans le cœur de quelques-uns d'entre eux. C'est ce qu'ont fait en particulier les sillonistes rennais, et la lettre, empreinte d'une toute paternelle franchise, qu'ils ont reçue, il y a quelques jours, de Mgr Dubourg, les a rassurés complètement sur les sentiments du pasteur de ce diocèse à leur égard, et leur a permis surtout de dissiper aussitôt avec joie les quelques simples malentendus qui pouvaient troubler le cœur de leur archevêque. Mgr Dubourg avait tenu, d'ailleurs, à leur écrire d'abord tout spécialement que jamais il n'avait déclaré que les sillonistes pussent avoir pour but de « démocratiser l'Eglise ».

Dès lors, sans plus nous occuper des pauvres manœuvres de nos politiciens de droite ou de gauche qui, poursuivant un but mesquinement intéressé, voudraient opposer l'Eglise au Sillon et le catholicisme à la démocratie, travaillons dans la confiance et dans la paix.

Et si quelques nouvelles difficultés devaient jamais surgir sur notre route, nous nous contenterions de répéter ces si belles et si émouvantes paroles que Marc Sangnier prononçait aux Journées sillonnistes de la Pierre-qui-Vire, et qui sont bien nôtres, tout à fait, car elles ont été jusqu'au fond de notre cœur :

En face de ce sujet de scandale, de deux choses l'une : ou bien nous nous aigrirons ; nous secouerons le joug d'une discipline que nous trouvons trop pesante, et nous ressemblerons à tous les hérétiques, dont beaucoup furent, eux aussi, des âmes d'apôtres. Ou bien, nous agenouillant devant le Crucifix, nous offrirons à Dieu cette humiliation pour le mal que nous n'avons pas fait, en compensation du mal que nous avons pu faire et qu'on ne nous reproche pas.

Il y a — ceci n'est pas un paradoxe — une grande douceur à s'incliner sous l'autorité d'un prêtre qui nous a paru dur envers nous ; car on a mieux le sentiment que ce n'est pas devant un homme que l'on courbe la tête, mais devant Dieu.

D'ailleurs, nous ne devons pas juger. Si souvent le zèle a caché des appétits égoïstes, que les évêques ont bien le droit de se montrer défiants. N'oublions pas que les hommes même qui nous semblent faire mal peuvent acquérir des mérites devant Dieu, parce qu'en agissant de la sorte ils suivent la voix de leur conscience.

Après tout, nous ne travaillons pas pour nous-mêmes, mais pour Dieu. Si Dieu nous garde, c'est pour notre bien qu'Il nous laisse frapper. Nos épreuves ne prouvent-elles pas précisément que Dieu attend de nous de grandes choses ?

NOTRE ENQUÊTE

J'ai reçu une vingtaine de réponses, et tous les coins de la Bretagne ont donné leur avis. Je puis donc dès maintenant, sans souci des retardataires, faire un résumé exact de la question.

Tous les cercles (sauf Saint-Malo) sont unanimes : L'Ajonc est extrêmement utile, il le faut, à tout prix, conserver. Les raisons données sont extrêmement curieuses parfois, mais je ne peux pas les passer toutes en revue.

La seule opinion discordante est, je vous l'ai indiqué déjà, St-Malo. La grosse objection est la suivante : « Le Sillon rural en Bretagne, n'est pas assez important pour qu'il ait une revue à lui : d'autant que « la Bonne Terre » est, depuis 1907, l'organe du Sillon rural de France, et serait heureuse d'ouvrir toutes grandes ses colonnes à la collaboration bretonne. »

Je réponds simplement ceci : Il n'a jamais été question de faire un Ajonc strictement, exclusivement rural (et beaucoup de camarades s'y sont mépris) mais seulement d'une orientation en ce sens. Il est certain que la grande force du Sillon en Bretagne réside dans les cercles urbains, il serait donc injuste de les priver des articles qui les intéressent. Mais il y a depuis un an une très vive poussée campagnarde dans le travail de nos camarades, et les résultats obtenus sont encourageants. Eh bien il s'agit pour l'Ajonc de tenir compte de ce fait, et de pénétrer un peu dans la campagne.

Quant à la Bonne Terre la réponse me paraît très simple : (Je ne suis pas rural ce n'est donc pas mon opinion que je vous donne, mais bien celle de tous les ruraux avec qui j'ai abordé le sujet :) La question rurale a ceci d'absolument original qu'elle ne se pose pas de la même façon pour la France tout entière : Les mœurs, les habitudes de travail, les travaux agricoles changent avec chaque région, et tous les camarades ruraux qui lisent la Bonne Terre s'accordent pour dire qu'elle ne les intéresse que peu parce qu'elle ne peut pas tenir compte, et pour cause, de la mentalité bretonne, de l'esprit breton, des coutumes bretonnes. Il y a donc place pour un organe rural dans notre province, et l'Ajonc doit être cet organe...

Quant à la collaboration assidue que je réclamaï, Saint-Malo déclare que c'est impossible à obtenir : il paraît, je cite textuellement, que « c'est demander un effort surhumain à nos amis que d'exiger d'eux qu'ils écrivent une fois par mois à l'Ajonc. »

Est-ce vrai cela camarades ?

Et moi qui croyais que nous voulions faire la Démocratie.

On va me répondre qu'il est plus facile de faire la démocratie rue d'écrire une lettre par mois ; et j'en tomberai facilement d'accord, car je sais par une expérience déjà vieille du Sillon, que pour la plupart de nos amis, faire la démocratie, c'est le soir d'un banquet,

porter, les larmes aux yeux et la main sur le cœur, un toast larmoyant au sacrifice, à la souffrance, à l'Amour, et c'est si facile à faire surtout lorsqu'on n'a jamais voulu se sacrifier, qu'on ne sait point ce que c'est que de souffrir, et qu'on ne connaît pas l'amour.

Une dernière question enfin. Tous mes correspondants, ou presque tous font un petit *mea culpa* : « C'est vrai, disent-ils, nous sommes mes coupables, très coupables : nous nous sommes désintéressés de l'Ajonc, et c'est notre très grande faute, s'il ne compte que 400 abonnés, au lieu des 1.000 qu'il devrait avoir. »

Faut-il vous avouer que cet acte de contrition m'a très peu touché, parce que sans doute je n'y sentais pas le ferme propos de ne pas continuer et vous le savez, la contrition sans le ferme propos !...

Combien j'aurais préféré à la place de ce petit couplet pleurnichard un de ces articles que je demandais dans le dernier Ajonc, et combien j'aime l'attitude de Fougères, qui ne réédite point les lamentations de Jérémie, mais qui commande 25 Ajonc, qui huit jours après sont vendus.

Si tous les cercles de Bretagne suivaient l'exemple de Fougères, la question serait vite tranchée. Il est vrai qu'il faudrait se donner pour laquelle on s'est donné de la peine ?...

Mais où donc ai-je lu qu'on ne s'intéresse vraiment qu'à l'œuvre pour laquelle on s'est donné de la peine...

Allons !... je suis incorrigible ! j'ai le tort immense de prendre au sérieux tout ce que je dis, et nos amis heureusement ne tombent point dans ce travers : aimer ce pour quoi l'on a souffert, c'est une jolie phrase sans doute, mais je crois bien que pour la plupart d'entre nous ce n'est en effet qu'une jolie phrase. Faites que j'aie menti, amis Bretons ?

Mathurin DOUET.

La Neutralité Scolaire est-elle possible ?

Il y a plusieurs mois déjà, un instituteur primaire de Viévigne (Côte-d'Or), M. Morizot, prononçait en classe devant ses élèves la parole suivante : « Ceux qui croient en Dieu sont des imbéciles ».

On ne pouvait plus brutalement, plus outrageusement violer la neutralité de l'école primaire. Un des pères de famille, dont l'enfant fréquentait la classe de M. Morizot, attaqua donc l'instituteur devant le tribunal civil. Celui-ci se déclara incompétent, mais, en appel, la Cour de Dijon donna tort au tribunal. D'où interpellation de M. le député Dessoye, président de la Ligue de l'enseignement, et blâme du ministre à la Cour de Dijon. Mais voici que le Tribunal des conflits, saisi en dernier ressort de l'affaire, rendit un arrêt conforme à celui de la Cour.

Les « amis de l'Ecole laïque » s'émurent. D'autant plus, d'ailleurs,

que, spontanément, sur leur propre initiative, de nombreux pères de famille ne tardaient pas à se concerter et à s'unir dans des associations ayant pour but de contrôler l'enseignement des instituteurs et de veiller à ce que l'école primaire laïque conservât toujours rigoureusement son caractère légal de neutralité religieuse.

A son tour, le ministre s'émut.

C'est l'école laïque elle-même que l'on vise, s'écria-t-il. C'est l'influence de l'instituteur que l'on veut ruiner...

Et M. Doumergue, ministre de l'Instruction publique, déposa coup sur coup deux projets de loi, les 25 et 30 juin 1908, qui ne tendent à rien moins qu'à restreindre singulièrement, sinon à supprimer complètement, le droit de contrôle des pères de famille sur l'enseignement donné dans les écoles primaires officielles.

C'est contre ces deux projets de loi que les cardinaux, archevêques et évêques de France se sont élevés avec autorité dans la « déclaration » qu'ils viennent d'adresser « aux pères de famille de leur pays ».

Voilà, rassemblés en un bref raccourci, les principaux faits d'où est sortie la polémique, qui trouble, passionne ou irrite, à l'heure actuelle, la plupart de ceux qui pensent.

Que la question de la *neutralité scolaire* soit complexe et difficile à résoudre, personne ne songe à le contester. Elle ne saurait toutefois paraître insoluble à des esprits capables d'aller jusqu'au bout de leur pensée. Mais il semble bien, hélas ! que, dans certains milieux gouvernementaux, le courage intellectuel est une vertu plutôt rare.

La France est très divisée au point de vue moral, philosophique, religieux. Plusieurs estiment que c'est un bien ; d'autres que c'est un mal. Pour nous, nous voulons, en ce moment, ne constater qu'un fait (1).

Le pays étant divisé, il va sans dire que l'Etat ne peut, sans devenir tyrannique pour une grande partie de la nation, se prononcer en faveur de l'une quelconque des doctrines en conflit. Ainsi, présentement, il ne pourrait proclamer le protestantisme religion d'Etat, non plus le bouddhisme ou le judaïsme, l'immense majorité de nos concitoyens n'étant ni protestante, ni juive, ni bouddhiste. *Il ne peut que se déclarer neutre*, — ce qu'il fait d'ailleurs.

S'affirmant neutre, quelle sera, dès lors, son attitude dans la question de l'enseignement ?

(1) C'est uniquement, bien entendu, au point de vue de l'hypothèse et non de la thèse — suivant les expressions théologiques — que nous nous sommes placés pour envisager la question de l'enseignement. Nous n'ignorons pas, en effet, quelle est, à cet égard, la thèse catholique, et qu'il serait aussi absurde que condamnable de prétendre que, pour se développer, l'erreur a les mêmes droits que la vérité. Aussi bien, la solution par la liberté que nous préconisons à la fin de cet article, nous est-elle inspirée seulement par l'état de division et de lutte présente des esprits — lequel est loin de nous paraître idéal.

Il y a, pour lui, deux façons d'être neutre :

= Ou bien, soucieux de conserver un enseignement primaire officiel, il ne devra, dans ses écoles, ni combattre, ni même froisser par un enseignement agressif, suivant les paroles même de M. Doumergue, les croyances et les sentiments religieux des enfants et de leurs parents.

= Ou bien, abandonnant son enseignement d'Etat, il laissera toutes les doctrines s'exposer librement dans des écoles toutes libres. Il y aura des écoles catholiques, des écoles protestantes, voire même socialistes ou conservatrices. L'Etat pourra se réserver simplement un droit de contrôle sur la moralité des divers enseignements donnés dans ces écoles. (Nous voulons dire les grands principes de moralité encore unanimement admis par le pays, tels que le respect de la vie humaine par exemple).

De ces deux manières d'entendre la neutralité, la première fut celle de Jules Ferry. Et il est fort à présumer que les modernes « amis de l'école laïque », qui prétendent continuer la tradition du fameux ministre « laïcisateur », seraient en désaccord flagrant, dans les circonstances actuelles, avec celui-là même qui déclarait à la tribune du Sénat, au cours justement de la discussion de la loi de l'enseignement :

« Le premier devoir du législateur qui institue l'école neutre, « notre devoir à tous, le devoir du ministre et du gouvernement « qui feront appliquer cette loi sera d'assurer, de la manière la plus scrupuleuse et la plus sévère, la neutralité de l'école. Si, par conséquent, un instituteur public s'oubliait assez pour instituer dans « son école un enseignement hostile, outrageant contre les croyances « religieuses de n'importe qui, il serait aussi rapidement et aussi sévèrement réprimé que s'il avait commis ce méfait de battre ses « élèves. » (Jules FERRY. Discours du 17 mars 1882).

Mais cette conception de la neutralité — les incidents actuels n'en témoignent-ils pas ? — est difficile à réaliser pratiquement, même à l'école primaire. Car, si, en arithmétique, pour un instituteur catholique comme pour un instituteur anticlérical, 2 et 2 font toujours 4, il n'en est pas moins vrai qu'en histoire, par exemple, l'enseignement ne peut pas ne pas être tendancieux en quelque façon, surtout si l'instituteur ne se contente pas de donner une sèche énumération de faits, mais tient à indiquer le sens et la portée des événements historiques qu'il raconte.

« Neutre, neutre ! écrivait récemment M. Maurice Barrès. La vie « ne vaudrait plus la peine d'être vécue. Comment pouvez-vous supposer un maître plein de cœur, en face de braves enfants, et qui « n'essaye pas de leur donner tout ce qu'il a de meilleur dans l'âme ? « Oui, un véritable maître ne peut parler, enseigner, vivre enfin que « d'accord avec son cœur. » (M. BARRÈS. Réponse à l'enquête de la revue « Le Sillon »).

Et ce ne sont pas seulement les écrivains des partis de droite qui parlent ainsi. Dans un accès de brutale franchise — dont il faut

le louer — vraisemblablement déterminé chez lui par l'énervement de la polémique, l'historien anticatholique M. Aulard, n'écrivait-il pas récemment ?

« ... Je suis ... d'avis que les républicains renoncent à ce mot équivoque (neutralité scolaire) dont leurs adversaires font contre eux « un si perfide usage. Je suis d'avis qu'il ne faut plus recommander « aux instituteurs cette chose impraticable ou indéfinissable qu'on « nomme la neutralité scolaire, qu'il faut leur recommander, au contraire, d'être, plus que jamais, militants pour la vérité par la « science, de n'être jamais neutres au profit de l'erreur... »

Sous la plume de M. Aulard, on sait ce que signifient ces termes : « vérité » et « erreur ». D'ailleurs il précise sa pensée quelques lignes plus loin :

« ...En ce moment où l'Eglise catholique fait un si grand effort, « et si hardiment combiné, pour s'emparer de l'école primaire en « France, ce serait une sottise de renoncer, sous prétexte de neutralité scolaire, à opposer notre doctrine et notre méthode à sa « doctrine et à sa méthode. Ne parlons plus de neutralité scolaire ». (AULARD. Article du journal « Le Matin », 14 septembre 1908).

Encore une fois, voilà qui est parler franc.

Mais si nos gouvernants adhèrent aux formules posées par M. Aulard — et leurs actes, sinon leurs paroles, semblent bien indiquer qu'ils y tendent de plus en plus — de grâce qu'on ne nous parle plus alors de la neutralité de l'école primaire officielle et qu'on ait le courage d'envisager hardiment la seconde solution que comporte le problème de la neutralité.

Que nos gouvernants fassent la séparation de l'Etat et de l'Enseignement ! Les anticléricaux ouvriront des écoles, les catholiques en ouvriront de leur côté. Et les parents choisiront !

Nous prévoyons tout de suite l'objection :

— Mais vous allez creuser plus profond encore le fossé qui coupe la France en deux ! Avant longtemps, il y aura deux France non seulement étrangères, mais ennemies.

Et, tout d'abord, répondons que leur désir d'unité nationale — pour légitime et louable qu'il soit — ne saurait autoriser jamais cependant les anticléricaux à imposer brutalement ou subrepticement leurs opinions et leur façon de penser aux jeunes intelligences françaises par la force des lois et des institutions. Cela ce serait du cléricisme — pour employer dans le même sens qu'eux une expression qui leur est chère — du cléricisme le plus abject.

Et nous répondons ensuite que, pour nous qui souffrons autant et plus que personne à la vue des querelles intestines qui désolent l'âme française et qui travaillons de toutes nos forces à nettoyer et à féconder le terrain sur lequel peut se refaire l'unité morale et la réconciliation nationale des Français, nous pensons que c'est seulement

d'une lutte franche, loyale, courtoise, à armes égales, que peut sortir la paix, et non pas d'une manœuvre hypocrite qui, sous prétexte de détruire la guerre, tenterait simplement de supprimer l'un des belligérants.

Toutes libres de s'exposer librement et de prouver librement leur efficacité dans la vie individuelle et sociale, si l'une des doctrines actuellement en présence doit un jour triompher et devenir comme le point de fusion de la conscience nationale jusqu'alors morcelée, elle ne le devra qu'à l'adhésion libre, spontanée de l'immense majorité de nos concitoyens.

Les catholiques ont confiance dans leur religion. Ils acceptent la lutte.

Si les anticléricaux ont confiance dans leur doctrine, pourquoi ne l'accepteraient-ils pas ?

La liberté que réclame les uns ferait-elle peur aux autres ?

LEROY-DEBASAN.

“ Catholiques, mais laïques ”

Sous la forme d'une « Lettre ouverte à M. le Curé de X... », M. P. de Bricourt vient de publier, dans les Annales de la Jeunesse catholique du 1^{er} septembre 1908, un très intéressant article dont le titre seul indique la portée : « Catholiques, mais laïques ».

Voici un premier extrait de cet article.

Il me semble pourtant que nous sommes bien d'accord sur le rôle du prêtre et sur le but de l'A. C. J. F.

Pour moi comme pour vous, le curé a autorité exclusive (il n'est pas seulement le premier, il est le seul) en tout ce qui concerne le service de Dieu, l'administration des Sacrements, la prédication des Dogmes. C'est là son domaine propre ; il agit là en vertu de son caractère sacré ; l'homme en lui a disparu, et devant le prêtre je m'incline et me sou mets comme devant le Maître lui-même.

Mais pour vous comme pour moi — je le pense du moins — quand le curé fait de l'action populaire, fonde un syndicat ou discute avec quelqu'un un problème économique ou social, à côté du prêtre, l'homme reparait et l'autorité qu'il exerce alors, il la tire, non plus de son caractère sacré, mais de sa compétence, de son expérience, de la connaissance qu'il a pu acquérir des goûts, des besoins et des habitudes de ses paroissiens. — Or, cette compétence, il ne l'a pas nécessairement ; son expérience peut se trouver en défaut et peut-être les paroissiens sont-ils en droit de se croire aussi bien renseignés... que leur curé... sur leurs propres besoins. — Encore une fois, je vous le demande, en quoi le prestige du prêtre se trouve-t-il diminué par ce fait que huit, dix ou vingt jeunes gens n'ont pas suivi les conseils de M. le curé et lui ont préféré leur propre opinion, ou celle de tel auteur ou de tel conférencier ? Quelquefois — quand le hasard vous amène jusqu'à mon cabinet,

— il vous arrive de me conseiller sur la façon de plaider une affaire. — Serait-ce sous peine de péché ou tout au moins de vous déshonorer ?

En vérité — le fait est depuis longtemps reconnu — s'il appartient au curé d'une paroisse de provoquer des œuvres, des mutualités, des syndicats, sa place n'est pas à la tête de l'organisation et la raison en est double :

1° Faire œuvre personnelle, c'est décider qu'elle ne survivra pas à votre disparition ; or les changements de cures sont fréquents, inévitables ;

2° En cas d'échec, ce n'est point seulement l'homme qui en sera rendu responsable, mais aussi le prêtre, son ministère sacré s'en trouvera paralysé.

Nous avons cité ce passage avec d'autant plus de plaisir que nous y trouvons une confirmation aussi éloquente qu'inattendue, de l'attitude du Sillon à l'égard de l'autorité ecclésiastique.

Avons-nous jamais dit autre chose, en effet ?

1° Dans le domaine religieux, le prêtre seul a autorité ; nos chefs, ce sont les curés, les évêques, le pape.

2° Dans le domaine temporel qui est celui du Sillon (domaine distinct du domaine religieux) le prêtre n'exerce de droit, en vertu de son caractère sacré, aucune autorité spéciale, sinon un contrôle moral en vue de sauvegarder la foi et les mœurs. Il n'est pas nécessairement le dirigeant, et ne peut l'être que si, dans les questions même d'ordre temporel telles que culture, élevage du bétail, syndicalisme ou coopération, il fait preuve de compétences particulières.

Il nous est agréable de rencontrer parmi les membres de l'A. C. J. F. de précieux auxiliaires pour proclamer ces très opportunes et très élémentaires vérités qui, rappelées par nous, avaient eu le don de soulever d'ardentes polémiques.

L'article de M. de Bricourt continue en ces termes :

Ce qui est vrai pour les syndicats l'est aussi, me semble-t-il, pour le groupe de Jeunesse Catholique.

Voilà, précisément, ce qui nous paraît douteux pour le moins, ainsi que nous l'expliquerons tout à l'heure.

Mais achevons la citation :

Ce qui est vrai pour les syndicats, l'est aussi, me semble-t-il, pour le groupe de Jeunesse Catholique.

Quel but poursuivons-nous en effet ? Nous voulons d'une part réorganiser la société sur des bases chrétiennes et nous tendons de l'autre à former les ouvriers de cette œuvre, les meneurs, les chefs autour desquels la foule viendra se masser.

Or — vous le reconnaîtrez — la société à quelque point de vue qu'on l'envisage est distincte de l'Eglise. L'organisation professionnelle, par exemple, suppose des cadres, des chefs autres que les curés des paroisses. — Comment parviendrons-nous à la constituer s'il nous est défendu à nous autres catholiques de fonder une association dont M. le Curé ne soit pas le président ou le directeur ? Ceux qui ont le souci de leurs intérêts professionnels refuseront de venir à nous et ainsi se fera un syndicalisme anticlérical.

Même difficulté pour atteindre notre second but : l'éducation d'une élite. C'est en forgeant qu'on devient forgeron, dit le proverbe. De même la maîtrise

de soi, l'art de commander, le sens social s'acquièrent surtout par la pratique. C'est pourquoi, nos statuts prescrivent l'élection et le renouvellement des chefs : chacun doit passer au peloton et gagner ses galons. Or, je vous le demande — c'est une dernière question — cela est-il possible si M. le Curé fait tout, décide tout, ne laisse aux membres du groupe ni initiative, ni direction ? Pour ma part, je ne le crois pas, j'estime même que le groupe perdra vite ses éléments les plus actifs. Car pour rester fidèle à l'A. C. J. F., il faut la comprendre et on ne la comprend vraiment qu'en la voyant.

Ce dernier extrait de l'article de M. de Bricourt nous semble appeler quelques observations.

« Nous voulons... réorganiser la société sur des bases chrétiennes », déclare M. de Bricourt. Très bien. Mais n'est-il pas vrai qu'il y a plusieurs façons d'entendre cette restauration ? L'Eglise nous apporte les bases, mais elle nous laisse libres d'édifier sur ces bases la société de nos goûts, libres également dans le choix des moyens.

Usant de cette liberté, le Sillon propose un plan de société démocratique et une méthode d'action. Mais il se garde bien de prétendre que tous les catholiques, parce que catholiques, doivent accepter ce plan et cette méthode.

La position du Sillon — mouvement temporel et laïc se développant d'une manière autonome — est donc très claire. Personne ne peut en suspecter la légitimité.

On n'en saurait peut-être dire tout à fait autant de l'A. C. J. F.

Car de deux choses, l'une :

= Ou bien l'A. C. J. F., comme son titre l'indique et comme elle le répète à chaque instant, veut grouper tous les jeunes catholiques de France. Et, dans ce cas, elle ne doit s'organiser que sur le terrain religieux, exclusivement en vue de l'action populaire chrétienne définie par le pape Pie X. — la seule action sociale qui s'impose à tous les catholiques — et sous l'autorité des curés, des évêques et du pape.

= Ou bien l'A. C. J. F., comme le Sillon, veut professer des doctrines sociales et politiques particulières, sous la direction de chefs laïcs choisis par elle. Et, dans ce cas, elle ne saurait, en aucune façon, prétendre à l'union de tous les jeunes catholiques de France, et se doit de modifier jusqu'à son titre même : Association catholique de la Jeunesse française.

Il faut choisir.

Nous nous permettons de soumettre ces simples observations à M. de Bricourt et à ses amis de l'A. C. J. F.

L. D.

P. S. — Cet article était déjà composé quand nous avons lu dans le Bulletin de la Semaine du 7 octobre 1908 la lettre d'« un prêtre du clergé de Paris » auquel l'article de M. de Bricourt a suggéré d'intéressantes réflexions. Nous ne résistons pas au plaisir d'en citer quelques phrases détachées où nos amis reconnaîtront quelques-unes des idées exprimées plus haut :

... L'Association de M. de Bricourt a bien le droit, tout comme celle de M. Marc Sangnier, de faire ses statuts et de s'administrer elle-même. Je trouve seulement très impropre le titre qu'elle a pris... La Jeunesse Catholique n'appartient qu'à l'Eglise et ne peut avoir d'autres chefs que ses prêtres et ses évêques...

... L'A. C. J. F., si elle est sage, reviendra à son rôle plus modeste, suffisamment bienfaisant, d'une aide dévouée et soumise. Elle s'organisera sur le modèle des Conseils de paroisse et du diocèse, où les curés sont de droit et de fait, par eux-mêmes ou par leurs délégués, les présidents écoutés et suivis... Ses chefs locaux seront comme des vicaires auxiliaires : ils seront les instruments intelligents du bien que le prêtre ne peut faire...

L'Egoïsme les a tuées

Depuis quelques années, presque tous ceux qui veulent agir à la campagne et faire œuvre utile ont fondé des « Mutuelles-Bétail ». En effet, parmi toutes les organisations mutualistes, ces associations contre la mortalité des animaux, sont de beaucoup les plus nombreuses chez les ruraux.

Le 1^{er} mai 1907, il y en avait 6.730, presque toutes de fondation récente. Ce beau résultat est dû aux larges subventions du gouvernement de la République, aux nombreuses conférences des professeurs d'agriculture, aux efforts d'un certain nombre des prêtres, de quelques instituteurs, d'hommes d'œuvres ou d'hommes politiques.

Cependant, depuis un an ou un an et demi, il y a eu un arrêt dans cette marche en avant. Les apôtres des Mutuelles-Bétail ont perdu la confiance et l'enthousiasme des premiers jours ; quelques-uns, complètement découragés, sentent qu'ils ont fait fausse route.

Je voudrais, dans ces quelques lignes, montrer à nos camarades que la prospérité des mutuelles n'a été qu'apparente, que la plupart de ces sociétés devront bientôt disparaître ; enfin, je voudrais leur dire quel travail ils peuvent faire à la campagne.

Je suppose, pour plus de précision, une commune d'Ille-et-Vilaine où le vicaire est un homme d'œuvres se mette en tête de fonder une Mutuelle-Bétail. Le vicaire soumet son projet à trois ou quatre cultivateurs influents et, fort de leur adhésion, parcourt la campagne faisant miroiter aux yeux des propriétaires ou fermiers, les avantages matériels de la Mutuelle-Bétail. Dès que le terrain paraît suffisamment préparé, on décide de faire une conférence publique. Cette conférence, qu'elle soit faite par le vicaire ou par un Monsieur de la ville voisine est facile à résumer : « Mes chers amis, dira l'orateur, je ne saurais trop vous encourager à fonder dans votre commune une Mutuelle-Bétail. Les avantages que vous en retirerez sont si grands et les sacrifices que vous aurez à faire seront si minimes, que vous ne pouvez hésiter. Jugez-en par vous-mêmes : l'Etat

donne tous les ans une très forte subvention ; le syndicat donne 100 francs, les membres honoraires, et ils seront très nombreux, viendront tous les ans alimenter votre caisse ; enfin vous aurez à payer une très modeste prime d'assurance.

Quand vous perdrez un animal, les quatre cinquièmes de la perte vous seront immédiatement remboursés. Donc, mes chers amis, assurez-vous : les déboursés seront presque nuls ; si vous avez des pertes, et cela arrive souvent, vous pourrez toucher de bons billets de banque qui vous aideront à remonter votre étable. »

Après un tel discours, les adhésions arrivent nombreuses, la société est fondée.

La première année, tout marche à souhait : l'Etat a donné sa subvention, le syndicat également ; plusieurs membres honoraires se sont montrés généreux. Il n'y a eu qu'une perte qui a été remboursée immédiatement. La deuxième année, il y a déjà quelques tiraillements : plus de subvention, il a fallu augmenter les primes, etc. Les années suivantes tout va de mal en pis : les pertes de plus en plus nombreuses sont mal payées, et il a fallu porter les primes au maximum. Quelques sociétaires fatigués de toujours payer et de ne rien toucher, s'en retirent. Parmi ceux qui restent, l'un est accusé d'estimer trop cher son étable, l'autre de la mal tenir ; on raconte qu'un troisième achète bon marché des vaches malades pour avoir à leur mort une forte indemnité ; un quatrième enfin, préfère laisser périr ses animaux sans soins de vétérinaire, parce qu'il a calculé que tel était son intérêt.

Bref, c'est à qui puisera dans la caisse commune. Presque tous les sociétaires se conduisent non comme des mutualistes, mais comme de vulgaires assurés. « Chacun pour soi », tel est le principe admis, et vous pensez jusqu'où peut conduire ce principe quand l'honnêteté et la moralité des individus sont plutôt sujets à caution. Au bout de cinq ans, le vicaire ayant été déplacé, la société tombe après avoir semé la division et discrédité à tout jamais dans la commune les œuvres de mutualité.

Tout cela devait fatalement se produire. En effet, toute organisation mutualiste suppose, chez ses membres, l'esprit mutualiste. On s'unit pour s'aider, pour aider, surtout, celui qui est dans le malheur ; mais on n'aide vraiment quelqu'un que si on l'aime, si on l'aime plus que sa tranquillité, plus que son argent. Or, il faut être aveugle pour ne pas voir que, dans nos campagnes (dans toute notre société d'ailleurs), règne l'individualisme le plus égoïste. Les fondateurs de mutuelles se sont imaginé, à l'instar des collectivistes que, dans une société, tout dépend de l'organisation et que l'esprit des sociétaires ne compte pour rien ; que pour changer la société, il suffit d'en changer les rouages. C'est une erreur. Il en est dans la société comme dans l'organisme animal : la fonction crée l'organe. Les associations de toutes sortes sont les organes au moyen desquels agit l'esprit de fraternité, l'esprit mutualiste ; au fur et à mesure que cet esprit disparaît, les associations disparaissent. L'égoïsme les a tuées.

Nous donc, Sillonistes ruraux, nous devons profiter des leçons que nous donne l'échec des Mutuelles-Bétail. Avant de faire des œuvres, formons des citoyens conscients et responsables, des cultivateurs éclairés et des démocrates sincères. Mais, dès que, dans une commune, l'utilité d'une association agricole se fait sentir, et dès qu'il s'y trouve un noyau d'hommes capables de créer cette association, il est du devoir de ces hommes de se mettre à l'œuvre. Ainsi, dans une commune comprenant un grand nombre de petits fermiers ayant moins de cinq ou six bêtes à cornes, une Mutuelle-Bétail peut rendre de très grands services, et si trois ou quatre cultivateurs sillonistes se trouvent dans cette commune, ils doivent la fonder (1).

Selon moi, voici comment devront agir nos camarades : ils étudieront la mutualité en général, l'assurance, les différences qui existent entre la mutualité et l'assurance : la mutualité n'a pas le même principe que l'assurance, ce n'est pas une assurance à meilleur marché. Ils passeront ensuite à l'étude plus détaillée de la Mutualité-Bétail, et de l'assurance-bétail. Ils verront pourquoi les grandes compagnies n'ont pu assurer les risques de la mortalité des animaux, et comprendront que les Mutuelles communales peuvent seules arriver à ce résultat, mais encore à certaines conditions qui jusqu'à présent n'ont pas été remplies, ce qui explique l'échec de ces Associations agricoles.

Après ces études préparatoires, nos amis feront un plan d'action : leur société peut commencer avec 10 mutualistes. Ils chercheront donc ces dix membres nécessaires et suffisants parmi les cultivateurs les plus intelligents et les plus honorables, puis ils pourront recommencer, pour les nouveaux venus, les causeries qu'ils avaient faites entre eux en insistant sur certains points indispensables à la formation morale et intellectuelle des futurs mutualistes.

Je ne crois pas inutile de suggérer ici quelques sujets de causeries : l'esprit mutualiste ; — différences essentielles entre le mutualiste et l'assuré ; — l'esprit démocratique ; — utilité des associations agricoles ; — utilité d'une mutuelle-bétail : dans une ferme, le bétail est le capital qui rapporte le plus et qui court le plus de risques, il est donc nécessaire de remplacer aussitôt l'animal mort ; — la mutualité — Bétail instrument de progrès économique : en effet, les membres

(1) Je ne veux pas dire que la Mutualité bétail ne peut rendre de services qu'aux petits cultivateurs, mais ce sont eux qui en ont le plus besoin.

Il ne s'agit ici que des Mutualités bovines. Supposons que chaque mutualiste ait 5 bêtes à cornes à 250 francs chacune, il y aura donc un capital de $250 \times 5 \times 10 = 12.500$ francs. — Les recettes de la première année seront de $1.25 \times 12.500 = 156$ fr. 50, plus 20 francs d'entrée, soit un total de

100

176 fr. 50. Si par malheur les pertes dépassaient ce chiffre, la Caisse rurale fondée à côté de la mutuelle ajouterait le surplus.

d'une mutuelle ne doivent pas se contenter de payer des primes ou de rembourser les pertes, mais ils doivent s'occuper de tout ce qui peut diminuer la mortalité, de l'hygiène, de la bonne tenue des étables, de la lutte contre la tuberculose qui fait subir chaque année des pertes énormes à l'agriculture et est en même temps un danger social puisqu'elle se transmet à l'homme par la viande et surtout par le lait ; dans de fréquentes réunions pendant les longues soirées d'hiver, les mutualistes devront étudier les meilleurs moyens d'améliorer et de sélectionner les vaches laitières, les meilleures méthodes de traite, de fabrication du beurre, etc., etc. Ils verront ensemble les avantages intellectuels et moraux des Mutuelles qui, bien organisées, sauront faire disparaître progressivement l'égoïsme et le remplaceront par la sympathie et la confiance entre cultivateurs.

Ainsi pourront être employées les réunions préparatoires à la création d'une Mutuelle-Bétail. Nos amis rencontreront sans doute, à cause de leur petit nombre, des difficultés d'ordre matériel, mais ces difficultés, loin de les abattre, stimuleront leur ardeur, et, s'ils sont toujours fidèles à leur idéal mutualiste et démocratique, ils feront œuvre viable et utile.

P. DUBOIS.

La Vie du Sillon en Bretagne

ILLE-ET-VILAINE

Fougères

Fougères est en train de devenir le premier centre d'Ille-et-Vilaine, par la vie, l'ardeur, l'enthousiasme, la propagande acharnée. Comme l'écrivent Hubert et Roussel les premiers froids les dégèlent, et leur communiquent une nouvelle vie. Les résultats sont merveilleux. Ils sont montés en un mois de 175 *Eveils* à 300, ils arrivent donc à égalité avec Rennes.

Mais ils dépassent Rennes par l'inlassable propagande qu'ils font tout autour de Fougères : Javené, Ernée, Saint-Brice en Cogles, Romagné, Louvigné, Lécousse, etc., les ont vus tour à tour, et partout le succès est superbe, les *Eveils* s'en vont à tire d'aile, les chansons du *Sillon* disparaissent par quantités invraisemblables, les Ajoncs se vendent comme des petits pains.

Je vous dis que c'est prodigieux. Il est vrai que la méthode est excellente :

Ils arrivent dans un petit bourg à la sortie des messes : vite on étale tout autour de soi les petites brochures tentatrices et G. Pinel ou Rouyer entonnent à pleins poumons les chansons du *Sillon*. L'effet est stupéfiant. Les paysans s'approchent de ces chanteurs ambulants d'un nouveau genre, on les entoure, on se bouscule pour mieux voir, et la chanson finie, c'est à qui achètera l'*Eveil*, une brochure ou une chanson ; littéralement on se les arrache !

C'est à ce point qu'à Romagné on les a priés avec instance de revenir chanter et vendre. Inutile de dire que l'invitation a été acceptée avec chaleur.

Il est vrai que tout cela ne va pas sans mal, Ernée est à vingt-deux kilomètres de Fougères, et, lorsqu'on a le matin vendu en ville, l'après-midi 44 kilomètres ça demande des jambes et de l'estomac.

Aussi le nombre de camelots a doublé : dimanche dernier 27 septembre, quatre nouveaux camelots partaient en campagne.

L'*Eveil* ne les absorbe pourtant pas complètement. L'« Ajonc » a eu de Fougères sa première commande. Elle était de 25. Huit jours après nouvelle lettre : nos « Ajoncs » sont vendus, nous en commandons 25 autres pour le mois prochain.

Allons ! qui suivra l'exemple de Fougères. Que chaque cercle envoie une commande et le tirage de l'« Ajonc » est du même coup doublé. D'ailleurs nous le laissons à 0 fr. 20 lorsqu'on en prend plus de 10. Donc il y a un boni pour le cercle. Double avantage !

LA COOPERATIVE. — Plusieurs se demandent s'ils pourront se procurer pour l'hiver, et même auparavant, des chaussures fabriquées à Fougères. Voici ce que nous leur répondrons :

Le voyageur de Fougères qui a fait une tournée dans l'Est, le Nord et la Haute Normandie, n'a pas encore parcouru la Bretagne. Avant son voyage, qui ne tardera pas, nous prions instamment nos camarades de demander aux commerçants de leurs localités respectives, qui sont leurs fournisseurs, s'ils consentiraient à prendre, ne fût-ce qu'à titre d'essai, des chaussures de la Coopérative (élégance et solidité absolument garanties). Au cas de réponses affirmatives qu'ils écrivent vite à « Chez Nous », rue Pinterie, 81, Fougères. (Voir l'annonce aux feuilles vertes). Notre voyageur saura ainsi par avance quelles sont les localités où il doit aller et les commerçants chez qui il a chance d'être bien accueilli. Il ne fera pas alors de déplacement coûteux, de démarche inutile, et les frais généraux seront diminués d'autant. Les camarades de Lille, Epinal, Le Havre, Rouen, etc., ont fait cette nécessaire propagande. S'il en est ainsi en Bretagne, le succès est assuré !

Saint-Grégoire

H. Chevalier, du *Sillon rennais*, allait le dimanche 20 septembre à Saint-Grégoire. Trente camarades, dont la moitié de jeunes filles, ont écouté et applaudi le programme du *Sillon*. Ce fut une causerie simple et charmante, toute émaillée de détails pratiques, de conseils précieux qui faisaient dire aux quelques parents qui se trouvaient là : « Si nous avions su que c'était ça le *Sillon*, nous n'aurions point empêché nos enfants d'y aller ». Tout est là, voyez-vous, camarades, rendre aimable notre mouvement. Les grands laïcs ne produisent pas grand-chose devant les cultivateurs, mais ces réunions intimes, où l'on sent vibrer les âmes et les cœurs sont un merveilleux moyen de propagande. Elle est toujours vraie la pensée de Pascal, et l'on

peut dire en changeant seulement un mot : Avant de prouver que le *Sillon* est vrai, faites d'abord désirer qu'il le soit.

Liffre

C'est aussi à un auditoire d'environ trente personnes que Douet parlait le dimanche 27 octobre. Auditoire très mêlé comme mentalité, et comme tendances, et qui pourtant écoute avec une sympathie marquée la très fraternelle causerie qui lui fut faite. Des faits, des exemples palpables, pas de phrases, pas de style, pas de littérature, voilà tout ce qui remplit cette réunion. Et c'était réconfortant de sentir ces cultivateurs énigmatiques et froids, ces ouvriers courbés sous le joug de la misère, s'enthousiasmer pour ces idées de justice et d'amour qui sont les idées du *Sillon*. Et lorsque notre ami leur dénonçant leur égoïsme, leurs jalousies fratricides, leurs envies réciproques, les invitait à laisser de côté l'égoïsme tueur d'idéal, c'était doux de les sentir à l'unisson, et de les entendre s'écrier à mi-voix : « Comme c'est vrai ce que vous dites là, et comme nous serions forts si tous nous nous aimions, au lieu de nous jalouser et de nous combattre sournoisement ».

Saint-Malo

Nous organisons des journées sillonnistes (voir les feuilles vertes pour le programme) qui seront, nous l'espérons, un succès. Que les camarades fassent un sacrifice pour y venir !

La région malouine et dinannaise s'endort, ces journées seront l'étincelle qui ranimera ce brasier autrefois si ardent, et que les cendres avaient petit à petit recouvert.

Plerguer

Bonne nouvelle ! Le camarade Lefort, libéré du service militaire, et trempé par cette vie saine de la caserne, se retrouve plein d'ardeur et plus conquérant que jamais. Il va jeter la vraie doctrine dans ce milieu de Dol qui jusqu'ici avait été si terriblement réfractaire à toute semence sillonniste.

De plus du Roure va jubiler, voici un nouveau centre de vente pour l'*Eveil*, car Lefort est un camelot passionné. Il y a de l'ouvrage à la campagne, et sous l'apparente indifférence, il se cache tant de solides qualités chez le paysan breton qu'il n'est pas besoin plus passionnante que de travailler dans ce milieu ; surtout lorsque comme Lefort on est soi-même cultivateur.

COTES-DU-NORD

Corseul

Dimanche 20 septembre j'organisai dans un café, au bourg de Saint-Michel-de-Plélan, une réunion sillonniste. Mais comme il est très difficile de faire parler le paysan, je choisis pour la circonstance un moyen encore peu employé je crois et qui a bien son originalité.

Après que les cultivateurs propriétaires eurent pris place autour des tables chargées de bolées, je leur posai les questions suivantes : Que pensez-vous de la mentalité du propriétaire, du fermier, du journalier ?

Pourquoi à chaque nouveau bail le laboureur en voit-il le prix augmenter ? Comment remédier à cet inconvénient ?

Que pensez-vous du syndicat ? A quelles conditions peut-il fonctionner ? Quel doit être son but, son rôle ? Que pensez-vous du commerçant : grainetier, épicier, quincailler ? Croyez-vous que par une organisation quelconque, le cultivateur pourrait se passer de cet intermédiaire ? Comment appelez-vous cette organisation ? A quelle condition pourra-t-elle réussir ?

Et toujours après chaque réponse des rudes laboureurs qui causaient et fumaient leurs pipes, je leur montrais que si une force morale ne les animait pas, ces œuvres serviraient seulement à les rendre encore plus bourgeois. C'est alors qu'il me fallut expliquer le mot bourgeois, ce qui ne fit pas l'affaire de certains qui considèrent leurs journaliers comme des êtres capables de fournir du travail au meilleur marché possible.

Enfin, violemment pris à partie, je me vis forcé de terminer cette causerie de 55 minutes. Et le *Sillon* fut applaudi malgré les injures et les gestes de quelques disciples de Bacchus, incapables, ceux-là, de se syndiquer, incapables de diriger la République, puisqu'eux-mêmes ne pouvaient se conduire.

Après la réunion, M. Hamon, maire, m'assura qu'à la prochaine réunion il ferait venir les gendarmes. C'est qu'en effet cela avait été chaud et loin de nuire au *Sillon*, ces braves gendarmes eussent mis un peu de calme dans cette réunion, sorte de cercle d'études improvisé.

Stanislas MÉNARD.

La Chèze

Nos camarades grandissent chaque jour en influence, parce que chaque jour ils se dépensent et travaillent davantage pour les autres. Jan ne se contente plus de vendre l'*Eveil*, de faire la propagande personnelle, il a voulu que le *Sillon* fit à la Chèze une œuvre durable, sérieuse, qui permit de mettre en pratique nos idées démocratiques.

Voilà pourquoi il est en train d'étudier le maniement et les possibilités d'une Mutuelle-Incendie. Les premières bases en sont jetées et si quelques cultivateurs intelligents secondent notre ami, il aura donné à tout un petit pays la meilleure leçon de dévouement et le plus bel exemple de travail démocratique.

MORBIHAN

Vannes

Un long cri de douleur nous arrive de Vannes : un de nos meilleurs camarades : Alphonse Charton, vient de mourir.

Tout jeune (il avait dix-huit ans), il n'a connu de cette vie que la souffrance et la maladie. Et pourtant, malgré la douleur, malgré l'abattement, malgré le mal il fut le plus ardent, le meilleur, le plus grand.

Jusqu'à ce que les forces ne vinssent à complètement lui faire défaut, il voulut quand même vendre l'*Eveil* et venir au cercle, et animer de son reste de vie, la vie de tous les autres camarades. Et lorsque il se vit retenu sur le lit, qui devait être un lit de mort, il n'abandonna point encore le travail de formation qu'il avait entrepris.

Oh ! ces séances de cercle d'études dans cette chambre de malade, ce silence ému que ne trouble même plus tant elle est faible, la voix de cet agonisant ; ces recommandations plus pressantes car c'est un mourant qui les fait, ces promesses plus graves, car c'est dans l'éternité qu'il nous en sera demandé compte ; cette mort enfin, si douce, si calme, si noblement offerte pour le *Sillon*, pour notre cause, quelle parole humaine les peindra jamais !..

Et comment Dieu ne nous bénirait-il pas, et comment le *Sillon* ne grandirait-il pas puisque presque chaque jour sur tous les coins de France, graves, jeunes, purs, aimants, des martyrs s'en vont là-haut prier pour nous !

Sauzon

Nos camarades de Sauzon nous écrivent pour protester contre quelques lignes parues dans le dernier numéro de l'« Ajonc » et qui disaient : « ... Il suffit que quelques anticléricaux aient souri, haussé les épaules ou crié : « A bas le *Sillon* » pour que les camarades de Sauzon croient tout perdu... »

« Nous nous demandons vraiment, écrit le camarade Guillaume, si l'on nous prend pour des gosses qui ont peur de leur ombre ou pour des sillonnistes ? »

Nous avons dit, redit, et nous le répétons encore : ce ne sont pas les cris de haine ou de rage qui font du mal à aucun mouvement ; nous croyons avec tous les Sillonnistes que ces cris échappés de la bouche d'adversaires ressemblaient à ces cris d'enfants qui se contentent de pleurer quand leurs parents leur refusent des jouets ou des friandises. Nous croyons que ces cris font plutôt du bien que du mal au *Sillon* car le public voit de quel côté sont les hommes forts voulant travailler avec énergie à la propagande de leur idéal démocratique.

Et alors nous sourions quand nous entendons quelques-uns de nos adversaires qui ne trouvent que ces mots pour répondre à notre argument solide : A bas le *Sillon* ..

Nous avons vu ces gens à Belle-Ile, ils ne nous font pas peur, ils nous font pitié.

Sarzeau

Isidore Carel, auquel on prédisait qu'en passant par le collège, il abandonnerait ses idées sillonnistes. « au contraire, sur les bancs de l'école, fait provision d'énergie et de courage pour travailler ferme son pays de Sarzeau pendant les vacances dernières. Il a d'abord organisé la vente de l'*Eveil* qui a atteint pendant trois semaines le

chiffre de 25 à 30 numéros. Mais il paraît que les réactionnaires se sont émus et que leur fureur se répandant sans doute en calomnies à l'adresse de notre camarade et du *Sillon*, fit brusquement tomber la vente à 5 *Eveils*.

Mais Carel ne perd pas confiance ; il insiste auprès de ses clients avec politesse, amabilité, refusant les mauvais jugements répandus, et donnant ainsi le plus beau démenti à ceux qui blâment les catholiques démocrates assoiffés d'apostolat !

FINISTERE

Audierne

En arrivant à Audierne, mon intention première était de travailler surtout le Cap, soit toute la campagne voisine. Je jugeais qu'avant de nous « lancer » publiquement à Audierne, une pénétration plus intime était nécessaire, plus long devait être le labeur individuel. En effet, les mœurs de réunion publique étaient déplorables. Par deux fois, j'avais essayé de prendre la parole, et par deux fois, je sortais de la salle de réunion les habits en lambeaux... Le point essentiel était donc de conquérir le droit à la parole publique.

Je cherchais l'occasion depuis longtemps, quand les socialistes me l'offrirent. Le dimanche 30 août le citoyen Cachin, délégué permanent du parti socialiste, parlait à Audierne. Les réunions socialistes sont, en général, fort peu suivies. Mon plan était bien simple : me faire entendre en ces réunions de 80 à 100 personnes, intéresser l'auditoire, et, par ce moyen, obtenir la parole devant des auditoires de 450 à 500 personnes, ce qui est ici un maximum...

Je contredis donc Cachin, m'attendant à quelque peu de chahut. Pas un mot. J'attribue cela au petit nombre d'auditeurs, et je contredis trois quarts d'heure... Ça ne fait pas l'affaire des socialistes, qui pour me « démolir » font venir quelqu'un de Brest, le citoyen Goïc.

Sans attendre ma réponse, ces messieurs annoncent ma contradiction et m'apprennent « dans la salle » que le sujet était : « La moralité du socialisme ». Ceci n'était, en réalité, que le titre, car le sujet fut : l'immoralité du christianisme et.. du « *Sillon* », par conséquent, disait Goïc.

Une salle de deux cents personnes. Quelques cris vite réprimés par l'élément intelligent qui se passionne pour la discussion : celle-ci se poursuit de 2 heures à 5 heures un quart. On jugera mieux de l'impression que fit sur l'auditoire le citoyen Goïc, quand j'aurai remarqué qu'il y eût des gens qui nous dirent très sérieusement que Goïc était payé par le *Sillon* pour faire valoir la supériorité de nos doctrines...

Cependant l'auditoire s'était intéressé à la discussion. Il était curieux de connaître plus intimement le *Sillon*. Aussi, nous décidâmes d'organiser le dimanche 27 septembre une conférence publique sur : « Le *Sillon* et la Démocratie ». Les socialistes avaient promis un contradicteur qui ne vint d'ailleurs pas... Devant un auditoire de 500 personnes, les plus grandes réunions dans ce pays n'en comptent pas plus, et ceci prouve bien l'importance que prenaient nos doctrines.

j'exposai dans un calme absolu, durant une heure et demie, notre idéal démocratique.

Notre premier but, le droit à la parole en réunion publique, est donc pleinement atteint.

Voici, dès lors, exactement, la situation du *Sillon* à Audierne.

A droite, certaines gens, qui connaissent notre catholicisme, nous témoignent une certaine sympathie.

A gauche, les socialistes, rageurs, emploieront tous les moyens pour se débarrasser de nous. Quant aux radicaux ils n'en reviennent pas !

— Comment ! les Sillonistes qui sont des calotins, peuvent faire des réunions à Audierne ! Où donc sont les « chahuts » d'autan ?

Au premier plan, il n'y a donc que le *Sillon* et le socialisme à l'heure actuelle. Il est bien évident que, de toutes nos conférences, fort peu de gens ont retenu quelque chose... Aussi allons-nous faire une pénétration plus intime, en organisant sous peu, des conférences privées, ou plutôt des causeries amicales de 15 à 20 auditeurs.

Je continue dimanche ma tournée dans les localités environnantes. Le Congrès de Saint-Ugen se prépare très activement pour le 18 octobre ; de plus en plus l'on parle du « Pardon » du *Sillon*.

Jean JADE.

POUR PARAÎTRE LE 18 OCTOBRE.

L'HOLOCAUSTE

Drame en 3 actes de Jean JADE

très utile pour la propagande — soit par la représentation, soit par la lecture. Nous en reparlerons.

Nous prions instamment ceux de nos lecteurs dont l'abonnement expire avec ce numéro de l'*Ajanc* de nous envoyer avant huit jours le montant de leur réabonnement. *Nous serions si heureux de ne faire traite sur personne.*

Inutile de rappeler à nos chers abonnés qu'ils ont toujours le devoir d'écrire au rédacteur et d'envoyer à l'administrateur les noms de nouveaux abonnés à notre chère Revue régionale. Il y a de sensibles progrès pendant ce mois, nous le reconnaissons avec joie. Merci et à l'œuvre !

Nous possédons des tracts populaires intéressants au point de vue apologétique : Exemple : Ce que l'Eglise a fait pour l'instruction du peuple (0.30) ; condamnation de Galilée (0.20) ; l'Inquisition (0.20) ; la Saint-Barthélemy (0.20) ; qui a brûlé Jeanne d'Arc (0.20) ; l'Existence de Dieu (0.20). Je les annonce franco l'unité.

P. CONSTANT, Administrateur.

Cette revue est composée par des ouvriers syndiqués.

Imp. Bretonne.
38 rue du Pré-Botté, Rennes

Le Gérant : M. LEBRETON.



Viennent de paraître :

Nouvelle édition

MARC SANGNIER

Comment Jacques Mercœur rencontra Dieu

Une plaquette de 24 pages. Prix : 0 fr. 05 ; franco 0 fr. 10.

A la prière d'un grand nombre de nos amis, nous avons fait un tirage à part de ce chapitre de l'*Esprit démocratique*. Beaucoup d'entre nous, reconnaissant dans ces pages très simples leur propre histoire, ont rencontré Dieu sur le même chemin que Jacques Mercœur. Ils ont souhaité que l'histoire, qui les avait émus et peut-être gagnés à la Cause, fut connue de beaucoup d'autres. Voilà pourquoi nous publions ce petit tract de propagande, sous un format très commode, à un prix qui ne saurait rebuter les plus pauvres.

Un premier tirage de 8.000 ex. ayant été rapidement épuisé, nous faisons paraître une nouvelle édition de ce tract.

" VALMY "

Dessin de Willette

Belle reproduction, tirage en bistre sur papier de luxe

Prix : 0 fr. 25 — Franco : 0 fr. 30

Bulletin d'Action et de Propagande

Au début de sa troisième année, le *Bulletin d'action et de propagande* modifie son titre, pour bien indiquer qu'il se consacrera désormais non plus à la propagande du *Sillon* proprement dit, ni à celle de *l'Eveil démocratique* hebdomadaire, mais à la préparation du journal quotidien (qui prendra probablement pour titre : « La Démocratie »).

Ce n'est pas, en effet, une affaire négligeable que de lancer un quotidien et ce n'est pas s'y prendre trop tôt que d'y penser un an à l'avance.

D'abord se posent des problèmes d'organisation intérieure auxquels nous entendons donner la solution la plus démocratique, et, par cela même, la plus originale en un temps qui est celui de la tyrannie bourgeoise.

Puis, problèmes financiers. Comment vivre sans ressources équivoques? Quelle publicité est permise? Comment trouver l'argent du lancement?

Enfin, des problèmes de propagande. Comment atteindre le grand public? Quel système de vente adopter? Oserons-nous nous passer des dépositaires?... etc...

Le *Bulletin d'action et de propagande* étudiera tous ces problèmes, poussera, suivant sa coutume, nos camarades à une action énergique et pratique, s'acharnera en particulier au succès de la souscription, première condition pour que le journal paraisse.

Le *Bulletin d'action et de propagande* est donc indispensable à tous les groupes de *Sillon*, aux camarades isolés dans leur région ou dans leur ville, à tous ceux enfin qui ont la volonté de travailler et demandent seulement qu'on les encourage, qu'on les aide et qu'on les guide.

Le *Bulletin d'action et de propagande* paraît le 5 de chaque mois.

ABONNEMENTS D'UN AN : PRIX : 3 fr. 50.

Le numéro : 0 fr. 30.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 34, BOULEVARD RASPAIL, PARIS, 7^e.

L'AJONC

ORGANE DU " SILLON " EN BRETAGNE

*Il faut aller au Vrai
avec toute son âme.*

QUESTIONS RURALES

Soyons des " supériorités "

Le but du *Sillon* est la formation d'une élite : cette élite doit se distinguer tant au point de vue moral qu'au point de vue professionnel. Car il est à remarquer que d'ordinaire la supériorité morale n'est estimée que si elle se double et s'illustre en quelque sorte d'une supériorité professionnelle indiscutable. Et si cette vérité est incontestable dans tous les milieux, elle s'affirme avec plus de force dans les milieux ruraux.

La meilleure manière d'obtenir à la campagne une influence profonde, c'est de s'imposer comme un homme professionnellement supérieur. Et du jour où un homme s'est fait reconnaître comme tel, et par le spectacle des résultats qu'il obtient a fait bénéficier ses voisins du profit de ses expériences, il acquiert, faite d'admiration jalouse et muette, une autorité contre laquelle les dents les plus aiguës s'useront.

Soyez un cultivateur dont les récoltes soient remarquées parmi toutes les autres, dont les troupeaux soient admirés à la dérobée sur le chemin ou au pâturage, dont les méthodes culturales, toujours en

quête de progrès, soient épiées et imitées, et vous n'aurez plus à vous faire pardonner d'être du *Sillon* ni d'aller à la messe, on n'accusera plus d'imbécillité votre vertu, ni d'hypocrisie votre dévouement. On écouterait même volontiers les raisons que vous avez d'être chrétien, pour s'en faire à soi-même des raisons de l'être à son tour.

Nécessité donc pour les sillonnistes ruraux, s'ils veulent utilement servir la cause qui leur est chère, s'ils veulent devenir cette élite dont la constitution est le seul but de leur groupement, de s'enquérir de la science agricole, de l'étudier, de pratiquer quelques expériences, afin de connaître sa terre, et l'emploi des engrais si divers que le commerce propose à l'agriculture.

A cela je vois de multiples avantages dont le premier serait d'occuper l'intelligence. L'esprit du rural, enfermé dans les limites d'un horizon où les idées sont plutôt rares, risque de tourner à vide (en conseillant à certains jeunes gens de ne plus s'occuper l'esprit de pensées obscènes, j'ai eu parfois l'impression de leur enlever la seule suite d'idées imaginables pour eux). En leur enlevant cet objet il aurait fallu que j'en substituasse un autre pour qu'ils ne fussent pas tentés d'y revenir. Hélas ! et je n'en voyais guère qui fussent absorbants.

L'agriculture, lorsqu'elle ne sera plus ce métier machinal, qui vous fait pousser le même outil de la même façon pendant des saisons entières, sans que l'esprit ait presque à intervenir, lorsqu'elle sera une méthode raisonnée destinée à faire accomplir aux produits de la ferme une évolution, dont l'esprit pourra suivre toutes les phases, l'agriculture demandera une consommation considérable de forces intellectuelles. L'esprit sera sans cesse occupé à observer pour promouvoir ou remédier ; à rechercher, à imaginer, à combiner, à répandre ses expériences sur nouvelles bases jusqu'à réussite.

Le second avantage que je vois à l'étude de l'agriculture par les groupes ruraux, quoique d'apparence plutôt individualiste, a lui-même une très grande partie sociale ; c'est celui de faire de bonnes affaires, c'est celui de réaliser de larges et honnêtes bénéfices. L'admiration du paysan, dont je parlais en commençant, ne va en définitive qu'à celui, non pas qui fait de l'agriculture de fantaisie, et produit de belles récoltes à perte, mais qui s'enrichit le plus en cultivant bien.

Or personne n'ignore qu'il nous reste en Bretagne d'énormes progrès à réaliser pour tirer de notre terre ce qu'elle est apte à rendre. Quand on compare notre agriculture à celle de la Beauce et de la Picardie des Flandres, on reste rêveurs devant les différences que l'on constate dans les rendements, et de même devant les écarts de bien-être qui sépare ces deux parties de la France. Or nous avons beaucoup de terres en Bretagne qui valent celles du Nord. Il ne faudrait qu'employer les méthodes qui y sont pratiquées pour nous amener au même degré de fertilité, et dès lors nous procurer la richesse de ces contrées. Pourquoi les sillonnistes ruraux ne feraient-ils pas un effort pour connaître ces méthodes, les pratiquer et les vulgariser ?

Déjà l'effort est commencé pourrait-on dire, et je suis trop heureux de donner connaissance aux lecteurs de l'*Ajonc* des résultats obtenus par un sillonniste de Langoat ; M. Le Grand nous donne une expérience qu'il a faite sur la culture du blé.

M. Le Grand possède trois parcelles de terrain d'une contenance totale de 36 ares. Ce terrain très fertile, et riche de fumures anciennes, puisqu'il recevait tous les deux ans de fortes charges de fumier, n'avait pas porté de blé depuis plus de 20 ans et était utilisé pour des cultures maraîchères. Voulant y cultiver du blé, son propriétaire se dit qu'il ne pouvait y semer le blé du pays qui, n'étant pas accoutumé à subir des conditions de fertilité semblables, aurait versé avant l'épiage et dès lors n'aurait donné aucun produit.

Il s'adressa donc à une variété nouvelle très puissante, et dont on annonçait le rendement incroyable de 4.500 kil. à l'hectare. Le blé fut semé le 18 décembre 1907 dans les trois parcelles de 12 ares chacune. Les trois parcelles se comportèrent différemment à l'hiver, l'une ayant très belle apparence, les autres paraissant plutôt clairsemées. La plus belle parcelle versa 15 jours avant maturation, les deux autres purent rester debout. Le tallage fut moyen, l'épiage très bon.

Voici quel a été le rendement obtenu :

1485 kil. graine de choix pour semence.

110 kil. petits grains pour la boulangerie.

65 kil. déchets et grains plus ou moins brisés.

Soit en tout 1.660 kil. dans 36 ares, ce qui donne un rendement de 4.611 kil. à l'hectare.

Sait-on que ces résultats sont de tous points admirables ? Tout d'abord les rendements de 4.600 kil. à l'hectare peuvent être considérés comme absolument exceptionnels. Il m'a été donné de contempler ce froment sur pied au moment de la floraison, et je ne me souviens pas avoir vu champ de blé qui m'ait laissé une impression si favorable.

Et l'expérience est d'autant plus précieuse que, si l'on se fut contenté de semer routinièrement le grain ordinaire du pays, on n'eût presque certainement rien récolté, la verse devant se produire avant l'épiage ou du moins avant la floraison. En agissant, au contraire, de la façon qui vient d'être dite, on a fait rapporter à sa terre un produit d'une valeur très élevée.

Il faut certes considérer qu'on a dû payer le grain de semence importé jusque du Nord un prix sensiblement plus considérable que si l'on se fut adressé aux espèces indigènes. Mais il ne faut pas oublier non plus que le grain récolté et vendu comme semence fait prime, et se vend à meilleur compte que le froment ordinaire.

Tous comptes faits c'est donc une excellente opération dont je félicite beaucoup M. Le Grand d'avoir bien voulu me communiquer les résultats. L'opération s'est en effet soldée par un bénéfice net important que l'on a encaissé, il s'est soldé en plus par un gain social considérable, tant pour le pays environnant qui profitera de cette heureuse initiative, que pour le *Sillon* lui-même qui bénéficiera dans l'estime

générale d'une partie de la considération qu'un de ses camarades s'est si légitimement acquise.

Nombreuses et indéfiniment variées sont les expériences de cette nature qui, tout en laissant un honnête bénéfice dans la main de ceux qui oseront en être les initiateurs, sont en même temps capables de leur attirer à la longue une inappréciable considération. Il est indispensable que les Sillonnistes soient à la tête de tous les progrès, plus indispensable peut-être qu'ils soient parmi nous à la tête du progrès agricole. Telle est la raison qui m'a fait penser que quelques chroniques agricoles dirigées en ce sens seraient appréciées des lecteurs de l'*Ajonc*. Si quelqu'un pouvait avoir un avis à ce sujet il me ferait le plus sensible plaisir en me le communiquant.

J. GRINDORGE.

LES MIRACLES DE LA VOLONTÉ

A propos du journal quotidien de la Démocratie

Nous n'en sommes plus à discuter si nous voulons avoir un grand journal quotidien de la démocratie.

Nous le voulons. C'est entendu.

Vouloir ? nos amis ont-ils bien nettement conscience de ce que ce simple mot suppose d'énergie, de passion, de ténacité ?

Voyez l'homme qui *veut* « réussir ». Tous les actes de sa vie — même les plus insignifiants — s'orienteront comme d'eux-mêmes dans le même sens ; toutes les puissances de son cerveau se concentreront sur le même objet ; et même tous ceux qui l'entourent ne l'intéresseront que dans la mesure où ils peuvent servir son ambition.

Souvent, cet homme est méprisable, c'est vrai. Misérable est son but ; misérables, ses moyens. Mais, enfin, cet homme *veut* : et *voulant* vraiment, il a bien des chances de « réussir ».

La *volonté* a fait de cet homme, quelquefois très médiocre au point de vue de l'intelligence, une force et comme une espèce de génie. Miracle de la volonté !

Parce que nos amis poursuivent un but idéal et noble, parce qu'ils sont résolus à ne recourir qu'aux moyens légitimes, serait-il vrai qu'ils dussent être nécessairement, fatalement, moins adroits, moins ingénieux, moins passionnés, moins forts ?

Nous n'osons même pas le supposer.

Les gens du monde sont *arrivistes* pour eux-mêmes. Que les sillonnistes soient *arrivistes* pour la Cause !

Justement, le journal quotidien, d'une façon aussi pratique qu'opportune, leur en fournit l'occasion.

Le problème est aussi simple dans son énoncé que complexe et divers dans sa solution : il faut encore trouver 200.000 francs.

Mais voici une « donnée » qui vient singulièrement simplifier le problème pour notre région.

Marc Sangnier nous annonce qu'un camarade du *Sillon central* est tout prêt à faire une tournée en Bretagne et à quêter de porte en porte pour le journal quotidien.

Tout d'abord, préparons donc la besogne de ce camarade.

A Rennes, voici comment nous procédons :

1° Nous établissons dès maintenant une liste des personnes susceptibles d'être personnellement visitées avec profit par le quêteur silloniste ; je veux dire des personnes capables de « dons généreux ».

2° Profitant du passage de notre camarade parisien, nous organiserons une réunion sur le journal quotidien avec quête à la sortie, et nous y convoquerons le plus grand nombre possible d'auditeurs susceptibles de s'intéresser, même pour une petite somme seulement, à la fondation du Quotidien.

Ce plan de travail, qui nous paraît très bien convenir pour Rennes, serait peut-être inapplicable ailleurs. Nous ne le signalons ici qu'à titre d'indication.

Aussi bien, remarquons-nous, il y a un instant, que la solution du problème est très diverse.

Que nos amis fassent donc des prodiges d'ingéniosité !

Ils le feront, *s'ils veulent*.

S'ils veulent, ils feront même des actes d'héroïsme.

Vouloir — nous ne saurions nous lasser de le répéter — tout est là.

Quiconque ne sait pas vouloir est un mauvais ouvrier.

Quiconque connaît son devoir et n'agit pas est un traître.

Quiconque connaît son devoir et sait y conformer sa vie est un homme.

Et n'est-il pas vrai que la première qualité du silloniste, c'est d'être un homme ?

LEROY-DEBASAN.

AUX LABOUREURS

Nous avons la joie de faire connaître aux cultivateurs qui ne sont pas routiniers, qui travaillent à l'amélioration de leur profession, qui s'instruisent, l'apparition d'une brochure utile, très utile sur l'*Alimentation rationnelle du Bétail, parue à l'Action Populaire* Reims (1). Cette brochure est l'œuvre de notre ami, M. Geffriaud l'auteur si connu et si apprécié dans notre Bretagne rurale, par ses travaux et ses conférences agricoles.

(1) En vente au *Sillon Rennais*, 0 fr. 30 franco.

Les Idées marchent

Il est curieux et divertissant de suivre les palinodies du Parti unifié et de voir avec quelle aisance désinvolte les plus autorisés de ses représentants préconisent ce qu'hier ils stigmatisaient.

C'est qu'on peut échafauder des règles magnifiques, pour y conformer la marche des sociétés humaines ; on peut imaginer les plus ingénieux, les plus séduisants systèmes, si l'on ne tient pas compte des vivantes réalités, un jour vient où l'on se heurte immanquablement aux assauts répétés de l'expérience qui finit toujours par renverser et anéantir les hypothèses les plus laborieusement édifiées ; car « il est une force, disait M. Lagardelle, à laquelle on ne résiste pas, c'est la vie ! »

Les socialistes plus encore que les autres devraient commencer à s'en apercevoir, depuis le temps qu'avec une persévérance continue, pour rappeler une boutade du Père Cousin, « ils se laissent défaire par la vie ».

On n'a pas oublié la naïveté audacieuse et puérile de Jules Guesde qui s'écriait au cours de sa controverse avec Marc Sangnier à Roubaix : « Il ne faudra pas 19 siècles, ni même un siècle pour transformer la société ; demain, dans huit jours, la transformation peut être faite, sans révolution, sans ruisseaux de sang. Ce sera le communisme, comme dans ces premières communautés chrétiennes dans lesquelles, dit l'apôtre Paul, dans une de ses épîtres, les fidèles apportaient leurs biens. »

C'était alors, le langage officiel du parti ; des clameurs indignées s'élevaient des rangs socialistes, lorsque Marc Sangnier s'en venait répliquer : « Je crois, quant à moi, qu'il ne suffit pas de vouloir faire la Révolution mais qu'il faut être capable de la faire, et je crois, camarades, — nous ne sommes pas ici pour nous faire des compliments — que les milieux ouvriers et en particulier, ceux que je connais, ne sont pas encore capables de remplacer le patronat. »

O, suave ironie des choses !, depuis, les clameurs se sont tues et ce que nous disions alors, s'est imposé par sa justesse, jusqu'à venir prendre place dans la déclaration même du Parti socialiste, adoptée au congrès de Toulouse, à l'unanimité moins une voix.

Et ce pauvre M. Jaurès qui, dans la controverse pénible avec M. Clémenceau le 14 juin 1906 disait à la tribune de la Chambre des députés : « Dès maintenant, vous pouvez si vous le voulez, en finir avec le régime des classes, avec l'exploitation du travail par le capital et de l'homme par l'homme, dès maintenant, vous pouvez appliquer à toute propriété capitaliste, la loi qui est dans vos codes, la loi d'expropriation pour cause d'utilité publique, moyennant une juste et préalable indemnité » a été celui assurément qui trouva le plus d'éloquence pour brûler avec éclat ce qu'il adorait alors.

« Nous n'avons pas l'enfantillage, disait-il dans un discours de Toulouse, de croire que l'insurrection changera la forme capitaliste, si elle n'est pas précédée d'un mouvement d'éducation préparant par l'organisation syndicale et coopérative le Proletariat à être maître de ses destinées. Il est impossible que la Révolution Sociale soit le résultat d'un simple coup de la majorité, si elle n'est en même temps accompagnée d'une période d'organisation. »

Quant à nous, nous avons raison de nous réjouir en prenant courage et confiance, car c'est une des conceptions qui nous sont le plus chères et pour lesquelles nous avons combattu avec le plus d'ardeur, que la vie, dans son impitoyable logique, vient de faire triompher dans l'un des milieux qu'on aurait pu lui croire le plus opiniâtrement rebelle.

J. POULHAZAN.

ÉDUCATION ÉCONOMIQUE

1) Les traites envoyées cette fois-ci pour les réabonnements à l'Ajanc ont été moins nombreuses qu'autrefois. Sur 56 abonnés dont l'échéance arrivait en Octobre, 21 ont renouvelé, sans attendre la traite. C'est un progrès.

* *

2) Je viens d'envoyer 26 traites : elles ont coûté à notre administration six francs de timbres, et si plusieurs de ces traites revenaient impayées il me faudrait encore donner 0 fr. 10 pour chacune au facteur. — Les 26 traites vont coûter aux abonnés 13 francs. Ne trouvez-vous pas, chers lecteurs, qu'il serait facile d'économiser ces dépenses inutiles ? Je fais appel à la conscience de nos abonnés de Janvier : ils sont 88 dont l'abonnement expirera à cette date. S'ils ont de la mémoire et l'esprit d'économie, ils épargneront à l'administrateur la dépense de 22 francs ; et à eux-mêmes, celle de 44 francs. Qu'ils se souviennent !

* *

3) Une bonne nouvelle. L'administrateur jubile et il veut faire partager sa joie aux lecteurs de l'Ajanc. Il vient d'enregistrer son 18^e nouvel abonnement, série d'Octobre et il n'a biffé qu'un refusé. Courage aux propagandistes !

P. CONSTANT, administrateur.

P.-S. — Nous avons vendu en Bretagne, le mois d'octobre, 3.125 Eveils. Nous vendrons bien 5.000 Almanachs, si nous nous débrouillons, comme il faut. L'almanach est un merveilleux instrument de conquête : surtout celui de 1909. En vente au Sillon Rennais, 0 fr. 60 franco.

CIDRE ET DÉMOCRATIE

Si nous voulons avoir une action sur nos contemporains, il importe que nous apportions des solutions démocratiques, toutes les fois que nous le pouvons, aux problèmes qui les passionnent. Nous ne devons pas oublier que là est la meilleure méthode d'action.

Les agriculteurs sont surtout impressionnés par le côté économique des questions : c'est en les suivant sur ce terrain que nos camarades de la campagne les rencontreront et pourront agir sur leur mentalité avec le plus de succès.

Parmi les questions économiques à l'ordre du jour dans les milieux ruraux bretons, prend place en première ligne la production du cidre : La pomme est et sera de plus en plus une des grandes sources de richesse pour toute notre province : nos paysans s'en rendent bien compte. Nous avons en France, et en Bretagne surtout, des pommes de premier ordre pour la fabrication du cidre. Pourquoi l'emploi de cette boisson ne se généralise-t-il pas en dehors des pays de production ? C'est que le progrès n'a pas accompli son œuvre dans la cidrerie, alors que les perfectionnements se sont rapidement multipliés en viticulture, en brasserie, en distillerie. La malpropreté dans la fabrication, les tarifs de transport du cidre et des pommes, la pénurie du matériel des chemins de fer, le retard apporté dans les expéditions, la mauvaise qualité du produit livré, son hétérogénéité, tout contribue à maintenir l'industrie cidrière dans un état lamentable, qui lui fait subir en ce moment une crise dont on n'entrevoit pas une issue rapide. Ajoutons à cela que le cidre est une boisson beaucoup plus délicate à préparer et à conserver que toutes les autres boissons hygiéniques, qu'il doit lutter contre les drogues inférieures vendues sous son nom, que la production des pommes varie d'une année à l'autre dans des proportions supérieures à celles du raisin, que les efforts des savants et les faveurs du pouvoir public se sont concentrés sur la viticulture, etc...

Mais le grand ennemi du cidre est l'inconstance de son goût et de sa composition. Si le cidre avait ses crus caractérisés par un bouquet spécial, comme le vin a les siens, sa consommation augmenterait dans des proportions fantastiques ; mais le nombre de variétés de pommes est si grand pour chaque localité, les précautions prises dans la fabrication si primitives, que dans un même cellier de paysan, il y a souvent autant de cidres que de barriques ; et cela est également vrai pour les cidreries industrielles qui se fournissent forcément en pommes d'innombrables variétés en mélange. Dans les vins renommés n'entrent que 2, 3 ou 4 cépages différents appropriés exactement aux lieux de production. Pour le cidre il en est de même : dans chaque canton existent quelques variétés parfaitement adaptées

à la région, qui permettraient de créer des réputations locales, puisqu'il est absolument reconnu que le cidre est d'autant meilleur que le nombre des variétés de pommes y rentrant est plus faible. Ce sont ces variétés qu'il faudrait déterminer, et qui, par une élimination successive devraient remplacer toutes les autres. Dans l'arrondissement de Quimperlé, par exemple, la variété Kermerrien, vigoureuse et fertile, donne brassée seule, un cidre excellent : de nombreux amateurs achètent tous les ans uniquement de cette pomme, font leur cidre eux-mêmes, et réalisent ainsi en petit ce que nous devrions faire en grand, car il est évident que si la situation actuelle se prolonge, le commerce d'exportation du cidre ou des pommes ne pourra que végéter.

Ce trop rapide aperçu permettra à nos camarades de se rendre compte de l'amplitude du champ d'action qui leur est ouvert : ils peuvent immédiatement comprendre l'importance et la difficulté de la tâche, son opportunité et le rôle qu'ils peuvent jouer dans l'avenir de la cidrerie : toutes les réformes qui s'imposent demanderont un grand esprit de solidarité chez les producteurs ; la coopération en particulier est destinée à résoudre la plupart des difficultés que nous venons de signaler, et qui ne se solutionneront que par le développement des vertus démocratiques dans les milieux ruraux. Nos amis paysans ne doivent-ils pas saisir au vol cette excellente occasion de prendre contact avec les cultivateurs de leur région, et de leur faire comprendre et aimer un idéal. Pour les aider et les conseiller, ils peuvent compter sur le concours de leurs camarades.

H. LENOIR, ingénieur-agronome.

UN SERF

Ce jour-là il faisait beau temps, quoiqu'un peu froid, et les feuilles tombaient dru sur la route de gel couverte, lorsque, près d'une croix je rencontrais François chargé d'un panier d'où sortaient quelques crêtes rouges : des coqs fléchois aux babines presque tricolores.

Entre nous deux la conversation suivante s'engagea :

— Eh bien, François, l'Ajonc t'intéresse-t-il ? Tu sais qu'il se propose d'accroître non seulement le bien-être du cultivateur, mais aussi et surtout sa vie intellectuelle et morale.

— Ah ! dame, monsieur ; je ne comprends pas grand chose à votre revue ; seulement mon gars aîné étudie sérieusement, ce qui ne plaît pas à notre bourgeois, vous savez bien, le grand type maigre qui raconte de si drôles d'histoires sur le Sillon et le Gouvernement.

L'été il habite Dinard, la Côte d'émeraude, comme il dit en fumant

sa grosse pipe jaune, dans une jolie petite villa qu'il dénomme avec prétention du titre de villa Plaisir.

L'hiver il se retire en son vieux manoir de Montafiland et là il chasse le lièvre, la bécasse et quelques rares hérons qui osent s'aventurer dans les eaux calmes de son vaste étang.

— C'est sans doute un excellent bourgeois, ton propriétaire ?

— Je ne puis vous le dire ; tout ce que je sais, c'est qu'il n'est pas généreux à l'égard de son nombreux personnel qu'il paie un franc par jour.

— Mais ils sont nourris, au moins, ses employés ?

— Nourris... Vous riez par exemple !!! Bien mieux que ça.

Et François posant son panier à terre me conta l'histoire invraisemblable que voici :

« L'année dernière, à pareille époque je fus demander à notre maître, ou plutôt je lui fis comprendre qu'il était nécessaire, indispensable d'avoir une ouverture plus grande à notre cuisine. La maison était mal éclairée et par l'étroite fenêtre, tout juste si note gars, en plein jour, pouvait lire les nombreuses lettres qu'il reçoit de Paris — du « Central », dit-il. La chose allait se faire sans difficultés, lorsque note bourgeoise intervint. Vous savez celle-là qui fait marcher la conférence de Saint Vincent de Paul. Après avoir réfléchi et réfléchi, elle me dit : « Nous voulons bien vous agrandir votre fenêtre, mais à une condition, c'est que l'année prochaine, vous nous procuriez douze poulets prêts à manger, gros, gras et parfaitement gavés.

— Et tu vas de ce pas ?

— Chez notre maître lui porter ces beaux fléchois que vous voyez, prix de l'éclairage de notre ferme.

— Mais, hasardai-je, les syndicats pourraient peut-être empêcher cette exploitation. Ils sont votre force à vous les petits et les pauvres.

— Syndicats, ah ben oui ! allez donc y causer aux fermiers. Chacun pour soi.

— Et cependant c'est la tâche du « Sillon », de l'« Ajonc », du « Central ». C'est par là qu'il faut marcher.

— Mon gars dit la même chose que vous ; mais en même temps il parle de dévouement, de sacrifice, de force dynamique. Ça peut être épatant, seulement j'aimerais ben mieux n'avoir pas de poulets à porter à notre député.

— Mon pauvre François, se plaindre ne sert à rien. Ce qu'il faut, c'est agir. Allons, aie donc la volonté de te conduire en homme libre, n'as-tu pas honte d'avoir ainsi une âme de serf !

Stanislas MÉNARD.

La Vie du Sillon en Bretagne

ILLE-ET-VILAINE

RENNES. — Une Journée silloniste militaire.

Nos camarades militaires de Rennes invitent tous les sillonistes appartenant aux différentes garnisons de la région (Vitré, Saint-Malo, Saint-Servan, Dinan, Guingamp, Saint-Brieuc, Laval, etc...) à assister nombreux à la *Journée silloniste militaire* qui aura lieu à Rennes le dimanche 17 Janvier 1909 très probablement.

Afin que cette journée soit organisée de telle sorte que tous — « anciens » ou « bleus » — puissent y participer, nous prions nos amis de lire très attentivement les quelques indications suivantes et de nous envoyer immédiatement leurs observations, dont nous tiendrons le plus grand compte possible.

I. La *Journée Silloniste* commencerait le samedi soir et se continuerait jusqu'au dimanche soir. — Une permission de 24 heures serait donc suffisante. — Dès lors, la date du 17 Janvier convient-elle à nos amis ?

II. Le *Sillon Rennais* fera les démarches nécessaires afin que les congressistes, puissent, autant que possible, être hospitalisés chez des camarades à titre gracieux. En plus des frais de voyage, les congressistes n'auraient donc à payer que leurs repas (à raison de 0 fr. 75 l'un).

III. Nos amis sont donc instamment priés de nous donner, aussitôt que possible, au moins une indication du nombre de camarades-soldats qui, dans chaque garnison, pourront prendre part à la *journée silloniste*.

IV. Le programme de la *journée* sera rédigé ultérieurement. Dès maintenant, nous pensons qu'il serait utile d'y consacrer une première partie plus spécialement intéressante pour les « bleus », et une deuxième partie plus spécialement destinée aux « anciens ».

N.-B. — Envoyer la correspondance concernant l'organisation de la *Journée silloniste* à l'adresse du *Sillon Rennais*, 45, rue Saint-Melaine, Rennes.

Réunions de familles. — Pour répondre au désir exprimé par la plupart de ses auditeurs, le cercle d'études de Rennes se propose, cette année, dans ses *Réunions de famille*, de développer, en une série de 10 conférences, les principes, le programme et les méthodes du *Sillon*. Renonçant donc à la méthode de travail suivie l'an dernier et qui consistait à choisir le sujet de chaque causerie au hasard de l'actualité, c'est l'ensemble même des idées du *Sillon* que nos amis s'efforceront d'exposer, comme en une sorte d'enseignement logique et familial.

Notre ami Leroy-Debasan, du *Sillon Central*, inaugurerait cette nouvelle série de conférences, en parlant, le dimanche 18 octobre, de « La Tradition démocratique », devant au moins 120 auditeurs.

Le conférencier montre comment le travail démocratique actuel du *Sillon* n'est que la continuation logique et harmonieuse de toute la tradition française.

Posant tout d'abord en principe que le pouvoir de gouvernement, dont la source est en Dieu, ne peut être confié aux princes et aux rois que par l'intermédiaire de la nation, notre ami prouve historiquement que dans tout le cours de l'Histoire, aussi bien à l'époque la plus reculée des Mérovingiens et

des Carolingiens, qu'au Moyen-Age et sous la Monarchie absolue elle-même, jamais le peuple de France n'abdiqua complètement ce droit de contrôle effectif qu'il lui appartenait d'exercer sur l'administration royale du patrimoine de la nation.

De ce vaste coup d'œil d'ensemble sur l'histoire de notre patrie, le conférencier dégage ensuite deux points de vue :

1° La *formation territoriale* de la France est sortie de l'effort des rois, dont l'œuvre fut toujours encouragée et soutenue contre les princes étrangers, ennemis de l'extérieur, et contre certains grands féodaux français, ennemis de l'intérieur, par la bourgeoisie et le peuple.

2° Le travail *d'organisation sociale* du pays, ébauché dès les premiers temps de la monarchie capétienne (mouvement des *Communes*), se trouva tout de suite contrarié par le pouvoir royal en marche vers l'absolutisme centralisateur qui, après avoir hâté l'apogée de la monarchie, devait en précipiter la ruine.

Ce travail, le peuple veut aujourd'hui l'accomplir lui-même, par ses seules forces, sans faire appel au concours des rois. Le peuple de France ne réclame pas seulement « des libertés » que pourrait lui octroyer quelque généreux et adroit « bon tyran ». Il veut la *liberté* toute simple, la liberté d'organiser lui-même « ses libertés ». Il veut l'*autorité*. Et voilà en quoi consiste essentiellement le *fait démocratique*. Et voilà ce qui caractérise nettement la Démocratie.

Une discussion très-intéressante et très animée, à laquelle prirent part un grand nombre d'auditeurs, s'engagea autour des conclusions du conférencier.

Quelques-uns émettent des doutes quant à l'avenir du régime démocratique en France, dont la difficulté de réalisation pratique semblait les effrayer...

— Certes, expliqua le conférencier, nous aurions mauvaise grâce à ne pas reconnaître que la solution monarchique n'apparaisse, *théoriquement*, plus facile que la solution démocratique. Mais la question n'est pas là. Qu'on s'en réjouisse ou non — et pour notre part nous nous en réjouissons de toute notre âme — la *démocratie est un fait*. Il ne s'agit pas de savoir, pour nous, si elle doit ou non exister, mais il s'agit seulement de savoir à quelles conditions elle peut exister. Ce que nous nous efforçons donc de démontrer — et nous pensons y réussir — c'est que, pour être plus difficile à réaliser qu'une monarchie, pour exiger, de la part du peuple, plus de vertu, plus d'intelligence, plus de dévouement, la démocratie n'en est moins *raisonnable* et *possible*, plus possible même, dans les circonstances présentes, que la monarchie qui ne recueillera jamais l'adhésion nationale.

Quant à le prouver *pratiquement*, nous ne le pouvons guère que par notre vie civique et nos actes sociaux. Qu'on nous attende à l'œuvre !

LES JOURNÉES SILLONNISTES DE SAINT-MALO

Est-ce la joie de rencontrer des camarades, de parler de ses efforts, de s'encourager, de combiner de nouveaux plans de campagne, qui fait que les journées sillonnistes réussissent si pleinement ; ou bien est-ce le désir d'entendre des lèvres du prêtre les enseignements divins qui soutiennent et raffermissent dans le bien ? Disons que c'est à la fois l'un et l'autre, puisque le mélange très heureusement combiné des exercices de la retraite et des réunions sillonnistes donne aux journées un attrait si séduisant pour nos camarades.

Le fait est que ces journées obtiennent un succès merveilleux. Rennes disait l'autre jour « triomphal », Saint-Malo n'a rien à lui envier.

Les 24 et 25 octobre, on se trouva 35 à 40 camarades des Cercles de Saint-Malo, Saint-Servan, Dinard, Dinan, Lehon, Corseul, Pléneuf, Dol, Plerguer, Fougères, Rennes, Sauzon, Lannouée. Nous avions parmi nous un camarade de Paris ; et de plus deux amis de Paramé vinrent assister à nos dernières réunions.

Bien que la première place soit dans ces journées aux conférences religieuses je n'en parlerai que très peu. D'abord parce que étant faites par un prêtre de nos meilleurs amis, il serait superflu de dire qu'elles furent très bien adaptées à nos besoins et parfaitement faites. Et puis aussi parce que ce ne sont pas les paroles du prédicateur qui constituent le résultat de la retraite mais bien plutôt les sentiments et les pensées qui à sa parole, sous l'influence de la réflexion personnelle et de la grâce de Dieu, surgissent en l'âme de chacun. Or c'est la réserve d'intimité que l'on ne livre qu'à son divin ami Jésus-Christ : seul le Dieu qui lit au fond des cœurs sait les sentiments de contrition, de confiance, d'espérance qui lui furent exprimés ; seul aussi il sait les fortes résolutions qui furent prises.

Mais cependant les camarades de Saint-Malo sont fiers et heureux de se vanter d'une faveur que n'ont pas tous les sillonnistes dans leurs journées. Nous eûmes la visite officielle de Monsieur le Curé qui vint nous donner la bénédiction du Saint-Sacrement et nous adresser des paroles d'encouragement. Ces paroles simples, affectueuses, toutes paternelles, acquièrent une valeur toute spéciale dans la période de défiance que nous subissons, en ce moment, du côté du clergé. Tandis qu'à la chapelle chacun se recueille et écoute dans le secret de son cœur la voix de Dieu, aux séances d'étude tout le monde parle librement et tâche d'éclairer le débat de ses remarques. Il est plus aisé de dire ce qui s'y passa.

Le rapport de Rouyer sur la nécessité du quotidien fut assez original. Il comparait la Presse à la Marine française, l'une étant aussi peu préparée à bien servir la patrie que l'autre à servir la cause de la Justice, l'une et l'autre se trouvant sacrifiées aux intérêts des partis. Pour le relèvement de la presse il fallait non pas un ministre de génie mais un journal libre, fier, digne de son nom « La Démocratie », et soutenu, non par un parlement désintéressé, mais par une élite capable de se sacrifier pour son succès.

Je veux surtout rappeler aux camarades ce qu'ils ont promis de faire. Il faut les 250.000 francs. Pour cela une campagne s'impose : faire des visites à domicile à tous nos amis, faire lire l'article de Marc — se bien pénétrer du nouveau tract de Henry du Roure, en propager les idées — quelqu'un a émis l'idée de séances récréatives au profit de l'*Œuvre*.

Douet nous entretint de l'*Ajonc*. Il possède à fond son sujet et la récente enquête l'a très bien documenté. L'*Ajonc* est utile il va devenir indispensable, comme lien entre les militants de Bretagne. A propos de l'orientation dans le sens rural il est question de « La Bonne Terre » mais lâcher l'*Ajonc* pour *La Bonne Terre* c'est abandonner le succès certain pour l'incertain... L'idée du travail à la campagne fait souhaiter l'aide d'hebdomadaires préparant de loin au *Sillon*, mais ce n'est pas l'œuvre de l'*Ajonc*. Georges Hoog conclut : « conservons l'*Ajonc* organe de formation sillonniste, que surtout il aide nos camarades qui font de la propagande à la campagne. » A retenir spécialement nos devoirs envers l'*Ajonc* : le lire, y collaborer surtout par la correspondance, le propager.

Après le dîner auquel, cela va de soi, il y eut des toasts, Bérest lut son rapport sur les types-pivots désignant ainsi les camarades autour desquels tourne toute la propagande sillonniste dans une région. Bérest nous dit leurs difficultés d'arriver à faire face à tout et demande leurs devoirs et les devoirs des autres camarades envers eux.

Douet fait remarquer que ce n'est nullement une nécessité qu'un type émerge sensiblement sur ses camarades. La perfection même serait plutôt que le pivot de l'action sillonniste soit constitué par tout un groupe. Sans doute il faut de l'unité et entre plusieurs types de même valeur, il peut y avoir des heurts chacun ayant ses travers, mais l'intérêt général du *Sillon* réunissant les vœux suprêmes de tous, fait l'unité et au besoin l'accord. Souvent l'existence d'un type-pivot dans un C. E. est un fait. C'est, nous dit G. Hoog, le cas de Marc dans le *Sillon*. Les camarades alors ne doivent pas être jaloux de la supériorité de leur ami, mais bien plutôt s'en réjouir, puisque elle profite au *Sillon*. Ce camarade veillera à ne pas devenir autoritaire ; son rôle n'est pas de dominer ses amis mais de les élever à sa hauteur. Rouyer envisage le cas où ce rôle de type-pivot passe d'un camarade à un autre, il faut alors beaucoup d'humilité au camarade qui se voit dépassé, et l'amitié commande aux autres beaucoup de délicatesse pour ne pas aggraver cette humiliation.

Oui le type-pivot doit être humble pour ne pas dominer, et même au besoin pour savoir passer au second rang, c'est vrai, dit Bérést, mais il faut aussi que la fierté de ce rôle tente nos camarades. Un trop grand nombre restent dans l'ombre, n'osent pas se mettre en avant et c'est l'action du *Sillon* qui en souffre. — Le devoir des autres camarades est de soutenir le type-pivot. — Le lâcher, sous prétexte qu'il fait parler de lui et devient compromettant serait la plus odieuse trahison, une trahison en plein combat. L'isolement est la plus rude épreuve du camarade compromis pour la cause ; plusieurs l'attestent.

On comprend alors la nécessité de placer à la base de toute action une formation sérieuse et de ne jamais abandonner l'œuvre du recrutement et de la formation. Elle a été négligée et la vie du *Sillon* en souffre. Cherchant les causes de cette lacune, Trotin l'attribue en grande partie à la disparition du prêtre de nos cercles d'études et à la désorganisation qui s'ensuivit. Alors l'accord est unanime : c'est une nécessité absolue de revenir à l'œuvre du C. E. ; que les anciens se remettent à former de plus jeunes camarades intelligents et surtout ayant des qualités de cœur, des sentiments élevés. On émet le vœu que les prêtres de nos amis travaillent à cette œuvre de formation qui est si bien leur œuvre. Pour réorganiser le C. E. la première résolution à prendre, c'est d'être exacts, réguliers, d'avoir de l'ordre. Comme mode de formation on préconise la correspondance intime entre camarades. Dans ce but aussi, on souhaite que les journées sillonnistes se multiplient.

Ce dernier vœu témoignait combien chacun était satisfait des journées de Saint-Malo.

Aussi nos amis décident d'organiser les prochaines à Fougères : à Noël.

Une quête faite à la fin de la réunion au profit du quotidien rapporta la jolie somme de 70 francs. Aussi est-ce joyeux que nos amis se séparèrent, se donnant rendez-vous à Fougères.

FOUGÈRES. — Journées sillonnistes.

A Fougères la vente de l'*Eveil* se maintient malgré la baisse (pour raisons majeures) des deux dernières commandes. Nous croyons pouvoir écouler désormais régulièrement nos 300 journaux.

La propagande que nous avions entreprise à la campagne se continue toujours et nous espérons envoyer d'ici quelque temps à l'*Ajone* les résultats pratiques que nous aurons acquis.

Nous nous occupons très activement de la préparation des journées sillonnistes des 25, 26 et 27 décembre. Comme l'indique le programme, ces journées promettent d'être très intéressantes. Que les camarades économisent d'ici là (ils ont le temps, encore 2 mois) et viennent en grand nombre

à ces bonnes journées de travail et de recueillement ; surtout qu'ils n'attendent pas au dernier moment pour nous envoyer leurs adhésions. (Voir programme aux feuilles vertes).

COTES-DU-NORD

Saint-Brieuc.

Il y a bien longtemps qu'on n'a entendu parler de Saint-Brieuc. Enfin une lettre de Le Boulzec vient nous apprendre qu'il y a toujours des types là-bas. Des types qui ont d'ailleurs tout l'air de sommeiller. En effet le cercle militaire s'est borné l'année dernière à la lecture de l'*Eveil*, sans faire aucune autre propagande.

Quant au cercle laïque c'est désastreux ! Dorment-ils ou font-ils seulement semblant de dormir. J'admets pour ma part la seconde hypothèse et veux croire, jusqu'à preuve du contraire, que leur apparente inaction cache un travail, tout intérieur certes, mais de formation profonde qui donnera dans quelques mois des résultats inespérés.

Guingamp.

Guingamp travaille sérieusement et va reprendre bientôt la propagande un instant interrompue. Trop à l'étroit dans leur ancien local, nos amis ont réussi, après bien des tentatives inutiles, et grâce surtout au camarade Pichon un jeune mais un solide ! à trouver deux salles qui leur permettront de faire des réunions de propagande.

M. le Curé veut bien bénir ce nouveau local, et cette bénédiction seule est un gage des victoires futures.

Tout un travail de propagande est déjà tracé : Ce sera une sorte d'Institut populaire, qui par des conférences privées mais contradictoires, répandra peu à peu dans la population ouvrière de la ville, notre esprit et nos méthodes. La première conférence, faite par Pichon devant 50 ouvriers environ, fut, écrit Le Du, un vrai succès. Le conférencier sut, en restant clair et simple, montrer d'abord que l'on peut-être à la fois catholique et républicain, et ensuite que l'amour que nous portons à la République ne peut-être mis en doute. Ce qui arrachait à un vieil ouvrier, cette peu banale réflexion : Voilà des calotins dont on ne peut certes pas nier le républicanisme.

Bérést doit faire la prochaine conférence, et ce sera encore, nous en sommes certains, de nouvelles conquêtes que nous aurons le mois prochain à enregistrer.

Chatelaudren.

Il paraît que le mois dernier Poulhazan a fait à Chatelaudren une conférence dont les résultats ne furent pas trop mauvais. Malheureusement, comme personne n'a daigné envoyer à l'*Ajone* le moindre mot, et comme nous ne ferons jamais ici des compte-rendus fantaisistes, nous enregistrons ce bruit persistant sous les plus expresses réserves.

Bourbriac.

On dit que Bourbriac a tenu en Octobre un congrès rural, on assure que 60 cultivateurs prirent part aux séances de travail, on prétend que les rapporteurs : Cojean, Le Bescond, Fromager, Mlle Legrand, dirent des choses superbes, on soutient que M. l'abbé Ollivier ne craignit pas en pleine chaire d'assurer nos amis de son inébranlable affection, on va jusqu'à affirmer que les 400 auditeurs de Bérést applaudirent avec transport l'exposé de notre

idéal démocratique, et que le drame qui terminait ce congrès remporta le plus franc succès, — on dit cela, mais on dit tant de choses !..

Nous attendons dans le calme un mot de nos camarades de Bourbriac, qui rectifieront s'il y a lieu, ce très peu affirmatif compte-rendu.

FINISTERE

Audierne.

LE " PARDON " DE SAINT-UGEN

Le dimanche 18 Octobre avait lieu par un temps splendide le « pardon » du *Sillon*, depuis si longtemps attendu par nos camarades du Cap. Pendant les 8 jours précédents, nos camarades s'étaient employés avec zèle à un véritable démenagement. Des caisses, des planches, d'immenses charrettes de matériaux affluaient de partout vers Saint-Ugen, et devaient servir à l'érection de la scène et de la vaste tente grande pour contenir 1500 personnes.

De très bonne heure, les congressistes accourent, à pied, en char-à-bancs, à bicyclette, pittoresque procession qui intrigue ceux qui ignorent la fête. Au chant de « la Jeune Garde », tous se rendent au bourg de Primelin pour assister à la grand'messe. Puis l'on revient à Saint-Ugen, où dans l'antique chapelle nous chantons le *Veni creator* pour attirer les bénédictions de Dieu sur les travaux qui vont commencer.

A 11 heures et demie, plus de 200 camarades sont rassemblés sous la tente du Congrès, pour entendre le rapport du *Sillon* d'Audierne sur les moyens de répandre le *Sillon* dans le Cap. Jadé prône d'abord l'étude, puis la pénétration individuelle. Bédéric demande à nos camarades de s'occuper surtout d'œuvres pratiques, afin que l'on puisse nous reconnaître à nos actes. Cette intéressante réunion prend fin à midi et demi, et l'on se rend au vieux hangar, rapidement aménagé en salle de banquet et où nous attend une bonne soupe au lard, et tout un menu bien breton. Puis vient l'heure des toasts. Guillou de Concarneau, Friand de Douarnenez, Morvan d'Esquibien, Bédéric de Quimper, et Jadé d'Audierne, prennent successivement la parole...

Mais, depuis midi, les pardonneurs accourent de plus en plus nombreux. Le coup d'œil est vraiment ravissant. Tous les coins de notre région sont représentés. Voici les *Cappen* à large coiffe, les *pen-sardinn* d'Audierne, les *bigoudennes*, etc., et les hommes, marins et paysans aux différents costumes. C'est bien là ce que nous avions rêvé, un pardon, un véritable pardon de Bretagne. Et dans cette foule, sympathique, nos camelots circulent infatigables, écoulant vite, *Eveils* et brochures bretonnes...

Les cultivateurs se rassemblent pour leur réunion. Ils sont plus de 500, écoutant religieusement la lecture que leur fait Morvan, du rapport breton de Saik ar Gall. Très goûté, ce rapport, qui aura fait tomber bien des équivoques créées autour du *syndicat agricole* et de la *mutualité* : ce qui facilitera de beaucoup la tâche de nos amis qui sans tarder, vont s'occuper de ces œuvres.

Voici l'heure de la grande conférence publique. Plus de 2.000 personnes sont rassemblées sous les arbres séculaires entourant la chapelle. Jadé, qui remplace Kellershohn nommé professeur à Périgueux, monte sur le mur d'enclos de la chapelle, adossé à celle-ci face à un vieux calvaire. Le cadre est magnifique.

Et comment dépeindre l'enthousiasme et l'émotion de cette foule, pendant que notre camarade, dont la voix forte et vibrante se trouve renforcée par l'écho, lui expose notre idéal démocratique. Jadé n'est pas un politicien, il est du Cap, lui aussi, tous le connaissent ; nos camarades du *Sillon*, ne sont pas

pour l'auditoire des étrangers, ce sont leurs parents, leurs amis, et voilà pourquoi quelqu'un put dire de cette immense assemblée, que c'était une réunion intime...

Mais voici qu'il est déjà quatre heures. En un clin d'œil, la tente se trouve presque remplie, par les 800 personnes qui vont assister à la représentation de l'*Holocauste*. Le moment est solennel, car il s'agit d'une « première ». L'auteur, notre camarade Jadé fait d'abord une petite causerie dans laquelle il expose sa pièce. Il n'a pas voulu faire une pièce historique. Il ne s'agit donc pas, d'une appréciation quelconque des événements de la Révolution. Il n'a pas voulu faire non plus une pièce littéraire, pour de graves intellectuels. Il a voulu une pièce populaire, une pièce où les caractères soient assez grossièrement taillés pour être reconnus de la foule, un drame où il y ait assez de vie, assez de mouvement, qui plaise aux auditoires populaires. La représentation qui va suivre sera son jugement, et lui dira s'il ne s'est pas trompé...

Et avec attention, les auditeurs suivent le sujet si passionnant de la pièce. Henri de Kerven profondément attaché à son idéal républicain, refuse de prendre la tête de l'insurrection que foment le marquis son père. Celui-ci le maudit et le chasse. Henri part, s'en va combattre à la frontière, où par sa loyauté, il entrave les projets de Brutus, délégué aux armées, homme dépravé et brutal, qui conçoit contre lui une haine terrible. Avec son espion Le Chacal, il lui tend un piège, Henri passe devant une cour martiale illégalement constituée par Brutus, et condamné à mort, reçoit une balle du traître. Dans un dialogue des plus émouvants où l'on voit la force de l'amour chrétien sur le grossier matérialisme de Brutus. Henri pardonne à son ennemi, le convertit et meurt, tandis que Brutus jure de travailler à son tour pour cet idéal de Justice que lui a fait entrevoir Henri...

L'émotion saisit les auditeurs, pendant que se déroulent les scènes de ce drame émouvant, dont nous n'avons pu donner ici qu'une analyse bien décolorée, et nombreux furent les hommes, qui sans honte laissèrent couler leurs larmes.

Il est temps cependant de se séparer, et aux accents de la Jeune Garde, l'on reprend le chemin du retour, se donnant rendez-vous pour le deuxième pardon qui aura lieu l'été prochain, et auquel, nous en avons la certitude les Cappistes assisteront dix fois plus nombreux...

A. GUILLOUX.

Lannilis

Est-il vrai qu'il y a eu à Lannilis un Congrès le mois dernier ? Je pose la question sans me faire d'illusion. Il ne peut pas y avoir de réponse. C'est trop demander à des démocrates que d'écrire à la rédaction de l'*Ajanc*.

Mathurin DOUET.

ÇA ET LA

Me revoici... puisque l'on me réclame...

Je suis un peu déshabitué de la lecture des Revues de provinces. On m'a black-boulé à l'administration de l'*Ajanc* ; il a fallu faire des chiffres, écrire des lettres à des abonnés, mettre des fiches en règle, lancer des traités... que sais-je ? Au début, on pourrait y perdre la tête ! Oh ! chers lecteurs, si vous saviez comme c'est intéressant et comme c'est ennuyeux !! Il faut de la ponctualité, de l'exactitude ; il faut ne point manquer le courrier ; il faut trouver des collaborateurs dispersés en Bretagne. Tenez... un excellent camarade vient de m'envoyer vingt-cinq noms d'individus qu'il estime très amis du *Sillon*, très sillonnistes, vingt-cinq noms susceptibles, sûrs même de s'abonner à notre *Ajanc*. Ça, c'est très intéressant. Eh bien, il faut que je leur écrive à ces abonnés de demain, que je leur écrive quelque chose de bien, quelque chose... qui fasse sortir trois francs du porte-monnaie... Oh ! ils y ont intérêt ! notre *Ajanc* devient si intéressant : un directeur de grande Ecole lui donne sa sympathie, un ingénieur agronome prend un abonnement et envoie un article... au fait, lisez « Education économique » (3). Bref, 25 lettres à écrire... ça c'est ennuyeux. J'aime mieux en recevoir. Ecrivez-moi, donnez-moi des noms, envoyez-moi des abonnements : j'aurai goût à l'administration. Et puis réclamez,.... quand vous êtes mal servis.

* *

Connaissez-vous le « Semeur de la Lande » organe du *Sillon* dans le Sud-Ouest ? Il signale l'attitude d'un évêque que nous serions bien heureux de voir suivre par tous les évêques de France.

Pour l'Union. — Le Dimanche 13 Sep'tembre, Mgr Touzet avait convoqué à Buglose les jeunes catholiques landais à quelque groupement qu'ils appartiennent par ailleurs. Nos amis ont tenu à cœur de se rendre à cet appel, non pas bien évidemment en tant que sillonnistes, et au nom du *Sillon*, mais en tant que jeunes catholiques. Ils ont voulu prouver par là que le *Sillon*, mouvement démocratique, n'empêche nullement l'union de tous les catholiques sur le seul terrain où elle est actuellement possible et légitime : le terrain religieux. Nous savons qu'en dehors des perpétuels mécontents qui nous reprochent indistinctement le blanc et le noir, beaucoup leur ont su gré de cette attitude. Et ce n'est pas sans une satisfaction particulièrement agréable que nous avons entendu sa grandeur Mgr Touzet approuver hautement le projet exprimé par notre ami A. Sourgen, président du Patronage de Dax, dans son adresse à Mgr, d'une fédération de tous les jeunes catholiques landais (à quelque groupement qu'ils appartiennent), fédération annexée à l'Union Catholique des Landes.

A. Sourgen est le gérant du journal sillonniste. Là-bas, les sillonnistes sont donc estimés jeunes catholiques et ils sont traités comme étant vraiment de la famille catholique. Nous envions leur sort. Du moins on ne pourra plus dire : « bientôt vous serez condamnés. » — « Aujourd'hui vous êtes dangereux. » Ou si l'on a l'audace de le répéter... quelle réponse cinglante ! Il est vrai qu'aujourd'hui, (c'est la dernière nouvelle de Rome) on ressasse depuis le pèlerinage de la Jeunesse Catholique que le *Sillon* ne peut pas être condamné, qu'il contient de trop bons jeunes gens, même des apôtres. Le

— 251 —

cardinal Merry del Val aurait dit cela ! Ah ! mes amis, on n'est pas loin de l'époque où nous entendrons exprimer cette vérité : « Les Sillonnistes sont bons, donc le *Sillon* est bon. » Ce sera logique... on reviendra à la logique... enfin !

* *

J'ai lu les décisions et les vœux de la « 3^e journée diocésaine des patronages de garçons » à l'Institut catholique de Paris. Il y a des idées et des vœux émis qui nous sont bien chers. De même que la Jeunesse Catholique qui faisait trop cas du nombre, travaille depuis l'an dernier dans ses congrès à attirer l'attention sur la formation d'une élite, ainsi on en sent la nécessité dans les patronages et dans les paroisses. Cela devient une orientation heureusement accentuée. A Paris, on a demandé :

« Que, dans le règlement qui sera élaboré par les soins de la Commission diocésaine, assistée de quelques directeurs d'œuvres soient inscrits : a) comme but : la formation d'une élite paroissiale. b) comme moyen : la retraite fermée annuelle, les recollections et les réunions mensuelles. »

N'est-ce pas une idée féconde ? Comme nous avons raison d'aimer nos journées sillonnistes, et nos adorations nocturnes ! Et comme nous faisons bien de toujours vouloir rester une élite ! Nous ne serons jamais assez bons pour réaliser l'idéal sillonniste.

* *

Documentation sur la C. G. T.

Nous lisons dans le « Petit Eclairer des Alpes et de Provence » :

« Sur 5.300.000 ouvriers (les ouvriers agricoles non compris), il y a en France 900.000 syndiqués. Sur ces 900.000 syndiqués, la C. G. T. n'en compte que 294.000, pas même le tiers !

D'après ses documents officiels, la C. G. T. groupe actuellement 63 fédérations syndicales, réunissant 2.586 syndicats forts de 294.398 syndiqués (contre 203.000 en 1906) — et 157 Bourses du Travail (contre 135 en 1906).

La situation de l'organe confédéral « La Voix du Peuple » est moins brillante. Tirage : 6.340. Abonnés : 2.300. Ventes au numéro : 2.000. Invendus : 2.040. Malgré cette diffusion très restreinte, il arrive à peu près à boucler son budget. »

La Bonne Terre. — Excellent numéro. Compte-rendu du 1^{er} Congrès Rural du *Sillon*, aux Laumes-Alésia. Le cultivateur intelligent se procurera certainement ce compte-rendu, pour y lire en particulier le rapport de l'abbé Davot. Il y verra exposée avec une clarté et une précision dignes de tout éloge, quelle est à l'heure actuelle, la situation du syndicalisme paysan et pourquoi il ne satisfait pas nos camarades, soucieux de créer, à travers les campagnes françaises, une vraie démocratie rurale, solidement organisée au point de vue professionnel et animée d'un idéalisme sincère et profond. — Le numéro coûte 0 fr. 35 franco.

* *

A la Voile. — Cette revue a pris une heureuse initiative. Elle a fait un « répertoire d'adresses sillonnistes ». 1^{er} pour la Région du Nord ; 2^e pour les autres Départements. Répertoire très incomplet dans cette seconde partie, mais bien utile quand même. Nous pourrions le compléter pour la région

bretonne. Il suffirait d'envoyer à l'*Ajone*, le nom de la localité, l'adresse du groupe et le nom du correspondant : Ex. :

Rennes : 45, rue Saint-Melaine ; correspondant : Louis Becdelièvre,
Rédaction et Administration de l'*Ajone*.

Fougères : 81, rue Pinterie, *Sillon* et coopérative ; correspondant : E. Hubert.

Cette connaissance des groupes et des individus est très importante pour les voyageurs sillonnistes. Si vous croyez que c'est très bon, écrivez un mot comme ci-dessus à votre serviteur.

P. CONSTANT,
Du *Sillon Rennais*.

L'HOLocauste

Un moyen pratique de répandre nos idées, c'est le théâtre. Le faire d'une façon simple, populaire, à la portée des intelligences les plus étrangères au *Sillon*, tel a été le rêve de J. Jadé. Et ce rêve, il l'a réalisé dans l'*Holocauste*, pièce très vivante où la possibilité d'être républicain et catholique est manifestement démontrée par le rôle de Henri de Kerven. Celui-ci reste, malgré de nombreuses difficultés républicain sincère et catholique intégral. Il meurt martyr de sa foi, après avoir donné l'exemple d'un patriotisme dévoué, d'une soumission respectueuse et filiale, d'une charité parfaite pardonnant comme le Maître divin à un traître, son bourreau.

La perfection n'est pas de ce monde et notre jeune auteur n'échappera pas à la critique.

Mais le but : faire connaître quelques idées du *Sillon* est de l'aveu général parfaitement rempli.

C'est donc une œuvre de propagande efficace que de représenter partout où il sera possible de le faire « *L'Holocauste* » de notre camarade J. Jadé.

L'*Holocauste*, drame en 3 actes, de J. Jadé est en vente au *Sillon Rennais*. Prix : 1 fr. 10.

LE SILLON & LA POLITIQUE

Le *Sillon* ne deviendra jamais un parti politique. (*Compte-rendu des Journées Sillonnistes de la Pierre-qui-Vire*).

Que l'on entende bien que pour entreprendre des tâches nouvelles, le *Sillon* ne va pas abandonner les tâches d'hier. Il est chez quelques-uns de nos amis une tendance très fâcheuse qui consiste à confondre le *Sillon* avec sa dernière manifestation. Rien n'est plus faux.

(*Compte-rendu des J. S. de la Pierre-qui-Vire*).

Cette revue est composée par des ouvriers syndiqués.

Imp. Bretonne,
38 rue du Pré-Botté, Rennes

Le Gérant : M. LEBRETON.



Librairie du Sillon 34 boulevard Raspail, Paris 7.

LES JOURNÉES SILLONNISTES DE SOISY-SUR-ÉCOLE

par AMÉDÉE GUARD et LÉONARD CONSTANT

Preface : « Vie profonde » — Les séances de travail — Le but des Journées sillonnistes — L'état social et politique de la France contemporaine — L'histoire du Sillon — Ce qu'est le Sillon — Le Sillon et le Clergé — Le Sillon et la politique — Le Sillon et les œuvres sociales — Le « plus grand Sillon » — Action et propagande — Les qualités morales du Silloniste — La dernière journée

Une forte brochure, illustrée de très belles photographies hors texte

Prix : 1 fr. 50, franco : 1 fr. 65

Vient de paraître

Le compte rendu du

VII^e Congrès national du « Sillon »

tenue à Paris, du 1^{er} au 5 avril 1908

texte in extenso des discours, des rapports et des communications

Très nombreuses Photographies

dans le texte et hors texte

Un fort volume de 300 pages, format du « Sillon »

Prix : 3 fr. — Franco : 3 fr. 40

Le Sillon

CINQUIÈME

**Congrès Régional
du “Sillon”
en Bretagne**

TENU A QUIMPER LES 7 & 8 JUIN 1908

Compte-rendu remplaçant l'AJONC, JUILLET-AOÛT 1908

AU SILLON RENNAIS, 45, Rue Saint-Mélaine, RENNES

L'AJONC

Organe du " SILLON " en Bretagne

45, Rue Saint-Melaine, RENNES

PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Secrétaire de rédaction :

Célestin PICOUX.

Administrateur :

Maurice COQUELIN.

ABONNEMENT : Un an, 3 fr. — Le numéro, 0 fr. 25

LIRE TOUS LES DIMANCHES

l'Eveil démocratique

Directeur : MARC SANGNIER

Secrétaire de la rédaction :

Marcel BERGOGNON.

Administrateur :

Henry DU ROURE.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION : 34, Boulevard Raspail, PARIS

ABONNEMENTS : Un an { Paris et départements 4 francs
Etranger 6 francs

Le Numéro : 5 centimes

JOURNÉES SILLONNISTES DE RENNES

APPEL A TOUS LES CAMARADES DE BRETAGNE

Avez-vous vu la carte de Bretagne que publie l'Ajonc du 15 juin ? Avez-vous frémi en remarquant les grands espaces désespérément blancs qui s'étalent lamentablement sur notre Bretagne ? Cette vue et ce frémissement vous ont-ils décidé à agir ?

Vous êtes-vous dit que cet état de choses a été causé non pas par la faute de vos voisins, mais par votre très grande faute ?

Avez-vous pris enfin des résolutions énergiques, et êtes-vous bien décidés à laisser les maladies de langueur aux « blasés » et aux « désespérés ».

Enfin quoi ! voulez-vous que le Sillon de Bretagne devienne fort et se développe davantage encore ?

Si oui, venez tous aux journées qu'organise à Rennes le Sillon rennais.

Et c'est surtout aux camarades d'Ille-et-Vilaine que cet appel s'adresse, parce que les autres ont leurs congrès, et feront ailleurs ce que nous faisons ici (ce qui n'empêche pas que les camarades des autres départements bretons, et surtout le nord des Côtes-du-Nord : Dinan, Saint-Jacut, Corseul, Saint-Brieuc, etc., doivent venir à Rennes ces jours-là).

C'est à eux que nous demandons de secouer leur engourdissement.

Il faut que chaque cercle (chaque cercle vous entendez ?) ait plusieurs représentants. Il faut que les camarades isolés à la campagne (Saint-Gregoire, Liffre, Gahard, Sens, Saint-Aubin-du-Cormier, Bains, Saint-Pern, etc., etc...) viennent apprendre comment on peut le faire prospérer et agir.

Ces journées doivent être le point de départ de toute une nouvelle vie.

Vous avez d'ailleurs remarqué combien sont pratiques les questions posées. Nous ne nous perdrons pas dans les nuages, soyez tranquilles, nous causerons de ce qui a été fait, et de ce qu'il faut faire, nous laisserons de côté les théories pour nous borner à enregistrer des méthodes d'action et de propagande.

Les rapporteurs ne nous feront pas de tirades, mais se borneront à rappeler des faits, et à en tirer des conclusions pratiques.

Donc, un mouvement généreux, un nouveau sacrifice à la bourse (oh ! pas énorme, vous avez vu si nous avons réduit les frais) et l'âme sereine, heureux d'avance du devoir accompli, montez en chemin de fer pour la bonne ville de Rennes.

LE SILLON RENNAIS.

VENDREDI 14 AOUT 1908

A 8 heures le soir. — Séance d'ouverture : *Méditation*. — *Lecture sillonniste*.

SAMEDI 15 AOUT

A 6 heures du matin. — *Méditation*, au Sillon, rue Saint-Melaine.

A 7 heures. — Messe.

PREMIÈRE SÉANCE, de 8 heures à 10 h. 1/2. — Rapport de Jh. BRIAND, du Sillon rural de Plélan : *Comment faire croire à la sincérité du Sillon ?*

DEUXIÈME SÉANCE, à 11 heures. — *Méditation*.

Déjeuner en commun.

TROISIÈME SÉANCE, à 2 heures de l'après-midi. — Rapport de LE BESCOND, du Sillon rural de Langoat : *Quels sont les moyens pratiques de faire connaître et vivre le Sillon à la campagne ?*

A 2 h. 1/2. — *Méditation*.

A 3 heures. — Procession de l'Assomption.

QUATRIÈME SÉANCE, à 8 heures le soir. — Rapport de C. HUET, du Sillon Rennais. L'Eveil, l'Ajone et les Publications du Sillon.

DIMANCHE 16 AOUT

Messe matinale.

PREMIÈRE SÉANCE, de 8 heures à 10 h. 1/2. — Rapport de Georges Hoog, du Sillon Central : *Les vertus sociales du sillonniste*.

DEUXIÈME SÉANCE, à 11 heures. — *Méditation*.

A midi. — Déjeuner en commun.

TROISIÈME SÉANCE, à 2 heures. — *Le Sillon est-il vraiment original ? En quoi consiste son originalité ?* Rapport de Henri TEITGEN.

FRAIS ET DEPENSES

Tous les repas seront pris en commun, et chaque repas sera de 0 fr 75.
Lits : 1 fr. 50 par camarade et par nuit.

Frais généraux obligatoires : 0 fr. 50.

Nous prions instamment les camarades, de nous envoyer au plus vite leurs adhésions. Après le 8 Août, nous ne répondons plus de rien. Le bénéfice, s'il y en a, ira à la souscription pour l'Eveil Quotidien ; voilà pourquoi nous mettons 0 fr. 50 de frais généraux.

Tous les mandats doivent être au nom de Maurice Coquelin.

AVANT-PROPOS

Certes, ce serait folie que d'entreprendre en ce compte-rendu de retracer la *vie* du Congrès de Quimper. Aussi, notre intention n'est pas de vouloir donner, même une idée de ces heures délicieuses, où dans une chaude et vibrante amitié, nous sommes venus nous retrémper un peu, pour les luttes de l'avenir.

Et d'ailleurs, ces journées de Congrès ne furent pas seulement quelques minutes d'enthousiasme passager, elles furent encore de sérieuses journées de travail. Ah, qu'ils sont déjà loin pour nous, ces congrès où l'on arrivait en foule, pour entendre Marc, d'où l'on partait les larmes aux yeux, publiant partout une admiration sans bornes, mais sans avoir toujours pris d'énergiques résolutions. Maintenant, nos congrès sont autre chose, on y vient certes pour puiser beaucoup d'énergie, mais aussi pour rendre compte du travail accompli en la dernière période, et prendre en commun, dans une étude sérieuse et méthodique, des résolutions *pratiques* pour l'avenir.

Et c'est là pour nous, la grande impression qui se dégage de ce 6^e congrès du Sillon en Bretagne. Ce fut avant tout un congrès *pratique*. Fort peu de bruit autour de ce congrès, le breton par nature, n'est guère tapageur... sa besogne d'ailleurs, n'en est que meilleure. Point de paroles inutiles aux séances de travail, ce qui nous permit d'étudier très sérieusement et en quelques heures, huit rapports divers, qui furent pour nous, une véritable révélation. Que de travail accompli depuis nos dernières réunions ! L'on ne s'était plus contenté de résolutions plus ou moins théoriques et de déclarations très emphatiques.

L'on ne nous disait pas : j'ai gagné tant de camarades à la Cause, par mes conférences, — ce qui certes est très bien — mais : j'ai consolidé l'action du Sillon dans ma région, au moyen de telle œuvre pratique, qui montre à nos adversaires, que nous ne sommes pas que des rêveurs, et ainsi, nous avons accru et notre influence et notre nombre.

Marzin dans son rapport, nous montre les socialistes abandonnant la lutte des réunions publiques, qui ne font que le succès

des nôtres, et se confinant dans une action plus immédiate, la main mise sur tous les groupements ouvriers. Et il conclut, que pour les combattre, nous devons aussi descendre sur ce nouveau terrain, et ne pas craindre le *prosaisme des œuvres*.

Bérest ne peut que nous recommander la pénétration et l'action syndicale, et nous donne à ce sujet, le compte-rendu des travaux de nos camarades.

Saïk ar Gall nous expose le travail des ruraux en Bretagne, et un simple coup d'œil jeté sur ce rapport suffira pour se convaincre combien sérieuse fut l'action de nos camarades des campagnes, en ces derniers temps. Et dire que certains camarades ruraux nous tiennent parfois très tristement ce langage : « Nous admirons le *Sillon*, mais nous n'en voyons aucune application pratique chez nous et nous nous en désintéressons... » A ceux-là spécialement, nous dédions ce compte-rendu, qui nous montre sous un jour nouveau, l'action du *Sillon* chez les ruraux.

Pouvons-nous oublier le rapport de Mlle Le Goaziou, qui nous ouvrit de si larges horizons sur le travail des dames au *Sillon*. Leur action, jusqu'ici nous avait laissé un peu sceptique, nous l'avouons, mais après la discussion qui suivit, il n'est plus permis d'en douter. Les dames ont merveilleusement compris leur *Sillon*, elles savent le vivre, et exercent un apostolat très fécond. Et toujours, le mot si simple de l'une d'elles, nous revient : « Pourquoi ne porterions-nous pas l'*Eveil* à domicile ? Mon Dieu, nous l'avons quelque fois, chez nous, vendu dans la rue.... »

Et enfin, pour montrer toujours la nouvelle orientation de nos congrès et de notre action, il nous suffira de citer les rapports, bien positifs ceux-là, de Poulhazan et de Simon...

Il n'y eut pas jusqu'à la réunion publique qui ne vint clore dignement ce congrès. Elle aussi fut une séance d'études. Devant un auditoire de 2.000 personnes, Marc put exposer au milieu d'un silence absolu, toutes les idées du *Sillon*, et la courtoise discussion qui suivit avec un socialiste — serrée et approfondie — ne fut interrompue par aucun cri discordant.

Et malgré cela, il y eut de l'enthousiasme à ce congrès, beaucoup d'enthousiasme, comme nous le disions tout à l'heure. Pour plusieurs de nos amis du Finistère, ce fut le moment décisif où leur cœur se donna tout entier. Mais, même pour ceux-là, qui pour la première fois goûtèrent à notre vie, ce fut un « emballé-ment » raisonné, dirions-nous, et s'ils rentrèrent l'admiration aux lèvres, ce fut avec la ferme intention de faire quelque chose à

leur tour. Et c'est pourquoi, nous espérons que ce congrès de Quimper, qui fut essentiellement un *congrès breton*, c'est-à-dire enthousiaste et pratique à la fois, ne tardera pas à produire ses fruits....

Jean JADÉ.

Quimper, Juin 1908.

PREMIÈRE JOURNÉE

DIMANCHE 7 JUIN

C'est par un concours de camelots que devait commencer le congrès. De 2 heures à 5 heures, les vendeurs sillonnent les rues de la bonne ville de Quimper et vendent ce chiffre raisonnable de 600 *Eveils*.

Disons tout de suite, que la propagande a bien marché et que la vente des brochures a donné 150 francs, et la quête pour le quotidien de la démocratie, 50 francs.

.....

Dès 7 h 1/2 du soir, nos amis arrivent dans la petite cour qui clôt le gymnase municipal. Les groupes se forment, l'on se retrouve, anciens compagnons de lutte, que les nécessités de la vie ont séparé et qui escomptaient depuis si longtemps le plaisir de se revoir à ce congrès, ou bien, connaissances faites un soir de congrès, et où se noua la plus solide des amitiés, ou encore, rencontres imprévues d'anciens camarades de collège, et alors on saisit des bribes de phrases : « Tiens, te voilà ici, toi ? — Hein, ça te la coupe, mon vieux ! J'avais pas au « bahut » une tête à ça ! Que veux-tu c'est le *Sillon* qui m'a converti. » Et les conversations vont leur train, c'est la joie, c'est le bonheur dans la vraie amitié du *Sillon*.

Mais voici Marc qui arrive, une triple salve d'applaudissements l'accueille, et vite l'on se précipite vers la spacieuse salle du gymnase, car nous n'avons pas une minute à perdre, quatre rapports sont à l'ordre du jour.

Marc préside, assisté de Kellershohn, Bérest et Saik ar Gall.

Après une allocution de Marc, qui nous affirme son faible particulier pour la Bretagne, la parole est immédiatement donnée au camarade Jean Marzin, de Morlaix,

I. — *Le Sillon en face du socialisme*

Rapport lu par Jean MARZIN

Mes Chers Camarades,

Le rapport que je vais vous présenter sur « *Le Sillon en face du socialisme* » doit nécessairement être bref, surtout à cause du temps qui m'est limité. Il ne peut donc être question, comme l'an dernier, à Rennes, d'une étude critique et approfondie des divers systèmes socialistes. Ce serait d'ailleurs se répéter, et en outre accorder à la doctrine socialiste une importance qu'elle ne mérite pas, par son imprécision et ses contradictions. Ma tâche est plus simple, et je dois alors, me plaçant au point de vue historique, qui est celui des rapports de ce soir, me borner à raconter ce que furent nos rencontres avec les socialistes, en Bretagne, pendant l'année qui vient de s'écouler, et indiquer les leçons qui, à mon avis s'en dégagent. Ceci fait rapidement, dans une esquisse, qui n'a aucunement la prétention d'être complète.

Quand nous nous trouvons en face des socialistes dans les réunions publiques, que nous soyons conférenciers ou contradicteurs, notre rôle est facile. A la solution socialiste du problème social, plus ou moins matérialiste et étatiste, nous opposons toujours avec succès notre conception démocratique plus soucieuse de la dignité et de la valeur morales des individus. Mais les socialistes généralement ne comprennent pas ; enfermés dans leur étroit matérialisme, ils ne peuvent arriver à concevoir un état social reposant sur l'effort et la liberté des citoyens. Et alors, fatigués de discussions sociales qui les embrouillent et où ils ne se sentent pas assurés de triompher, ils cherchent une diversion, qu'ils trouvent dans le sempiternel appel aux passions antireligieuses des foules. Ils sont en effet anticléricaux avant tout, et souvent bien plus anticléricaux que socialistes. C'est du moins la mentalité de la plupart des notabilités socialistes de cette région. Aussi la discussion, commencée avec eux sur le terrain social, dévie toujours par leur faute, et échoue infailliblement sur le terrain religieux, très heureux sommes-nous encore, quand pour masquer leur impuissance, ils n'essaient pas de déclencher contre nous le tumulte.

Un rapide coup d'œil sur les principales réunions de l'année confirmera ces appréciations.

C'est le citoyen Goude contredisant Marc Sangnier à Brest le 2 avril 1907, et terminant sa contradiction en promettant de publier le Syllabus

dans son journal. Promesse hélas ! oubliée. Mais il était parlé du Syllabus ! Notons cette première fois.

A Fougères le 5 mai suivant, Teitgen reçut un accueil moins courtois des socialistes, qui furent violents jusqu'à l'obstruction systématique. Autre manière de prouver qu'on croit à la solidité de ses convictions. Elle dispense du raisonnement.

Notre ami Poulhazan put expérimenter aussi toute la beauté de ces procédés pendant ses tournées de propagande dans le sud du Finistère et dans le Morbihan, aux grandes vacances dernières. Les socialistes, mais doit-on dire des socialistes, disons simplement des anticléricaux qui se croyaient à ce titre socialistes, lui firent des chahuts monstres, pour le punir, sans doute, de trop bien exposer ses idées. On se défend comme on peut.

Enfin, Jacques Rodel vint en août effectuer toute une série de conférences en Bretagne. En plusieurs endroits, il se rencontra avec les socialistes. A Morlaix, le citoyen Goude appelé par ses amis, le contredit. Rarement adversaire subit pareille défaite. A la troisième réplique, Goude s'avouait vaincu ; il parla du Syllabus. C'était la deuxième fois.

Le dernier trimestre de l'année fut l'époque des contradictions. Contradiction de Kellershohn, à la réunion Cachin à Douarnenez le 25 octobre ; d'Herry au meeting socialiste de Morlaix le 30 novembre, de Simon, à la conférence Nicollet, à Landerneau le 5 décembre : « Si Nicollet devenait bourgeois, ne lui demandez plus d'être socialiste. » C'est du moins ce qu'il répondit à notre ami.

Mais la tournée dans le Finistère, du citoyen Poisson, délégué permanent du parti unifié, fut dans son genre la perle des tournées, et celle qui clôtura merveilleusement l'année.

Le 15 décembre, au Relecq-Kerhuon, Kellershohn le contredit. Goude qui présidait, vint au secours du citoyen Poisson, en dissertant encore sur le syllabus, pour la troisième fois dans l'année. Le 16, à Saint-Marc, c'est notre ami l'abbé Madec qui porta la contradiction. Le 17 à Landerneau, nous étions deux, Simon et moi. Enfin le 19, le citoyen Poisson rencontra encore à Quimper notre ami Kellershohn. Pour le coup c'en était trop ; cette tournée organisée pour le succès du socialisme, ne devenait triomphale que pour le *Sillon*.

Cette année, eut lieu le 12 janvier, à Morlaix, le congrès trimestriel des groupes du Finistère, et à cette occasion, Meyer y fit une conférence. Un avocat socialiste de l'endroit, M. Y. Le Febvre, trouva habile de terminer sa contradiction par des déclarations anticléricales, quoi qu'il eut commencé par dire que l'anticléricisme avait fait son temps ; mais la diversion était commode, et elle lui permit de sortir brusquement de la salle de réunion, en criant que nous n'étions que des Jésuites déguisés. Huit jours après, il répétait sérieusement la même déclaration dans son journal, en ajoutant que nous étions soutenus par l'Eglise. Elle ne manquait pas de saveur, cette affirmation, le 19 janvier 1908 ! Après cela, on peut tirer l'échelle.

Tout ceci indique donc que les socialistes ne sont plus de terribles adversaires en réunions publiques. Autrefois — un autrefois pas très lointain — je me souviens que les catholiques, dont nous étions, éprouvaient des appréhensions très vives, au moment d'affronter les socialistes en réunions publiques. Ils étaient devant eux, un peu comme de jeunes enfants qui craignent d'être battus s'ils ne sont pas sages. Les temps ont changé, et de nos jours, devant l'effort des sillonnistes, les socialistes ne sont plus les maîtres de la réunion publique. Cette bataille publique des idées leur est même néfaste, leurs doctrines ne paraissent plus, ni les plus cohérentes, ni les plus hardies ; surtout dans notre pays breton, si naturellement démocrate, leurs conceptions césariennes sont peu goûtées et bien vite discréditées. Les socialistes le sentent, et essaient d'en pallier l'effet par une plus grande imprécision encore. Mais cette solution ne peut être que provisoire, car la logique reprend toujours ses droits. Et alors, insensiblement, là surtout, où le *Sillon* est fort — j'en ai observé les symptômes — les socialistes abandonnent ce large terrain des luttes publiques pour se confiner dans une action en apparence plus modeste, et d'ordre plus pratique, où jusqu'ici ils ont conservé l'influence.

C'est le nouveau terrain de la bataille, et ici, nous n'allons pas rencontrer le socialisme superficiel et plein de vent des réunions publiques, mais un socialisme plus méthodique servi par les troupes nombreuses du prolétariat.

Par suite, en effet, d'une vieille équivoque, le parti socialiste est pour la masse ouvrière, le parti de classe, le parti de défense de ses intérêts. C'est un monopole très productif que les militants du Parti entendent garder et vous savez s'ils le défendent jalousement.

En conséquence, toutes les manifestations de la vie ouvrière seront accaparées par les socialistes qui peuvent seuls, selon eux, leur donner leur véritable caractère. Les œuvres économiques seront orientées vers le socialisme par des meneurs prudents et avisés ; non pas, que les militants du parti se dévoueront pour mettre sur pied de nouvelles organisations. En général, ils ne prendront pas cette peine. Mais dans la suite, ils sauront les accaparer, grâce à la mollesse des tièdes et des indifférents. La fameuse « Fédération coopérative de Bretagne » aujourd'hui si insolemment socialiste était à ses origines bien neutre, puisqu'elle fut fondée par de braves hommes de coopérateurs, adhérents pour la plupart à « l'Union Coopérative » de M. Gide. Mais là, comme ailleurs, en peu de temps, la poignée de socialistes intransigeants et tenaces, eut raison de la masse des neutres divisés. Et c'est ce qui me permet de déduire que l'effort des socialistes ne sera brisé, que par un effort aussi persévérant d'hommes encore plus passionnés, unis dans un idéal commun.

Mais s'agit-il vraiment de vaincre ? Les socialistes, nous savons ce qu'ils sont, de bien pauvres hommes, souvent ignorants des conséquences de leurs doctrines, et dénués de tout scrupule pour les servir.

Mais le socialisme, lui, est autre chose. Il correspond à une mentalité réelle de la classe ouvrière. Il est l'expression de ses souffrances, de ses misères, et surtout de ses espoirs. Sans doute, cette solution est bien étroite et risque de décevoir le prolétariat, plutôt que de le satisfaire. C'est incontestable. Mais on ne supprime une doctrine qui sert de corps à de pareils désirs et à de semblables aspirations, qu'en la remplaçant par une doctrine plus forte, et mieux adaptée aux besoins qu'elle doit satisfaire. Et nous savons, pour l'avoir expérimenté, que le *Sillon* partout où il a pu vaincre les préjugés et les préventions hostiles des foules, remplit à merveille ce rôle.

Notre devoir est donc tout indiqué. Nous avons une œuvre d'organisation démocratique à entreprendre et à continuer. Elle ne se fera pas sans luttes, ni sans souffrances ; les socialistes, — j'entends les meneurs du Parti — défendront pied à pied et avec acharnement leur influence. Ils se rendent en effet bien compte que nous sommes une force qu'ils ne peuvent accaparer, et tantôt sournoisement, tantôt plus franchement suivant les circonstances et les personnes ils nous combattront, au risque même de nuire aux œuvres où nous collaborons.

C'est notre histoire à Morlaix, c'est l'histoire de nos amis de Quimper avec la « Fédération coopérative de Bretagne », que vous connaissez, c'est sans doute l'histoire de bien d'autres groupes. Mais ici encore, l'issue de la lutte ne peut être douteuse. L'opinion publique, qui est juge, saura distinguer les démocrates sincères des autres. Et les socialistes eux-mêmes, ceux qui n'ont pas abdiqué toute pensée aux mains des meneurs de leur Parti, ne seront pas sans s'apercevoir que nous sommes après tout de bons démocrates, puisque malgré les attaques les plus déloyales, nous tenons ferme, et continuons à apporter notre effort à l'émancipation populaire. Ainsi peu à peu la défiance disparaîtra, et de fécondes collaborations pourront s'établir, malgré le sectarisme des chefs du Parti.

Mais, nous n'en sommes pas encore là. Les socialistes jouissent en la plupart des centres, d'une influence de plusieurs années, et nous restons bien peu nombreux, et peut-être aussi, il faut le dire, trop inactifs.

Nous devons réagir, et pousser plus vigoureusement notre effort de l'avant, au-delà du socialisme, comme nous avons coutume de le dire. Il ne s'agit plus seulement de triompher des socialistes dans les réunions publiques. Ces triomphes-là deviennent vraiment trop faciles. Sans les négliger, nous devons dans le domaine de l'action pratique, faire la preuve de la supériorité de nos doctrines, en les faisant passer dans la réalité. Ne craignons pas le prosaïsme des œuvres. Toute la grandiose façade du socialisme électoral et politique repose sur les groupes économiques que les socialistes ont su asservir à leurs desseins. Sans prétendre à les imiter servilement, sachons cependant comprendre la leçon, et dans la lutte nouvelle qui s'engage entre nous

et les socialistes, ayons suffisamment de vaillance et de décision pour faire triompher nos idées et aboutir nos doctrines.

Marzin venait d'exposer merveilleusement la position nouvelle de nos amis en face du socialisme et de nous donner à ce propos quelques conseils très pratiques, sur lesquels il ne pouvait y avoir de discussion.

C'est ce que confirment nos amis; aussi, après avoir pris la ferme résolution de suivre les socialistes sur leur nouveau terrain et de les y combattre comme avant, la parole est-elle donnée immédiatement au camarade Berest, de Saint-Malo.

II. — Le Mouvement syndical en Bretagne

Rapport lu par Eugène BÉREST

Mes Chers Camarades,

Le chapitre que j'avais mission de rédiger et de vous lire ce soir sera court non seulement parce que quatre autres chapitres doivent être lus, mais aussi parce qu'ayant rapport au travail de nos amis dans les milieux syndicaux bretons, ce travail a trouvé de telles difficultés qu'un peu partout les sillonnistes n'ont pu que faire de louables efforts et que n'ayant reçu d'aucun groupe, d'aucune ville une révélation de faits saillants, d'initiatives importantes, je dois me borner à étudier ce soir les obstacles rencontrés et les attitudes trop souvent insuffisamment énergiques de nos amis faisant partie de syndicats ou se trouvant en contact avec eux.

Et d'abord qu'avons-nous rencontré en Bretagne de fait au point de vue syndical : bien peu de chose, si l'on fait exception de quelques grandes villes et de quelques sérieux syndicats ruraux ; et permettez-moi de m'étonner que dans une quantité de villes et surtout dans de nombreuses communes rurales, nos amis attendent patiemment que les meneurs de la C. G. T. prennent les devants et semblent leur confirmer un monopole injustifié sur le prolétariat français. — Oh ! me répondra-t-on, organiser une action syndicale chez nous est impossible. — Prenez garde, plusieurs de nos camarades ouvriers sont payés pour savoir que leur manque d'initiative a permis aux politiciens socialistes et aux meneurs révolutionnaires de rendre possible cette action, de prendre

en tutelle le mouvement ouvrier et de faire servir les forces du prolétariat à leurs desseins trop souvent haineux ou intéressés.

Certes je ne demande pas que toute l'action des sillonnistes soit dirigée du côté syndical et je ne répéterai pas à nos amis les paroles d'un militant révolutionnaire qui lors de la récente conférence de Marc à Saint-Malo, me reprochait de travailler trop pour le *Sillon* et pas assez pour les syndicats. Je sais trop que le syndicat ne doit être qu'un instrument, mais je crois que mieux que tout autre cet instrument peut devenir utile à l'affranchissement économique du prolétariat. Il faut que nos amis apprennent à s'en servir. Nous répétons qu'une organisation économique est nécessaire, nous reprochons aux socialistes et aux révolutionnaires de ne pas parvenir à organiser le prolétariat ; n'est-il pas vrai qu'il ne faut pas attendre que d'autres fassent cette organisation ? Mettons-nous donc à l'œuvre et, je fais surtout appel ici à nos camarades ruraux n'ayons pas peur d'être ces audacieux.

Mais je n'ai pas le droit de m'attarder à parler ici de ce qui n'existe pas et de ce qu'il y a à créer ; mettons-nous maintenant en face des syndicats existants et étudions l'attitude de nos amis syndiqués.

Comme partout en France, l'action syndicale existante en Bretagne est engagée dans la voie de la violence. A Brest, à Fougères, à Saint-Malo, partout où nos amis ont pu juger de près la mentalité des syndicats, ils ont retrouvé dans leur direction le même esprit : la question sociale devient uniquement une question de ventre et les vrais guides de la partie du prolétariat qui se syndique sont les instincts et les passions et je comprends que nos amis dégoûtés, ne pouvant souvent plus continuer à être trop bons ont renoncé à forcer les portes closes des fédérations et des bourses du travail à l'intérieur desquelles on respirait une atmosphère sans rêves, sans espérances, et ne pouvant convenir à des démocrates et surtout à des sillonnistes.

A Fougères, après de longues tentatives de pénétration et de courageuses preuves de leur dévouement données aux meneurs révolutionnaires, nos amis incompris se sont vus obligés de répondre aux insultes et aux plaisanteries grossières du prolétariat fougérais, et aussi aux injustes représailles du patronat en faisant bande à part et en donnant à la France l'exemple d'une coopérative réellement démocratique.

De même à Morlaix et à Quimper la besogne coopérative intéresse plus nos amis que la besogne syndicaliste.

Qu'il me soit permis d'ouvrir ici une parenthèse : N'y a-t-il pas lieu de craindre que dans cet abandon de la pénétration par nos amis dans les syndicats révolutionnaires, pour, en famille, dans la quiétude de leurs C. E. aborder le travail de la création de coopératives ; n'y a-t-il pas à craindre dis-je qu'il n'y ait un peu trop de frayeur de la violence des rouges, et que nos amis ne se rendent pas suffisamment compte qu'une besogne urgente s'impose du côté syndical.

Je m'explique sans m'étendre : les coopératives pour vivre démocratiquement ont besoin de membres conscients, responsables, nous savons que la majorité du prolétariat cherche encore sa conscience et est bien peu capable de prendre des responsabilités. — Dans sa lutte contre les exigences patronales, dans son travail d'émancipation — des *meneurs* (je souligne le mot) lui sont nécessaires et je n'hésite pas à dire qu'il est grand temps que l'on débarrasse le champ social des meneurs actuels qui ne sèment que haine et violence et qui bien rarement ont le courage de s'élever au-dessus de leurs intérêts personnels.

Et je me plais à constater que beaucoup de nos amis bretons journalièrement dans les syndicats dont ils font partie, combattent la tête haute, sans abandonner aucune de leurs idées et ont déjà réussi à se faire très respecter. Pour eux la besogne est dure, regardés avec haine par les meneurs actuels qui les craignent et qui s'ingénient à jeter sur eux la suspicion. Une lutte plus sérieuse va s'engager : je suis certain que c'est d'eux que dépend l'avenir des syndicats et j'ai confiance que comme à Epinal, à Orléans et sur tant d'autres points de France, ils seront victorieux et remplaceront le lourd et étouffant matérialisme dont ils ne veulent à aucun prix et donneront aux syndicats Bretons un but plus élevé, plus noble et plus généreux en les dirigeant vers la Démocratie.

Je m'en voudrais en terminant ce trop court aperçu du mouvement syndical Breton de ne pas parler du travail fait dans ce sens par nos amis ruraux. Tout particulièrement dans les Côtes-du-Nord, une action sérieuse s'élabore et les récentes journées de Langoat ont nettement prouvé que les syndiqués ruraux ne voulaient chercher des appuis, ni à droite, ni à gauche. — Il n'y a guère de syndiqués chez nous me disait récemment le camarade Fromager de Plouagat — que je regrette de ne pas voir à ce congrès. — Il n'y a guère de syndicats où le *Sillon* ne soit connu et où il n'y ait pas de sillonnistes. Des réunions fréquentes ont lieu entre différents syndicats et je viens d'apprendre tout à l'heure qu'une fédération s'organise et me disait-on : Non seulement il y aura dans cette Fédération des camarades sillonnistes influents mais cette Fédération aura l'esprit démocratique du *Sillon*.

Je finirai par ces paroles d'espoir, nous voyons donc que du côté syndical lentement mais avec ténacité les Bretons travaillent. A la rigueur, on pourrait nous reprocher de n'être pas suffisamment audacieux. Nous sommes je vous assure, camarades, aussi solides que les meneurs rouges que je connais bien. Les syndicats, pour devenir démocratiques, ont besoin de nous; ne les faisons donc pas attendre trop longtemps...

DISCUSSION

C'est bien improprement que nous appelons discussion, la sobre conversation qui suivit, et qui fût plutôt un intéressant échange de vues, surtout sur la question des syndicats agricoles.

Marc estime que ces groupements sont bien moins des coopératives d'un genre spécial que de vrais syndicats. L'on se borne à l'achat ou à la vente de produits en commun, et en général, ces syndicats ont à leur tête un gros fermier, voir même parfois, un grand propriétaire, nullement travailleur de la terre. Ce ne sont donc pas là de vrais instruments d'émancipation prolétarienne, étant donné surtout, ajoute Robic, que les garçons de ferme, qui sont le prolétariat des campagnes, n'y ont pas place et sont trop isolés pour se constituer à leur tour en syndicats.

Un camarade ayant élevé des doutes sur l'existence de la lutte des classes à la campagne, Trémintin expose la situation toute spéciale des ouvriers agricoles de Saint-Pol, qui démontre très bien l'existence d'un prolétariat des campagnes.

Ceci étant posé, il s'agit de trouver un remède à cette situation aussi misérable que celle des ouvrières en confection.

Quelques camarades proposent l'action syndicale immédiate. Mais, fait remarquer Robic, comme les ouvrières en confection, les ouvriers agricoles sont des isolés et des timides. Ils ne « marcheraient pas » dès maintenant. Le travail le plus urgent est encore d'avertir l'opinion publique, et de la soulever en faveur de ces parias. C'est à cette solution que s'arrête le congrès, et le camarade Bellec est chargé d'ouvrir une enquête, qui sera publiée dans l'*Eveil démocratique*. A ce propos, nous rappelons à nos amis ruraux, que l'*Ajonc* est entre leurs mains, que c'est leur organe, et que par conséquent, ces questions gagneraient à y être étudiées.

Cette question étant élucidée, un camarade demande à l'abbé Chesnais, pourquoi nos amis de Fougères n'ont pas marché dans leur coopérative avec les socialistes, et on lui répond, que c'est parce que l'on n'a pas eu confiance dans les meneurs socialistes qui ont paru ne vouloir faire tout simplement que le jeu de leur parti, sans se soucier de l'intérêt général du prolétariat.

Le camarade Justôme nous demande de prendre nous-mêmes, comme il l'a fait à Hennebont, l'initiative des groupements ouvriers, et Bérest ajoute qu'alors il nous faut beaucoup d'énergie et de persévérance pour mener à bonne fin notre entreprise, et garder notre syndicat, toujours dans son rôle d'organisation professionnelle, car comme le disait à l'instant Marzin, la tactique des meneurs socialistes est de s'emparer au profit de leur parti, de toutes les œuvres économiques. Kellersohn se demande pourquoi nous ne susciterions pas nous-mêmes, une organisation syndicale.

Là-dessus la parole est donnée à Bédéric pour la lecture du rapport du camarade Gallon de Fougères empêché d'assister au congrès.

III. — L'action coopérative du Sillon

Rapport d'Amédée GALLON

Mes Chers Camarades,

Charles Bédéric, mon ami, répondra devant vous de ce rapport... Il m'a été impossible en effet de venir jusqu'à vous, heureux congressistes. Bédéric, prévenu de ce contre-temps, fut impitoyable et voulut quand même avoir de moi quelques idées sur le mouvement coopératif du *Sillon*.

Ce mot de mouvement m'allécha, et me fit accepter la tâche pourtant bien ingrate, de venir retracer d'humbles efforts... Pour un caractère vif et pétulant, la description d'une marche, direz-vous doit être chose facile! Eh! bien, mes chers amis, détrompez-vous, car je viens prétendre devant vous, que bien que mêlé à ce mouvement coopératif du *Sillon*, je suis incapable d'en analyser impartialement et clairement l'évidente évolution; et, vous me pardonnerez ce qui peut vous sembler une inconséquence, quand vous saurez que mes 20 ans ne m'ont point encore permis hélas de juger avec sagesse des choses que chaque jour je touche...

Pourtant, je dois vous parler de la coopération, et c'est bien pour cela que ce rapport doit vous être lu... Or, camarades, depuis fort longtemps dans la vie du *Sillon*, on a parlé de coopération. Dans nos conférences publiques, au milieu du tumulte, Marc souvent se dressant sur les foules déifiantes ou crédules, leur a fait entrevoir cet état social, qui, d'une façon encore bien imprécise berçait nos âmes d'idéal...

J'ai comme vous, appris la coopération par la vie; par le désir de voir une fois, au moins, dans nos rangs, se dresser quelques-uns de ces hommes d'abnégation, de dévouement et de sacrifice à l'intérêt général, dont on avait tant parlé et que l'on avait tant décrit au *Sillon*...

Et c'est sans doute, parce que j'ai trouvé quelques-uns de ces hommes que je m'enhardis malgré mon peu de documentation, à venir vous exposer la marche coopérative du *Sillon*.

Le mouvement coopératif semble se dessiner aujourd'hui chez nous, avec plus de force que jamais, et cela sans doute, parce qu'en vieillissant nos camarades se sont sentis plus forts et plus hardis.

Ils en sont arrivés à vouloir enfin expérimenter ces énergies morales que le *Sillon* a développé en eux, ils sont passés de la théorie à la pratique. Puisse cet essai leur réussir! Et cela, camarades, non content de l'espérer, je le crois.

Mieux que nos adversaires nous savons parce que chrétiens, combien l'égoïsme est fréquent dans nos cœurs, mieux qu'eux aussi nous savons où trouver le remède...

Tout d'abord laissez-moi vous dire que par mouvement coopératif, je comprends bien évidemment la coopération sous toutes ses formes, soit de consommation ou de production mais, afin d'être plus clair, et surtout plus vrai, je me contenterai de parler peu des choses que je connais peu; « ceci dit pour la coopérative de consommation » et d'être bref sur ce que j'ai *presque* vu, sur la coopérative de production. Je dis *presque* vu, car il est bien évident que la coopérative de production de Fougères dont je vais vous entretenir est encore trop imberbe pour que je me perde à la décrire dans de lourdes rames de papier blanc...

Du reste, la coopérative de production doit, pour moi, se placer un peu à côté, et sur une forme un peu différente de la coopérative de consommation; et voici comment:

Une *coopérative de consommation* n'exige pas de ses membres une attention aussi soutenue, une collaboration aussi intense que dans la coopérative de production. Et cela se conçoit assez bien. Pour consommer, il suffit de faire quelques heures par semaine ou même par jour, une démarche au magasin, tandis que dans la coopérative de production ce ne sont plus seulement quelques heures que l'on demande au camarade d'apporter à l'œuvre commune, mais bien sa vie tout entière. Tous les efforts matériels et moraux doivent tendre à devenir utiles pour la maison de famille que doit être l'atelier coopératif.

Il est donc bien évident qu'il faut au coopérateur de production des qualités beaucoup plus spéciales et des vues beaucoup plus nettes, que pour son congénère de la consommation. Une entente très forte est également indispensable à la direction en matière productive, et cela explique assez combien il serait fou de vouloir élargir sans discipline les efforts sérieux que nécessite l'organisation d'une coopérative de production, comme la nôtre, ceci dit pour ceux qui comptent qu'une alliance fructueuse puisse et doive s'établir sur ce terrain, avec les socialistes par exemple, pour qui la coopération est un moyen d'extension de la lutte des classes, que nous réprouvons.

Je ne voudrais cependant pas laisser croire que je considère comme négligeable la coopérative de consommation; non, au contraire, mais je crois qu'elle ne nécessite pas une forme morale et des qualités d'élite aussi considérables que dans la coopérative de production!

Beaucoup de coopératives de consommation ont du reste été tentées avec succès chez nos adversaires, quelques-unes sont écloses également dans notre *Sillon*. Vous les connaissez comme moi et il n'est pas jusqu'à l'*Effort démocratique* dont l'alléchante boutique et le nom moins beau *papier à l's* a fait longtemps fureur tout comme la pipe des annonces de l'*Éveil* !...

Peu, ou pas de coopératives sérieuses de production ne s'étaient établies chez nous, avant celle que nous avons fondé à Fougères... Est-ce à dire pour cela que seuls au *Sillon* nos amis étaient capables d'un tel effort ? non, sans doute, mais c'est ce me semble à eux qu'il a été le plus donné pour en créer une.

Tout en effet nous a servi et il n'est pas jusqu'au fameux lock-out de l'an dernier qui, dans sa longueur affamante, n'ait donné à réfléchir à nos amis du *Sillon* de Fougères.

Serrés étroitement les uns aux autres, comme l'on se serre si naturellement au *Sillon*, nous avons vu peu à peu combien serait possible la création d'une œuvre où toutes les bonnes volontés se trouveraient réunies, où l'affection aurait une si large part et le dévouement une place toute trouvée... Et puis le rêve si facile au *Sillon* n'est-ce pas, envahit peu à peu nos cœurs au point de les rendre follement convaincus, qu'une coopérative pouvait et devait se tenter à Fougères, en pleine ville prolétarienne et industrielle !

Vous savez sur quelles raisons nous nous sommes appuyés, de quelle façon nous entendons servir le *Sillon* et quelles facilités nous tenons en mains pour faire de notre œuvre un essaim de généreux gestes et d'œuvres utiles...

Mais, mieux vaut vous apporter dans ce congrès n'est-il pas vrai, autre chose que de belles promesses ou de brûlants espoirs... Mieux vaut vous dire comment nous avons fait dans notre coopérative, et comment nous opérons...

Hélas ! nous faisons encore les choses bien simplement et je souhaite quant à moi que la plus grande simplicité règne toujours ainsi dans notre fabrique, car nous avons une fabrique, oh ! bien modeste je vous assure, et qui n'a rien de commun avec les immenses usines de nos confrères plus âgés, les industriels fougérois.

Petite est notre maison, immense est notre espoir !...

C'est près de vieux murs, auxquels le lierre fait un manteau que notre barque neuve et grêle est venue s'échouer. Une devanture d'ancien café, longue et dont la clarté est tamisée par des carreaux dépolis, deux grandes fenêtres au premier, quelques chambres éclairées sur le ciel et la cour d'un moulin dont le ronronnement nous berce, et c'est tout !... ou plutôt non, ce n'est rien, car dans cette chaumière la vie règne à l'heure actuelle, la vie industrielle, sans doute, aussi, la fièvre indispensable et nécessaire à toute œuvre qui veut réussir, mais aussi et surtout la *vie du Sillon*, c'est-à-dire le désir de travailler humblement et de toutes ses forces à l'œuvre d'émancipation que nous avons pris l'engagement de mener.

Dans cette usine, point de fausses manœuvres, mais une collaboration sérieuse, un travail réglé, assidu, passionné, autour d'un chef choisi, d'un ami...

A ce travail sain du corps le cœur gagne, et de temps à autre, au milieu du chant des marteaux et des outils sur la matière, s'élève la voix grêle ou forte suivant l'âge d'un camarade tout au *Sillon*. On y chante, on y espère, on y croit. Car nous avons confiance, mes chers camarades, ...très dure est notre tâche, elle allie la responsabilité matérielle à l'engagement moral beaucoup plus important qui nous incombe... Nous savons bien à Fougères que l'on regarde nos premiers pas, aussi ferons-nous en sorte que si peu assurés soient-ils, ils ne soient pas trop chancelants...

Mais je m'aperçois que je devais vous parler de l'*action coopérative du Sillon* ! Au fait n'est-ce pas la première action que celle qui a été faite sur nos camarades de Fougères ? Outre que nos volontés s'affermissent chaque jour davantage dans la réalité de notre programme démocratique, notre coopérative, si jeune cependant a porté ses fruits au dehors... Longtemps on avait joué avec le *Sillon* et les sillonnistes, longtemps on avait cru à notre ardeur de parole, fort peu à notre vigueur de gestes.

Or, à Fougères, si nos paroles ont été brèves, nos gestes tendent à se multiplier, aussi l'opinion ouvrière a-t-elle été atteinte. On croit maintenant à notre sincérité, demain on applaudira notre bonne volonté.

Comme bien l'on pense nous saurons mettre à profit ces énergies nouvelles et j'espère le jour où notre œuvre animée d'un idéal à toute épreuve prendra contact avec tous ceux qui croient pouvoir vivre sans lui... J'appelle de tous mes vœux, chers camarades, le jour où sur notre France s'élèveront dans le calme et la paix de ces œuvres solides, faites d'efforts persévérants et d'énergies passionnées.

Nous avons au *Sillon* des forces insoupçonnées, chacun de nous au fond du cœur possède une parcelle de cet idéalisme que nous devons mettre à profit pour nous élever.

L'action coopérative du *Sillon* a donc, soyez en sûrs un champ d'action merveilleux, c'est à nous tous, camarades, d'entrer sur ce terrain. A force de l'éventrer et de le retourner, nous saurons bien y faire germer, au moins dans notre vie une gerbe dont les épis donneront cent pour un !

DISCUSSION

Le rapport de Gallon ne fournissant pas beaucoup de renseignements techniques, Marc demande à l'abbé Chesnais de nous donner quelques chiffres et quelques détails sur le fonctionnement de la coopérative de Fougères.

L'abbé Chesnais explique, comment, voulant faire de leur coopérative, une œuvre nettement du *Sillon*, ils firent appel à

tous les camarades de France. Un capital de 25.000 francs était nécessaire, les petits sacrifices de tous les sillonnistes parviendraient assez facilement à former cette somme. Dès maintenant, une somme de 18.000 francs a été déjà trouvée. 8.000 ont été dépensés pour les frais de première installation et déjà la coopérative fonctionne. Les commandes de nos camarades, arrivent de tous les coins de France, et sont assez importantes pour employer toute la journée, cinq camarades, payés par la coopérative, à un salaire fixé par eux.

Et voici maintenant, de quelle manière l'on envisage la répartition des bénéfices : 5 % constitueront la caisse de réserve, 20 % serviront à amortir le capital, 25 % seront versés à des œuvres sociales de bienfaisance, et 50 % seront réservés à la propagande du *Sillon*. Pour ce qui est des salaires de nos camarades, ils sont payés au même tarif que sur la place, soit de 25 à 30 francs par semaine. De plus, lorsque le travail est trop pressant, des camarades travaillant encore chez des patrons, viennent de 7 à 10 heures, *donner gratuitement un coup de main*.

Marzin n'est pas d'avis que l'on restreigne la coopérative aux seuls camarades sillonnistes, ce à quoi, l'abbé Chesnais réplique que sous prétexte de neutralité, nous ne devons pas être des naïfs. Depuis assez longtemps, les socialistes nous ont donné malheureusement, trop de preuves de mauvaise foi, ils nous ont assez montré qu'ils n'avaient qu'un but : l'assouvissement immédiat de leurs appétits matériels, et par conséquent, s'ils venaient à la coopérative, ils la feraient dévier de son but, et si cette coopérative n'est destinée qu'à faire des bourgeois, les sillonnistes doivent s'en désintéresser complètement. En principe, évidemment, nous sommes pour que l'on admette chez nous, les gens sans distinction d'opinions, mais la coopérative est une œuvre pratique, nous ne devons donc pas nous laisser aveugler par des principes trop théoriques, et c'est pourquoi la coopérative du *Sillon* ne sera ouverte qu'à ceux qui auront réellement l'esprit démocratique.

Puis, Marzin porte la question sur la répartition des bonis. Autour de ce point s'engage une discussion assez animée à laquelle prennent part Marc, Robic et l'abbé Chesnais. Trémintin éclaircit le débat, en opposant les deux conceptions abbé Chesnais et Marzin. L'abbé Chesnais, disant que la coopérative doit être une œuvre restreinte aux seuls sillonnistes, et que par conséquent, il est très compréhensible que les 50 % de bonis soient donnés à la propagande démocratique du *Sillon* ; Marzin vou-

lant grouper diverses bonnes volontés sur le terrain coopératif, et trouvant très juste alors que les 50 % de bonis soient répartis entre les coopérateurs, afin qu'ils les donnent à l'œuvre sociale qu'ils jugeront la meilleure.

La plus grande partie des camarades semble se rallier à l'opinion de l'abbé Chesnais, estimant que la coopérative est une œuvre de propagande démocratique, et que tous les coopérateurs trouveront meilleure la propagande démocratique du *Sillon*, étant donné que seuls seront admis à la coopérative, les gens ayant réellement l'esprit démocratique.

Enfin, la discussion est close sur ce sujet, et Mademoiselle Le Goaziou donne lecture de son rapport.

IV. Le rôle de la femme dans le Sillon

Rapport lu par Marie LE GOAZIOU

Mes chers Camarades,

C'est extrêmement simple de savoir ce que l'on doit faire pour le *Sillon*. Il n'exige de nous aucunes conditions spéciales de vie ou de milieu, ni compétences, ni talents particuliers. Il ne nous demande rien même ; c'est nous qui sentons qu'il faut lui donner chaque jour un peu plus et bientôt nous apercevons que c'est notre vie entière qu'il prend et qu'il a besoin de toutes nos forces vives.

Notre action s'impose donc à nous avec évidence. Elle est difficile, peut-être, dure à vivre — parce que de mettre sa vie en accord absolu avec ses idées ça révolutionne généralement tout — mais au moins il y a cet avantage que l'on voit très clair : on sait qu'il faut *tout donner*.

Tout donner... cela résume l'action du sillonniste qu'il s'agisse d'un paysan, d'une ouvrière ou d'un étudiant.

Les circonstances de vie, de milieu sont extrêmement différentes, les possibilités d'action très diverses et dissemblables ; mais, c'est vers le même but de justice et d'amour que chacun de nous oriente sa vie et pousse son effort.

Aussi, soit que nos amies travaillent en milieu rural comme à Lannilis et surtout à Langoat, où déjà leur effort obtient de merveilleux résultats — soit qu'ouvrières elles s'attachent à l'action syndi-

cale dans leur atelier ou manufacture d'Etat comme à Morlaix — ou comme nos amies de Rennes, Saint-Malo, Brest, qu'elles entreprennent d'actives campagnes pour empêcher l'exploitation honteuse que subit partout le travail féminin — soit qu'institutrices ou mères de famille elles s'attachent tout particulièrement à former des âmes d'enfants et à éveiller en elles le sens démocratique c'est toujours le même principe qui vit et qui revêt des formes très diverses et mobiles comme la vie elle-même. C'est à chacune de nous de trouver ces formes d'action adaptées à son milieu. Et du reste cela n'est guère embarrassant. Une sillonniste n'a jamais à se demander ce qu'elle *pourrait bien faire* pour la Cause — c'est seulement le temps, le moyen ou... le courage de faire tout ce qui est à sa portée et qu'elle sent *urgent*... qui peuvent lui manquer.

Il serait donc parfaitement inutile que je décrive les formes multiples de notre action extérieure, d'autant que ces choses ont été tellement redites que pour chacun de nous, elles sont banales. Il est seulement un point sur lequel il est bon que nous nous arrêtions un peu :

On m'a dit quelque fois : Comment pourrez-vous continuer à être « *toute à la Cause* » lorsque le *Sillon* abordera les luttes politiques ? Que pourrez-vous pour lui alors, vous qui n'avez même pas le droit de vote et n'avez aucune part dans l'action électorale ?

Cela pourrait être embarrassant, en effet, si le *Sillon* se muait en un parti, devenait exclusivement un mouvement politique abandonnant le travail profond de transformation morale qui est sa raison d'être. Mais ce sont les exigences même de ce travail qui nous demandent d'agir sur le terrain politique, qui pas plus qu'un autre ne doit échapper à notre action et qui ne nous intéresse qu'en fonction de notre unique but : l'éducation populaire, qui ne sera pas abandonnée, mais élargie, perfectionnée par notre action politique.

Donc, nulle inquiétude de ce côté.

La possibilité de cette action est dès maintenant une raison nouvelle de pousser plus à fond notre travail éducatif. En effet, pour que soit possible cette manifestation politique du *Sillon*, il faut que notre milieu soit transformé. Cela est bien du ressort de chacune ne nous, n'est-ce pas ? Pour moi, la vision lointaine de l'expérience, du sondage électoral qu'il faut que le *Sillon* tente, au lieu d'être une limite restreignante à mon ardeur n'est qu'un stimulant nouveau lui donnant de nouvelles obligations de se dépenser entière. Chaque sillonniste devrait se dire : Il faut que le milieu dans lequel je vis soit tellement acquis à nos idées que la manifestation politique que nous voulons faire y soit possible et y réussisse. Je vous avoue que cette tâche suffit très largement à mon activité et qu'il m'intéresse assez peu de savoir ce que pratiquement nous pourrions faire en 1910 — de savoir même si les pauvres suffragettes ayant épuisé la période du ridicule nous aurons ou non acquis le droit de vote alors.

Ce qui seul importe maintenant c'est de travailler l'opinion et pour cela nous n'avons besoin ni de savoir faire un discours ni d'avoir

sur les questions économiques ou politiques des vues très spéciales et nouvelles. Pour que le *Sillon* triomphe, une chose suffit, qui est possible à toutes : vivre nos idées ; ne jamais permettre qu'un seul de nos actes, même les plus petits, ne soit en parfaite conformité avec l'esprit duquel nous nous réclamons. Si chacune de nous sait être dans le milieu où s'étend son influence la preuve vivante de la bonté de notre effort, notre victoire est certaine. A nous de montrer si nous la voulons.

Je ne vois pas d'autres points de notre action où il puisse être utile d'apporter des précisions. Je sais que plusieurs s'effarent à la seule pensée que des femmes prétendent aider à un labeur social ; que d'autres disent comme Thérèse Bovier de « *Sang nouveau* » que « nous devons nous contenter de prier et de souffrir pour être utiles à la Cause (ils n'admettent même pas que ce puisse être *notre Cause*...) que défendent nos frères ou nos maris. »

Mais ici il serait vain que je réponde à cela. Nous savons tous que l'action ne dispense ni de la prière ni de la souffrance, qu'elle les réclame pour être féconde ; mais que la prière et la souffrance ne sont bonnes que si elles nous poussent à agir...

J'ai tenu à vous exposer seulement les points qui me paraissent importants dans notre action et pour ne pas entrer en détails inutiles j'attendrai que vous veuillez bien me dire ce qu'il vous semblerait bon que nous précisions ensemble.

DISCUSSION

A la suite de ce rapport très applaudi, eut lieu un échange de vues très intéressant, entre les dames qui, au nombre d'une trentaine environ, suivaient les séances du congrès.

Une dame estime que même pour ce qui est de la besogne matérielle, les groupes féminins peuvent se charger d'une certaine part. Ne pourrions-nous pas, dit-elle, porter les journaux à domicile, nous le faisons chez nous, et l'avons même parfois vendu dans la rue (Salve d'applaudissements). A Saint-Malo, les dames assurent le service de l'*Eveil* dans les kiosques et bureaux de tabac.

L'on débat ensuite la question d'un atelier coopératif d'ouvrières. Les dames sont d'avis de plutôt envisager l'action syndicale, car l'atelier coopératif, dans les conditions actuelles, ne servirait qu'à faire des bourgeoises.

L'on émet le vœu, que l'action des cercles d'études soit plus méthodique, mieux combinée, que là où il existe un cercle féminin, on fasse comme à Rennes des réunions de famille, mensuelles, dans lesquelles nos camarades et nos amies pourraient se rencontrer pour prendre des initiatives et coordonner leurs efforts.

Mais il est près de minuit, beaucoup de nos camarades viennent de loin, ils ont besoin d'un peu de repos, pour supporter toutes les fatigues de la seconde journée de congrès, aussi l'on se sépare pour la nuit, tous heureux du bon travail accompli en cette soirée, et décidés à faire encore meilleure besogne si possible le lendemain.

DEUXIÈME JOURNÉE

LUNDI 8 JUIN

De très bonne heure, le lundi, de nombreux camarades se retrouvent à la cathédrale de Saint-Corentin, où ils assistent à la messe et reçoivent dans leur cœur Celui qui les fortifie.

Mais, voici qu'il est bien près de 9 heures, et après un sommaire déjeuner, nos amis se retrouvent dans la cour du gymnase, encore plus nombreux que la veille, car beaucoup sont arrivés par les premiers trains du matin.

* *

La séance de dimanche avait été consacrée tout spécialement à l'*Histoire du mouvement du « Sillon » en Bretagne depuis le congrès de Rennes*. La seconde journée est consacrée à une besogne encore plus pratique, à l'*action et la propagande*.

Marc ouvre la séance en lisant un télégramme des camarades Rennais empêchés d'assister au congrès, puis Kellershohn donne lecture du rapport de Poulhazan qui n'a pu venir parmi nous.

V. - Ce que l'on peut faire en Bretagne pour l'Eveil quotidien

Rapport de Jean POULHAZAN

Mes chers Camarades,

Nous avons audacieusement résolu de doter notre pays du journal quotidien puissant et libre, qu'impérieusement la démocratie réclame. N'allons pas nous le dissimuler, il s'agit là d'un véritable travail d'Hercule; d'un travail que les capitalistes — malgré tous leurs millions engoutis, malgré l'ingéniosité de leur espoir mercantile, malgré des

procédés commerciaux que la plus élémentaire loyauté nous défendra toujours de leur prendre et qui ont fait le plus clair des ressources de plusieurs, — se sont montrés impuissants à réaliser. Oh ! je sais bien qu'il y a en France plusieurs grands quotidiens, solidement appuyés sur une clientèle nombreuse et dont l'influence pèse lourdement sur l'opinion publique. Mais qu'il y en ait un seul véritablement libre, c'est-à-dire absolument indemne de toute compromission politicienne et financière, instrument de propagande au service d'un idéal désintéressé ; cela je ne le crois pas.

Voyez-vous, camarades, ce sont des régions nouvelles en quelque sorte, que nous avons à découvrir, et certes il y a quelque chose de noble et de fier à venir affirmer qu'avec les moyens primitifs que nous avons à notre disposition, nous allons réussir là où d'autres ayant plus d'expérience et munis des instruments les plus perfectionnés ont échoué toujours, parce que, nous en sommes convaincus, notre ardeur tenace et persévérante pèsera davantage dans la balance du succès que toutes les supériorités matérielles réunies.

Mais cela, c'est ce que demain nous comptons avoir fait. Il serait puéril et vainement prétentieux de nous en glorifier dès à présent ; si surtout (car alors notre rêve ne prendrait jamais corps et resterait une chimère) nous n'étions pas capable de soutenir, c'est-à-dire non pas seulement de faire vivre, mais de répandre, de faire progresser toujours, le journal hebdomadaire que nous avons aujourd'hui. Propager inlassablement avec ardeur et méthode l'*Eveil démocratique*, c'est le meilleur moyen, c'est le moyen indispensable pour assurer le succès immédiat du journal quotidien que vous appelez de vos vœux.

Car il ne faut pas, entendez-vous, que ces vœux restent platoniques. Or je dois avouer, pour être sincère, que j'ai pâli sur les statistiques qui chiffrent chaque semaine les résultats de votre travail sans pouvoir réussir à me convaincre qu'ils ne l'avaient pas été jusqu'ici.

Vous vendiez lamentablement en moyenne 2961 numéros de l'*Eveil* pendant le mois de janvier et comme si l'effort donné en février pour monter à 3062 avait été trop pénible et vous avait fatigué, vous êtes retombés en mars à 2992. Et peut-être aurais-je pu bien augurer de l'avenir en voyant avril porter la vente à 3441, mais je ne puis m'empêcher de me rappeler l'année dernière avec ses 3530 numéros de mars et ses 4215 numéros d'avril et alors anxieusement je me demande :

« Mais où sont les neiges d'antan ? »

Ah ! Bretons, écoutez-moi bien : Cet entêtement qui consiste à travailler chaque jour de façon moins efficace, à diminuer continuellement vos commandes, ne peut rien avoir de commun avec celui que l'on dit caractériser la race à laquelle nous appartenons.

Mais, si vous jetez ainsi, vous autres, le manche après la cognée, que feront donc ceux que du Roure appelle « les simples Français » ? Vont-ils se précipiter furieusement dans la direction que vous semblez leur indiquer du doigt ? Mais ce serait la débâcle et ne parlons plus alors du journal quotidien. Ou bien se mettront-ils à vous montrer

l'exemple ? alors quelle honte pour vous ! Prenez garde !... A vous Finistériens, mes bons amis, d'abord, je veux dire deux mots : au mois de janvier vous arriviez encore au premier rang des abonnements directs à quatre francs et voilà que la Seine-Inférieure est passée depuis à 297 cependant que vous restiez stationnaires avec vos 272.

Veillez m'en croire, mettez-vous bien vite à l'ouvrage et vous aussi, gens des Côtes-du-Nord, d'Ille-et-Vilaine, du Morbihan surtout ; il faut qu'en guise de cadeau du jour de l'an, vous annonciez au *Sillon* en général et à l'administration centrale en particulier, que la Bretagne désormais commandera chaque semaine 4000 numéros de l'*Eveil démocratique* et ne reculera plus jamais. En fin de compte cela ne fera encore que les 1000 par département. Et comme, malgré tout, il faut se souvenir que la Loire-Inférieure fit naguère partie de la Bretagne, vous vous acharnerez à réunir 1000 abonnements directs (il y en avait 700 le 26 du mois dernier) pour représenter son contingent et sauver un peu son honneur.

Voilà, camarades, ce que le *Sillon* attend de vous, et voilà, j'en suis persuadé, ce que vous lui donnerez. Ayez seulement confiance en vous, soyez tenaces et méthodiques, vous verrez que ce ne sera pas difficile.

Songez donc que les quatre départements bretons commandaient en avril 3135 *Eveils* qu'il suffirait donc au Finistère de gagner encore 165 numéros, aux Côtes-du-Nord d'en gagner 240, à l'Ille-et-Vilaine de passer de 706 à 988, au Morbihan de doubler ce qui ne serait pas beaucoup lui demander et nous aurions le tableau suivant :

Finistère	1656
Côtes-du-Nord	1000
Morbihan	356
Ille-et-Vilaine	988

Voilà trouvés nos 4000 !

Vous n'aurez même pas besoin d'ordinaire, d'augmenter vos commandes locales pour arriver à ce superbe résultat. Attelez-vous résolument à la vente à domicile ; dans quelques mois vous m'en direz des nouvelles.

Faites que vos clients d'aujourd'hui se transforment en abonnés que vous servirez le samedi soir, et le dimanche vous serez libres pour aller creuser des sillons nouveaux.

N'est-il pas navrant en vérité, de voir que 47 communes Bretonnes seulement reçoivent et vendent l'« *Eveil Démocratique* » ? que le Finistère ne compte que 16 centres de propagande, les Côtes-du-Nord, 16, le Morbihan, 6 et l'Ille-et-Vilaine, 9 ? Il faut que toutes les communes, du moins celles d'un peu d'importance, soient touchées par notre journal.

Voyez comme il serait facile de faire monter ainsi le chiffre d'une vente : je prends le Finistère, on y vendait en avril 1491 *Eveils* qui se répartissent sur 16 localités. Il suffirait donc de six centres nou-

vaux, commandant chacun 50 numéros seulement, et les Finistériens atteindraient leurs 2.000. Voilà un chiffre qui serait digne de ce pays-là ! Et moi qui parlais de 1656 !...

Or que font donc Audiern et Pont-Croix avec toute la région du Cap, Lambazellec et les environs, Châteauneuf et Carhaix ? Crozon qui vivait naguère et qui semble s'être endormi, mais qui tarde bien à se réveiller ? Que fait Quimperlé ? Kellershohn y fait pourtant des conférences. Mais voilà des pays neufs, voilà des terres en friches, qu'attendez-vous donc pour aller y labourer ? Allez-y semer le bon grain et vous verrez que l'année prochaine ce ne sera plus de 4.000 mais de 5.000 numéros par semaine que nous parlerons ; car tout cela, je pourrais le dire non pas seulement du Finistère, mais aussi et surtout des autres départements qui sont encore beaucoup moins sillonnés que lui. Appliquez-vous à la vente à domicile ; je vous le répète, c'est la clef du succès.

Lorsque vous aurez commencé, pourquoi toutes les trois semaines ou tous les mois par exemple, ne réuniriez-vous pas vos abonnés pour leur parler du « Sillon », les intéresser de façon bien vivante à votre action particulière ? Peu à peu, vous en ferez de véritables propagandistes de l'*Eveil* qui vous découvriront des sympathies nouvelles et de nouveaux abonnements, en sorte que, (moi qui vous disais tout à l'heure que vous n'auriez pas à augmenter votre commande !) vous la verrez monter ainsi, tout à fait sans vous et presque contre vous, car les énergies qui se révéleront de cette sorte viendront accuser l'insuffisance de votre activité antérieure.

Mieux que cela : vos abonnés à domicile, vous ne tarderez pas à vous en apercevoir si vous savez bien travailler, se changeront peu à peu en abonnés directs : c'est la marche vers les 1000 qui s'accélérera de façon étrange.

Le Finistère n'a qu'à trouver 60 abonnements nouveaux ; ce sera pour lui un bon moyen de distancer pour quelque temps la Seine-Inférieure. Le Morbihan n'aura pas de peine à passer de 81 à 181 ; les Côtes-du-Nord feront l'impossible pour changer leurs 204 en 274 et l'Ille-et-Vilaine passera de 144 à 214 ; à tous les deux il suffira pour cela de trouver chacun 100 nouveaux abonnés. Ainsi nous aurons dépassé les 1.000, et si par malheur au premier janvier il en manquait encore quelques-uns, la Loire-Inférieure qui compte aujourd'hui 53 abonnés directs pourrait, à la rigueur, venir à notre secours.

Encore vous apercevrez-vous que cet accroissement extraordinaire des abonnements, ne fera nullement baisser votre vente au numéro. Ne vous ai-je pas dit que vos abonnés, si vous savez vous y prendre deviendront tous les jours un peu plus sillonnistes et vous découvriront des sympathies nouvelles ? Vous mêmes, j'aime aussi à le penser, ne manquerez jamais de parler autour de vous du *Sillon* et d'intéresser à sa vie des gens qui spontanément vous demanderont bientôt de leur porter l'*Eveil*. Assistez-vous à une réunion publique où l'on parle du *Sillon* ? n'en sortez jamais sans avoir fait la con-

naissance d'un ou deux individus avec qui vous aurez parlé de son action et de l'admirable journal qui est son instrument de propagande.

Vous vendez l'*Eveil* dans la rue ? quelqu'un qui vous plaisante, même vous rabroue ; tâchez donc de causer avec lui : au besoin même donnez lui donc rendez-vous à l'un de vos moments libres, et vous verrez que vous finirez bien par lui faire accepter votre journal. Et puis, il y a la puissante publicité ! la ligne Paris-Brest que du Roure me charge de presser nos camarades dont elle traverse les voisinages de garnir de vastes placards annonçant l'*Eveil démocratique*, organe du *Sillon*, directeur Marc Sangnier.

Ne jamais manquer une bonne occasion, voilà enfin quelle doit être la devise de tous les sillonnistes. Les sillonnistes bretons ne devront jamais l'oublier. Alors vous verrez bien que les chiffres splendides que je vous annonçais tout à l'heure se trouveront être avant peu, bien au-dessous encore de la réalité. Alors, vous atteindrez les mille abonnements et les commandes de 4.000, même, vous les dépasserez bientôt. Si vous ne le faites pas, c'est que vous aurez mal travaillé ou bien que vous n'aurez pas travaillé du tout. Mais alors qu'on ne s'en vienne plus parler de la Bretagne démocratique ! Pour aller au vrai avec toute son âme, Desgrées devra se mettre à l'œuvre et nous faire un article sur *La Bretagne réactionnaire*. Il m'a chargé de vous dire que cela le navrerait profondément...

DISCUSSION

Point de discussion de ce rapport, il n'y a que des résolutions à prendre. Mais, à propos du *quotidien*, il y a une question à régler. Kellershohn la pose : Dans quelques centres de la Bretagne, notamment Brest et Rennes, nos camarades ont-ils entrepris la fondation de journaux hebdomadaires ? Kellershohn prie nos camarades, de voir un peu plus loin que le cercle qui entoure leurs clochers et de savoir même sacrifier ou plutôt retarder les résultats en leur petit coin, au profit du *Sillon* tout entier. Une chose nous manque, un besoin se fait grandement sentir, tous désirent le *quotidien*, nous devons faire converger tous nos efforts vers ce seul point.

Un camarade de Brest, entreprend la défense de son journal, et Marc insiste davantage encore pour le *quotidien*. Actuellement, l'on réclame le *quotidien de la démocratie* (C'est ce que vient confirmer Monsieur Philippon), il faut donc nous grouper pour l'obtenir. Evidemment, le besoin d'*hebdomadaires locaux* se fait sentir, mais ce sera la besogne que nous entamerons dès que nous posséderons le *Quotidien*. Créer partout de ces organes locaux, sera la phase suivante de notre action.

Jadé, laissant de côté la question de principe elle-même, fait remarquer, qu'en fait de journaux locaux, le *Sillon* du Finistère est assez bien partagé. Il a deux puissants amis : le « *Courrier du Finistère* » et la « *Quinzaine ouvrière* » du Relecq-Kerhuon, qui ne demandent qu'à nous aider sérieusement. S'ils ne parlent pas plus souvent de nous, c'est que nous ne leur envoyons pas assez de communications. Pour ce qui est du Finistère, la question semble donc résolue par ce fait, reste à discuter l'*hebdomadaire de Rennes*, c'est ce qui sera fait au prochain passage de Marc en cette ville....

Ici, Robic pose très nettement la question de savoir, si le *quotidien* trouvera un terrain suffisamment prêt, ou si au contraire, il n'est pas plus utile de préparer ce terrain par les organes locaux.

Kellershohn répond que le terrain est bien préparé, que partout l'on réclame l'*Eveil quotidien*, et que d'ailleurs, il va être absolument nécessaire, du jour où le *Sillon* enverra Marc Sanguier à la Chambre des députés.

A ce moment, une splendide ovation est faite à Marc, montrant bien qu'il est inutile de remettre en discussion le point de savoir s'il est opportun que le *Sillon* fasse de la politique. Cependant, notre ami tient à demander aux camarades leur avis sur la circonscription qu'il devra choisir. Avec enthousiasme, les finistériens réclament l'honneur d'envoyer à la Chambre, le représentant du *Sillon*, pour prouver que malgré les dires de quelques uns, nous sommes bien la « Bretagne démocratique »... Et comme conclusion pratique, il est décidé que l'on va se mettre à travailler très sérieusement en dehors de tous les vilains procédés électoraux, bien entendu, quelques circonscriptions entre lesquelles l'on n'aura qu'à choisir quand le moment sera venu...

La parole est maintenant à Saik ar gall, de Plabennec.

V. — L'action des Ruraux

Rapport lu par SAIK AR GALL

Mes chers Camarades,

L'année dernière à l'époque du congrès régional de Bretagne, les cercles ruraux étaient encore assez clairsemés. Il est vrai que jusqu'à ce moment, la propagande « chez nous » était faite pour ainsi dire

exclusivement par les citadins. Eh ! dame, le paysan se défie de tous ceux qui ne sont pas habillés comme lui.

Mais il semble que le congrès de Rennes a porté des fruits, principalement dans les Côtes-du-Nord où, il y a eu, paraît-il, une éclosion merveilleuse de cercles ruraux. Il paraît que Le Bescond accomplit là-bas des prodiges de propagande.

Le Finistère, hum ! l'on ne peut pas dire si vous voulez qu'il y a un relâchement ; c'est toujours le département breton qui vend le plus d'*Eveils*, mais l'on est contraint d'avouer cependant que depuis le départ des vaillants Jeunes gardes de Brest — ils se trouvent aujourd'hui au régiment — la marche en avant n'a pas été du tout ce qu'elle aurait dû être.

Il y a cependant deux cercles ruraux en formation dans le Finistère : Plouescat et Tréflaouénan, un autre va peut-être sortir de terre un de ces jours à Ploudaniel.

L'Ille-et-Vilaine et la Loire-Inférieure n'ont pas de cercles ruraux, ou s'ils en ont, l'*Ajonc* n'en parle pas ; ceux du Morbihan sont encore des nouveaux-nés.

J'ai reçu exactement cinq communications, dont trois émanent de cercles urbains. Il m'est donc impossible de vous exposer sous sa véritable forme l'action de nos camarades ruraux dans toute la région bretonne ; mais j'espère que la discussion y suppléera.

Si la vente de l'*Eveil* dans nos campagnes n'a pas donné jusqu'ici des résultats extraordinaires, cela tient uniquement à ce que le journal est beaucoup trop élevé pour eux.

Voici ce que dit sur ce sujet la communication du camarade Henri Menguy, de Guingamp, et qui est très suggestive :

« Ce sera par le journal que nous ferons connaître nos idées ; en le vendant, nous nous ferons connaître nous-mêmes, nous expliquerons nos articles s'il le faut. Mais c'est surtout cette objection que je tiens à te faire remarquer : l'*Eveil Démocratique* est beaucoup trop élevé pour la campagne ; quand vous allez le vendre, on vous l'achète la première fois ; si vous retournez après, l'on vous répond qu'il n'y a rien sur votre journal ; cette remarque m'a été faite partout où j'ai passé, et j'ai parcouru toute la partie bretonnante des Côtes-du-Nord.

Le journal est notre meilleur moyen de propagande, mais que peut-on faire là où l'on ne comprend pas l'organe qui exprime nos idées. La première impression est généralement celle que l'on garde. Dans l'*Eveil*, il n'y a rien qui puisse intéresser les ruraux.

Sous ce rapport, nous ne pouvons pas cependant adresser le moindre reproche à l'administration de l'*Eveil*, vu que l'on a insisté à maintes reprises et dans différents congrès, pour que les ruraux envoient des communications à Paris. »

Nos camarades du Relecq-Kerhuon parlent à peu près sur le même ton :

« A Guipavas, nous vendons 30 à 40 *Eveils*. Nous avons été également à Plougastel pendant quelque temps, mais les difficultés que

nous rencontrions à y écouler 3 ou 4 journaux, tandis que nous dépensions 8 sous pour le bac, nous ont obligé à chercher un meilleur débouché. »

Les camarades de Saint-Pierre-Quilbignon, un faubourg de Brest, sont également frappés de l'indifférence des paysans.

« De Plabennec, nous avons rayonné dans tout l'arrondissement de Brest, les paysans ne voulant pas nous déplaire, nous disaient : « Tiens, voici ton sou, vends ton journal à un autre ! »

Camarades, faut-il conclure de là qu'il faille abandonner ou même négliger en quoi que ce soit la vente de notre organe parmi les ruraux ?

Au contraire, les camelots doivent battre la campagne en tous sens, et s'acharner à le vendre, parce que par l'*Eveil* nous atteindrons rapidement l'élite intellectuelle : avantage que n'ont pas nos camarades des villes.

Chez nous, la masse est ignorante et indifférente, elle demande à être menée par ceux à qui elle a témoigné sa confiance.

Il n'y aura donc que les gens tant soit peu instruits, à s'intéresser à la lecture de notre journal, et de cette façon nous aurons la véritable majorité dynamique bien avant les citadins.

En fait d'œuvres économiques et sociales, si je ne me trompe, jusqu'à ce moment, l'activité de nos camarades des campagnes s'est bornée à collaborer à la création de syndicats agricoles, de mutuelles-bétail et de mutuelles-incendie. Je ne crois pas qu'il y en ait beaucoup qui ont eu l'occasion d'intervenir dans la lutte des classes.

Voici l'avis du camarade Henri Menguy, sur cette question :

« Nos amis des campagnes doivent autant que possible entrer dans les syndicats et autres œuvres agricoles, car nous avons remarqué que dans les œuvres où se trouvaient nos camarades, ils y gagnaient de l'influence et par leur dévouement et par leur capacité. »

« Ainsi vois Fromager, il est à la tête de trois œuvres sociales : syndicat agricole, caisse rurale et coopérative de cidre. Notre ami a une grande influence dans toute sa région, et il crée d'autres œuvres dans les communes environnantes. »

Nos camarades ont encore un grand rôle à jouer dans les œuvres agricoles, c'est de changer la mentalité des membres, car chez eux, c'est l'intérêt particulier qui domine dans toutes ces œuvres. Il faut donc que nos camarades changent cet esprit.

A Plabennec, nous avons aussi trois œuvres sociales : syndicat agricole, mutuelle-bétail et mutuelle-incendie. Elles ne doivent le jour qu'à l'initiative des sillonnistes qui d'ailleurs, ont un rôle prépondérant dans leur administration.

Jusqu'à ce jour, ces œuvres ont eu un véritable rôle d'éducation démocratique. Avant leur fondation, la commune était divisée en plusieurs camps qui ne manquaient jamais une occasion de s'en vouloir et de se faire le plus de mal possible.

A chaque élection, il y avait branle-bas de combat, d'où il résultait naturellement un accroissement de haine.

Aussi, en fondant ces œuvres, notre premier but était de calmer les esprits. Nous y avons pleinement réussi en faisant entrer dans l'administration de ces œuvres les principaux antagonistes, qui par là même, se sont réconciliés.

Mais c'est surtout lors de la création de la mutuelle-incendie, notre dernière œuvre, qu'il nous a été donné de juger de la valeur de l'éducation démocratique opérée en peu de temps par la mutuelle-bétail et le syndicat ; les sillonnistes ont couru tous les hameaux pour recueillir les adhésions et expliquer les avantages qu'elle procurait à ses adhérents. Cette fois-ci, il n'était plus question de rancunes politiques, tous comprenaient qu'ils avaient avantage à subordonner leur intérêt particulier à l'intérêt général. De toute la commune il n'y a eu que trois à refuser leur adhésion à la mutuelle-incendie.

Mais il me semble que c'est surtout par la mutuelle-incendie que l'on peut le plus aisément faire comprendre au paysan qu'il doit subordonner son intérêt particulier à l'intérêt général. Et comment se fait-il que la grande majorité des syndicats agricoles ne s'adonnent qu'à des achats en commun. Nous nous livrons aussi à des ventes collectives et je vous assure que nous avons obtenu de très bons résultats ; je prie les camarades de profiter de leur influence pour en faire autant chez eux.

Je disais tout à l'heure que peu de nos camarades avaient dû intervenir dans la lutte des classes. Eh bien ! à Plabennec, l'occasion nous a été offerte, l'année dernière : les faucheurs avaient augmenté leur salaire journalier de 0 fr. 50 centimes, ce qui leur faisait un appointement quotidien de 2 francs, naturellement, ils sont nourris là-dessus. Grand émoi chez les fermiers qui ne pouvaient se résoudre à leur payer ce salaire, et qui comme vengeance résolvant de supprimer les aumônes des faucheurs. Ces aumônes, les fermiers les donnaient volontairement et selon leur fortune ; chacune d'elle équivalait à 40 francs. Elles sont réparties entre les plus nécessiteux de la commune, c'est-à-dire entre ceux qui ne peuvent suffire à l'entretien de leur nombreuse famille. Et, ma foi ! tous les faucheurs sont de cette catégorie et par conséquent dignes de compassion. Vous voyez par là que leur situation était assez délicate : s'ils tenaient à leurs revendications, ils se voyaient supprimer leurs aumônes, ils perdaient d'un côté ce qu'ils gagnaient de l'autre. Et, par dessus le marché, les fermiers pouvaient à la rigueur se passer de leurs services.

Après avoir fait une enquête, nous avons organisé une réunion publique et contradictoire à laquelle assistaient environ 400 personnes. Nous avons démontré preuves en mains que le salaire des faucheurs de Plabennec, n'était pas trop élevé en comparaison de celui des faucheurs des autres contrées, et de plus, puisque depuis quelque temps, tout marchait à souhait pour le plus grand bien du fermier, il devait en retour payer plus largement ses ouvriers.

Là-dessus tous les esprits se sont calmés et les faucheurs ont eu gain de cause.

Maintenant, camarades, je vais vous entretenir d'une question brûlante.

Devons-nous oui ou non organiser des syndicats d'ouvriers agricoles ? Les petits fermiers et les métayers ne sont-ils pas un obstacle à l'amélioration du sort de ces derniers.

Le dernier numéro de l'*Ajonc* se charge de répondre. Voici ce qu'il dit : « La question est délicate : car supposons les ouvriers agricoles syndiqués et exigeant des revendications et les obtenant, que deviendraient les métayers qui eux aussi, vivent au jour le jour. D'ailleurs les ouvriers agricoles sont la plupart fils de fermiers et deviendront fermiers à leur tour. Se syndiqueront-ils contre leurs familles ?

Ce n'est pas comme à l'usine où le patron attend souvent ses capitaux les bras croisés et où il n'a pas de contact avec ses employés et où l'ouvrier a des chances de rester toujours ouvrier et le patron toujours patron. Ses enfants naîtront patrons eux aussi. A la campagne, le propriétaire rural, le métayer et l'ouvrier travaillent ensemble, mangent à la même table, c'est le contact continu, la vie de famille l'ouvrier agricole monte l'échelle sociale en même temps que son patron. »

Au point de vue matériel, le sort des petits fermiers est bien plus digne d'intérêt que celui de leurs ouvriers qui, en général sont des jeunes gens pleins de forces. Je vais si vous voulez vous en donner une idée : Les gros propriétaires fonciers peuvent facilement imposer des loyers exorbitants à leurs locataires par suite de la concurrence, et, naturellement ils font affaire avec les plus généreux.

Eh bien ! souvent l'on voit de ces fermiers qui à l'échéance de leur bail sont dans l'obligation de louer la première ferme qu'ils trouvent disponible et de contracter ainsi des dettes extraordinaires. Ces gens-là se privent parfois du nécessaire pour solder leurs créanciers, j'en ai connu qui osaient à peine manger.

Ah ! voici un merveilleux échantillon de la rapacité des propriétaires fonciers : lorsqu'un métayer sollicite de son propriétaire la nouvelle construction ou la réparation d'un bâtiment, voici la réponse qu'il reçoit ordinairement : Cela m'est très difficile cette année, étant donné que j'ai déjà eu un certain nombre de nouvelles constructions ; mais mon cher ami, je te ferai cela cependant à la condition que tu fournisses le coût de la moitié de la toiture ; le charroi, la nourriture des ouvriers et la corvée de mortier lui revenant de droit, voyez ce qu'on exige de lui.

Le métayer proteste contre cette injustice, mais bien souvent en vain !

Mes chers camarades, il n'y a certainement pas de quoi vous emballer dans la maigre ébauche que je vous ai faite de l'état du *Sillon* dans nos campagnes. Et pourtant je crois à l'avènement de la démocratie rurale. — Le *Sillon* ne rencontre nulle part de plus grandes sympathies que dans nos campagnes bretonnes. Dans les réunions

publiques bretonnes, les paysans votent à l'unanimité des ordres du jour de confiance dans le *Sillon*.

J'ajoute même qu'aujourd'hui nous disposons d'une plus grande influence que nos camarades des villes.

Je connais des maires et des conseillers municipaux, qui, il y a quelque temps, se plaisaient à faire subir à nos camarades toutes les vexations, voire même à les insulter en public et qui cette année se sont trouvés très heureux de pouvoir les cajoler et de leur offrir gracieusement des places sur leurs listes pour les élections municipales.

Aux dernières élections au conseil d'arrondissement, l'on a fortement insisté auprès de deux de nos camarades pour qu'il se décident à poser leur candidature contre deux réactionnaires.

Ceci se passait dans le Léon.

Tout récemment, en rendant compte des élections municipales, l'*Action Française* exhortait ses fidèles de Bretagne à rentrer héroïquement dans la mêlée, parce que, disait-elle, les Bretons n'évoluaient vers la gauche que parce qu'ils avaient le tempérament monarchiste.

Et notre ami Desgrées du Lot de répliquer avec ironie : « Les populations bretonnes, dit-il, sont tellement attachées à la cause du roi, elles désirent si passionnément le retour de M. le duc d'Orléans, qu'elles se sont jetées dans les bras des républicains. »

Eh ! oui, certainement, les paysans bretons marcheront plutôt vers l'extrême gauche que vers l'extrême droite, s'il ne se présente pour réclamer leurs suffrages des hommes ayant leurs idées.

Vous savez, camarades, combien l'âme bretonne est lente à se mouvoir ; souvent elle croit avoir trouvé la vérité, et, elle n'ose l'embrasser de peur qu'elle ne lui cache un piège.

Pour atteindre la masse, comme disait si bien le camarade Hirrien, de Tréflaouénan, il faudra nous voir à l'œuvre : on attend pour jucher l'arbre à ses fruits, qu'il ait eu le temps de fleurir. Le *Sillon* à la campagne commence aussi à monter à la vie, il y pénètre doucement et sans secousse. Mais parfois, il suffit d'une action d'éclat pour hâter tout un événement.

Ainsi il a suffi de l'élection Gayraud pour républicaniser les campagnes bretonnes, Le *Courrier* et L'*Ouest-Eclair* travaillent avec zèle et succès à infuser plus profondément ces idées dans le pays. Au Congrès National l'on se demandait si le *Sillon* devait faire bientôt de la politique. Il n'est pas nécessaire que tous nos camarades s'y lancent tête baissée, que l'on offre à Marc une circonscription où il se fera élire sans transiger naturellement : Soit !

Camarades, je voudrais que les Bretons revendiquent l'honneur de porter notre mouvement au Palais-Bourbon.

A l'œuvre donc ! Travaillons sans relâche à débayer le terrain des préjugés et malentendus que plusieurs ont intérêt à ménager.

DISCUSSION

Une discussion à laquelle prennent part, Marc, Robic, Trémintin, Bellec, etc., suit cet intéressant rapport. Il s'agit encore de la question des ouvriers agricoles. Bellec nous donne quelques renseignements sur la situation des ouvriers agricoles de Saint-Pol-de-Léon, et il semble résulter de la discussion, qu'une action des ouvriers doit avoir lieu contre les métayers, qui à leur tour, s'adresseront aux propriétaires ; ceux-ci ne trouvant aucun avantage à garder leurs terres, les vendront petit à petit, et elles appartiendront enfin à ceux qui les travaillent : ce ne sera que justice.

Deux rapports sont encore à l'ordre du jour, et l'heure passe, aussi doit-on écourter un peu l'étude de cette intéressante question, pour passer à la lecture du rapport du camarade Simon, de Landerneau.

VII. — Création d'une Caisse de propagande

Rapport lu par SIMON

Mes chers Camarades,

« Il est tout à fait humiliant de penser que l'argent a un rapport avec la conquête des esprits et des âmes » écrivait Léonard Constant dans un des derniers numéros de notre bulletin d'action, et quelque regrettable que nous paraisse cet aveu nous sommes tous obligés de convenir avec lui que l'argent est en effet le véritable aliment de la propagande, qu'il est très certainement l'un des principaux facteurs de l'expansion de tout mouvement social et du succès de tout parti politique. Bien qu'il nous déplaise de descendre des hauteurs de notre idéal vers les inéluctables réalités de l'action il nous faut comprendre que notre propagande sans argent serait comme une locomotive sans charbon et que si nous voulons poursuivre avec acharnement le succès de notre cause il est nécessaire que nous songions d'une façon prosaïque peut-être mais pratique sûrement à l'organisation de nos finances. Mais à ce mot de « finances » j'entends tous les cercles Bretons des villes comme des campagnes s'écrier avec une égale indignation que par une amère et coupable plaisanterie je veux railler ce qu'ils ont de plus commun après l'âme com-

mune, leur commune pauvreté. — Eh bien ! mes chers camarades c'est précisément parce que je sais que nous sommes tous pauvres que je veux vous indiquer aujourd'hui les deux seuls remèdes connus à l'indigence : l'ordre et l'économie. Faisons-nous de notre argent le meilleur emploi ? Je ne le crois pas et, bien que la franchise soit un révoluer qu'il est interdit de décharger au nez des gens, je suis obligé de constater franchement que nous dépensons d'une façon inutile un bon quart de nos ressources. Chaque fois qu'un cercle organise une conférence il fait imprimer à ses frais des affiches qui lui coûtent assez cher. Si tous les cercles voulaient s'entendre pour ne faire qu'un seul texte d'affiche dont on changerait le lieu et la date, une seule composition d'imprimerie suffirait pour plusieurs réunions et ce serait une économie. Egalement si au lieu de déranger plusieurs fois, au gré de notre caprice, des conférenciers de Paris, nous nous concertions afin de les faire venir pour plusieurs réunions successives dans des villes voisines nous n'aurions à payer qu'un seul voyage au lieu de plusieurs et ce serait encore une économie. — Vous voyez donc que nos cercles, au lieu de vivre isolés les uns des autres, auraient le plus grand intérêt au point de vue pécuniaire à se rapprocher, à s'entendre, à coordonner leurs efforts.

Déjà quelques Sillons de province dans l'Ouest et dans le Midi ont compris l'utilité d'une caisse de propagande. L'avant-dernier bulletin d'action et de propagande signalait l'ouverture d'une souscription par les camarades de Toulouse afin de faciliter la pénétration du Sillon dans leur région. Et avant eux, au mois de mars, Léonard Constant écrivant dans le même bulletin appelait de tous ses vœux la création d'une caisse de crédit mutuel genre Raiffeisen. Précédemment encore, au mois de janvier, à Morlaix, dans une des séances de travail de notre congrès départemental du Finistère, nous avions entrevu les premiers peut-être la possibilité d'une caisse régionale. L'idée émise à ce sujet nous avait paru à tous très intéressante, mais s'il était évident d'une part que cette initiative imprimerait à notre propagande un nouvel élan, nous nous heurtions d'autre part à ce dilemme insoluble : « Que le besoin d'argent nous faisant désirer une caisse, il nous fallait encore de l'argent pour créer cette caisse. » Aussi Louis Meyer tirait-il de notre discussion cette conclusion quelque peu railleuse et sceptique « qu'en additionnant la pauvreté nous n'obtiendrions jamais la richesse ». Et sur cette décourageante réflexion on renvoya aux calendes grecques l'étude de la question. Décidé à ne pas laisser enterrer une idée qui me semble devoir donner des résultats heureux et ayant réussi d'autre part à tourner la difficulté pécuniaire qui seule nous avait arrêtés il y a trois mois, je vais vous présenter aujourd'hui un projet de Caisse.

Mais avant de vous montrer que l'idée d'une Caisse de propagande est d'une réalisation très facile, je voudrais vous expliquer à quel besoin urgent répond cet instrument nouveau de pénétration sil-

lonniste et vous faire entrevoir le vaste champ d'action qu'il livrerait à notre activité. — Dans une énumération, que le peu de temps dont nous disposons m'oblige à faire sèche et rapide, je vais donc vous indiquer de quelle façon nous pourrions employer l'argent que nous aurons versé dans cette caisse commune que je préconise.

Les fonds de la caisse de propagande serviront tout d'abord à organiser des tournées de conférenciers en Bretagne. La caisse paiera les frais de voyage du conférencier et l'impression d'affiches passe-partout sur lesquelles des bandes seront ensuite appliquées pour indiquer la date et le lieu de chacune des réunions annoncées. De cette façon les cercles n'ayant à leur charge que la location des salles, chaque conférence publique, sauf de rares exceptions, produira un certain bénéfice dont la moitié sera versée à la caisse pour couvrir les frais généraux.

En second lieu la caisse pourra prêter de l'argent aux cercles pauvres et en prêter également aux camarades qui, ayant réussi à grouper quelques bonnes volontés, seraient désireux de fonder un nouveau cercle d'études. Cependant, au sujet de ces prêts, notre ami Marzin de Morlaix m'a suggéré une idée qui, je le crois, est fort sage : à son avis une double règle s'impose. Nous devons décider : 1° de ne prêter sans intérêts qu'aux seuls cercles qui auront adhéré à notre caisse par le versement de la cotisation dont je vous parlerai tout à l'heure, en demandant aux autres un intérêt minimum de 2 ou 3 % ; 2° de ne consentir un nouvel emprunt que lorsque le premier aura été remboursé.

La caisse de propagande fera également des avances de fonds dans le but d'organiser des manifestations importantes, conférences, journées sillonnistes ou représentation de pièces sillonnistes dans les villes bretonnes où le *Sillon* n'est pas encore connu. Je dis « avances de fonds » car si ces manifestations sont bien organisées elles doivent donner des bénéfices. A Landerneau au mois d'août l'année dernière une première journée sillonniste organisée en quinze jours nous a laissé, tous frais payés, un bénéfice net de plus de 175 francs qui nous a servi en partie à aider un cercle voisin, à louer et meubler un local pour notre cercle alors naissant.

D'autre part la caisse de propagande pourrait aussi, peut-être, acheter tout un matériel de fourneau économique (vaisselle et linge) qui, en cas de grève, lock-out ou chômage dans une de nos localités nous servirait pour organiser immédiatement des soupes sillonnistes. Elle pourrait en tout cas aider pécuniairement ceux de nos camarades qui dans un de ces conflits économiques auraient à disputer à certains meneurs anticléricaux l'influence que ceux-ci doivent le plus souvent non à leur dévouement pour la cause ouvrière mais aux fonds inépuisables que la caisse du parti socialiste ou celle de la C. G. T. met à leur disposition.

La caisse de propagande pourrait en outre contribuer au lancement de l'*Éveil* quotidien soit en fournissant certaines sommes pour

l'affichage en conservation dans des endroits importants, dans toutes les grandes gares de Bretagne par exemple, soit en faisant éditer des prospectus réclames répondant mieux au tempérament breton et susceptibles d'intéresser davantage nos compatriotes ou encore en faisant imprimer des circulaires qui seraient adressées aux principaux négociants de notre pays pour les prier de nous confier leur publicité, ou même en organisant des concours de camelots dont le prix serait un billet de voyage pour notre congrès national du *Sillon*.

Enfin notre caisse de propagande pourrait assez facilement acheter un cinématographe et un phonographe qui seraient à tour de rôle à la disposition de tous nos cercles pour la propagande. Nous pourrions ainsi montrer le *Sillon* en action, et nous ne manquerions pas de tableaux sillonnistes à mettre sous les yeux de nos invités.

Mais pendant que je vous explique toutes ces choses vous devez croire sans doute, mes chers camarades, que je me laisse aller à de beaux rêves irréalisables et vous vous demandez avec inquiétude si nous pourrions jamais recueillir assez d'argent pour mettre tous ces projets à exécution. Là est en effet la question importante. Aussi je m'empresse de vous rassurer et je suis heureux de vous dire que cette fois nous ne manquerons pas d'argent pour créer notre caisse de propagande — voici de quelle façon je crois avoir résolu le problème pécuniaire. — J'inscris tout d'abord au chapitre des recettes une cotisation de 5 francs par cercle. Des renseignements que j'ai demandés à Paris et à Rennes, il résulte qu'il existe environ 80 cercles Bretons, ce qui nous donne pour le premier article de notre budget la somme de 400 francs. Je demanderai ensuite à chacun de nos camarades Bretons le sacrifice très léger de 0 fr. 50. Si nous sommes mille sillonnistes en Bretagne cela nous donne en second lieu 500 francs. Il est bien entendu d'ailleurs que ce chiffre de 0 fr. 50 n'est pas un maximum et que l'on pourra donner davantage. D'autre part je vous proposerai d'ouvrir une souscription pour la constitution de notre caisse, mais la première année seulement. Combien produira cette souscription, je n'en sais rien, je ne suis pas prophète. Et cependant je ne crois pas exagérer en disant que ce troisième article de notre budget montera à un millier de francs. Les prêtres sympathiques au *Sillon* sont en effet très nombreux dans le Finistère et si je ne craignais pas de manquer de discrétion je vous dirais que nous pouvons encore cette fois compter sur leur générosité que nous connaissons bien pour l'avoir peut-être un peu trop expérimentée au profit de nos cercles. J'inscris donc mille francs, sans hésiter, et en additionnant ces chiffres, qui ne sont qu'approximatifs et qui, je l'espère, seront dépassés, nous obtenons déjà un total de près de deux mille francs. Enfin avec ces premières sommes nous organiserons pour les débuts de notre caisse une tournée artistique de conférences-concerts avec le concours d'Henri Colas qui voudra bien, j'en suis persuadé, accepter de venir chan-

ter chez nous ses belles chansons sillonnistes et comme il est certain qu'il obtiendra le plus grand succès nous pouvons espérer que chacune de ses soirées marquera un beau bénéfice pour la caisse de propagande.

Il me reste en dernier lieu, mes chers camarades, à vous montrer, une fois cette caisse constituée comment elle fonctionnera et comment elle sera administrée. Et d'abord une question se pose. La caisse de propagande sera-t-elle régionale ou départementale ? Les camarades Finistériens que j'ai consultés à ce sujet sont presque tous d'avis de créer une caisse par département. Quant à moi je n'ose prendre parti pour l'une ou l'autre solution et cependant je crois qu'une caisse régionale aurait le grand avantage d'être beaucoup plus riche et par suite plus puissante qu'une caisse départementale. Dans la discussion qui va suivre je vous demanderai donc de régler ce point de la façon que vous croirez la meilleure pour le *Sillon*. Et maintenant quoiqu'il en soit à cet égard, comment ferons-nous pour recueillir les fonds et à qui les confier ? — Nous pourrions, je crois, centraliser toutes les cotisations et tous les dons dans chacun de nos cercles qui transmettront ensuite ces sommes au cercle qui sera seul chargé de l'administration de la caisse. Quant à cette administration elle est elle-même bien simple. L'argent sera placé à la caisse d'épargne au nom d'un ou de plusieurs de nos camarades, ce placement nous offrant le grand avantage de nous permettre de retirer nos fonds à volonté quand nous en aurons besoin. Cependant comme il est avéré que nous sommes pauvres et que quand on a que très peu d'argent à mettre au service de ses idées, on doit en être parcimonieux, je crois qu'il n'est pas inutile que nous posions ici deux règles pour éviter le gaspillage de nos ressources en dépenses inutiles. Premièrement le budget de la caisse devra être réglé à l'avance d'une façon très précise dans chacun de nos congrès trimestriels. Exception sera faite pour les cas d'extrême urgence et encore faudra-t-il que les cercles qui dans ce cas auront fait appel à la caisse justifient, au congrès qui suivra, de l'utilité de la dépense qu'ils auront engagée. En second lieu le contrôle des comptes devra également être fait dans nos congrès pour le trimestre écoulé. — Enfin comme il importe que notre caisse au lieu de s'épuiser très rapidement et de courir à la ruine, grossisse tous les ans et devienne de plus en plus forte nous devons décider que tous les cercles seront redevables à la caisse de la moitié du bénéfice net qu'ils auront réalisé dans toute conférence concert ou soirée organisée par elle.

J'ai fini, mes chers camarades, de vous exposer mon projet de caisse de propagande et je vais me hâter de laisser la parole aux camarades plus compétents que moi qui voudront bien nous donner des éclaircissements à ce sujet. Je suis persuadé que nous allons faire tout à l'heure œuvre très pratique et que nous allons

lancer le *Sillon* dans une voie nouvelle de conquête. Il importe que nous soyons de plus en plus forts.

Et si nos adversaires jaloux de nos succès nous attaquent plus violemment encore nous pourrions leur appliquer un vieux proverbe arabe : Le chien aboie mais la caravane passe.

Après quelques objections des camarades Jadé et Bérest, qui préférèrent la caisse genre Raiffensen, objections auxquelles Simon répond de façon tout à fait satisfaisante, le principe de la caisse est adopté. Il est décidé que cette caisse sera départementale. Marzin de Morlaix, Liorzou du Relecq-Kerhuon et Simon, sont chargés de l'organisation. Après la fixation de quelques points de détail, l'ébauche de statuts qui suit a été lue et approuvée à l'unanimité.

Règlement de la Caisse de propagande des Cercles du "*Sillon*" du Finistère

ARTICLE PREMIER. — Une caisse de propagande est constituée entre les Camarades et les Cercles du *Sillon* du Finistère dans le but : 1° d'intensifier la propagande du *Sillon* dans les centres sillonnistes en organisant des tournées de conférenciers ainsi que des soirées et des concerts sillonnistes ; 2° de faire pénétrer le *Sillon* dans les villes du Finistère où il n'est pas encore connu et d'aider pécuniairement à la création de cercles nouveaux ; 3° de venir en aide aux cercles pauvres par des prêts en argent ; 4° d'organiser avec économie la propagande générale du *Sillon* Finistérien ; 5° de contribuer au lancement du journal quotidien de la Démocratie par l'affichage en conservation dans toutes les villes du Finistère.

ART. 2. — Les ressources de cette caisse proviendront :

- a) D'une cotisation individuelle minima de 0 fr. 50 par an et par Camarade.
 - b) D'une cotisation collective minima de 5 francs par an et par cercle.
 - c) De dons et bénéfices de toute nature y compris l'intérêt de ces sommes placées à la caisse d'épargne.
- ART. 3. — Les cotisations individuelles devront, autant que possible, être versées à un cercle du *Sillon* qui les transmettra ensuite au Trésorier de la Caisse avec l'indication des noms et adresses, des souscripteurs.

Les versements des cotisations devront se faire chaque année avant le 31 janvier, à l'exception toutefois des dons et versements exceptionnels qui seront reçus à n'importe quelle époque de l'année.

ART. 4. — Il n'y aura de dépenses que celles décidées lors des congrès trimestriels pour le trimestre suivant.

Elles consisteront principalement dans l'organisation de tournées de conférences dont les frais seront mis partiellement ou totalement au compte de la Caisse.

ART. 5. — Des prêts seront consentis aux cercles aux conditions suivantes : la demande faite toujours au nom d'un cercle devra être adressée quelques jours à l'avance au trésorier. Elle indiquera l'emploi du prêt. — Ce prêt devra être remboursé dans un délai de 6 mois. — Aucun nouveau prêt ne sera accordé avant le remboursement du précédent.

Pour les cercles non adhérents à la Caisse, le délai de remboursement est fixé à 4 mois et de plus un intérêt de 3 % sera exigé pour les sommes prêtées.

ART. 6. — Suivant l'état de ses ressources disponibles, le Trésorier aura la faculté de limiter le montant des prêts à accorder. En aucun cas son encaisse ne devra être inférieure à 50 francs.

Le placement de ses fonds se fera à la Caisse d'Épargne de sa localité en un livret en son nom.

Le trésorier rendra compte de sa gestion à chaque congrès trimestriel du Finistère.

ART. 7. — Le camarade Henri Liorzou, du Relecq-Kerhuon est désigné comme Trésorier de la Caisse jusqu'au mois d'octobre 1908 et après cette date le camarade Jean Marzin, 9, Grande Venelle, Morlaix.

Articles additionnels et provisoires

ART. 8. — Les versements de cotisations pour l'année 1908 devront être faits dans le plus bref délai.

ART. 9. Les cotisations ne suffisant pas tout d'abord à la constitution d'une forte caisse de propagande, une souscription extraordinaire est ouverte *cette année* du 1^{er} au 31 juillet, au profit de la Caisse.

Les personnes sympathiques au *Sillon* sont priées d'adresser leur offrande si minime soit-elle au cercle de leur localité ou au camarade Liorzou, trésorier de la Caisse.

ART. 10. — Pour les mêmes raisons, dans l'intérêt de la propagande générale du *Sillon* dans le Finistère et par suite dans leur propre intérêt, les Cercles sont invités à verser *cette année*, si possible, une cotisation collective supérieure à 5 francs.

ART. 11. — Si les ressources de la Caisse sont suffisantes une tournée de conférences-concerts sera organisée très prochainement dans le Finistère avec le concours d'Henri Colas, du *Sillon Central* (1).

(1) Voilà une initiative que nous recommandons très instamment à tous nos camarades. Nous leur demandons d'étudier très sérieusement ce rapport, et espérons que tous les autres départements bretons, dans l'intérêt de leur propagande, ne tarderont pas à suivre l'exemple du Finistère.

Lorsque tous ces points furent fixés, le camarade Pierre Hamon de Landivisiau donne lecture de son rapport sur : *Ce que l'on peut faire pour le Sillon*.

Il insiste surtout sur la méthode de l'apostolat individuel ; chacun de nous au *Sillon* a sa besogne ; toutes les tâches ont la même valeur, et souvent une simple conversation intime donne des résultats plus grands que toute une série de conférences publiques.

Notre ami recommande à ceux qui cherchent quelquefois quelle action exercer dans leur milieu, de savoir profiter de toutes les circonstances qui se présentent à eux. Ce qu'il faut, c'est agir toujours en sillonniste, et cela est une vérité banale puisque « le *Sillon* est une vie »...

Mais, voici qu'il est déjà plus de midi. L'on n'a que le temps de se rendre à la salle du banquet pour revenir à la grande réunion publique. La séance est levée, et c'est au chant du *Sillon*, que nos camarades gravissent allégrement la dure côte de la rue Royale, pour se rendre au restaurant Le Dé, où a lieu

LE BANQUET DÉMOCRATIQUE

Sous un vaste hall, commodément aménagé, orné avec goût, de plantes vertes et de tentures rouges, est servi un appétissant déjeuner, auquel nos camarades font grand honneur. Mais on sent que l'on attend autre chose, on n'est pas venu là pour manger, aussi Kellershohn ouvre-t-il bientôt la série des toasts :

Bédéric boit à la ténacité qui doit faire que toujours et malgré toutes les contradictions, malgré l'antipathie et la méfiance dont on nous entoure encore dans certains milieux, nous marchions avec confiance vers notre but.

Trémintin dit qu'il a beaucoup d'espoir dans le travail des dames du *Sillon*, et que leurs efforts sont indispensables au triomphe de nos idées.

Notre ami Robic boit à la politique renouvelée, à celle qui entrera à la Chambre avec Marc Sangnier, à cette politique qui ne sera pas faite de compromissions et de lâchetés, mais dont le succès — s'il vient confirmer nos espoirs — sera dû seulement à une intransigeante loyauté et montrera à la France démocratique, que

la politique d'honnêteté et de lumière est la seule qui soit digne d'elle !

A son tour, notre ami Claverie, professeur au lycée de Brest, se lève et revendique pour tous les fonctionnaires, la liberté civile, qui a déjà coûté cher à quelques uns, mais que l'on ne doit à aucun prix sacrifier.

Et puis Marzin, Bérest, Simon, Lepage, Kellershohn, prennent tour à tour la parole.

Enfin, Marc se lève au milieu des applaudissements. Avec émotion, il parle de la Bretagne et des paysans qui l'aiment, qui entendent la voie de leur terre, terre démocratique, au sein de laquelle ils veulent creuser plus profondément encore leur sillon... Il dit son espoir en cette bonne terre bretonne et démocratique, douce et sauvage à la fois, toute imprégnée d'idéalisme et de foi, qui enrichira la France de toute son originalité et de toute sa fidélité.

LA RÉUNION PUBLIQUE

DISCOURS DE MARC SANGNIER ⁽¹⁾

Le dernier toast étant porté, les congressistes enthousiasmés se dirigent vers la salle où doit avoir lieu la conférence publique. La foule se presse compacte à l'entrée du gymnase et c'est à deux milliers de personnes qu'il faut évaluer le nombre des auditeurs venus pour entendre notre ami Marc Sangnier.

A trois heures, la réunion commence sous la présidence de Joseph Kellershohn, professeur agrégé au lycée de Quimper, ayant pour assesseurs Bérest, de Saint-Malo, et Saik ar Gall, de Plabennec.

Une immense et frénétique ovation salue Marc Sangnier dès qu'il se lève.

L'orateur se réjouit de clôturer par une si belle réunion ce sixième Congrès régional de Bretagne. Il se propose de délaissier à dessein tout effet oratoire pour exposer avec clarté le programme du *Sillon*. Les Bretons, dit-il, avec leurs âmes d'idéalistes et leur esprit d'indépendance, avec la fidélité de leur respect pour l'héritage d'honneur et de gloire que les ancêtres leur ont légué, étaient merveilleusement faits pour comprendre et aimer le *Sillon* (*applaudissements*). Nous ne devons pas rougir en effet de regarder en arrière, mais au contraire, chercher dans les grands actes héroïques de nos pères, la force de travailler et de nous dévouer généreusement pour le pays ! La tradition, en effet, n'est pas quelque chose d'immobile que l'on doit contempler, c'est au contraire la marche d'un peuple vers plus de perfection.

Et c'est pourquoi il est dans la tradition de vouloir faire la République démocratique, c'est-à-dire l'organisation politique et sociale qui permettra aux individus de s'occuper des affaires de la nation, non pas en recherchant leurs intérêts propres, mais bien ceux de la collectivité.

Puis, il montre que cette organisation est loin d'être réalisée, car si nous voyons les citoyens appelés à voter tous les quatre ans, nous constatons qu'en fait, ils ne dirigent pas aux destinées de la France.

(1) Nous n'avons pu que donner un aperçu très imparfait de la conférence de notre ami qui n'a pas été sténographiée. Les notes précises nous ont manqué pour rendre compte de la contradiction du citoyen Compère-Morel et de la réplique de Marc Sangnier.

Il est pénible surtout de voir bien souvent des citoyens en butte à des tyrannies locales, parce qu'ils entendent contribuer à faire de la France, un pays vraiment libre. Les fonctionnaires sont traités comme des enfants, et qui dira toutes les pressions, toutes les vilénies dont les politiciens sans vergogne et en mal d'arriver ne craignent pas de se servir pour étouffer la voix d'une âme sincère qui veut secouer le joug et travailler hardiment pour la vérité (*applaudissements*).

Au *Sillon*, nous ne voulons pas imposer des idées toutes faites, nous réclamons seulement le droit d'agir librement, et nous demandons que la République ne soit pas accaparée au profit d'une coterie sous prétexte que d'autres sont catholiques et pas « bons républicains » pour cela ! Comme si ce n'était justement pas dans cette foi catholique et dans la sublime fraternité qu'elle nous enseigne, que nous trouvons des raisons nouvelles de travailler les uns pour les autres et de lutter avec désintéressement pour la République que nous rêvons !...

A ce moment, un auditeur se lève : « Veuillez m'inscrire comme contradicteur : le citoyen Compère-Morel, délégué permanent du parti socialiste unifié. »

Marc Sangnier se dit très heureux d'être en présence d'un représentant officiel du parti socialiste et il espère, cette fois, se trouver d'accord avec les socialistes pour faire aboutir les réformes que le prolétariat désire, car, si ce n'est jamais nous qui imposerons nos idées religieuses au nom de la Démocratie, nous ne permettrons pas plus à d'autres d'imposer en son nom leurs passions et leurs haines anticléricales.

Et déjà nous voyons cette union de toutes les bonnes volontés se faire autour de l'idée démocratique. Au dernier Congrès National, on voyait en effet au nombre de ceux qui prirent une part importante aux séances de travail, des positivistes comme Keifer, le sympathique secrétaire de la Fédération du Livre, des protestants comme Charles Gide, l'un des plus éminents propagateurs de l'idée coopérative, et le pasteur Edouard Soulier, des libertaires comme Daudé-Bancel.

Malheureusement, encore un trop grand nombre de ceux qui parlent de transformation sociale, s'attardent aux luttes stériles d'un anticléricalisme démodé qui empêchent les questions vitales de se poser et font ainsi le jeu des radicaux bourgeois dont la tactique consiste à protéger leurs capitaux en excitant le peuple contre les cures ! Beaucoup de socialistes sont tombés dans ce piège et ont divisé le prolétariat.

Il est temps qu'on s'aperçoive de ces fautes et que ceux qui veulent vraiment le bien-être social s'unissent contre les réactionnaires de droite et de gauche et ne perdent pas leur temps à s'excommunier mutuellement.

Notre ami préconise alors l'action des syndicats qui ne devraient pas négliger le côté moral que comporte la solution des problèmes démocratiques, car il est un axiome toujours vrai, c'est que, avant de

révolutionner la société, il faut être capable de se révolutionner soi-même !

Et si l'on nous demande pourquoi nous prêchons de préférence au prolétariat cette virilité et cette puissance morale nous répondrons que c'est parce que nous croyons que le peuple est encore capable d'efforts désintéressés, et nous donne plus de confiance que les bourgeois égoïstes et débauchés.

Et puisqu'on reproche quelquefois au *Sillon* de rester imprécis sur les moyens à employer, Marc Sangnier expose très simplement le programme d'action du *Sillon* : nous réclamons une législation du travail. A ceux qui disent que l'Etat ne devrait pas intervenir, nous répondrons que, si notre code civil actuel prend des mesures pour protéger la fortune du riche contre ses prodigalités, à plus forte raison, il est juste qu'il intervienne pour empêcher le patron d'abuser de la vie des prolétaires.

Ce que l'Etat ne peut leur donner, les ouvriers doivent être assez forts pour le conquérir : les syndicats seront ces instruments qui permettront de préparer la transformation sociale en inculquant aux individus les vertus nécessaires et les énergies solides pour se dévouer à l'intérêt général.

Et seuls, les idéalistes — positivistes, protestants ou catholiques — ne risqueront pas d'être des traîtres, si au-dessus des désirs de bien-être, ils ont un idéal moral qu'ils ne sacrifieront jamais.

Alors notre ami montre sur quel terrain largement ouvert, tous les démocrates peuvent se rencontrer en respectant les forces morales et religieuses indispensables à tous !

Nous n'avons encore rien fait, dit-on ? C'est vrai, nous sommes jeunes, mais nous nous guéirons vite de ce défaut, s'il en est un. Déjà dans toute la France, nos camarades ont pénétré dans les syndicats et dans tous les milieux, à l'école, dans les facultés, etc. Bientôt nous aurons le journal quotidien que réclame la Démocratie, organe puissant et libre qui ne se pliera pas aux nécessités financières de tant d'autres journaux et qui vivra pour l'idée seule, n'imitant pas en cela « l'Humanité » qui, tout en protestant contre l'exploitation dont étaient victimes les employés des *Galleries Lafayette* insérerait en même temps une annonce pour ces mêmes patrons !

Et l'effort des petits démocrates du *Sillon* vers la réalisation d'une cité plus juste et plus fraternelle après avoir gagné tout ce qu'il y a de généreux en France, se répandra, nous en avons l'espoir, dans l'humanité tout entière ! (*Applaudissements prolongés*). Une superbe ovation est faite à l'orateur. On crie « Vive le Sillon », « Vive Marc Sangnier ».

TABLE DES MATIÈRES

Appel à nos camarades de Bretagne :	Pages:
<i>Journées sillonnistes de Rennes</i>	141
Avant propos.....	143
1 ^{er} rapport : <i>Le Sillon en face du socialisme</i>	148
2 ^e — <i>Le mouvement syndical en Bretagne</i>	152
3 ^e — <i>L'action coopérative du Sillon</i>	156
4 ^e — <i>Le rôle de la femme dans le Sillon</i>	161
5 ^e — <i>Ce que l'on peut faire en Bretagne pour l'Eveil quotidien</i>	165
6 ^e — <i>L'action des ruraux</i>	170
7 ^e — <i>Projet de création d'une caisse de propagande</i>	176
<i>Le banquet. — Les toasts</i>	183
<i>La réunion publique de clôture : Discours de Marc Sangnier</i>	185

Cette revue est composée par des ouvriers syndiqués.

Imp. Bretonne,
38 rue du Pré-Botté, Rennes

Le Gérant : M. LEBRETON.



Pour connaître le SILLON

LIRE :

- Le plus grand Sillon**, par Marc SANGNIER. 1 fr. 70.
L'esprit démocratique, par Marc SANGNIER. franco 3 fr. 50.
L'Education sociale du peuple, par Marc SANGNIER. 0 fr. 50.
 franco 0 fr. 60.
Vie et Doctrine du Sillon, par Louis COUSIN. franco 3 fr. 50.
Le Sillon, Esprit et Méthodes, par Marc SANGNIER. 0 fr. 60.
 franco 0 fr. 80.
L'Education sociale de la Femme, par l'Abbé BEAUPIN. 0 fr. 45.
 franco 0 fr. 20.

L'Action Populaire

REIMS — 48, Rue de Venise, 48 — REIMS

Derniers tracts parus :

- 175 H. Le Rille. — *Comment je bâtirai ma maison*.
 176 De Barral. — *Ouvriers parisiens. — L'Union des Travailleurs libres*.
 177 Paul-J. Baquet. — *Guide pratique des Jardins Ouvriers*.
 178 P. Parsy. — *Brunetière et ses idées sociales*.
 179 M. Lémouzin. — *Travail à domicile. — Relèvement du salaire féminin*.
 180 Marthe Jay. — *Travail de nuit des femmes dans l'industrie
française*.

“ *A l'Aurore Fraternelle* ”

Henri CHEVALIER, Coiffeur

21, Place Sainte-Anne, RENNES (Près l'Eglise Bonne-Nouvelle)

SALON POUR HOMMES & POUR DAMES

Service antiseptique. — Parfumerie. — Savonnerie
Teintures. — Postiches & Cheveux en tous genres

Permanence du **SILLON**. — Dépôt des brochures du **SILLON**
FERME DIMANCHES ET FÊTES